This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1792 (17)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

ESSAI SUR LES MŒURS

ET L'ESPRIT DES NATIONS, &c.

TOME II.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR LES MŒURS, ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

CHAPITRE XXV.

Des Normands, vers le neuvième siècle.

Tout étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne, on les appelait Normands, hommes du Nord, sans distinction, comme nous disons encore en général les corsaires de Barbarie. Dès le quatrième siècle, ils se mêlèrent

Normands, bêtes féroces, égorgent d'autres bêtes.

Digitized by Google

aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que, resserrés sous Charlemagne, ils daignirent l'esclavage. Dès le temps de Louis-le-débonnaire, ils commencèrent leurs courses. Les forêts dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843, ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en esclavage, ils partageaient entr'eux les femmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois sur une côte ce qu'ils avaient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloises se joignirent à eux, ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presqu'à la fois en Angleterre, en France

Digitized by Google

& en Eſpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans qui régnaient en Eſpagne ; car il n'y eut nulle meſure priſe par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions ; mais en Eſpagne, les Arabes gardèrent leurs côtes, & repouſsèrent enfin les pirates.

En 845, les Normands pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corſaires ſans ordre : c'était une flotte de ſix cents bateaux, qui portaient une armée formidable. Un roi de Danemarck, nommé Eric, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de ſe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corſaires, à qui les hiſtoires donnent le nom de Régnier. Il remonte la Seine avec cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portaſſent dix mille hommes. Cependant avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une ſeconde fois, & vient juſqu'à Paris. Dans de pareilles invaſions, quand la faibleſſe du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Pariſiens, qui ſe défendirent dans d'autres temps avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville ; & les Normands n'y trouvèrent que des maiſons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, Charles-le-chauve, retranché à Saint-Denis avec peu de troupes, au lieu de s'oppoſer

Ils déſolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

Digitized by Google

à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de Saint-Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs saints ne se défendirent; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottises de nos légendaires.

Charles-le-chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de Charlemagne, Pepin, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux; & alors la France, vers l'an 858, fut entièrement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent long-temps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées : tant l'art de fortifier les places, & de préparer les ressources a été perfectionné. Mais alors des barbares, combattant d'autres barbares désunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Digitized by Google

Godefroy, prince de Danemarck, à qui Charles-le-gros céda enfin une partie de la Hollande, en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ſes Normands paſſent de la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, Odon ou Eudes, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. 885. Belle réſiſtance des Pariſiens.

Sigefroy, chef des Normands, preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normands ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Cette invention eſt preſque auſſi ancienne que celle des murailles; car les hommes ſont auſſi induſtrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon ſujet, pour obſerver que le cheval de Troye n'était préciſément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'eſt ce que Pauſanias nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-ſeulement le comte Eudes, mais encore leur évêque Goſlin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brêche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa cein-

Digitized by Google

ture; & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte Eudes, puisque ce fut à lui que Sigefroy s'était d'abord adressé, pour entrer par sa permission dans Paris. Ce prélat mourut de ses fatigues au milieu du siége, laissant une mémoire respectable & chère; car s'il arma des mains que la religion réservait seulement au ministère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ses citoyens, dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, première loi naturelle, qui est toujours au-dessus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être, si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Évêque courageux & grand-homme.

Les Normands tinrent la ville assiégée une année & demie: les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur Charles-le-gros, roi de France, parut enfin à leur secours, sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui Montmartre; mais il n'osa pas attaquer les Normands: il ne vint que pour acheter encore une trêve honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens, & piller la Bourgogne, tandis que

Digitized by Google

Charles alla dans Maïence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations; mais, quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquième siècle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur: ainsi les Turcs, en pillant l'empire des Califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin Rolon ou Raoul, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Danemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique comme avec fureur. La France était expirante sous le règne de Charles-le-simple, roi de nom, &

Digitized by Google

dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normands. Charles-le-gros n'avait donné que de l'or aux barbares; Charles-le-ſimple offrit à Rolon ſa fille & des provinces.

912. Rolon demanda d'abord la Normandie, & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne; on diſputa: mais il fallut la céder encore avec des clauſes que le plus fort explique toujours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devient un fief de la Neuſtrie; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie, du nom de ſes uſurpateurs, fut un état ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

Baſſeſſe de la cour de France.

L'archevêque de Rouen ſut perſuader à Rolon de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des lois. Leur puiſſance eſt ſtable; les autres ſont des torrens qui paſſent. Rolon, paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon temps dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient juſques-là vécu que de rapine. Long-temps après lui, ſon nom prononcé était un ordre aux officiers de juſtice d'accourir pour réprimer la violence; & de-là eſt venu cet uſage de la clameur de *Haro*, ſi connue en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs mêlés enſemble produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

De l'Angleterre vers le neuvième siècle. Alfred-le-grand.

Les Anglais, ce peuple devenu puissant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ses propres lois & de la vraie liberté, qui consiste à n'obéir qu'aux lois, n'était rien alors de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber sous celui de ces Saxons qui, ayant conquis l'Angleterre vers le sixième siècle, furent conquis au huitième par Charlemagne, dans leur propre pays natal. Ces usurpateurs partagèrent l'An- 828.
gleterre en sept petits cantons malheureux, qu'on appela royaumes. Ces sept provinces s'étaient enfin réunies sous le roi Egbert, de la race saxonne, lorsque les Normands vinrent ravager l'Angleterre, aussi bien que la France. On prétend qu'en 852, ils remontèrent la Tamise avec trois cents voiles. Les Anglais ne se défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent comme eux leurs vainqueurs. Un roi, nommé Ethelbert, suivit le malheureux exemple de Charles-le-chauve. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situa-

Digitized by Google

tion, eussent dans leur gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette île, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, & ces temps sont trop fréquens.

Le lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs, il voit s'élever quelque grand-homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-grand, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable.

872. Il succédait à son frère Ethelred I, qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore presque chaque année disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collége anglais, comme Butred, son oncle, devenu roi d'une petite province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se

Digitized by Google

cacha six mois chez un berger, dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de Dévon, qui défendait encore un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelque avantage, Alfred, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe. Voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de Dévon qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée; il les surprend, & remporte une victoire complète. La discorde divisait alors les Danois. Alfred sut négocier comme combattre; & ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite pendant douze années d'une possession paisible à policer sa patrie. Ses lois furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices, il établit divers conseils, mit par-tout la règle, & la paix qui en est la suite.

Digitized by Google

Qui croirait même que cet Alfred, dans des temps d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes, par le nord de l'Europe & de l'Asie ? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon, & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de Plelo, ambassadeur de Louis XV. Alfred est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand-homme qui n'ait un bon esprit. Alfred jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait : il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'état, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un état désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints ; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre-

Digitized by Google

genre-humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE XXVII.

De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.

Vous avez vu des états bien malheureux & bien mal gouvernés; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne comme les autres pays. Pourquoi l'Espagne, qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares? C'est qu'elle était composée de patriotes lorsque les Romains l'attaquèrent; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales; aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine & dans la Catalogne, tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens; non pas de la communion des empereurs d'orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-temps reçue de l'église grecque, & qui croyait au CHRIST sans

L'Espagne, qui résista aux Romains, ne résista point aux barbares.

Digitized by Google

Ariens en Espagne.

le croire égal à DIEU. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait encore l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens & en évêques athanasiens, comme en Italie; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois visigoths voulurent faire en Espagne ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi lombard, Rotharic, en Italie, & ce qu'avait fait Constantin à son avènement à l'empire: c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Révolte de saint Herminigilde.

Le roi visigoth, Leuvigilde, prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantialité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils Herminigilde se révolta contre lui; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit longtemps la guerre à son père; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'église romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte.

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire; les évêques, qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France, du temps des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec

Digitized by Google

les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels; par exemple, ils élurent le bâtard Liuva, au mépris de ses frères légitimes; & ce Liuva ayant été assassiné par un capitaine goth, nommé Vitteric, ils élurent ce Vitteric sans difficulté.

Un de leurs meilleurs rois, nommé Vamba, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un sac de pénitent, & se soumit à la pénitence publique qui devait, dit-on, le guérir; il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis sept jours dans un monastère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de Louis-le-faible. Imbécillité du roi Vamba.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans goths, qui subjuguèrent les Espagnes. Ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire si mal gouverné périt bientôt. Il y eut tant de rébellions en Espagne, qu'enfin le roi Vitiza désarma une partie des sujets, & fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéissance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti, il rendit, dans une assemblée de la nation, un édit par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

Rodrigue, dont il avait assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il

Digitized by Google

ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que Rodrigue eût violé Florinde, nommée *la Cava*, ou la Méchante, fille malheureusement célèbre du comte Julien, & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la Cava est copiée en partie sur celle de Lucrèce, & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà, sous le roi Vamba, le comte Hervig, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. Opas, archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur Vitiza, détrôné & assassiné par l'usurpateur Rodrigue, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte Julien, gendre de Vitiza, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque, nommé Torizo, entre dans la conspiration d'Opas & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille ?

Histoire du comte Julien & de Florinde, très-suspecte.

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Les mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près

Digitized by Google

du mont Atlas. Le calife Valid Almanzor, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi Muzza, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général Tarif, qui gagna, en 714, cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où Rodrigue perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à Julien, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque Opas fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Pour le roi Rodrigue, il fut si peu regretté, que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalis, fils du conquérant Muzza, dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs lois, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi Rodrigue épousa le jeune Abdalis; mais, à son exemple, le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols, si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre pour qu'on leur donnât alors le nom de *Mosarabes*, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths, que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outra-

Digitized by Google

geant, puiſque les Arabes étaient les plus cléments de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Eſpagne de nouvelles ſciences & de nouveaux arts.

L'Eſpagne avait été ſoumiſe en quatorze mois à l'empire des califes, à la réſerve des cavernes & des rochers de l'Aſturie. Le goth Pélage, Teudomer, parent du dernier roi Rodrigue, caché dans ces retraites, y conſerva ſa liberté. Je ne ſais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté ſe borna à n'être point captif. Les hiſtoriens eſpagnols, & ceux qui les ont ſuivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en ſa faveur, lui établiſſent une cour, lui donnent ſon fils Favila & ſon gendre Alfonſe pour ſucceſſeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui, ſous Abdérame, vers l'an 734, ſubjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laiſſé ſubſiſter derrière les Pyrénées ce royaume des Aſturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir ſe réfugier dans ces montagnes, & d'y vivre de leurs courſes, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs affaiblis par les victoires de Charles Martel, & par leurs diviſions; mais eux-mêmes, plus diviſés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt ſous le joug. Mauregat, à qui il a plu aux hiſtoriens de donner le titre de roi, eut la permiſſion de gou-

Digitized by Google

verner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage, & en payant tribut. Il se soumit sur-tout à fournir cent belles filles tous les ans pour le sérail d'Abdérame. Ce fut long-temps la coutume des Arabes d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les présens qu'ils font aux Arabes du désert, offrent toujours des filles nubiles.

Cette coutume est immémoriale. Un des anciens livres juifs, nommé en grec *Exode*, rapporte qu'un Eléazar prit trente-deux mille pucelles dans le désert affreux du Madian. De ces trente-deux mille vierges on n'en sacrifia que trente-deux au dieu d'Eléazar: le reste fut abandonné aux prêtres & aux soldats pour peupler.

On donne pour successeur à ce Mauregat, un diacre, nommé Vérémond, chef de ces montagnards réfugiés, faisant le même hommage, & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir souvent. Est-ce là un royaume, & sont-ce là des rois?

Après la mort d'Abdérame, les émirs des provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de Charlemagne, qu'un d'eux, nommé Ibna, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à son secours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Espagne, Charles n'eût-il pas protégé ce royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des mahométans? Il prit cet émir sous sa protection, & se fit rendre hommage des terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les musul-

Digitized by Google

mans gardèrent. On voit, en 794, le maure Abutar rendre hommage à Louis-le-débonnaire, qui gouvernait l'Aquitaine sous son père avec le titre de roi.

Quelque temps après, les divisions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le conseil de Louis-le-débonnaire en profita; ses troupes assiégèrent deux ans Barcelone, & Louis y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'Abdérame, ayant établi le siége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alfonse, de la race de Pélage, commença, dans ces conjonctures heureuses, à rendre considérables les chrétiens espagnols, retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon, au commencement du neuvième siècle.

Alfonse-le-chaste, pourquoi?

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet Alfonse était artificieux & cruel. On l'appelle le chaste, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé le tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'Alfonse, malgré beaucoup de tra-

Digitized by Google

verſes, enhardirent les chrétiens de Navarre à ſe donner un roi. Les Aragonois levèrent l'étendard ſous un comte : ainſi ſur la fin de Louis-le-débonnaire, ni les Maures ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées ſtériles ; mais le reſte de l'Eſpagne obéiſſait aux rois muſulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes d'Eſpagne ; mais étant repouſſés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être ſurpris que les Eſpagnols des Aſturies, de Léon, d'Aragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait ſuccédé à la ſervitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une ſi profonde ignorance, qu'un Alfonſe, roi de Léon & des Aſturies, ſurnommé le grand, fut obligé de livrer l'éducation de ſon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les hiſtoriens prodiguent aux rois. Cet Alfonſe qu'ils appellent le grand, fit crever les yeux à ſes quatre frères. Sa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ſes ſujets, & fut obligé de céder ſon petit royaume à ſon fils dom Garcie, l'an 910.

Ce titre de *Dom* était un abrégé de *dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur Auguſte, parce qu'il ſignifiait *maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, aux ſeigneurs eſpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les ſeigneurs de terres commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres* : riche ſignifiait poſſeſſeur de terres ; car

Digitized by Google

dans ces temps-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Espagne d'autres richesses. La grandesse n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en usage que trois siècles après, sous Alfonse-le-sage, dixième du nom, roi de Castille, dans le temps que l'Espagne commençait à devenir florissante.

CHAPITRE XXVIII.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.

Aaron-al-Raschild.

Les mahométans, qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embrassée dans l'Inde & sur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife Aaron-al-Raschild, ou le juste, impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice Irène. L'empereur Nicéphore ayant ensuite refusé de payer le tribut, Aaron prend l'île de Chypre, & vient ravager la Grèce. Almamon, son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'île de Crète, en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours.

En 828, les mêmes Africains qui avaient subjugué

Digitized by Google

l'Eſpagne, & fait des incurſions en Sicile, reviennent encore déſoler cette île fertile, encouragés par un Sicilien nommé Euphémius, qui, ayant, à l'exemple de ſon empereur Michel, épouſé une religieuſe, pourſuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à-peu-près en Sicile ce que le comte Julien avait fait en Eſpagne.

Ni les empereurs grecs, ni ceux d'occident, ne purent alors chaſſer de Sicile les Muſulmans : tant l'orient & l'occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient ſe rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes ſauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la ſauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile, en 846, avec une flotte nombreuſe. Ils entrent par l'embouchure du Tibre ; & ne trouvant qu'un pays preſque déſert, ils vont aſſiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche égliſe de Saint-Pierre hors des murs, ils levèrent le ſiége pour aller combattre une armée de Français qui venait ſecourir Rome, ſous un général de l'empereur Lothaire. L'armée françaiſe fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par la méſintelligence, qu'une incurſion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui ſemblait devoir détruire l'Italie, & faire une bourgade mahométane de la capitale du chriſtianiſme. Le pape Léon IV, prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire ſemblaient abandonner, ſe montra digne, en défendant

Pape Léon IV.

Digitized by Google

Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayète à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des otages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait usé Goslin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peu-
849. ple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome, & à ses embellissemens, les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan, entre Capoue & Gayète, mais plutôt comme une colonie de corsaires indépendans, que comme des conquérans disciplinés.

Digitized by Google

Je vois donc, au neuvième siècle, les musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui, étendus presqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife Almamon, vers l'an 815, un peu après la mort de Charlemagne, l'Égypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de Miramolin, étant maître absolu de l'empire de Maroc, la Nubie & la Libye obéissaient à un autre calife. Les Abdérames, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélérinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélerinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

De l'empire de Conſtantinople, aux huitième & neuvième ſiècles.

TANDIS que l'empire de Charlemagne ſe démembrait, que les inondations des Sarraſins & des Normands déſolaient l'occident, l'empire de Conſtantinople ſubſiſtait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & aſſailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie & une partie de l'Aſie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les muſulmans ſes frontières vers l'orient de la mer Noire; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins ſe fortifier contre eux par cet uſage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube, & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient ſon nom, déſolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où Adrien & Trajan avaient conſtruit de ſi belles villes, & ces grands chemins deſquels il ne ſubſiſte plus que quelques chauſſées.

Les Abares ſur-tout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, ſe jetaient tantôt ſur l'empire d'orient, tantôt ſur celui de Charlemagne. Ainſi, des frontières de la Perſe à celles de France, la terre

Digitized by Google

était en proie à des incursions presque continuelles.

Si les frontières de l'empire grec étaient toujours resserrées & toujours désolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel spectacle nous présente Constantinople ? Maurice & ses cinq enfans massacrés : Phocas assassiné pour prix de ses meurtres & de ses inceſtes : Constantin empoisonné par l'impératrice Martine, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à Héracléonas, son fils : Constant qui fait égorger son frère : Constant assommé dans un bain par ses domestiques : Constantin Pogonat qui fait crever les yeux à ses deux frères : Justinien II, son fils, prêt à faire à Constantinople ce que Théodose fit à Thessalonique, surpris, mutilé & enchaîné par Léonce, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : Léonce bientôt traité lui-même comme il avait traité Justinien II ; ce Justinien rétabli, faisant couler sous ses yeux, dans la place publique, le sang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau : Philippe Bardanès détrôné & condamné à perdre les yeux : Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme morts, à la vérité, dans leur lit, mais après un règne sanguinaire, aussi malheureux pour le prince que pour les sujets : l'impératrice Irène, la première femme qui monta sur le trône des Césars, & la première qui fit périr son fils pour régner : Nicéphore, son successeur, detesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant

Horreurs abominables des empereurs chrétiens-grecs.

Digitized by Google

de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur : enfin, Michel Curopalate, contemporain de Charlemagne, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire eſt gouverné pendant trois cents ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante ?

Cependant il faut pourſuivre : il faut voir, au neuvième ſiècle, Léon l'Arménien, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le temps qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier nommé Michel-le-bègue, condamné à la mort par le ſénat, & qui, au lieu d'être exécuté, reçoit la pourpre impériale. Ce fut lui qui, étant amoureux d'une religieuſe, ſe fit prier par le ſénat de l'épouſer, ſans qu'aucun évêque osât être d'un ſentiment contraire. Ce fait eſt d'autant plus digne d'attention, que preſqu'en même temps on voit Euphémius, en Sicile, pourſuivi criminellement pour un ſemblable mariage ; &, quelque temps après, on condamne à Conſtantinople le mariage très-légitime de l'empereur Léon le philoſophe. Où eſt donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs ? Ce n'eſt pas dans notre occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, ſelon qu'elle voyait pencher l'eſprit

Digitized by Google

l'esprit du grand nombre. Michel-le-bègue commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur Théophile, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JÉSUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi ; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, la voix des ennemis qui, sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce Théophile, fils de Michel-le-bègue, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siècles. Sous lui, les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On conçoit aisément, par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable que deux femmes aient rétabli les images. L'une est l'impératrice Irène, veuve de Léon IV ; & l'autre l'impératrice Théodora, veuve de Théophile.

Théodora, maîtresse de l'empire d'orient sous le jeune Michel, son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avait encore dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guère que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs

Théodora, persécutrice sanguinaire.

Digitized by Google

opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des édits
846. sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans ; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables qui, joints aux Sarrazins, ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible, en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste, proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toujours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe, sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports ; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention exposa l'empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph, sur la mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes, d'un autre côté, poussèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Asie mineure. Enfin Michel-le-jeune, après un règne cruel & infortuné, fut assassiné par Basile, qu'il avait tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'empire.

L'administration de Basile ne fut guère plus heureuse. C'est sous son règne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'église grecque de la latine. C'est

Digitized by Google

cet assassin qu'on regarda comme juste, quand il fit déposer le patriarche Photius.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés sous Léon, qu'on appela le philosophe; non qu'il fût un Antonin, un Marc-Aurèle, un Julien, un Aaron-al-Raschild, un Alfred, mais parce qu'il était savant. Il passe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui si long-temps après ont pris Constantinople.

Les Turcs, qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui, mêlés à eux, furent leur soutien & les destructeurs de l'empire grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voisines du Danube? On n'a guère d'histoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas descendus en Italie? n'avaient-ils pas couru jusques dans l'Asie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller se transplanter en Languedoc, quand César les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient Pharamond & Clovis, sinon des barbares transplantés qui ne trouvèrent point de César?

Malgré tant de désastres, Constantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente,

Digitized by Google

la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa ſituation ſeule, par laquelle elle domine ſur deux mers, la rendait néceſſairement commerçante. La peſte de 842, toute deſtructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paſſager. Les villes de commerce, & où la cour réſide, ſe repeuplent toujours par l'affluence des voiſins. Les arts mécaniques & les beaux arts même ne périſſent point dans une vaſte capitale qui eſt le ſéjour des riches.

Toutes ces révolutions ſubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, ſont des orages qui ne tombent guère ſur des hommes cachés qui cultivent en paix des profeſſions qu'on n'envie point.

Les richeſſes n'étaient point épuiſées : on dit qu'en 857, Théodora, mère de Michel, en ſe démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par ſon fils comme Marie de Médicis le fut de nos jours par Louis XIII, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréſor cent neuf mille livres peſant d'or, & trois cent mille livres d'argent.

Un gouvernement ſage pouvait donc encore maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre; enfin, plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent; cependant il faut convenir que

Digitized by Google

depuis Conſtantin, ſurnommé le grand, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné; &, ſi vous en exceptez Julien & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes?

CHAPITRE XXX.

De l'Italie; des papes; du divorce de Lothaire, roi de Lorraine; & des autres affaires de l'égliſe, aux huitième & neuvième ſiècles.

POUR ne pas perdre le fil qui lie tant d'évènemens, ſouvenons-nous avec quelle prudence les papes ſe conduiſirent ſous Pepin & ſous Charlemagne, comme ils aſſoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit ſourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puiſque Grégoire IV rebâtit le port d'Oſtie, & que Léon IV fortifia Rome à ſes dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de ſiége cauſait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le ſénat romain, le peuple & l'empereur. La nobleſſe romaine avait grande part au gouvernement: elle éliſait alors deux conſuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une eſpèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze

Gouvernement de Rome.

Digitized by Google

sénateurs ; & c'étaient ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'église d'occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des lois, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, neveu de Charles-le-chauve.

Polygamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non seulement avec l'approbation du pape Étienne, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois francs, Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic, Dagobert, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré ; & si c'était un scandale, il était sans trouble. Le temps change tout. Lothaire, marié avec Teutberge, fille d'un duc de la Bourgogne Transjurane, prétend la répudier pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maîtresse Valrade. Toute la suite de cette aventure est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine Teutberge se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie

Aventure d'un roi de Lorraine & de sa femme.

Digitized by Google

dans cette épreuve. Il eſt bien sûr que ſi elle fut faite, l'avocat de la reine était inſtruit d'un ſecret de préparer la peau à ſoutenir l'action de l'eau bouillante. Aucune académie des ſciences n'a, de nos jours, tenté de connaître ſur ces épreuves ce que ſavaient alors les charlatans.

Le ſuccès de cette épreuve paſſait pour un miracle, 862.
pour le jugement de DIEU même; & cependant Teutberge, que le ciel juſtifie, avoue à pluſieurs évêques, en préſence de ſon confeſſeur, qu'elle eſt coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait ſe ſéparer de ſa femme ſur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuſer d'un inceſte avec ſon frère, ſi le fait n'avait pas été public. On ne va pas ſuppoſer un crime ſi recherché, ſi rare, ſi difficile à prouver : il faut d'ailleurs que, dans ces temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui honneur ne fût point du tout connu. Le roi & la reine ſe couvrent tous deux de honte, l'un par ſon accuſation, l'autre par ſon aveu. Deux conciles nationaux ſont aſſemblés, qui permettent le divorce.

Le pape Nicolas I caſſe les deux conciles. Il dé- Nicolas I juge un roi.
poſe Gontier, archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. Gontier écrit auſſi-tôt à toutes les égliſes : « Quoique le ſeigneur » Nicolas, qu'on nomme pape, & qui ſe compte » pape & empereur, nous ait excommuniés, nous » avons réſiſté à ſa folie ». Enſuite, dans ſon écrit, s'adreſſant au pape même : « Nous ne recevons point, » dit-il, votre maudite ſentence; nous la mépriſons;

Digitized by Google

» nous vous rejetons vous-même de notre commu-
» nion, nous contentant de celle des évêques nos
» frères que vous mépriſez, &c. »

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteſtation à Rome, & la mit, l'épée à la main, ſur le tombeau où les Romains prétendent que repoſent les cendres de ſaint Pierre. Mais bientôt après, l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auſſi. Il vint au mont Caſſin ſe jeter aux genoux du pape Adrien II, ſucceſſeur de Nicolas. « Je déclare, dit-il, devant DIEU
» & devant ſes ſaints, à vous, monſeigneur Adrien,
» ſouverain pontife, aux évêques qui vous ſont ſou-
» mis, & à toute l'aſſemblée, que je ſupporte hum-
» blement la ſentence de dépoſition donnée canoni-
» quement contre moi par le pape Nicolas, &c ». On ſent combien un exemple de cette eſpèce affermiſſait la ſupériorité de l'égliſe romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications. Ce même Nicolas I excommunie la ſeconde femme de Lothaire, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces évènemens. L'empereur Louis II, frère de Charles-le-chauve, & oncle de Lothaire, ſe déclare d'abord violemment pour ſon neveu contre le pape. Cet empereur, qui réſidait alors en Italie, menace Nicolas I; il y a du ſang de répandu, & l'Italie eſt en alarme. On négocie, on cabale de tous côtés. Teutberge va plaider à Rome; Valrade, ſa rivale, entreprend le voyage, & n'oſe l'achever. Lothaire, excommunié, s'y tranſ-

Digitized by Google

porte, & va demander pardon à Adrien, ſucceſſeur de Nicolas, dans la crainte où il eſt que ſon oncle le chauve, armé contre lui au nom de l'égliſe, ne s'empare de ſon royaume de Lorraine. Adrien II, en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point uſé des droits du mariage avec Valrade, depuis l'ordre que le pape Nicolas lui avait donné de s'en abſtenir. Lothaire fait ſerment, communie, & meurt quelque temps après. Tous les hiſtoriens ne manquent pas de dire qu'il eſt mort en punition de ſon parjure, & que les domeſtiques qui ont juré avec lui, ſont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent en cette occaſion Nicolas I & Adrien II, était fondé ſur les fauſſes décrétales, déjà regardées comme un code univerſel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un ſacrement, était ſoumis au jugement de l'égliſe.

Cette aventure eſt le premier ſcandale touchant le mariage des têtes couronnées en occident. On a vu depuis les rois de France Robert, Philippe I, Philippe-Auguſte excommuniés par les papes pour des cauſes à-peu-près ſemblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces cauſes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici ſi cette nouvelle juriſprudence eſt utile ou dangereuſe; on n'écrit ni comme juriſconſulte, ni comme controverſiſte: mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces

Digitized by Google

ſcandales. Les anciens Romains & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de famille, le ſecret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curioſité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au ſujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce deſcendant de Charlemagne fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour ſavoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent ſur le point d'être les victimes de ce différent. Louis-le-débonnaire avait été le premier exemple du pouvoir des évêques ſur les empereurs. Lothaire de Lorraine fut l'époque du pouvoir des papes ſur les évêques. Il réſulte de toute l'hiſtoire de ces temps-là, que la ſociété avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de lois, & que l'égliſe voulait leur en donner.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

De Photius, & du ſchiſme entre l'orient & l'occident.

La plus grande affaire que l'égliſe eut alors, & qui 858
en eſt encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la ſéparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Conſtantinople étant, ainſi que le trône, l'objet de l'ambition, était ſujette aux mêmes révolutions. L'empereur Michel III, mécontent du patriarche Ignace, l'obligea à ſigner lui-même ſa dépoſition, & mit à ſa place Photius, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaſte génie, & d'une ſcience univerſelle. Il était grand écuyer & miniſtre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent paſſer en ſix jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient regardés dans l'égliſe grecque comme faiſant partie de la hiérarchie: le ſecond jour il fut lecteur, le troiſième ſous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël, en 858.

Le pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochait ſur-tout d'avoir paſſé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais Photius répondait, avec raiſon, que ſaint Ambroiſe, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. Photius excommunia donc le pape à ſon tour, & le déclara dépoſé. Il prit le

Digitized by Google

titre de patriarche œcuménique, & accuſa hautement d'héréſie les évêques d'occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faiſait, roulait ſur la proceſſion du père & du fils. « Des hommes, » dit-il dans une de ſes lettres, ſortis des ténèbres de » l'occident, ont tout corrompu par leur ignorance. » Le comble de leur impiété eſt d'ajouter de nouvelles » paroles au ſacré ſymbole autoriſé par tous les con- » ciles, en diſant que le Saint-Eſprit ne procède pas » du père ſeulement, mais encore du fils; ce qui eſt » renoncer au chriſtianiſme ».

Mépris des Grecs pour l'égliſe latine.

On voit, par ce paſſage & par beaucoup d'autres, quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'égliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Baptême*, *euchariſtie*, *liturgie*, *diocèſe*, *paroiſſe*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *égliſe*, tout eſt grec. Ils regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathême étaient que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe faiſaient point raſer la barbe. Etranges raiſons pour brouiller l'occident avec l'orient!

Mais quiconque eſt juſte avouera que Photius était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'égliſe,

Digitized by Google

mais un grand évêque. Il se conduisit comme saint 867.
Ambroise, quand Basile, assassin de l'empereur Michel, se présenta dans l'église de Sophie : « Vous êtes » indigne d'approcher des saints mystères, lui dit-il » à haute voix, vous qui avez les mains encore souil- » lées du sang de votre bienfaiteur ». Photius ne trouva pas un Théodose dans Basile. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit Ignace dans le 869.
siége patriarchal, & chassa Photius. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitième concile œcuménique, composé de trois cents évêques. Les légats du pape présidèrent, mais ils ne savaient pas le grec, & parmi les autres évêques, très-peu savaient le latin. Photius y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On signa pour les cinq patriarches avant de signer pour le pape, ce qui est fort extraordinaire ; car, puisque les légats eurent la première place, ils devaient signer les premiers. Mais en tout cela, les questions qui partageaient l'orient & l'occident, ne furent point agitées ; on ne voulait que déposer Photius.

Quelque temps après, le vrai patriarche Ignace étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur Basile. Le pape Jean VIII le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit ; & malgré ce huitième concile œcuménique qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel Photius 879.
fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont

Digitized by Google

trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siége de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitième concile œcuménique.

Variations remarquables.

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux devient vrai selon les temps ! Les légats de Jean VIII s'écrient en plein concile : « Si » quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que son partage soit avec Judas ». Le concile s'écrie : « Longues années au patriarche Photius, & au patriarche » de Rome, Jean ».

Enfin, à la suite des actes du concile, on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit : « Nous pensons comme vous, nous tenons » pour transgresseurs de la parole de DIEU, nous rangeons avec Judas ceux qui ont ajouté au symbole, » que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils ; » mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec » eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphême ».

Il est donc clair que l'église romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'église romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274, l'empereur Michel Paléologue, implorant contre les Turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon son patriarche & son chancelier, qui chantèrent, avec le concile, en latin, *qui ex patre filioque procedit*. Mais l'église grecque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encore dans la réunion passagère qui se fit avec Eu-

Digitized by Google

gène IV. Que les hommes apprennent de-là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les bûchers. Tolérance nécessaire.

On a blâmé les déférences du pape Jean VIII pour le patriarche Photius; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur Basile. Un roi de Bulgarie, nommé Bogoris, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de Clovis & du roi Egbert. Il s'agissait de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Constantinople & Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur Basile. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des cardinaux. On nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déjà distingués; mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna, par ses lettres & par ses légats, le titre de *votre sainteté* au patriarche Photius. Les autres patriarches sont aussi appelés *papes* dans ce concile. C'est un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

Il paraît que Jean VIII se conduisait avec prudence; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'em-

Digitized by Google

L'église de Constantinople dispute la supériorité à celle de Rome.

pire grec, & ayant adopté le huitième concile œcuménique de 869, & rejeté l'autre qui absolvait Photius, la paix établie par Jean VIII fut alors rompue. Photius éclata contre l'église romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. Photius & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille; & le siége romain, en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'église grecque méprisait l'église romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait, jusqu'à la langue latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'occident, ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de Lucrèce & de Cicéron jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque Luitprand, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les Othons, rapporte que les Grecs n'appelaient

Digitized by Google

pelaient saint Grégoire-le-grand que Grégoire dialogue, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'église latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le pape Jean VIII mourut encore plus malheu- 882.
reusement. Les annales de Fulde disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les temps suivans nous feront voir le siége pontifical souvent ensanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Le dogme ne troubla point encore l'église d'occi- Moine fouetté pour la grâce efficace.
dent : à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée, en 846, par un bénédictin, nommé Jean Godescalc, sur la prédestination & sur la grâce : l'évènement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & sur-tout de disputer contre un adversaire puissant. Ce moine, prenant à la lettre plusieurs expressions de saint Augustin, enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus, & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, Hincmar, homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les civiles, lui dit « qu'il était prédestiné à être condamné &

Digitized by Google

» être fouetté ». En effet, il le fit anathématiſer dans un petit concile, en 850. On l'expoſa tout nu en préſence de l'empereur Charles-le-chauve, & il fut fouetté depuis les épaules juſqu'aux jambes par des moines.

Cette diſpute impertinente, dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'eſt que trop renouvelée. Vous verrez chez les Hollandais un ſynode de Dordrecht, compoſé des partiſans de l'opinion de Godeſcalc, faire pis que fouetter les ſectateurs d'Hincmar. Vous verrez, au contraire, en France, les jéſuites du parti d'Hincmar, pourſuivre autant qu'ils le pourront les janſéniſtes attachés aux dogmes de Godeſcalc; & ces querelles, qui ſont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philoſophes que de docteurs.

Convulſionnaires.

Je ne ferais aucune mention d'une folie épidémique, qui ſaiſit le peuple de Dijon, en 844, à l'occaſion d'un ſaint Bénigne, qui donnait, diſait-on, des convulſions à ceux qui priaient ſur ſon tombeau: je ne parlerais pas, dis-je, de cette ſuperſtition populaire, ſi elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur dans des circonſtances toutes pareilles. Les mêmes folies ſemblent être deſtinées à reparaître de temps en temps ſur la ſcène du monde; mais auſſi le bon ſens eſt le même dans tous les temps; & on n'a rien dit de ſi ſage ſur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne ſais quel diacre de Paris, que ce que dit, en 844, un évêque de Lyon ſur ceux de Dijon. « Voilà un étrange ſaint, qui eſtropie ceux qui ont

Digitized by Google

» recours à lui : il me ſemble que les miracles de-
» vraient être faits pour guérir les maladies, & non
» pour en donner ».

Ces minuties ne troublaient point la paix en occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne penſait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puiſſance temporelle, cherchaient à ſe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cauſe de la paix théologique en occident, c'eſt l'ignorance qui au moins produiſit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cauſe.

CHAPITRE XXXII.

État de l'empire d'occident, à la fin du neuvième ſiècle.

L'EMPIRE d'occident ne ſubſiſta plus que de nom. 888.
Arnould, Arnolfe ou Arnold, bâtard de Carloman, ſe rendit maître de l'Allemagne ; mais l'Italie était partagée entre deux ſeigneurs, tous deux du ſang de Charlemagne par les femmes : l'un était un duc de Spolète, nommé Gui ; l'autre Bérenger, duc de Frioul, tous deux inveſtis de ces duchés par Charles-le-chauve, tous deux prétendans à l'empire auſſi-bien qu'au royaume de France. Arnould, en qualité d'empereur, regardait auſſi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre Charles-le-ſimple, qui

Digitized by Google

la perdait, & le roi Eudes, grand-oncle de Hugues-Capet, qui l'usurpait.

Un Bozon, roi d'Arles, disputait encore l'empire. Le pape Formose, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce Gui de Spolète.

894. L'année d'après il couronna Bérenger vainqueur; & il fut forcé de sacrer enfin cet Arnould, qui vint assiéger Rome, & la prit d'assaut. Le serment équivoque que reçut Arnould des Romains, prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome.

Papes veulent régner à Rome.

Tel était ce serment: « Je jure par les saints mystères » que, sauf mon honneur, ma loi & ma fidélité à » monseigneur Formose, pape, je serai fidèle à l'em» pereur Arnould ».

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat qui, révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre les califes & les papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Il n'y avait réellement plus d'empire ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à Charlemagne par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple romain, dans son abaissement, dans

Digitized by Google

ſon mélange avec tant d'étrangers, conſervait encore, comme aujourd'hui, cette fierté ſecrète que donne la grandeur paſſée. Il trouvait inſupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, ſe diſſent les ſucceſſeurs des Céſars, & que les rives du Mein, & la forêt Hercinie fuſſent le centre de l'empire de Titus & de Trajan.

On frémiſſait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorſqu'on apprenait qu'après la mort d'Arnould, ſon fils Hiludovic, que nous appelons Louis, avait été déſigné empereur des Romains, à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Forcheim, par quelques leuds & évêques germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait ſuccéder à Charlemagne & aux Céſars. C'était en effet un étrange empire romain que ce gouvernement, qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuſe, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Eſpagne, ni rien enfin dans l'Italie; & pas même une maiſon dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce Louis, dernier prince allemand du ſang de Charlemagne par bâtardiſe, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévaſtée par les guerres civiles & étrangères, ſous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout eſt révolution dans les gouvernemens: c'en eſt une frappante que de voir une partie de ces Saxons ſauvages, traités par Charlemagne comme les Ilotes

Digitized by Google

par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. Othon, duc
912. de Saxe, après la mort de Louis, met, dit-on, par son crédit, la couronne d'Allemagne sur la tête de Conrad, duc de Franconie; & après la mort de Conrad, le fils du duc Othon de Saxe, Henri l'oiseleur,
919. est élu. Tous ceux qui s'étaient fait princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faisaient ces élections, & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE XXXIII.

Des Fiefs & de l'Empire.

La force, qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de Charlemagne usurpa les Gaules sur les rois francs. Les gouverneurs, sous la race de Charlemagne, usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de Charles-le-chauve. Peu-à-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déjà puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes: & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des évêques de Maïence, de Cologne, de Trèves, de

Digitized by Google

Wurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puiſſance des eccléſiaſtiques ne dura pas en France; mais en Allemagne elle eſt affermie pour long-temps. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de Saint-Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où, quatre-vingts ans auparavant, ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces ſeigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au ſouverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. On ſait qu'enſuite les empereurs romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'Alexandre Sévère & de Probus. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevant en fief de leur royaume. Spolète & Bénévent furent ſous les rois lombards des duchés héréditaires. Evêques & abbés princes.

Avant Charlemagne, Taſſillon poſſédait le duché de Bavière, à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi Charlemagne, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de ville libre en Allemagne, ainſi

Digitized by Google

point de commerce, point de grandes richesses. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être si puissant, était devenu si faible par le nombre & la division de ses maîtres, que l'empereur Conrad fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par Charlemagne, & soumis depuis par les empereurs de la maison d'Autriche. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous Attila. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tirol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient ensuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'est au règne de Henri l'oiseleur que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse; & vers le septentrion, la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que Henri l'oiseleur fût un des rois les plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés, sont réunis. Le premier fruit de
920. cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne respirait; mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire romain.

Digitized by Google

L'archevêque de Maïence avait ſacré Henri l'oiſeleur. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait aſſiſté. L'Allemagne ſembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous Othon-le-grand, que les princes allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de Henri, ſon père. L'héritier reconnu d'un prince puiſſant, qui a fondé ou rétabli un état, eſt toujours plus puiſſant que ſon père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte; il commence où ſon prédéceſſeur a fini. Ainſi Alexandre avait été plus loin que Philippe, ſon père; Charlemagne plus loin que Pepin; & Othon-le-grand paſſa de beaucoup Henri l'oiſeleur.

CHAPITRE XXXIV.

D'Othon-le-grand, au dixième ſiècle.

OTHON, qui rétablit une partie de l'empire de Charlemagne, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois, les armes à la main, à payer tribut, & à 948.
recevoir le baptême qui leur avait été prêché un ſiècle auparavant, & qui était preſque entièrement aboli.

Ces Danois ou Normands, qui avaient conquis la Neuſtrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des lois d'Othon. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors ſoumis à l'ar-

Digitized by Google

chevêque de Hambourg, métropolitain des égliſes barbares, fondées depuis peu dans le Holſtein, dans la Suède, dans le Danemarck. Tout le chriſtianiſme conſiſtait à faire le ſigne de la croix. Il ſoumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'eſt depuis lui que la Bohême, & même le Danemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois ſecouèrent bientôt le joug.

L'empereur ſemble juger les rois.

Othon s'était ainſi rendu l'homme le plus conſidérable de l'occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était ſi grande, & l'état de la France ſi déplorable alors, que Louis-d'outre-mer, fils de Charles-le-ſimple, deſcendant de Charlemagne, était venu, en 948, à un concile d'évêques que tenait Othon près de Maïence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes: « J'ai été reconnu roi, & ſacré par les ſuffrages de tous les » ſeigneurs & de toute la nobleſſe de France: Hugues toutefois m'a chaſſé, m'a pris frauduleuſement, & m'a retenu priſonnier un an entier, & » je n'ai pu obtenir ma liberté qu'en lui laiſſant la » ville de Laon qui reſtait ſeule à la reine Gerberge, » pour y tenir ſa cour avec mes ſerviteurs. Si on prétend que j'aie commis quelque crime qui méritât » un tel traitement, je ſuis prêt à m'en purger au » jugement d'un concile, & ſuivant l'ordre du roi » Othon, ou par le combat ſingulier ».

Ce diſcours important prouve à la fois bien des choſes; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puiſſance d'Othon, la faibleſſe de la France,

Digitized by Google

la coutume des combats ſinguliers, & enfin l'uſage qui s'établiſſait de donner les couronnes, non par le droit du ſang, mais par les ſuffrages des ſeigneurs, uſage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'Othon-le-grand, quand il fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens même, qui, toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incurſions infeſtaient encore leur pays.

L'Italie qui, dans ſes ruines, était toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome, dans ces diviſions, donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore ſous Charles-l'inſenſé, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné Charles I, ou dans les guerres civiles des Yorck & des Lancaſtre, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixième ſiècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe faiſait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

De la Papauté, au dixième siècle, avant qu'Othon-le-grand se rendît maître de Rome.

Les scandales & les troubles intestins qui affligèrent Rome & son église au dixième siècle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni sous les empereurs grecs & latins, ni sous les rois goths, ni sous les rois lombards, ni sous Charlemagne. Ils sont visiblement la suite de l'anarchie; & cette anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que Charlemagne leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la règle eussent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir: l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers; le sort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république; que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome; que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Scandales de Rome.

Formose, fils du prêtre Léon, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre

Digitized by Google

Jean VIII, & deux fois excommunié par ce pape ; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour Formose, qu'il se fit élire pape en 890.

Etienne VI ou VII, aussi fils de prêtre, successeur de Formose, homme qui joignit l'esprit de fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de Formose, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat ; on lui fit son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts, & on le jeta dans le Tibre.

Le pape Formose exhumé & condamné.

Le pape Etienne VI se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet Etienne fit repêcher le corps de Formose, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Cette querelle échauffait les esprits. Sergius III, qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, fut exilé par son rival Jean IX, ami de Formose ; mais, reconnu pape après la mort de Jean IX, il condamna Formose encore. Dans ces troubles, Théodora, mère de Marozie qu'elle maria depuis au

Une prostituée gouverne Rome.

907.

Digitized by Google

marquis de Toſcanelle, & d'une autre Théodora; toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. Sergius n'avait été élu que par les intrigues de Théodora la mère. Il eut, étant pape, un fils de Marozie, qu'il éleva publiquement dans ſon palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains qui, naturellement voluptueux, ſuivaient ſes exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant eſt fait pape par elle.

Après ſa mort, les deux ſœurs, Marozie & Théodora, procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé Landon; mais ce Landon étant
912. mort, la jeune Théodora fit élire pape ſon amant, Jean X, évêque de Boulogne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à Formoſe, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la poſtérité comme évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce Jean X, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage: il fit ce que tous les papes ſes prédéceſſeurs n'avaient pu faire; il chaſſa les Sarraſins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réuſſir dans cette expédition, il eut l'adreſſe d'obtenir des troupes de l'empereur de Conſtantinople, quoique cet empereur eût à ſe plaindre autant des Romains rebelles que des Sarraſins. Il fit armer le comte de Capoue. Il obtint des milices de Toſcane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de Marozie & du marquis Adelbert. Ayant chaſſé les Mahométans du voiſinage

Digitized by Google

de Rome, il voulait auſſi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie preſqu'à la fois par les Bérengers, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années, Guido, frère utérin de Hugo, roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épouſé Marozie toute puiſſante à Rome, cette même Marozie conſpira contre le pape ſi long-temps amant de ſa ſœur. Il fut ſurpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtreſſe de Rome, fit élire pape un nommé Léon qu'elle fit mourir en priſon au bout de quelques mois. Enſuite, ayant donné le ſiége de Rome à un homme obſcur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin ſur la chaire pontificale Jean XI, ſon propre fils, qu'elle avait eu de ſon adultère avec Sergius III. 929. Marozie fait pape ſon fils, bâtard d'un pape. 931.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans, quand ſa mère le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne ſerait que le chapelain de ſa mère.

On prétend que Marozie empoiſonna alors ſon mari Guido, marquis de Toſcanelle. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'elle épouſa le frère de ſon mari, Hugo, roi de Lombardie, & le mit en poſſeſſion de Rome, ſe flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de Marozie ſe mit alors à la tête des Romains contre ſa mère, chaſſa Hugo de Rome, renferma Marozie & le pape ſon fils dans le môle

Digitized by Google

d'Adrien, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que Jean XI y mourut empoisonné.

Un Étienne XIII, allemand de naissance, élu en 939, fut par cette naissance seule si odieux aux Romains, que dans une sédition le peuple lui balafra le visage, au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

936. Quelque temps après, un petit-fils de Marozie, nommé Octavien Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de sa famille. Il prit le nom de Jean XII, en mémoire de Jean XI, son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avènement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Ce Jean était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu Charlemagne, il réunissait par le siége pontifical les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puissant prince.

On s'étonne que sous tant de papes si scandaleux & si peu puissans, l'église romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions; mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriser de tels papes, mais il respectait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait : enfin, dans l'opinion des hommes, la place était sacrée, quand la personne était odieuse.

Pendant que Rome & l'église étaient ainsi déchirées, Bérenger, qu'on appelle le jeune, disputait l'Italie

Digitized by Google

l'Italie à Hugues d'Arles. Les Italiens, comme le dit Luitprand, contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun: fausse & malheureuse politique qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsqu'Othon-le-grand y fut appelé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape Jean XII, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait souffrir.

Jean XII appelle les Allemands en Italie; c'est la source de tous les malheurs de ce pays.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.

OTHON entra en Italie, & il s'y conduisit comme Charlemagne. Il vainquit Bérenger, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de César & d'Auguste, & obligea le pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau dans lequel on dit que repose le corps de saint Pierre. On dressa un instrument authentique de cet acte. Le clergé & la noblesse romaine se soumettent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Dans cet acte, Othon confirme les donations de Pepin, de Charlemagne, de Louis-le-débonnaire, sans spécifier quelles sont ces donations si contestées; « sauf » en tout notre puissance, dit-il, & celle de notre » fils & de nos descendans ». Cet instrument, écrit 961; 962.

Digitized by Google

en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plusieurs prélats italiens, est gardé encore au château Saint-Ange, à ce que dit Baronius. La date est du 13 février 962.

Mais comment l'empereur Othon pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de Charlemagne, la ville même de Rome, que jamais Charlemagne ne donna? Comment pouvait-il faire présent du duché de Bénévent qu'il ne possédait pas, & qui appartenait encore à ses ducs? Comment aurait-il donné la Corse & la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou Othon fut trompé, ou cet acte est faux, il en faut convenir.

On dit, & Mézerai le dit après d'autres, que Lothaire, roi de France, & Hugues Capet, depuis roi, assistèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient alors si faibles, qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur; mais le nom de Lothaire & de Hugues-Capet ne se trouve pas dans les signatures vraies ou fausses de cet acte.

Quoi qu'il en soit, l'imprudence de Jean XII d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la source de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de siècles.

Le pape s'étant ainsi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez les Mahométans qui venaient de se canonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de Bérenger à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie.

Digitized by Google

Il envoya chez les Hongrois pour les ſolliciter à rentrer en Allemagne ; mais il n'était pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette action hardie, & l'empereur l'était aſſez pour le punir.

Othon dépoſe le pape qui l'avait appelé à ſon ſecours.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant aſſuré de la ville, il tint un concile dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On aſſembla les ſeigneurs allemands & romains, quarante évêques, dix-ſept cardinaux dans l'égliſe de Saint-Pierre ; & là, en préſence de tout le peuple, on accuſa le ſaint-père d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſur-tout d'une nommée Étiennette, concubine de ſon père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accuſation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir ; enfin de ne pas croire en JÉSUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux choſes qui ſemblent ſe contredire. On mêlait donc, comme il arrive preſque toujours, de fauſſes accuſations à de véritables ; mais on ne parla point du tout de la ſeule raiſon pour laquelle le concile était aſſemblé. L'empereur craignait ſans doute de réveiller cette révolte & cette conſpiration dans laquelle les accuſateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut dépoſé pour ſes inceſtes & ſes ſcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

Digitized by Google

Othon ne put se rendre maître de sa personne; ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avait-il fait élire le pape Léon VIII qui, si l'on en croit le discours d'Arnoud, évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien; à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que Jean XII eut le courage de faire soulever les Romains; & opposant alors concile à concile, on déposa Léon VIII. On ordonna que « jamais l'inférieur » ne pourrait ôter le rang à son supérieur ».

Vengeance du pape Jean XII.

Le pape, par cette décision, n'entendait pas seulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient déposer le pape; mais on désignait aussi l'empereur que les évêques de Rome regardaient toujours comme un séculier qui devait à l'église l'hommage & les sermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé Jean, qui avait écrit & lu les accusations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait servi de greffier au concile de déposition.

Hypocrysie commune.

Au reste, dans tous ces conciles où présidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du Saint-Esprit, on parlait en son nom, on faisait même des règlemens utiles; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JÉSUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie & tant d'abominations dans son église?

Digitized by Google

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulèvement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution? Mais le pape Jean XII fut assassiné trois mois après, 964. entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que, ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent qu'à l'extrémité. Othon, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape Léon, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur Othon était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce

Digitized by Google

qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat; &
966. le préfet de Rome, qui avait voulu être un Brutus, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim.

CHAPITRE XXXVII.

Des empereurs Othon II & III, & de Rome.

TEL fut à-peu-près l'état de Rome ſous Othon-le-grand, Othon II & Othon III. Les Allemands tenaient les Romains ſubjugués, & les Romains briſaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république vivait toujours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produiſait que des misères humiliantes & affreuſes.

Crimes & malheurs dans Rome.

Othon II marche à Rome comme ſon père. Quel gouvernement! quel empire & quel pontificat! Un conſul, nommé Creſcentius, fils du pape Jean X & de la fameuſe Marozie, prenant avec ce titre de conſul la haine de la royauté, ſouleva Rome contre Othon II. Il fit mourir en priſon Benoît VI, créature de l'empereur; & l'autorité d'Othon, quoique éloigné, ayant, dans ces troubles, donné avant ſon arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire

Digitized by Google

en Italie, qui fut pape sous le nom de Jean XIV, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti romain immola. Le pape Boniface VII, créature du consul Crescentius, déjà souillé du sang de Benoît VI, fit encore périr Jean XIV. Les temps de Caligula, de Néron, de Vitellius, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des Césars avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant Othon II arrive à Rome, en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'orient. Que font-ils maintenant? Ils essaient de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appelé les empereurs saxons, ils veulent les chasser. Ce même Boniface VII était allé à Constantinople presser les empereurs Basile & Constantin de venir rétablir le trône des Césars. Rome ne savait, ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul Crescentius & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. Othon II voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs, & les partisans du consul: & si l'on en croit Geoffroi de Viterbe, il les fit tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son ennemi des sénateurs républicains. Mais il faut se délivrer de ce

Barbarie d'Othon II.

Digitized by Google

tyran. Ce n'eſt pas aſſez des troupes de l'empereur d'orient qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le maſſacre des ſénateurs dans ce repas ſanglant, rapporté par Geoffroi, eſt véritable, il valait mieux ſans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon ſanguinaire pour maître. Il eſt vaincu par les Grecs; il l'eſt par les muſulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe; & profitant de la diviſion de ſes ennemis, il rentre encore dans Rome, où il meurt en 981.

Son neveu pape: autre pape chaſſé & maltraité.

Après ſa mort, le conſul Creſcentius maintint quelque temps l'ombre de la république romaine. Il chaſſa du ſiége pontifical Grégoire V, neveu de l'empereur Othon III. Mais enfin Rome fut encore aſſiégée & priſe. Creſcentius, attiré hors du château Saint-Ange, ſur l'eſpérance d'un accommodement, & ſur la foi des ſermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds, & le nouveau pape, élu par les Romains ſous le nom de Jean XVI, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvellèrent alors à Othon III les ſermens faits à Othon I & à Charlemagne; & il aſſigna aux papes les terres de la Marche d'Ancone pour ſoutenir leur dignité.

Romains toujours oppoſés aux empereurs.

Après les trois Othon, ce combat de la domination allemande, & de la liberté italique, reſta long-tems dans les mêmes termes. Sous les empereurs Henri II de Bavière, & Conrad II le ſalique, dès qu'un em-

Digitized by Google

pereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. Henri II y vint, comme les Othon, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, Jean XIX, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre; ils étaient frères de la maison des marquis de Toscanelle, toujours puissante à Rome depuis le temps des Marozie & des Théodora.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était Benoît IX qui eut l'évêché 1034.
de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans.

Le désordre n'eut plus de bornes. On vit, sous le Triumvirat de
pontificat de ce Benoît IX, deux autres papes élus à papes.
prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par une conciliation heureuse qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre Gratien, homme de qualité, fort riche. Mais, comme le jeune Benoît IX avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa, par un accord solennel, la jouissance du tribut que l'Angleterre

Digitized by Google

payait alors à Rome, qu'on appelait le denier de S. Pierre, & auquel un roi danois d'Angleterre, nommé Ételvolft, Édelvolf, ou Éthelulfe, s'était ſoumis en 852.

Ce Gratien, qui prit le nom de Grégoire VI, jouiſſait paiſiblement du pontificat, lorſque l'empereur Henri III, fils de Conrad II le ſalique, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila Grégoire VI, & nomma pape Suidger, ſon chancelier, évêque de Bamberg, ſans qu'on osât murmurer.

1048. Après la mort de cet allemand, qui parmi les papes eſt appelé Clément II, l'empereur qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois, nommé Popon: c'eſt Damaſe II, qui, avec le brevet de l'empereur, alla ſe faire reconnoître à Rome. Il fut intronisé, malgré ce Benoît IX, qui voulait encore rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue.

Ce Bavarois étant mort ving-trois jours après ſon intronisation, l'empereur donna la papauté à ſon couſin Brunon, de la maiſon de Lorraine, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome, par une autorité abſolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'euſſent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été eſclave.

Ce pontife prit le nom de Léon IX: on l'a mis au rang des ſaints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Digitized by Google

Si les empereurs eussent pu demeurer à Rome, on voit, par la faiblesse des Romains, par les divisions de l'Italie, & par la puissance de l'Allemagne, qu'ils eussent été toujours les souverains des papes, & qu'en effet il y aurait eu un empire romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome, loin des princes allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts d'envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Jamais Rome & l'église latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces temps malheureux. Luitprand, l'ambassadeur d'Othon I auprès de l'empereur Nicéphore Phocas, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de saint Pierre à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que saint Pierre avait dit, dans une de ses épîtres, qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne faisait guère plus de cas à Constantinople des empereurs saxons, qu'on traitait de barbares.

La cour de Constantinople méprise la cour romaine.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs germaniques. Mais il y avait dans l'empire grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire latin : tout était

Digitized by Google

déchu dans l'Europe occidentale, depuis les temps brillans de Charlemagne. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se faisait pourtant pas moins de miracles que dans d'autres temps; il y en a eu dans chaque siècle, & ce n'est guère que depuis l'établissement des académies des sciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; &, que si l'on en voit, la saine physique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE XXXVIII.

De la France, vers le temps de Hugues-Capet.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entièrement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Escaut & de la Meuse, jusqu'à la mer britannique, & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ses bornes; car, quoique tant d'historiens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Espagnols de ces provinces, entre l'Ebre & les Pyrénées, fussent soumis au faible gouvernement de France, en combattant contre les mahométans.

Digitized by Google

La France, dans laquelle ni la Provence, ni le Dauphiné n'étaient compris, était un assez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand souverain. Louis, le dernier des descendans de Charlemagne, n'avait plus pour tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pu soudoyer son maître. Chaque province avait ou ses comtes ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pu se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps. Anarchie féodale en France.

Le temps & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats. Mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'état quelques jours, ils se faisaient la guerre entre eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui, dans ces temps de crimes, ordonnèrent souvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres solennités; ces réglemens, n'étant point appuyés d'une justice coercitive, étaient sans vigueur. Chaque château était

Digitized by Google

la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes : leurs avocats, qu'on appelait *avoyers*, institués dans les premiers temps pour présenter leurs requêtes au prince, & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes : les moissons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main; les villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes, fit sa sûreté; & quand, sous les Othon, l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales. C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand, qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois, ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans sa mouvance. Les lois de fief ne subsistent plus, mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore : dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *nulle terre sans seigneur :* comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Armées. Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie sous Charlemagne, ainsi que sous les

Digitized by Google

Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes ; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaiſon des hommes de cheval, ils n'étaient point armés.

Les moindres poſſeſſeurs de châtellenies ne ſe mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient ; & le faſte conſiſtait alors à mener avec ſoi des écuyers, qu'on appela *vaſlets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complète de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſarts, les cuiſſarts, furent une partie de l'habillement. On prétend que Charlemagne en avait eu, mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche, devint preſqu'invulnérable à la guerre ; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſues pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chanfreins.

Lois.

On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtels, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres.

Digitized by Google

Les sénats de ces villes, qui, sous Charlemagne & sous les Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque par-tout. Le mot de *senior*, seigneur, affecté long-temps à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Pairs. Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie égal ou confrère. On ne s'en était servi que dans ce sens, sous la première & la seconde race des rois de France. Les enfans de Louis-le-débonnaire s'appelèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851; & long-temps auparavant, Dagobert donne le nom de pairs à des moines. Godegrand, évêque de Metz, du temps de Charlemagne, appelle pairs des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant du Cange. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler pairs.

Alfred-le-grand avait établi en Angleterre les jurés: c'était des pairs dans chaque profession. Un homme, dans une cause criminelle, choisissait douze hommes de sa profession pour être ses juges. Quelques vassaux en France en usèrent ainsi; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie,

Digitized by Google

mandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouſe, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues-Capet n'était pas le moins puiſſant. Il poſſédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait juſqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vaſtes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compoſe aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-père Robert, & ſon grand-oncle Eudes ou Odon, avaient tous deux porté la couronne du temps de Charles-le-ſimple. Hugues, ſon père, ſurnommé l'abbé, à cauſe des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il poſſédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainſi l'on peut dire que depuis l'année 910, où le roi Eudes commença ſon règne, ſa maiſon a gouverné preſque ſans interruption; & que ſi on excepte Hugues l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une ſuite de ſouverains de plus de huit cent cinquante ans : filiation unique parmi les rois. Hugues-Capet.

On ſait comment Hugues-Capet, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc Charles, oncle du dernier roi Louis V. Si les ſuffrages euſſent été libres, le ſang de Charlemagne reſpecté, & le droit de ſucceſſion auſſi ſacré qu'aujourd'hui, Charles aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ſes ancêtres, comme l'ont dit tant d'hiſtoriens, ce fut ce 987. Hugues-Capet s'empare du royaume à force ouverte.

Digitized by Google

qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que Louis, ce dernier roi du sang carlovingien, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure, par une maladie de langueur, Hugues-Capet assemblait déjà ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiègne, pour assurer la succession à Charles. La lettre de Gerbert, depuis archevêque de Reims, & pape sous le nom de Silvestre II, déterrée par Ducheſne, en est un témoignage authentique.

Charles, duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui : trahi par l'évêque de Laon, surpris & livré à Hugues-Capet, il mourut captif dans la tour d'Orléans; & deux enfans mâles, qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de Charlemagne. Hugues-Capet, devenu roi de ses pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX.

État de la France, aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi Robert.

LA France démembrée languit dans des malheurs obscurs, depuis Charles-le-gros jusqu'à Philippe I, arrière-petit-fils de Hugues-Capet, près de deux cent cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de Philippe I, à la fin du onzième siècle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de temps dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable faisait battre monnaie, mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans des villes sans liberté, ou, comme on a parlé long-temps, sans priviléges, & dans un pays sans union.

De tous les évènemens de ce temps, le plus digne 999.
de l'attention d'un citoyen est l'excommunication du roi Robert. Il avait épousé Berthe, sa cousine au quatrième degré; mariage en soi légitime, & de plus, nécessaire au bien de l'état. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les

Digitized by Google

ſcandales où elle était plongée, oſa impoſer au roi une pénitence de ſept ans, lui ordonna de quitter ſa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient aſſiſté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'inſolence paraît incroyable; mais l'ignorante ſuperſtition de ces temps peut l'avoir ſoufferte, & la politique peut l'avoir cauſée. Grégoire V, qui fulmina cette excommunication, était allemand, & gouverné par Gerbert, ci-devant archevêque de Reims, devenu ennemi de la maiſon de France. L'empereur Othon III, peu ami de Robert, aſſiſta lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raiſon d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatiſme.

Superſtition horrible, mais non prouvée.

Les hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtiſans du roi & ſes propres domeſtiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui reſta que deux ſerviteurs qui jetaient au feu le reſte de ſes repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que fut alors la raiſon humaine, il n'y a pas d'apparence que l'abſurdité pût aller ſi loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutiſſement de la cour de France, eſt le cardinal Pierre Damien, qui n'écrivit que ſoixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceſte prétendu, la reine accoucha d'un monſtre; mais il n'y eut rien de monſtrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faibleſſe du roi qui ſe ſépara de ſa femme.

Digitized by Google

Les excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embrâſent un état que quand ils trouvent des matières combuſtibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être Robert craignait-il qu'il ne s'en formât.

La condeſcendance du roi Robert enhardit tellement les papes, que ſon petit-fils Philippe I fut excommunié comme lui. D'abord le fameux Grégoire VII le menaça de le dépoſer, s'il ne ſe juſtifiait de l'accuſation de ſimonie devant ſes nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. Philippe s'était dégoûté de ſa femme, & était amoureux de Bertrade, épouſe du comte d'Anjou. Il ſe ſervit du miniſtère des lois pour caſſer ſon mariage, ſous prétexte de parenté; & Bertrade, ſa maîtreſſe, fit caſſer le ſien avec le comte d'Anjou, ſous le même prétexte. Autres ſuperſtitions. 1075

Le roi & ſa maîtreſſe furent enſuite mariés ſolennellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce reſpect aux lois, de ſe ſervir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en ſoit, un pape avait excommunié Robert pour avoir épouſé ſa parente, & un autre pape excommunia Philippe pour avoir quitté ſa parente. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'Urbain II, qui prononça cette ſentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un aſile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croiſade.

Cependant il ne paraît point que Philippe excom-

Digitized by Google

munié ait été en horreur à ses sujets ; c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi Robert avait été réduit.

Une Russe, épouse du roi Henri I.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi Henri, père de Philippe, avec une princesse de Russie, fille d'un duc, nommé Jaraslau. On ne sait si cette Russie était la Russie noire, la blanche ou la rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque ? changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France ? Comment, dans un temps où la communication entre les états de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse du pays des anciens Scythes ? Qui proposa cet étrange mariage ? L'histoire de ces temps obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Il est à croire que le roi des Français, Henri I, rechercha cette alliance, afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septième degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de Henri. Quoi qu'il en soit, Anne, fille d'un Jaraslau, duc inconnu d'une Russie alors ignorée, fut reine de France ; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les lois changent selon les temps. Ce fut le comte de Flandre, un des vassaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve se remaria à un comte de Crépi. Tout cela serait singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

Digitized by Google

En général, si on compare ces siècles au nôtre, ils paraissent l'enfance du genre-humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'est sur-tout un spectacle étrange que l'avilissement, le scandale de Rome, & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'esclavage de ces pontifes, leur pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres, & l'excessif abus de ce pouvoir. Silvestre II, Gerbert, ce savant du dixième siècle, qui passa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enseigné l'arithmétique & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'Othon III, chassé de son archevêché de Reims du temps du roi Robert, nommé pape par l'empereur Othon III, conserve encore la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'Ademar Chabanois, son contemporain & son admirateur.

Étrange jugement à Rome contre un seigneur français.

Un seigneur de France, Gui, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un Grimoad, évêque d'Angoulême, l'évêque l'excommunie; le vicomte fait mettre l'évêque en prison. Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque, sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges, allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape Silvestre II,

Digitized by Google

en plein consistoire. Le croira-t-on ? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en faisant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Au reste, ni le roi des Français, Henri I, fils de Robert, ni Philippe I, fils de Henri, ne furent connus par aucun évènement mémorable ; mais, de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Aragon, entre celles d'Autriche & de France.

Digitized by Google

CHAPITRE XL.

Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.

QUAND Charlemagne prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ſes armes pouvaient lui aſſurer. Il ſe prétendait dominateur ſuprême du duché de Bénévent, qui compoſait alors une grande partie des états connus aujourd'hui ſous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, lui réſiſtèrent, ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incurſions des Arabes. Les empereurs grecs & latins ſe diſputaient en vain la ſouveraineté de ces pays. Pluſieurs ſeigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne ſavaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur Othon I exerça ſon autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. Othon II, moins heureux, fut battu par les Grecs & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'orient reſtèrent alors en poſſeſſion de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un Catapan. Des ſeigneurs avaient uſurpé Salerne. Ceux qui poſſédaient Bénévent & Capoue, envahiſſaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan; & le catapan les dépouillait à ſon tour. Naples &

Anarchie dans la Pouille, ou Appulie.

Digitized by Google

Gayète étaient de petites républiques comme Sienne & Luques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans, cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit Horace & Cicéron, & qui devait faire naître le Tasse. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixième & onzième siècles, de Gayète & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits des gentilshommes normands.

Le goût des pélerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français étant partis, en 983, des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent, à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville, assiégée par les mahométans, venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés

Digitized by Google

la lâcheté de leur soumission ; & dans l'instant, marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné, veut les combler de présens, & est encore plus étonné qu'ils les refusent; ils sont traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur, attaché à un évènement si surprenant, engage bientôt d'autres Normands à passer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils se signalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait asservi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normands, qui le secourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averse entre ces deux territoires : c'est la première souveraineté acquise par leur valeur. 1030.

Bientôt après arrivent trois fils de Tancrède de Hauteville, du territoire de Coutance, Guillaume, surnommé fier-à-bras, Drogon & Humfroi. Rien ne ressemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères Les fils de Tancrède.

Digitized by Google

avec les Normands d'Averſe, accompagnent le catapan dans la Sicile. Guillaume fier-à-bras tue le général arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des injuſtices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normands s'emparent de preſque
1041. toute la Pouille. Le fait paraît incroyable; mais les aventuriers du pays ſe joignaient à eux, & devenaient de bons ſoldats ſous de tels maîtres. Les Calabrois, qui cherchaient la fortune par le courage, devenaient autant de Normands. Guillaume fier-à-bras ſe fait lui-même comte de la Pouille, ſans conſulter ni empereur, ni pape, ni ſeigneurs voiſins. Il ne conſulta que les ſoldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour ſon partage.

1046. Fier-à-bras étant mort, ſon frère Drogon eſt élu ſouverain de la Pouille. Alors Robert Guiſcard & ſes deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux Tancrède eſt étonné de ſe voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands faiſait trembler tous les voiſins de la Pouille, & même les papes. Robert Guiſcard & ſes frères, ſuivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus, le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

1047. L'empereur Henri III, aſſez fort alors pour régner

Digitized by Google

dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solennellement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maison devenue bientôt après maison royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'est-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été sitôt détachée, & soit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le temps que les papes ne possédaient presque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaissait pas même dans la Marche d'Ancone, qu'Othon-le-grand leur avait, dit-on, donnée ? Cet évènement est presque aussi étonnant que les conquêtes des gentilshommes normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape Léon IX voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race des rois lombards dépossédés par Charlemagne. L'empereur Henri III 1053.
lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les souverains pontifes sont maîtres aujourd'hui de Bénévent en vertu de cette donation. Les nouveaux princes normands étaient des voisins dangereux. Il n'y a point de conquêtes sans de très-grandes injustices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vassaux moins redoutables. Léon IX, après les avoir excommuniés, se mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemands, que

Digitized by Google

Le pape fait prisonnier par les princes normands, en 1053.

Henri III lui fournit. L'histoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit seulement que l'armée était nombreuse, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre sainte; & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands, qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape; mais ils étaient accoutumés à combattre. Robert Guiscard, son frère Humfroi, le comte d'Averse Richard, chacun à la tête d'une troupe aguerrie, taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent disparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade, dans la capitanate, près du champ de bataille; les Normands le suivent, le prennent, l'emmènent prisonnier dans cette même ville de Bénévent, qui était le premier sujet de cette entreprise.

On a fait un saint de ce pape Léon IX. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de sang, & d'avoir mené tant d'ecclésiastiques à la guerre. Il est sûr qu'il s'en repentit, surtout quand il vit avec quel respect le traitèrent ses vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent prisonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maison que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aisément que les princes normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait

Digitized by Google

commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lesquels ils se trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes, ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de l'empereur Henri IV, & tandis que le gouvernement des Grecs est plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de Tancrède de Hauteville qui conquéraient la Calabre ; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs, & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que Richard d'Averse, qui subjugua Capoue, se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte, qu'on avait employées pour l'usurpateur Pepin, père de Charlemagne. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de Richard en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guiscard, duc de la Pouille & de la Calabre ; Richard, comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage pour leurs souverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ce temps de troubles & de rapines, pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'église sous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouissait moyennant une légère redevance.

Digitized by Google

C'était la reſſource des faibles, dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands, quoique puiſſans, l'employèrent comme une ſauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puiſſans. Robert Guiſcard & Richard de Capoue, excommuniés par le pape Léon IX, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs, excommuniés par Nicolas II, lui rendirent hommage.

1059. Robert Guiſcard & le comte de Capoue mirent donc ſous la protection de l'égliſe, entre les mains de Nicolas II, non-ſeulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc Robert fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encore. Il ſe déclara feudataire du ſaint-ſiége pour tous ſes états, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique, qui pouvait être regardé comme le denier de ſaint Pierre que payait l'Angleterre au ſaint-ſiége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal; enfin, comme la ſoumiſſion volontaire de tant de royaumes à l'égliſe.

Naples, vaſſale de l'empire; depuis de l'égliſe romaine.

Mais ſelon toutes les lois du droit féodal, établies en Europe, ces princes, vaſſaux de l'empire, ne pouvaient choiſir un autre ſuzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confiſquer leurs états. Les querelles qui ſurvinrent entre le ſacerdoce & l'empire, & encore plus les propres forces des princes normands, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans,

Digitized by Google

conquérans, en se faisant vassaux des papes, devinrent les protecteurs, & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc Robert, ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'église, de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère Roger : ils font la conquête de cette île sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent, à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages. 1067.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Les Normands enfin les chassèrent; le duc Robert leur prit Salerne : ils se refugièrent dans la campagne de Rome, sous la protection de Grégoire VII, de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. Robert, ce vassal & ce défenseur de l'église, les y poursuit; Grégoire VII ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Bénéventin, que fait Robert après la mort du dernier duc de Bénévent, de la race lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances pour l'excommunié Robert. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui, depuis ce temps-là, est toujours demeurée au saint-siége. 1077.

Digitized by Google

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons, entre l'empereur Henri IV & ce
1084. même Grégoire VII. Henri s'était rendu maître de Rome, & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château Saint-Ange. Robert accourt alors de la Dalmatie où il faisait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne, & l'emmène à Salerne où ce pape, qui dé-
Grégoire VII meurt captif. posait tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans, devenus de grands souverains par leurs exploits, & entrant dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à Robert Guiscard, & ce que nous verrons plus d'une fois au temps des croisades. Robert maria sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'orient, après avoir humilié celui d'occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. Michel Ducas fut chassé du trône par Nicéphore, surnommé Botoniate. Constantin, gendre de Robert, fut fait eunuque; & enfin Alexis Comnène, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. Robert, pendant ces révolutions,
1084. s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur jusqu'à Constantinople. Bohé-

Digitized by Google

mond, ſon fils d'un premier lit, ſi fameux dans les croiſades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien Alexis Comnène eut raiſon de craindre les croiſades, puiſque Bohémond commença par vouloir le détrôner.

La mort de Robert, dans l'île de Corfou, mit fin 1085.
à ſes entrepriſes. La princeſſe Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, laquelle écrivit une partie de cette hiſtoire, ne regarde Robert que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier ſa fille au fils d'un empereur. Elle devait ſonger que l'hiſtoire même de l'empire lui fourniſſait des exemples de fortunes plus conſidérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puiſſance.

CHAPITRE XLI.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Conſtantinople s'évanouit avec la vie de Robert; mais les établiſſemens de ſa famille s'affermirent en Italie. Le comte Roger, ſon frère, reſta maître de la Sicile; le duc Roger, ſon fils, demeura poſſeſſeur de preſque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples; Bohémond, ſon autre fils, alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc Roger ſon frère.

Pourquoi ni le comte Roger, ſouverain de Sicile,

Digitized by Google

ni son neveu Roger, duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois ? Il faut du temps à tout. Roger Guiscard, le premier conquérant, avait été investi comme duc par le pape Nicolas II. Roger, son frère, avait été investi par Robert Guiscard, en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms, & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son île.

Origine des droits ecclésiastiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juridiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis ; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'était des proconsuls que l'empereur eccléſiastique des chrétiens déléguait dans tout l'occident. C'est par-là que Rome, toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte Roger eut enlevé cette île aux mahométans &

Digitized by Google

aux Grecs, & que l'égliſe latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui ſemblait en effet avoir le plus de beſoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était muſulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le ſeul pays où la légation fut proſcrite pour toujours. Le comte Roger, bienfaiteur de l'égliſe latine à laquelle il rendait la Sicile, ne put ſouffrir qu'on envoyât un roi ſous le nom de légat dans le pays de ſa conquête.

Le pape Urbain, uniquement occupé des croiſades, & voulant ménager une famille de héros ſi néceſſaire à cette grande entrepriſe, accorda, la der- 1098.
nière année de ſa vie, une bulle au comte Roger, par laquelle il révoqua ſon légat, & créa Roger & ſes ſucceſſeurs légats nés du ſaint-ſiége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité, qui était à la fois ſpirituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir, & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'Urbain ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége, au fond, n'eſt que le droit de Conſtantin & de tous les empereurs de préſider à toute la police de leurs états; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe ca-

Digitized by Google

tholique qu'un gentilhomme normand qui ait su se donner cette prérogative aux portes de Rome.

1130. Premier roi de Naples & de Sicile.

Le fils de ce comte Roger recueillit tout l'héritage de la maison normande; il se fit couronner & sacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople; & ce duc avait jusqu'alors échappé par des présens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi Roger fit hommage au saint-siége. Il y avait alors deux papes : l'un le fils d'un juif, nommé Léon, qui s'appelait Anaclet, & que saint Bernard appelle *judaïcam sobolem*, race hébraique; l'autre s'appelait Innocent II. Le roi Roger reconnut Anaclet, parce que l'empereur Lothaire II reconnaissait Innocent; & ce fut à cet Anaclet qu'il rendit son vain hommage.

S. Bernard déclare la suzeraineté du pape une usurpation.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans normands que comme des usurpateurs : aussi saint Bernard, qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre Roger aussi-bien que contre ce fils d'un juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. « L'un, dit-il, a usurpé la chaire de » saint Pierre, l'autre a usurpé la Sicile; c'est à César » à les punir ». Il était donc évident alors que la suzeraineté du pape sur ces deux provinces n'était qu'une usurpation.

Le roi Roger soutenait Anaclet, qui fut toujours

Digitized by Google

reconnu dans Rome. Lothaire prend cette occaſion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape Innocent II. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raiſon de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. Roger, à peine roi, fut ſur le point de tout perdre. Il aſſiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui : il perd des batailles ; il perd preſque toutes ſes provinces dans le continent. Innocent II l'excommunie & le pourſuit. S. Bernard était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. Roger vaincu ſe retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change 1137.
alors. Le roi Roger & ſon fils reprennent leurs provinces. Le pape Innocent II reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui Lothaire avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme Léon IX, à la tête d'une armée. Il 1139.
eſt vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme ſes prédéceſſeurs : il donne des abſolutions & des inveſtitures, & il ſe fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maiſon normande contre laquelle il avait appelé l'empire à ſon ſecours.

Autre pape pris par les princes normands.

Bientôt après, le roi ſubjugue Naples & le peu qui reſtait encore pour arrondir ſon royaume de Gaïette juſqu'à Brindes. La monarchie ſe forme telle qu'elle eſt aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de

Digitized by Google

Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie, pair de France, conquit l'Angleterre. C'eſt une choſe bien frappante que toutes ces invaſions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième ſiècle juſqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croiſades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu preſqu'aucune qui n'ait eu ſes uſurpateurs.

CHAPITRE XLII.

Conquête de l'Angleterre, par Guillaume, duc de Normandie.

TANDIS que les enfans de Tancrède de Hauteville, fondaient ſi loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui eſt devenu plus conſidérable que les deux Siciles. La nation britannique était, malgré ſa fierté, deſtinée à ſe voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'Alfred, arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confuſion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons, ſes premiers vainqueurs, & les Danois, ſes uſurpateurs nouveaux, s'en diſputaient toujours la poſſeſſion; & de nouveaux pirates danois venaient encore ſouvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être ſi terribles, & les Anglais ſi faibles, que vers l'année 1000, on ne put ſe racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres ſterling. On impoſa, pour lever cette

Digitized by Google

ſomme, une taxe qui dura depuis aſſez long-temps en Angleterre, ainſi que la plupart des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le beſoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *Danngeld.*

Canut, roi de Danemarck, qu'on a nommé le grand, & qui n'a fait que de grandes cruautés, réunit ſous ſa domination le Danemarck & l'Angleterre. 1017.
Les naturels anglais furent traités alors comme des eſclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un Anglais rencontrait un Danois, il fallait qu'il s'arrêtât juſqu'à ce que le Danois eût paſſé.

La race de Canut ayant manqué, les états du 1041.
royaume reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à Edouard, un deſcendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle le ſaint ou le confeſſeur. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de ſa femme Edithe, fille du plus puiſſant ſeigneur du royaume. Il haïſſait ſa femme, ainſi que ſa propre mère, pour des raiſons d'état; & les fit éloigner l'une & l'autre. La ſtérilité de ſon mariage ſervit à ſa canoniſation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chaſteté: vœu téméraire dans un mari, & abſurde dans un roi qui avait beſoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre. Edouard le ſaint, ou le confeſſeur.

Au reſte, les moines ont écrit que cet Edouard Ecrouelles.
fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à ſept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide ſe préſenta devant lui: il la guérit

Digitized by Google

incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit féconde, de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribué depuis le privilége, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

S. Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. Guillaume III la négligea en Angleterre; & le temps viendra que la raison, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume.

Guillaume le bâtard.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces temps-là absolument différens des nôtres. Guillaume, duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père, le duc Robert, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle Harlot, terme qui signifiait & signifie encore aujourd'hui en anglais, *concubine* ou femme publique. L'usage des concubines, permis dans tout l'orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi : il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent Guillaume, en écrivant, signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte Alain de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il est clair que

Digitized by Google

la volonté d'un prince puiſſant était le ſeul code. Guillaume fut déclaré par ſon père & par les états héritier du duché, & il ſe maintint enſuite par ſon habileté & par ſa valeur contre tous ceux qui lui diſputèrent ſon domaine. Il régnait paiſiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage, lorſqu'Edouard le confeſſeur étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre.

Le droit de ſucceſſion ne paraiſſait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Eſpagne était partagée entre les chrétiens & les muſulmans : la Lombardie changeait chaque jour de maître. La race Carlovingienne, détrônée en France, faiſait voir ce que peut la force contre le droit du ſang. Edouard le confeſſeur n'avait point joui du trône à titre d'héritage. Harold, ſucceſſeur d'Edouard, n'était point de ſa race ; mais il avait le plus inconteſtable de tous les droits, les ſuffrages de toute la nation. Guillaume le bâtard n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi Edouard avait fait en ſa faveur un teſtament que perſonne ne vit jamais. Il diſait encore qu'autrefois il avait délivré de priſon Harold, & qu'Harold lui avait cédé ſes droits ſur l'Angleterre. Il appuya ſes faibles raiſons d'une forte armée.

Nul droit de ſucceſſion alors.

Les barons de Normandie, aſſemblés en forme d'états, refuſèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition, parce que s'il ne réuſſiſſait pas, la Nor-

Digitized by Google

mandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre ; mais plusieurs Normands hasardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur, nommé Fitz-Othbern, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc Guillaume, le secourut de quelque argent. Le pape Alexandre II entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de Guillaume. C'était se jouer de la religion ; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. Guillaume partit de Saint-Valéri avec une flotte nombreuse ; on ne sait combien il avait de vaisseaux ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex ; & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer, nommé Taillefer, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de Roland, qui fut si long-temps dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce Taillefer, après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi Harold & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied : la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées des fantassins. Harold & deux de ses frères

14 Octob. 1066.

Bataille de Hastings.

Chanson de Roland.

Digitized by Google

y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes, avec le magistrat de Londres, lui offrir la couronne qu'on ne pouvait refuser au vainqueur.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre, qui accorderaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume, ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi Harold tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi anglais. C'était un présent considérable pour ce pape Alexandre II, qui disputait encore son siége à Honorius II, & qui, sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare, fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur normand, & d'un receleur lombard : & c'est au fond à quoi toute usurpation se réduit.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions de Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses durement exé-

Digitized by Google

cutées, signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles normandes, dont les descendans, ou du moins les noms, subsistent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets, de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres sterling, environ cent vingt millions de France. Il est évident qu'en cela les historiens se sont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Écosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que Guillaume abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue, jusqu'à Edouard III. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois: idiome barbare, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au son de la cloche, éteindre le feu dans

Gouvernement de Guillaume le bâtard.

Digitized by Google

chaque maiſon à huit heures du ſoir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'eſt qu'une ancienne police établie preſque dans toutes les villes du nord: elle s'eſt long-temps conſervée dans les cloîtres. Les maiſons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages qui ſe trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt dans laquelle il pût goûter le plaiſir de la chaſſe. Une telle action eſt trop inſenſée pour être vraiſemblable. Les hiſtoriens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chaſſe. On lui fait ſemer cette forêt en 1080. Il avait alors ſoixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raiſonnable ait à cet âge détruit des villages, pour ſemer quinze lieues en bois, dans l'eſpérance d'y chaſſer un jour! Ridicule tyrannie imputée à Guillaume.

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France Philippe I, qui voulut abaiſſer trop tard un vaſſal ſi puiſſant, & qui ſe jeta ſur le Maine, dépendant alors de la Normandie. Guillaume repaſſa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus ſingulièrement qu'avec ce prince. Le pape Grégoire VII prit le temps qu'il faiſait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Digitized by Google

ſur cet ancien denier de ſaint Pierre, que l'Angleterre payait à l'égliſe de Rome: il revenait à environ vingt ſous de notre monnaie par chaque maiſon; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. Guillaume le conquérant fit dire au pape qu'il pourrait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défenſe en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La propoſition de Grégoire VII devint par-là ridicule à force d'être audacieuſe. C'eſt ce même pape qui bouleverſait l'Europe pour élever le ſacerdoce au-deſſus de l'empire; mais, avant de parler de cette querelle mémorable, & des croiſades qui prirent naiſſance dans ces temps, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XLIII.

De l'état de l'Europe, aux dixième & onzième siècles.

Le nord de l'Europe commence à être chrétien.

LA Moscovie, ou plutôt la Ziovie, avait commencé à connaître un peu de christianisme vers la fin du dixième siècle. Les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes. Une sœur des empereurs Basile & Constantin, mariée à un grand duc ou grand knès de Moscovie, nommé Volodimer, obtint de son mari qu'il se fît baptiser. Les Moscovites, quoiqu'esclaves de leur maître, ne suivirent qu'avec le temps son exemple; & enfin dans ces siècles d'ignorance, ils ne prirent guère du rite grec que les superstitions.

Au reste, les ducs de Moscovie ne se nommaient pas encore czars, ou tsars, ou tchards; ils n'ont pris ce titre que quand ils ont été les maîtres des pays vers Casan, appartenant à des tsars. C'est un terme slavon imité du persan, & dans la bible slavonne le roi David est appelé le tsar David.

Environ dans ce temps-là, une femme attira encore la Pologne au christianisme. Micislas, duc de Pologne, fut converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. J'ai déjà remarqué que les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière. Giselle, sœur de l'empereur Henri II, fit encore chrétien son mari, roi de Hongrie, dans la première année du onzième

Digitized by Google

siècle ; ainsi il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son christianisme.

La Suède, où il avait été prêché dès le neuvième siècle, était redevenue idolâtre. La Bohême, & tout ce qui est au nord de l'Elbe, renonça au christianisme.
1013. Toutes les côtes de la mer Baltique vers l'orient
1047. étaient païennes. Les Hongrois retournèrent au paganisme. Mais toutes ces nations étaient beaucoup plus loin encore d'être polies que d'être chrétiennes.

La Suède, probablement depuis long-temps épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Europe fut inondée, paraît dans les huitième, neuvième & onzième siècles comme ensevelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins ; elle n'a part à aucun grand évènement ; & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne, beaucoup plus barbare que chrétienne, conserva jusqu'au treizième siècle toutes les coutumes des anciens Sarmates, comme celles de tuer leurs enfans qui naissaient imparfaits, & les vieillards invalides. Albert, surnommé le grand, dans ces siècles d'ignorance, alla en Pologne pour y déraciner ces coutumes affreuses qui durèrent jusqu'au milieu du treizième siècle, & on n'en put venir à bout qu'avec le temps. Tout le reste du nord vivait dans un état sauvage ; état de la nature humaine, quand l'art ne l'a pas changée.

L'empire de Constantinople n'était ni plus resserré, ni plus agrandi que nous l'avons vu au neuvième siècle. A l'occident, il se défendait contre les Bulgares ;

Digitized by Google

à l'orient, au nord & au midi, contre les Turcs & les Arabes.

On a vu en général ce qu'était l'Italie : des seigneurs particuliers partageaient tout le pays depuis Rome jusqu'à la mer de la Calabre, & les Normands en avaient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernaient par leurs magistrats sous des comtes ou sous des ducs nommés par les empereurs. Bologne était plus libre.

La maison de Maurienne, dont descendent les ducs de Savoie, rois de Sardaigne, commençait à s'établir. Elle possédait comme fief de l'empire le comté héréditaire de Savoie & de Maurienne, depuis qu'un Berthol, tige de cette maison, avait eu ce petit démembrement du royaume de Bourgogne. Il y eut cent seigneurs en France beaucoup plus considérables que les comtes de Savoie; mais tous ont été enfin accablés sous le pouvoir du seigneur dominant; tous ont cédé l'un après l'autre à des maisons nouvelles, élevées par la faveur des rois. Il ne reste plus de trace de leur ancienne grandeur. La maison de Maurienne, cachée dans ses montagnes, s'est agrandie de siècle en siècle, & est devenue égale aux plus grands monarques. 1111.

Les Suisses & les Grisons, qui composaient un état quatre fois plus puissant que la Savoie, & qui était, comme elle, un démembrement de la Bourgogne, obéissaient aux baillis que les empereurs nommaient.

Deux villes maritimes d'Italie commençaient à Venise & Gênes.

Digitized by Google

s'élever, non pas par ces invasions subites qui ont fait les droits de presque tous les princes qui ont passé sous nos yeux, mais par une industrie sage qui dégénéra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux villes étaient Gênes & Venise. Gênes, célèbre du temps des Romains, regardait Charlemagne comme son restaurateur. Cet empereur l'avait rebâtie quelque temps après que les Goths l'avaient détruite. Gouvernée par des comtes sous Charlemagne & ses premiers descendans, elle fut saccagée au dixième siècle par les mahométans; & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'était un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le négoce, qui l'avait fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une république. Elle prit l'île de Corse sur les Arabes qui s'en étaient emparés. Les papes exigèrent un tribut pour cette île, non-seulement parce qu'ils y avaient possédé autrefois des patrimoines, mais parce qu'ils se prétendaient suzerains de tous les royaumes conquis sur les infidèles. Les Génois payèrent ce tribut au commencement du onzième siècle; mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le pontificat de Lucius II. Enfin leur ambition croissant avec leurs richesses, de marchands ils voulurent devenir conquérans.

Commencemens de Venise. La ville de Venise, bien moins ancienne que Gênes, affectait le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissait de la gloire solide d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y

Digitized by Google

réfugièrent au commencement du cinquième siècle, quand les Huns & les Goths ravageaient l'Italie. Il n'y avait pour toute ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'était point encore connu. Ce Rialto, bien loin d'être libre, fut pendant trente années une simple bourgade appartenante à la ville de Padoue, qui la gouvernait par des consuls. La vicissitude des choses a mis depuis Padoue sous le joug de Venise.

Il n'y a aucune preuve que sous les rois lombards Venise ait eu une liberté reconnue. Il est plus vraisemblable que ses habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites îles voisines ne commencèrent qu'en 709 à se gouverner par leurs magistrats. Ils furent alors indépendans de Padoue, & se regardèrent comme une république.

C'est en 709 qu'ils eurent leur premier doge, qui ne fut qu'un tribun du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles, qui donnèrent leur voix à ce premier doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un souverain. Premier.

Héraclée fut le premier siége de cette république jusqu'à la mort de son troisième doge. Ce ne fut que vers la fin du neuvième siècle que ces insulaires, retirés plus avant dans leurs lagunes, donnèrent à cet assemblage de petites îles, qui formèrent une ville, Héraclée, capitale de l'état vénitien.

Digitized by Google

le nom de Veniſe, du nom de cette côte qu'on appelait *terra Venetorum*. Les habitans de ces marais ne pouvaient ſubſiſter que par leur commerce. La néceſſité fut l'origine de leur puiſſance. Il n'eſt pas aſſurément bien décidé que cette république fût alors indépendante. On voit que Bérenger, reconnu quelque
950. temps empereur en Italie, accorda au doge le privilège de battre monnaie. Ces doges même étaient obligés d'envoyer aux empereurs, en redevance, un manteau de drap d'or tous les ans; & Othon III leur remit, en 998, cette eſpèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vaſſalité n'ôtaient rien à la véritable puiſſance de Veniſe; car, tandis que les Vénitiens payaient un manteau d'étoffe d'or aux empereurs, ils acquirent par leur argent & par leurs armes toute la province d'Iſtrie, & preſque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguſe, Narenza. Leur doge prenait, vers le milieu du dixième ſiècle, le titre de duc de Dalmatie; mais ces conquêtes enrichiſſaient moins Veniſe que le commerce, dans lequel elle ſurpaſſait encore les Génois; car, tandis que les barons d'Allemagne & de France bâtiſſaient des donjons & opprimaient les peuples, Veniſe attirait leur argent, en leur fourniſſant toutes les denrées de l'orient. La Méditerranée était déjà couverte de ſes vaiſſeaux, & elle s'enrichiſſait de l'ignorance & de la barbarie des nations ſeptentrionales de l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIV.

De l'Eſpagne & des Mahométans de ce royaume, juſqu'au commencement du douzième ſiècle.

L'ESPAGNE était toujours partagée entre les mahométans & les chrétiens; mais les chrétiens n'en avaient pas la quatrième partie, & ce coin de terre était la contrée la plus ſtérile. L'Aſturie, dont les princes prenaient le titre de roi de Léon; une partie de la vieille Caſtille, gouvernée par des comtes; Barcelone & la moitié de la Catalogne, auſſi ſous un comte; la Navarre, qui avait un roi; une partie de l'Aragon, unie quelque temps à la Navarre; voilà ce qui compoſait les états des chrétiens. Les Maures poſſédaient le Portugal, la Murcie, l'Andalouſie, Valence, Grenade, Tortoſe, & s'étendaient au milieu des terres par-delà les montagnes de la Caſtille & de Sarragoſſe. Le ſéjour des rois mahométans était toujours à Cordoue. Ils y avaient bâti cette grande moſquée, dont la voûte eſt ſoutenue de trois cent ſoixante-cinq colonnes de marbre précieux, & qui porte encore parmi les chrétiens le nom de la *Meſquita*, moſquée, quoiqu'elle ſoit devenue cathédrale.

Les arts y fleuriſſaient: les plaiſirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois maures. Les tournois, les combats à la barrière ſont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avaient des ſpectacles, des théâtres qui, tout groſſiers qu'ils

Politeſſe des Maures en Eſpagne.

Digitized by Google

étaient, montraient du moins que les autres peuples étaient moins polis que ces mahométans. Cordoue était le seul pays de l'occident où la géométrie, l'astronomie, la chimie, la médecine fussent cultivées.

956. Sanche-le-gros, roi de Léon, fut obligé de s'aller mettre à Cordoue entre les mains d'un fameux médecin arabe qui, invité par le roi, voulut que le roi vînt à lui.

Cordoue est un pays de délices, arrosé par le Guadalquivir, où des forêts de citronniers, d'orangers, de grenadiers, parfument l'air, & où tout invite à la mollesse. Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les rois musulmans. Leur domination fut, au dixième siècle, comme celle de presque tous les princes chrétiens, partagée en petits états. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, eurent leurs rois. C'était le temps d'accabler cette puissance divisée; mais les chrétiens d'Espagne étaient plus divisés encore. Ils se faisaient une guerre continuelle, se réunissaient pour se trahir, & s'alliaient souvent avec les musulmans. Alfonse V, roi de Léon, donna même sa sœur Thérèse en mariage au sultan Abdala, roi de Tolède.

Mariage des mahométans avec des chrétiennes.

1000.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits princes qu'entre les grands souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins qui, ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un Sanche-Garcie,

Digitized by Google

comte de Caſtille, empoiſonna ſa mère, à la fin du dixième ſiècle, & que ſon fils dom Garcie fut poignardé par trois ſeigneurs du pays, dans le temps qu'il allait ſe marier.

Enfin Ferdinand, fils de Sanche, roi de Navarre & d'Aragon, réunit ſous ſa puiſſance la vieille Caſtille, dont ſa famille avait hérité par le meurtre de ce dom Garcie, & le royaume de Léon dont il dépouilla ſon beau-frère, qu'il tua dans une bataille. 1035. 1036.

Alors la Caſtille devint un royaume, & Léon en fut une province. Ce Ferdinand, non content d'avoir ôté la couronne de Léon & la vie à ſon beau-frère, enleva auſſi la Navarre à ſon propre frère, qu'il fit aſſaſſiner dans une bataille qu'il lui livra. C'eſt ce Ferdinand à qui les Eſpagnols ont prodigué le nom de grand, apparemment pour déshonorer ce titre trop prodigué aux uſurpateurs.

Son père, dom Sanche, ſurnommé auſſi le grand, pour avoir ſuccédé aux comtes de Caſtille, & pour avoir marié un de ſes fils à la princeſſe des Aſturies, s'était fait proclamer empereur, & dom Ferdinand voulut auſſi prendre ce titre. Il eſt sûr qu'il n'eſt, ni ne peut être de titre affecté aux ſouverains, que ceux qu'ils veulent prendre, & que l'uſage leur donne. Le nom d'empereur ſignifiait par-tout l'héritier des Céſars & le maître de l'empire romain, ou du moins celui qui prétendait l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre diſtinctif d'un prince mal affermi, qui gouvernait la quatrième partie de l'Eſpagne.

Digitized by Google

L'empereur Henri III mortifia la fierté castillane, en demandant à Ferdinand l'hommage de ses petits états comme d'un fief de l'empire. Il est difficile de dire quelle était la plus mauvaise prétention, celle de l'empereur allemand, ou celle de l'espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'état de Ferdinand resta un petit royaume libre.

Le Cid. C'est sous le règne de ce Ferdinand que vivait Rodrigue, surnommé le Cid, qui en effet épousa depuis Chimène, dont il avait tué le père. Tous ceux qui ne connaissent cette histoire que par la tragédie si célèbre dans le siècle passé, croient que le roi dom Ferdinand possédait l'Andalousie.

Les fameux exploits du Cid furent d'abord d'aider dom Sanche, fils aîné de Ferdinand, à dépouiller ses frères & ses sœurs de l'héritage que leur avait laissé leur père. Mais dom Sanche ayant été assassiné dans
1073. une de ces expéditions injustes, ses frères rentrèrent dans leurs états.

Alors il y eut près de vingt rois en Espagne, soit chrétiens, soit musulmans; outre ces vingt rois, un nombre considérable de seigneurs indépendans & pauvres, qui venaient à cheval, armés de toutes pièces, & suivis de quelques écuyers, offrir leurs services aux princes ou aux princesses qui étaient en guerre. Cette coutume, déjà répandue en Europe, ne fut nulle part plus accréditée qu'en Espagne. Les princes à qui ces chevaliers s'engageaient, leur ceignaient le baudrier, & leur faisaient présent d'une épée, dont ils leur donnaient un coup léger sur l'épaule. Les chevaliers

Digitized by Google

chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'accolade. Ils faisaient la veille des armes devant un autel de la Vierge; les musulmans se contentaient de se faire ceindre un cimeterre. Ce fut-là l'origine des chevaliers errans, & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui se fit après la mort du roi dom Sanche, assassiné en assiégeant sa sœur Ouraca, dans la ville de Zamore. Trois chevaliers soutinrent l'innocence de l'infante contre dom Diègue de Lare qui l'accusait. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en présence des juges nommés de part & d'autre. Dom Diègue renversa & tua deux des chevaliers de l'infante; & le cheval du troisième ayant les rènes coupées, & emportant son maître hors des barrières, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de chevaliers, le Cid fut celui qui se distingua le plus contre les musulmans. Plusieurs chevaliers se rangèrent sous sa bannière; & tous ensemble, avec leurs écuyers & leurs gendarmes, composaient une armée couverte de fer, montée sur les plus beaux chevaux du pays. Le Cid vainquit plus d'un petit roi maure; & s'étant ensuite fortifié dans la ville d'Alcafas, il s'y forma une souveraineté.

Enfin il persuada à son maître Alfonse VI, roi de la vieille Castille, d'assiéger la ville de Tolède, & lui offrit tous ses chevaliers pour cette entreprise. Le bruit de ce siége, & la réputation du Cid, appelèrent de l'Italie & de la France beaucoup de chevaliers & de princes. Raimond, comte de Toulouse, & deux princes du sang de France, de la branche de Bour-

Digitized by Google

gogne, vinrent à ce siége. Le roi mahométan, nommé Hiaja, était fils d'un des plus généreux princes dont l'histoire ait conservé le nom, Almamon, son père, avait donné dans Tolède un asile à ce même roi Alfonse, que son frère Sanche persécutait alors. Ils avaient vécu long-temps ensemble dans une amitié peu commune; & Almamon, loin de le retenir, quand après la mort de Sanche il devint roi, & par conséquent à craindre, lui avait fait part de ses trésors. On dit même qu'ils s'étaient séparés en pleurant. Plus d'un chevalier mahométan sortit des murs pour reprocher au roi Alfonse son ingratitude envers son bienfaiteur; & il y eut plus d'un combat singulier sous les murs de Tolède.

Le siége dura une année. Enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiterait les musulmans comme ils en avaient usé avec les chrétiens, qu'on leur laisserait leur religion & leurs lois; promesse qu'on tint d'abord, & que le temps fit violer. Toute la Castille neuve se rendit ensuite au Cid, qui en prit possession au nom d'Alfonse; & Madrid, petite place qui devait un jour être la capitale de l'Espagne, fut pour la première fois au pouvoir des chrétiens.

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des privilèges qu'on appelle même encore en Espagne *franchises*. Le roi Alfonse fit une assemblée d'évêques, laquelle sans le concours du peuple, autrefois nécessaire, élut pour évêque de Tolède un prêtre nommé Bernard, à qui le pape Urbain II conféra la primatie d'Espagne, à la prière du

Digitized by Google

roi. La conquête fut presque toute pour l'église ; mais le primat eut l'imprudence d'en abuser, en violant les conditions que le roi avait jurées aux Maures. La grande mosquée devait rester aux mahométans. L'archevêque, pendant l'absence du roi, en fit une église, & excita contre lui une sédition. Alfonse revint à Tolède, irrité contre l'indiscrétion du prélat. Il appaisa le soulèvement, en rendant la mosquée aux Arabes, & en menaçant de punir l'archevêque. Il engagea les musulmans à lui demander eux-mêmes la grâce du prélat chrétien, & ils furent contens & soumis.

Alfonse, roi d'Espagne, épouse une mahométane, usage commun.

Alfonse augmenta encore par un mariage les états qu'il gagnait par l'épée du Cid. Soit politique, soit goût, il épousa Zaïd, fille de Benadat, nouveau roi maure d'Andalousie, & reçut en dot plusieurs villes. On ne dit point que cette épouse d'Alfonse ait embrassé le christianisme. Les Maures passaient encore pour une nation supérieure : on se tenait honoré de s'allier à eux ; le surnom de Rodrigue était maure ; & de-là vient qu'on appela les Espagnols *Maranas*.

On reproche à ce roi Alfonse d'avoir, conjointement avec son beau-père, appelé en Espagne d'autres mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire qu'il ait fait une si étrange faute contre la politique : mais les rois se conduisent quelquefois contre la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, une armée de Maures vient fondre d'Afrique en Espagne, & augmenter la confusion où tout était alors. Le Miramolin, qui régnait à Maroc, envoie son général Abénada au secours

Digitized by Google

du roi d'Andalousie. Ce général trahit non-seulement ce roi même à qui il était envoyé, mais encore le Miramolin, au nom duquel il venait. Enfin le Miramolin, irrité, vient lui-même combattre son général perfide, qui faisait la guerre aux autres mahométans, tandis que les chrétiens étaient aussi divisés entre eux.

L'Espagne était ainsi déchirée par les mahométans
Le Cid. & les chrétiens, lorsque le Cid dom Rodrigue, à la tête de sa chevalerie, subjugua le royaume de Valence. Il y avait en Espagne peu de rois plus puissans que lui : mais il n'en prit pas le nom, soit qu'il préférât le titre de Cid, soit que l'esprit de chevalerie le rendit fidèle au roi Alfonse, son maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un souverain, recevant des ambassadeurs, & respecté de toutes les nations. De tous ceux qui se sont élevés par leur courage sans rien usurper, il n'y en a pas eu un seul qui ait eu autant de puissance & de gloire que le Cid.

Après sa mort, arrivée l'an 1096, les rois de Castille & d'Aragon continuèrent toujours leurs guerres contre les Maures : l'Espagne ne fut jamais plus sanglante & plus désolée; triste effet de l'ancienne conspiration de l'archevêque Opas & du comte Julien, qui faisait, au bout de quatre cents ans, & fit encore long-temps après les malheurs de l'Espagne.

C'était donc depuis le milieu du onzième siècle jusqu'à la fin que le Cid se rendit si célèbre en Europe; c'était le temps brillant de la chevalerie; mais c'était aussi le temps des emportemens audacieux de Grégoire VII, des malheurs de l'Allemagne & de l'Italie, & de la première croisade.

Digitized by Google

CHAPITRE XLV.

De la religion & de la superstition, aux dixième & onzième siècles.

Les hérésies semblent être le fruit d'un peu de science & de loisir. On a vu que l'état où était l'église au dixième siècle, ne permettait guère le loisir ni l'étude. Tout le monde était armé, & on ne se disputait que des richesses. Cependant en France, du temps du roi Robert, il y eut quelques prêtres, & entre autres un nommé Étienne, confesseur de la reine Constance, accusés d'hérésie. On ne les appela manichéens que pour leur donner un nom plus odieux; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient guère connaître la philosophie du persan Manès. C'était probablement des enthousiastes qui tendaient à une perfection outrée, pour dominer sur les esprits. C'est le caractère de tous les chefs de sectes. On leur imputa des crimes horribles, & des sentimens dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connaît pas les dogmes. Ils furent juridiquement accusés de réciter les litanies à l'honneur des diables, d'éteindre ensuite les lumières, de se mêler indifféremment, & de brûler le premier des enfans qui naissaient de ces incestes, pour en avaler les cendres. Ce sont à-peu-près les reproches qu'on faisait aux premiers chrétiens. Les hérétiques dont je parle étaient sur-tout accusés d'enseigner que

Hérétiques brûlés vifs sous le roi Robert, & en sa présence.

1028.

Digitized by Google

DIEU n'eſt point venu ſur la terre, qu'il n'a pu naître d'une vierge, qu'il n'eſt ni mort ni reſſuſcité. En ce cas ils n'étaient pas chrétiens. Je vois que les accuſations de cette eſpèce ſe contrediſent toujours.

Ceux qu'on appelait manichéens, ceux qu'on nomma depuis Albigeois, Vaudois, Lollars, & qui reparurent ſi ſouvent ſous tant d'autres noms, étaient des reſtes des premiers chrétiens des Gaules, attachés à pluſieurs anciens uſages que la cour romaine changea depuis, & à des opinions vagues que le temps diſſipe. Par exemple, ces premiers chrétiens n'avaient point connu les images; la confeſſion auriculaire ne leur avait pas d'abord été commandée. Il ne faut pas croire que du temps de Clovis, & avant lui, on fût parfaitement inſtruit dans les Alpes du dogme de la tranſſubſtantiation & de pluſieurs autres. On vit, au huitième ſiècle, Claude, archevêque de Turin, adopter la plupart des ſentimens qui font aujourd'hui le fondement de la religion proteſtante, & prétendre que ces ſentimens étaient ceux de la primitive égliſe. Il y a preſque toujours un petit troupeau ſéparé du grand; & depuis le commencement du onzième ſiècle, ce petit troupeau fut diſperſé ou égorgé quand il voulut trop paraître.

Origine des communions de l'Europe, ſéparées de Rome.

Le roi Robert & ſa femme Conſtance ſe tranſportèrent à Orléans, où ſe tenaient quelques aſſemblées de ceux qu'on appelait manichéens. Les évêques firent brûler treize de ces malheureux. Le roi, la reine aſſiſtèrent à ce ſpectacle indigne de leur majeſté. Jamais, avant cette exécution, on n'avait en France livré au dernier

Digitized by Google

dernier ſupplice aucun de ceux qui dogmatiſent ſur ce qu'ils n'entendent point. Il eſt vrai que Priſcillien, au cinquième ſiècle, avait été condamné à la mort dans Trèves, avec ſept de ſes diſciples; mais la ville de Trèves, qui était alors dans les Gaules, n'eſt plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de Charlemagne. Ce qu'il faut obſerver, c'eſt que ſaint Martin ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le ſang de Priſcillien. Il diſait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils ſe trompent. Il ne ſe trouva point de ſaint Martin du temps du roi Robert.

Bel exemple de tolérance, mal imité.

Il s'élevait alors quelques légers nuages ſur l'euchariſtie; mais ils ne formaient point encore d'orages. Ce ſujet de querelle, qui ne devait être qu'un ſujet d'adoration & de ſilence, avait échappé à l'imagination ardente des chrétiens grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laiſſait nulle priſe à cette métaphyſique, cultivée par les docteurs depuis qu'ils eurent adopté les idées de Platon. Ils avaient trouvé de quoi exercer cette philoſophie dans l'explication de la Trinité, dans la conſubſtantialité du Verbe, dans l'union des deux natures & des deux volontés, enfin dans l'abîme de la prédeſtination. La queſtion, ſi du pain & du vin ſont changés en la ſeconde perſonne de la Trinité, & par conſéquent en DIEU; ſi on mange & on boit cette ſeconde perſonne réellement, ou ſeulement par la foi; cette queſtion, dis-je, était d'un autre genre, qui ne paraiſſait pas ſoumis à la philo-

Digitized by Google

sophie de ces temps. Aussi on se contenta de faire la cène le soir, dans les premiers âges du christianisme, & de communier à la messe sous les deux espèces, au temps dont je parle, sans que les peuples eussent une idée fixe & déterminée sur ce mystère étrange.

Eucharistie, ignorance & disputes.

Il paraît que dans beaucoup d'églises, & sur-tout en Angleterre, on croyait qu'on ne mangeait & qu'on ne buvait DIEU que spirituellement. On trouve dans la bibliothèque bodléienne une homélie du dixième siècle, dans laquelle sont ces propres mots : « C'est » véritablement par la consécration le corps & le » sang de JÉSUS-CHRIST, non corporellement, mais » spirituellement. Le corps dans lequel JÉSUS-CHRIST » souffrit, & le corps eucharistique sont entièrement » différens. Le premier était composé de chair & d'os » animés par une ame raisonnable ; mais ce que nous » nommons eucharistie, n'a ni sang, ni os, ni ame. » Nous devons donc l'entendre dans un sens spiri- » tuel ».

Jean Scot, surnommé Érigène, parce qu'il était d'Irlande, avait long-temps auparavant, sous le règne de Charles-le-chauve, & même, à ce qu'il dit, par ordre de cet empereur, soutenu à-peu-près la même opinion.

Ratram ne croit pas la présence réelle.

Du temps de Jean Scot, Ratram, moine de Corbie, & d'autres avaient écrit sur ce mystère d'une manière à faire penser qu'ils ne croyaient pas ce qu'on appela depuis la *présence réelle ;* car Ratram, dans son écrit adressé à l'empereur Charles-le-chauve, dit en termes exprès : « C'est le corps de JÉSUS-CHRIST

Digitized by Google

» qui eſt vu, reçu, & mangé, non par les ſens cor-
» porels, mais par les yeux de l'eſprit fidèle. Il eſt évi-
» dent, ajoute-t-il, qu'il n'y a aucun changement dans
» le pain & dans le vin; ils ne ſont donc que ce qu'ils
» étaient auparavant ». Il finit par dire, après avoir cité ſaint Auguſtin, « que le pain appelé corps, &
» le vin appelé ſang, ſont une figure, parce que c'eſt
» un myſtère ».

D'autres paſſages de Ratram ſont équivoques; quelques-uns, contradictoires aux premiers, paraiſſaient favorables à la préſence réelle; mais de quelque manière qu'il s'entendît & qu'on l'entendît, on écrivit contre lui. Un autre moine bénédictin, nommé Paſchaſe Ratbert, qui vivait à-peu-près dans le même temps, a paſſé pour être le premier qui ait développé ce ſentiment en termes exprès, en diſant « que le
» pain était le véritable corps qui était ſorti de la
» Vierge, & le vin avec l'eau, le véritable ſang coulé
» du côté de JÉSUS réellement, & non pas en figure ». Cette diſpute produiſit celle des ſtercoriſtes ou ſtercoraniſtes qui, oſant examiner phyſiquement un objet de la foi, prétendirent qu'on digérait le pain & le vin ſacrés, & qu'ils ſuivaient le ſort ordinaire des alimens.

Comme ces queſtions ſe traitaient en latin, & que les laïques, alors occupés uniquement de la guerre, prenaient peu de part aux diſputes de l'école, elles ne produiſirent heureuſement aucun trouble. Les peuples n'avaient qu'une idée vague & obſcure de la plupart des myſtères: ils ont toujours reçu leurs

Digitized by Google

dogmes comme la monnaie, ſans examiner le poids & le titre.

Bérenger enſeigne publiquement que DIEU n'eſt pas dans le pain conſacré.

Enfin Bérenger, archidiacre d'Angers, enſeigna vers 1050, par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de JÉSUS-CHRIST n'eſt point & ne peut être ſous les apparences du pain & du vin.

Il affirmait que ce qui aurait donné une indigeſtion, s'il avait été mangé en trop grande quantité, ne pouvait être qu'un aliment; que ce qui aurait enivré, ſi on en avait trop bu, était une liqueur réelle; qu'il n'y avait point de blancheur ſans un objet blanc, point de rondeur ſans un objet rond; qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le même corps puiſſe être en mille lieux à la fois. Ses propoſitions révoltèrent d'autant plus, que Bérenger, ayant une très-grande réputation, avait d'autant plus d'ennemis. Celui qui ſe diſtingua le plus contre lui, fut Lanfranc, de race lombarde, né à Pavie, qui était venu chercher une fortune en France. Il balançait la réputation de Bérenger. Voici comme il s'y prenait pour le confondre dans ſon traité *De corpore Domini.*

Réfutation de Bérenger.

« On peut dire, avec vérité, que le corps de notre » Seigneur dans l'euchariſtie eſt le même qui eſt ſorti » de la Vierge, & que ce n'eſt pas le même. C'eſt le » même quant à l'eſſence & aux propriétés de la vé- » ritable nature, & ce n'eſt pas le même quant aux » eſpèces du pain & du vin; de ſorte qu'il eſt le même » quant à la ſubſtance, & qu'il n'eſt pas le même » quant à la forme ».

Cette déciſion théologique parut être en général

Digitized by Google

celle de l'égliſe. Bérenger n'avait raiſonné qu'en philoſophe. Il s'agiſſait d'un objet de la foi, d'un myſtère que l'égliſe reconnaiſſait comme incompréhenſible. Il était du corps de l'égliſe ; il était payé par elle ; il devait donc avoir la même foi qu'elle, & ſoumettre ſa raiſon comme elle, diſait-on. Il fut condamné au concile de Paris, en 1050, condamné encore à Rome, en 1079, & obligé de prononcer ſa rétractation ; mais cette rétractation forcée ne fit que graver plus avant ſes ſentimens dans ſon cœur. Il mourut dans ſon opinion, qui ne fit alors ni ſchiſme, ni guerre civile. Le temporel ſeul était le grand objet qui occupait l'ambition des bénéficiers & des moines. L'autre ſource, qui devait faire verſer tant de ſang, n'était pas encore ouverte.

C'eſt après la diſpute & la condamnation de Bérenger, que l'égliſe inſtitua l'uſage de l'élévation de l'hoſtie, afin que le peuple, en l'adorant, ne doutât pas de la réalité qu'on avait combattue ; mais le terme de tranſſubſtantiation ne fut pas encore attaché à ce myſtère ; il ne fut adopté qu'en 1215, dans un concile de Latran.

L'opinion de Scot, de Ratram, de Bérenger, ne fut pas enſevelie, elle ſe perpétua chez quelques eccléſiaſtiques ; elle paſſa aux Vaudois, aux Albigeois, aux huſſites, aux proteſtans, comme nous le verrons.

Vous avez dû obſerver que dans toutes les diſputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres, depuis la naiſſance de l'égliſe, Rome s'eſt toujours décidée pour l'opinion qui ſoumettait le plus l'eſprit

Digitized by Google

humain, & qui anéantiſſait le plus le raiſonnement : je ne parle ici que de l'hiſtorique ; je mets à part l'inſpiration de l'égliſe & ſon infaillibilité, qui ne ſont pas du reſſort de l'hiſtoire. Il eſt certain qu'en faiſant du mariage un ſacrement, on faiſait de la fidélité des époux un devoir plus ſaint, & de l'adultère une faute plus odieuſe ; que la croyance d'un Dieu réellement préſent dans l'euchariſtie, paſſant dans la bouche & dans l'eſtomac d'un communiant, le rempliſſait d'une terreur religieuſe. Quel reſpect ne devait-on pas avoir pour ceux qui changeaient d'un mot le pain en Dieu, & ſur-tout pour le chef d'une religion qui opérait un tel prodige ! Quand la ſimple raiſon humaine combattit ces myſtères, elle affaiblit l'objet de ſa vénération ; & la multiplicité des prêtres, en rendant le prodige trop commun, le rendit moins reſpectable aux peuples.

Purgatoire : fête des morts.

Il ne faut pas omettre l'uſage qui commença à s'introduire dans le onzième ſiècle, de racheter par les aumônes & par les prières des vivans les peines des morts, de délivrer leurs ames du purgatoire, & l'établiſſement d'une fête ſolennelle conſacrée à cette piété.

L'opinion d'un purgatoire, ainſi que d'un enfer, eſt de la plus haute antiquité ; mais elle n'eſt nulle part ſi clairement exprimée que dans le ſixième livre de l'Enéide de Virgile, dans lequel on retrouve la plupart des myſtères de la religion des Gentils.

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt, &c.

Cette idée fut peu à peu ſanctifiée dans le chriſtia-

Digitized by Google

niſme, & on la porta juſqu'à croire que l'on pouvait par des prières modérer les arrêts de la Providence, & obtenir de DIEU la grace d'un mort condamné dans l'autre vie à des peines paſſagères.

Le cardinal Pierre Damien, celui-là même qui conte que la femme du roi Robert accoucha d'une oie, rapporte qu'un pélerin revenant de Jéruſalem, fut jeté par la tempête dans une île où il trouva un bon hermite, lequel lui apprit que cette île était habitée par les diables; que ſon voiſinage était tout couvert de flammes, dans leſquelles les diables plongeaient les ames des trépaſſés; que ces mêmes diables ne ceſſaient de crier & de hurler contre ſaint Odillon, abbé de Cluni, leur ennemi mortel. Les prières de cet Odillon, diſaient-ils, & celles de ſes moines, nous enlèvent toujours quelque ame.

Ce rapport ayant été fait à Odillon, il inſtitua dans ſon couvent de Cluni la fête des morts. Il n'y avait dans cette fête qu'un grand fonds d'humanité & de piété; & ces ſentimens pouvaient ſervir d'excuſe à la fable du pélerin. L'égliſe adopta bientôt cette ſolennité, & en fit une fête d'obligation. On attacha de grandes indulgences aux prières pour les morts. Si on s'en était tenu là, ce n'eût été qu'une dévotion; mais bientôt elle dégénéra en abus: on vendit cher les indulgences; les moines mendians ſur-tout ſe firent payer pour tirer les ames du purgatoire; ils ne parlèrent que d'apparitions des trépaſſés, d'ames plaintives qui venaient demander du ſecours, de morts ſubites, & de châtimens éternels de ceux qui en avaient

Digitized by Google

refuſé. Le brigandage ſuccéda à la piété crédule, & ce fut une des raiſons qui dans la ſuite des temps fit perdre à l'égliſe romaine la moitié de l'Europe.

Épreuves, fables.

On croit bien que l'ignorance de ces ſiècles affermiſſait les ſuperſtitions populaires. J'en rapporterai quelques exemples qui ont long-temps exercé la crédulité humaine. On prétend que l'empereur Othon III fit périr ſa femme, Marie d'Aragon, pour cauſe d'adultère. Il eſt très-poſſible qu'un prince cruel & dévot, tel qu'on peint Othon III, envoie au ſupplice ſa femme moins débauchée que lui. Mais vingt auteurs ont écrit, & Maimbourg a répété après eux, & d'autres ont répété après Maimbourg, que l'impératrice ayant fait des avances à un jeune comte italien, qui les refuſa par vertu, elle accuſa ce comte auprès de l'empereur de l'avoir voulu ſéduire, & que le comte fut puni de mort. La veuve du comte, dit-on, vint, la tête de ſon mari à la main, demander juſtice, & prouver ſon innocence. Cette veuve demande d'être admiſe à l'épreuve du fer ardent. Elle tint tant qu'on voulut une barre de fer toute rouge dans ſes mains, ſans ſe brûler; & ce prodige ſervant de preuve juridique, l'impératrice fut condamnée à être brûlée vive.

Maimbourg aurait dû faire réflexion que cette fable eſt rapportée par des auteurs qui ont écrit très-long-temps après le règne d'Othon III; qu'on ne dit pas ſeulement les noms de ce comte italien & de cette veuve qui maniait ſi impunément des barres de fer rouge: il eſt même très-douteux qu'il y ait jamais

Digitized by Google

eu une Marie d'Aragon, femme d'Othon III. Enfin, quand même des auteurs contemporains auraient authentiquement rendu compte d'un tel évènement, ils ne mériteraient pas plus de croyance que les forciers qui dépoſent en juſtice qu'ils ont aſſiſté au ſabbat.

L'aventure de la barre de fer doit faire révoquer en doute le ſupplice de la prétendue impératrice Marie d'Aragon, rapporté dans tant de dictionnaires & d'hiſtoires, où dans chaque page le menſonge eſt joint à la vérité.

Le ſecond évènement eſt du même genre. On prétend que Henri II, ſucceſſeur d'Othon III, éprouva la fidélité de ſa femme Cunégonde, en la faiſant marcher pieds nus ſur neuf ſocs de charrue, rougis au feu. Cette hiſtoire, rapportée dans tant de martyrologes, mérite la même réponſe que celle de la femme d'Othon.

Didier, abbé du Mont-Caſſin, & pluſieurs autres écrivains rapportent un fait à-peu-près ſemblable, & qui eſt plus célèbre. En 1063, des moines de Florence, mécontens de leur évêque, allèrent crier à la ville & à la campagne : « Notre évêque eſt un ſimo» niaque & un ſcélérat : » & ils eurent, dit-on, la hardieſſe de promettre qu'ils prouveraient cette accuſation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mercredi de la première ſemaine du carême. Deux bûchers furent dreſſés, chacun de dix pieds de long ſur cinq de large, ſéparés par un ſentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois ſec. Les deux bûchers ayant été allumés, &

Petrus igneus.

Digitized by Google

cet eſpace réduit en charbons, le moine Pierre Aldobrandin paſſe à travers ſur ce ſentier à pas graves & meſurés, & revient même prendre, au milieu des flammes, ſon manipule qu'il avait laiſſé tomber. Voilà ce que pluſieurs hiſtoriens diſent qu'on ne peut nier qu'en renverſant tous les fondemens de l'hiſtoire; mais il eſt sûr qu'on ne peut le croire ſans renverſer tous les fondemens de la raiſon.

Il ſe peut faire ſans doute qu'un homme paſſe très-rapidement entre deux bûchers, & même ſur des charbons, ſans être tout-à-fait brûlé; mais y paſſer & y repaſſer d'un pas grave pour reprendre ſon manipule, c'eſt une de ces aventures de la *Légende dorée*, dont il n'eſt plus permis de parler à des hommes raiſonnables.

Combat pour le miſſel.

La dernière épreuve que je rapporterai, eſt celle dont on ſe ſervit pour décider en Eſpagne, après la priſe de Tolède, ſi on devait réciter l'office romain, ou celui qu'on appelait moſarabique. On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duel. Deux champions armés de toutes pièces combattirent dans toutes les règles de la chevalerie. Dom Ruis de Martanza, chevalier du miſſel moſarabique, fit perdre les arçons à ſon adverſaire, & le renverſa mourant. Mais la reine, qui avait beaucoup d'inclination pour le miſſel romain, voulut qu'on tentât l'épreuve du feu. Toutes les lois de la chevalerie s'y oppoſaient. Cependant on jeta au feu les deux miſſels, qui probablement furent brûlés; & le roi, pour ne mécontenter perſonne, convint que quelques égliſes

Digitized by Google

prieraient DIEU ſelon le rituel romain, & que d'autres garderaient le moſarabique.

Tout ce que la religion a de plus auguſte était défiguré dans preſque tout l'occident par les coutumes les plus ridicules. La fête des fous, celle des ânes étaient établies dans la plupart des égliſes. On créait aux jours ſolennels un évêque des fous ; on faiſait entrer dans la nef un âne en chappe, & en bonnet quarré. L'âne était révéré en mémoire de celui qui porta JÉSUS-CHRIST. La fête des fous.

Les danſes dans l'égliſe, les feſtins ſur l'autel, les diſſolutions, les farces obſcènes étaient les cérémonies de ces fêtes, dont l'uſage extravagant dura environ ſept ſiècles dans pluſieurs diocèſes. A n'enviſager que les coutumes que je viens de rapporter, on croirait voir le portrait des Nègres & des Hottentots ; & il faut avouer qu'en plus d'une choſe nous n'avons pas été ſupérieurs à eux.

Rome a ſouvent condamné ces coutumes barbares, auſſi-bien que le duel & les épreuves. Il y eut toujours dans les rites de l'égliſe romaine, malgré tous les troubles & tous les ſcandales, plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs ; & on ſentait qu'en tout, cette égliſe, quand elle était libre & bien gouvernée, était faite pour donner des leçons aux autres.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

De l'Empire, de l'Italie, de l'empereur Henri IV & de Grégoire VII. De Rome & de l'Empire, dans le onzième siècle. De la donation de la comtesse Mathilde. De la fin malheureuse de l'empereur Henri IV, & du pape Grégoire VII.

Il est temps de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des Césars, qui reparaissait en Allemagne.

On ne savait encore qui dominerait dans Rome, & quel serait le sort de l'Italie. Les empereurs allemands se croyaient de droit maîtres de tout l'occident; mais à peine étaient-ils souverains en Allemagne, où le grand gouvernement féodal des seigneurs & des évêques commençait à jeter de profondes racines. Les princes normands, conquérans de la Pouille & de la Calabre, formaient une nouvelle puissance. L'exemple des Vénitiens inspirait aux grandes villes d'Italie l'amour de la liberté. Les papes n'étaient pas encore souverains, & voulaient l'être.

Le droit des empereurs de nommer les papes commençait à s'affermir; mais on sent bien que tout devait changer à la première circonstance favorable.
1056. Elle arriva bientôt, à la minorité de l'empereur Henri IV, reconnu du vivant de Henri III, son père, pour son successeur.

Digitized by Google

Dès le temps même de Henri III, la puiſſance impériale diminuait en Italie. Sa ſœur, comteſſe ou ducheſſe de Toſcane, mère de cette véritable bienfaitrice des papes, la comteſſe Mathilde d'Eſt, contribua plus que perſonne à ſoulever l'Italie contre ſon frère. Elle poſſédait, avec le marquiſat de Mantoue, la Toſcane & une partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne, on l'arrêta long-temps priſonnière. Sa fille, la comteſſe Mathilde, hérita de ſon ambition & de ſa haine pour la maiſon impériale.

Pendant la minorité de Henri IV, les brigues, l'argent & les guerres civiles firent pluſieurs papes. Enfin on élut, en 1054, Alexandre II, ſans conſulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : ſon parti n'était pas le plus fort en Italie. Alexandre II l'emporta, & chaſſa de Rome ſon compétiteur. C'eſt ce même Alexandre II que nous avons vu vendre ſa bénédiction au bâtard Guillaume de Normandie, uſurpateur de l'Angleterre.

Henri IV, devenu majeur, ſe vit empereur d'Italie & d'Allemagne, preſque ſans pouvoir. Une partie des princes ſéculiers & eccléſiaſtiques de ſa patrie ſe liguèrent contre lui ; & l'on ſait qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée, qui lui manquait. Son pouvoir était peu de choſe, ſon courage était au-deſſus de ſa fortune.

Quelques auteurs rapportent qu'étant accuſé, dans 1073.
la diète de Vurtzbourg, d'avoir voulu faire aſſaſſiner les ducs de Suabe & de Carinthie, il offrit de ſe battre

Digitized by Google

en duel contre l'accuſateur, qui était un ſimple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat; & l'accuſateur, en ne paraiſſant pas, ſembla juſtifier l'empereur.

Dès que l'autorité d'un prince eſt conteſtée, ſes mœurs ſont toujours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des maîtreſſes, tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulait ſe ſéparer de ſa femme, fille d'un marquis de Ferrare, avec laquelle il diſait n'avoir jamais pu conſommer ſon mariage. Quelques emportemens de ſa jeuneſſe aigriſſaient encore les eſprits, & ſa conduite affaibliſſait ſon pouvoir.

Quel était Grégoire VII.

Il y avait alors à Rome un moine de Cluni, devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui ſavait mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de ſon zèle pour les prétentions de l'égliſe. Hildebrand était le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célèbre Grégoire VII, né à Soane en Toſcane, de parens inconnus, élevé à Rome, reçu moine de Cluni ſous l'abbé Odillon, député depuis à Rome pour les intérêts de ſon ordre, employé après par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la ſoupleſſe & de la fermeté, & déjà célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le déſignait pour le ſucceſſeur d'Alexandre II, dont il gouvernait le pontificat. Tous les portraits, ou flatteurs ou odieux, que tant d'écrivains ont faits de lui, ſe trouvent dans le tableau d'un peintre napolitain, qui peignit Grégoire tenant une houlette dans une main, & un fouet dans

Digitized by Google

l'autre, foulant des ſceptres à ſes pieds, & ayant à côté de lui les filets & les poiſſons de ſaint Pierre.

Grégoire engagea le pape Alexandre à faire un coup d'éclat inoui, à ſommer le jeune Henri de venir comparaître à Rome devant le tribunal du ſaint-ſiége. C'eſt le premier exemple d'une telle entrepriſe. Et dans quel temps la haſarde-t-on ? Lorſque Rome était toute accoutumée par Henri III, père de Henri IV, à recevoir ſes évêques ſur un ſimple ordre de l'empereur. C'était préciſément cette ſervitude dont Grégoire voulait ſecouer le joug ; & pour empêcher les empereurs de donner des lois dans Rome, il voulait que le pape en donnât aux empereurs. Cette hardieſſe n'eut point de ſuite. Il ſemble qu'Alexandre II était un enfant perdu, qu'Hildebrand détachait contre l'empire avant d'engager la bataille. La mort d'Alexandre ſuivit bientôt ce premier acte d'hoſtilité. 1073. Le pape oſe citer devant lui l'empereur Henri IV.

Hildebrand eut le crédit de ſe faire élire & introniſer par le peuple romain, ſans attendre la permiſſion de l'empereur. Bientôt il obtint cette permiſſion en promettant d'être fidèle. Henri IV reçut ſes excuſes. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape ; & Henri, que tous ſes courtiſans avertiſſaient de craindre Grégoire VII, dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à ſon bienfaiteur. Mais à peine Grégoire eſt-il aſſuré du pontificat, qu'il déclare excommuniés tous ceux qui recevront des bénéfices des mains de laïques, & tout laïque qui les conférera. Il avait conçu le deſſein d'ôter à tous les collateurs ſéculiers le droit d'inveſtir les eccléſiaſ- 1073. Hardieſſe de Grégoire VII.

Digitized by Google

tiques. C'était mettre l'égliſe aux priſes avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même temps contre Philippe I, roi de France. Il s'agiſſait de quelques marchands italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France : « Votre roi, leur dit-il, eſt moins roi que » tyran ; il paſſe ſa vie dans l'infamie & dans le » crime : » & après ces paroles indiſcrètes, ſuit la menace ordinaire de l'excommunication.

Bientôt après, tandis que l'empereur Henri eſt occupé dans une guerre civile contre les Saxons, le pape lui envoie deux légats pour lui ordonner de venir répondre aux accuſations intentées contre lui, d'avoir donné l'inveſtiture des bénéfices, & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre ſi étrange trouvent l'empereur vainqueur des Saxons, comblé de gloire, & plus puiſſant qu'on ne l'eſpérait. On peut ſe figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans, victorieux & jaloux de ſon rang, reçut une telle ambaſſade. Il n'en fit pas le châtiment exemplaire, que l'opinion de ces temps-là ne permettait pas, & n'oppoſa en apparence que du mépris à
1076. l'audace : il abandonna ces légats indiſcrets aux inſultes des valets de ſa cour.

Preſqu'au même temps, le pape excommunia encore ces Normands, princes de la Pouille & de la Calabre (comme nous l'avons dit précédemment). Tant d'excommunications à la fois paraîtraient aujourd'hui le comble de la folie. Mais qu'on faſſe réflexion que Grégoire VII, en menaçant le roi de France,

Digitized by Google

France, adreſſait ſa bulle au duc d'Aquitaine, vaſſal du roi, auſſi puiſſant que le roi même; que, quand il éclatait contre l'empereur, il avait pour lui une partie de l'Italie, la comteſſe Mathilde, Rome, & la moitié de l'Allemagne; qu'à l'égard des Normands, ils étaient dans ce temps-là ſes ennemis déclarés : alors Grégoire VII paraîtra plus violent & plus audacieux qu'inſenſé. Il ſentait qu'en élevant ſa dignité au-deſſus de l'empereur & de tous les rois, il ſerait ſecondé des autres égliſes, flattées d'être les membres d'un chef qui humiliait la puiſſance ſéculière. Son deſſein était formé non-ſeulement de ſecouer le joug des empereurs, mais de mettre Rome, empereurs & rois ſous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie, il devait même s'y attendre; & le péril donne de la gloire.

Henri IV, trop occupé en Allemagne, ne pouvait paſſer en Italie. Il parut ſe venger d'abord moins comme un empereur allemand que comme un ſeigneur italien. Au lieu d'employer un général & une armée, il ſe ſervit, dit-on, d'un bandit, nommé Cencius, très-conſidéré par ſes brigandages, qui ſaiſit le pape dans Sainte-Marie-majeure, dans le temps qu'il officiait; des ſatellites déterminés frappèrent le pontife, & l'enſanglantèrent. On le mena priſonnier dans une tour dont Cencius s'était rendu maître; & on lui fit payer cher ſa liberté. Grégoire VII en priſon.

Henri IV agit un peu plus en prince, en convoquant, à Worms un concile d'évêques, d'abbés & de docteurs, dans lequel il fit dépoſer le pape. Toutes 1076.

Digitized by Google

les voix, à deux près, conclurent à la déposition. Mais il manquait à ce concile des troupes pour l'aller faire respecter à Rome. Henri ne fit que commettre son autorité, en écrivant au pape qu'il le déposait, & au peuple romain qu'il lui défendait de reconnaître Grégoire.

Il dépose l'empereur.

Dès que le pape eut reçu ces lettres inutiles, il parla ainsi dans un concile à Rome : « De la part de » DIEU tout puissant, & par notre autorité, je dé» fends à Henri, fils de notre empereur Henri, de » gouverner le royaume teutonique & l'Italie; j'absous » tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou » feront; & je défends que qui que ce soit le serve » jamais comme roi. » On sait que c'est-là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vu auparavant des évêques déposer Louis-le-débonnaire; mais il y avait au moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient Louis, en apparence seulement, à la pénitence publique; & personne n'avait jamais osé parler, depuis la fondation de l'église, comme Grégoire VII. Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que sa sentence. Il y redit plusieurs fois que les évêques sont au-dessus des rois, & faits pour les juger; expressions non moins adroites que hardies, qui devaient ranger sous son étendard tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que, quand Grégoire VII déposa ainsi son souverain par de simples paroles, il savait bien qu'il serait secondé par les guerres civiles d'Allemagne, qui recommencèrent avec plus de fu-

Digitized by Google

reur. Un évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner Grégoire. On prétendit que cet évêque, mourant d'une mort soudaine & douloureuse, s'était repenti de la déposition du pape, comme d'un sacrilége. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnèrent au peuple. Ce n'était plus le temps où l'Allemagne était unie sous les Othon. Henri IV se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérés qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révolutions. Chaque prince allemand était jaloux de la puissance impériale, comme le haut batonnage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toujours, & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer.

Les princes confédérés ne donnèrent la liberté à Henri IV, qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de chrétien ni de roi, en attendant que le pape vînt présider dans Augsbourg à une assemblée de princes & d'évêques, qui devait le juger. Henri IV persécuté.

Il paraît que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur, avaient aussi celui de le déposer; mais vouloir faire présider le pape à ce jugement, c'était le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'empire. Ce fut le triomphe de Grégoire VII & de la papauté. Henri IV, réduit à ces extrémités, augmenta encore beaucoup ce triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg: & par une résolution inouie, passant par les Alpes Il demande pardon au pape à genoux.

Digitized by Google

du Tyrol avec peu de domeſtiques, il alla demander au pape ſon abſolution. Grégoire VII était alors avec la comteſſe Mathilde dans la ville de Canoſſe, l'ancien Canuſium, ſur l'Apennin, près de Reggio, forteresſe qui paſſait pour imprenable. Cet empereur, déjà célèbre par des batailles gagnées, ſe préſente à la porte de la fortereſſe, ſans gardes, ſans ſuite. On l'arrête dans la ſeconde enceinte; on le dépouille de ſes habits; on le revêt d'un cilice; il reſte pieds nus dans la cour: c'était au mois de janvier 1077. On le fit jeûner trois jours, ſans l'admettre à baiſer les pieds du pape qui, pendant ce temps, était enfermé avec la comteſſe Mathilde, dont il était depuis longtemps le directeur. Il n'eſt pas ſurprenant que les ennemis de ce pape lui aient reproché ſa conduite avec Mathilde. Il eſt vrai qu'il avait ſoixante-deux ans; mais il était directeur, Mathilde était femme, jeune & faible. Le langage de la dévotion, qu'on trouve dans les lettres du pape à la princeſſe, comparé avec les emportemens de ſon ambition, pouvait faire ſoupçonner que la religion ſervait de maſque à toutes ſes paſſions. Mais aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces ſoupçons en certitude. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un enthouſiaſme ſi permanent, ni un zèle ſi intrépide. Grégoire paſſait pour auſtère, & c'était par-là qu'il était dangereux.

Enfin l'empereur eut la permiſſion de ſe proſterner aux pieds du pontife, qui voulut bien l'abſoudre, en le faiſant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape à Augsbourg, & qu'il lui ſerait en tout par-

Digitized by Google

faitement soumis. Quelques évêques & quelques seigneurs allemands du parti de Henri firent la même soumission. Grégoire VII se croyant alors, non sans vraisemblance, le maître des couronnes de la terre, écrivit, dans plusieurs lettres, que son devoir était d'abaisser les rois.

L'Italie prend parti contre le pape.

La Lombardie, qui tenait encore pour l'empereur, fut si indignée de l'avilissement où il s'était réduit, qu'elle fut prête de l'abandonner. On y haïssait Grégoire VII beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureusement pour l'empereur, cette haine des violences du pape l'emporta sur l'indignation qu'inspirait la bassesse du prince. Il en profita; & par un changement de fortune nouveau pour des empereurs teutoniques, il se trouva enfin très-fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape, tandis que Grégoire VII soulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'un côté, ce pape agissait secrètement pour faire élire un autre césar en Allemagne, & Henri n'omettait rien pour faire élire un autre pape par les Italiens. 1078.
Les Allemands élurent donc pour empereur Rodolphe, duc de Suabe: & d'abord Grégoire VII écrivit qu'il jugerait entre Henri & Rodolphe, & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui ferait le plus soumis. Henri s'étant plus fié à ses troupes qu'au saint-père, mais ayant eu quelques mauvais succès, le pape, plus fier, excommunia encore Henri. « Je lui ôte la » couronne, dit-il, & je donne le royaume teuto- » nique à Rodolphe: » & pour faire croire qu'il

1080. Grégoire donne l'empire.

Digitized by Google

donnait en effet les empires, il fit présent à ce Rodolphe d'une couronne d'or, où ce vers était gravé :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

La pierre a donné à Pierre la couronne, & Pierre la donne à Rodolphe.

Ce vers rassemble à la fois un jeu de mots puéril, & une fierté qui étaient également la suite de l'esprit du temps.

Henri donne la papauté.

Cependant, en Allemagne, le parti de Henri se fortifiait. Ce même prince qui, couvert d'un cilice & pieds nus, avait attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyait son sujet, prit deux résolutions plus hardies, de déposer un pape, & de combattre son compétiteur. Il rassemble, à Brixen dans le Tyrol, une vingtaine d'évêques qui, chargés de la procuration des prélats de Lombardie, excommunient & déposent Grégoire VII, « comme fauteur des ty-» rans, simoniaque, sacrilége & magicien. » On élit pour pape, dans cette assemblée, Guibert, archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre Grégoire, Henri IV, à la tête d'une armée, va combattre son rival Rodolphe. Est-ce excès d'enthousiasme, est-ce ce qu'on appelle fraude pieuse, qui portait alors Grégoire VII à prophétiser que Henri serait vaincu & tué dans cette guerre ? « Que je ne sois point pape » dit-il dans sa lettre aux évêques allemands de son parti, « si cela n'arrive avant la Saint-Pierre. » La saine raison nous apprend que quiconque prédit

1080.

Grégoire accusé de magie.

Digitized by Google

l'avenir est un fourbe ou un insensé. Mais considérons quelles erreurs régnaient dans les esprits des hommes. L'astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savans. On reproche à Grégoire d'avoir cru aux astrologues. L'acte de sa déposition à Brixen porte qu'il se mêlait de deviner, d'expliquer les songes; & c'est sur ce fondement qu'on l'accusait de magie. On l'a traité d'imposteur au sujet de cette fausse & étrange prophétie. Il se peut faire qu'il ne fût que crédule, emporté & fou furieux.

Sa prédiction retomba sur Rodolphe, sa créature. Il fut vaincu. Godefroi de Bouillon, neveu de la comtesse Mathilde, le même qui depuis conquit Jérusalem, tua dans la mêlée cet empereur que le pape se vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape, au lieu de rechercher Henri, écrivit à tous les évêques teutoniques, qu'il fallait élire un autre souverain, à condition qu'il rendrait hommage au pape, comme son vassal? De telles lettres prouvent que la faction contre Henri en Allemagne était encore très-puissante. 1080.

C'était dans ce temps même que ce pape ordonnait à ses légats en France d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque maison, ainsi qu'en Angleterre.

Il traitait l'Espagne plus despotiquement; il prétendait en être le seigneur suzerain & domanial; & il dit dans sa seizième épître, « qu'il vaut mieux qu'elle » appartienne aux Sarrazins, que de ne pas rendre » hommage au saint-siége. Prétentions absurdes de Grégoire VI

Digitized by Google

Il écrivit au roi de Hongrie, Salomon, roi d'un pays à peine chrétien : « Vous pouvez apprendre des » anciens de votre pays, que le royaume de Hongrie » appartient à l'égliſe romaine. »

Quelque téméraires que paraiſſent les entrepriſes, elles ſont toujours la ſuite des opinions dominantes. Il faut certainement que l'ignorance eût mis alors dans beaucoup de têtes, que l'égliſe était la maîtreſſe des royaumes, puiſque le pape écrivait toujours de ce ſtyle.

Grande & vraie donation au ſiége de Rome.

Son inflexibilité avec Henri n'était pas non plus ſans fondement. Il avait tellement prévalu ſur l'eſprit de la comteſſe Mathilde, qu'elle avait fait une donation authentique de ſes états au ſaint-ſiége, s'en réſervant ſeulement l'uſufruit ſa vie durant. On ne ſait s'il y eut un acte, un contrat de cette conceſſion. La coutume était de mettre ſur l'autel une motte de terre, quand on donnait ſes biens à l'égliſe : des témoins tenaient lieu de contrat. On prétend que Mathilde donna deux fois tous ſes biens au ſaint-ſiége (*).

La vérité de cette donation, confirmée depuis par ſon teſtament, ne fut point révoquée en doute par Henri IV. C'eſt le titre le plus authentique que les papes aient réclamé. Mais ce titre même fut un nouveau ſujet de querelles. La comteſſe Mathilde poſſédait la Toſcane, Mantoue, Parme, Reggio, Plai-

(*) Voyez les Queſtions ſur l'Encyclopédie, à l'article DONATIONS.

Digitized by Google

ſance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie & du duché de Spolète, Vérone, preſque tout ce qui eſt appelé aujourd'hui le patrimoine de ſaint Pierre, de Viterbe juſqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancone.

Henri III avait concédé l'uſufruit de cette Marche d'Ancone aux papes; mais cette conceſſion n'avait pas empêché la mère de la comteſſe Mathilde de ſe mettre en poſſeſſion des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il ſemble que Mathilde voulut réparer après ſa mort le tort qu'elle faiſait au ſaint-ſiége pendant ſa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs qui étaient inaliénables; & les empereurs prétendirent que tout ſon patrimoine était fief de l'empire. C'était donner des terres à conquérir, & laiſſer des guerres après elle. Henri IV, comme héritier & comme ſeigneur ſuzerain, ne vit dans une telle donation que la violation des droits de l'empire. Cependant à la longue, il a fallu céder au ſaint-ſiége une partie de ces états.

Henri IV, pourſuivant ſa vengeance, vint enfin aſſiéger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en-deçà du Tibre, qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens, tandis qu'il menace le pape; il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple ſe jette aux genoux de Grégoire, pour le prier de détourner les malheurs d'un ſiége, & de fléchir ſous l'empereur. Le pontife, inébranlable, répond qu'il faut que l'empereur renouvelle ſa pénitence, s'il veut obtenir ſon pardon. 1083. Rome priſe par Henri IV.

Cependant le ſiége traînait en longueur. Henri IV,

Digitized by Google

tantôt préſent au ſiége, tantôt forcé de courir éteindre
1083. des révoltes en Allemagne, prit enfin la ville d'aſſaut. Il eſt ſingulier que les empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome, & n'y aient jamais régné. Reſtait Grégoire VII à prendre. Réfugié dans le château Saint-Ange, il y bravait & excommuniait ſon vainqueur.

Rome était bien punie de l'intrépidité de ſon pape. Robert Guiſcard, duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normands dont j'ai parlé, prit le temps de l'abſence de l'empereur, pour venir délivrer le pontife; mais en même temps il pilla Rome, également ravagée & par les Impériaux qui aſſiégeaient le pontife, & par les Napolitains qui le délivraient. Gré-
24 mai 1085. goire VII mourut quelque temps après à Salerne, laiſſant une mémoire chère & reſpectable au clergé romain, qui partagea ſa fierté odieuſe aux empereurs & à tout bon citoyen qui conſidère les effets de ſon ambition inflexible. L'égliſe, dont il fut le vengeur & la victime, l'a mis au nombre des ſaints, comme les peuples de l'antiquité déifiaient leurs défenſeurs. Les ſages l'ont mis au nombre des fous.

La comteſſe Mathilde, privée du pape Grégoire, ſe remaria bientôt après avec le jeune prince Guelfe, fils de Guelfe, duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était ſa donation, ſi elle eſt vraie. Elle avait quarante-deux ans, & elle pouvait encore avoir des enfans qui euſſent hérité d'une guerre civile.

La mort de Grégoire VII n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses ſucceſſeurs ſe gardèrent bien

Digitized by Google

de faire approuver leurs élections par l'empereur. L'égliſe était loin de rendre hommage : elle en exigeait; & l'empereur excommunié n'était pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un moine, abbé du Mont-Caſſin, fut élu pape après le moine Hildebrand, mais il ne fit que paſſer. Urbain II, né en France dans l'obſcurité, qui ſiégea onze ans, fut un nouvel ennemi de l'empereur.

Fond de la querelle entre l'empire & le ſacerdoce.

Il me paraît ſenſible que le vrai fond de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome; & le prétexte, qu'on voulait rendre ſacré, était que les papes, dépoſitaires des droits de l'égliſe, ne pouvaient ſouffrir que des princes profanes inveſtiſſent les évêques par la croſſe & l'anneau. Il était bien clair que les evêques, ſujets des princes & enrichis par eux, devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne prétendaient pas donner le Saint-Eſprit; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une croſſe & d'un anneau étaient des acceſſoires à la queſtion principale. Mais il arriva ce qui arrive preſque toujours dans les diſputes; on négligea le fond, & on ſe battit pour une cérémonie indifférente.

Henri IV, toujours excommunié & toujours perſécuté ſur ce prétexte par tous les papes de ſon temps, éprouva les malheurs que peuvent cauſer les guerres de religion & les guerres civiles. Urbain II ſuſcita contre lui ſon propre fils Conrad; & après la mort de ce fils dénaturé, ſon frère, qui fut depuis l'em-

Digitized by Google

pereur Henri V, fit la guerre à ſon père. Ce fut pour la ſeconde fois, depuis Charlemagne, que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs pères. Et vous remarquerez que cet Urbain II eſt le même qui excommunia Philippe I en France, & qui ordonna la première croiſade. Il ne fut pas ſeulement la cauſe de la mort malheureuſe de Henri IV, il fut la cauſe de la mort de plus de deux millions d'hommes. *Tantùm religio potuit ſuadere malorum!*

1106. Henri IV, trompé par Henri ſon fils, comme Louis-le-débonnaire l'avait été par les ſiens, fut enfermé dans Maïence. Deux légats l'y dépoſent; deux députés de la diète, envoyés par ſon fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Mort affreuſe de l'empereur Henri IV.

Bientôt après, échappé de ſa priſon, pauvre, errant & ſans ſecours, il mourut à Liége plus miſérable encore que Grégoire VII, & plus obſcurément, après avoir ſi long-temps tenu les yeux de l'Europe ouverts ſur ſes victoires, ſur ſes grandeurs, ſur ſes infortunes, ſur ſes vices & ſes vertus. Il s'écriait en mourant: « DIEU des vengeances, vous vengerez ce parricide ». De tout temps les hommes ont imaginé que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & ſur-tout des pères. Erreur utile & reſpectable, ſi elle arrêtait le crime. Une autre erreur, plus généralement répandue parmi nous, faiſait croire que les excommuniés étaient damnés. Le fils d'Henri IV mit le comble à ſon impiété, en affectant la piété atroce de déterrer le corps de ſon père, inhumé dans la cathédrale de

7 auguſte.

Privé de ſépulture.

Digitized by Google

Liége, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainſi qu'il conſomma ſon hypocriſie dénaturée.

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur Henri IV, plus malheureux que notre Henri IV, roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté, tant d'audace de l'autre, tant de choſes horribles réputées ſacrées, tant de princes immolés à la religion: vous en verrez l'unique origine dans la populace; c'eſt elle qui donne le mouvement à la ſuperſtition. C'eſt pour les forgerons & les bucherons de l'Allemagne que l'empereur avait paru pieds nus devant l'évêque de Rome; c'eſt le commun peuple, eſclave de la ſuperſtition, qui veut que ſes maîtres en ſoient les eſclaves. Dès que vous avez ſouffert que vos ſujets ſoient aveuglés par le fanatiſme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux; & ſi vous ſecouez le joug qu'ils portent & qu'ils aiment, ils ſe ſoulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion, qui doivent être douces, ſeraient peſantes & dures, plus vos peuples ſeraient ſoumis; vous vous êtes trompé: ils ſe ſervent de ces chaînes pour vous gêner ſur le trône, ou pour vous en faire deſcendre.

Réflexion trop vraie.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVII.

De l'empereur Henri V & de Rome, jusqu'à Frédéric I.

Henri V ayant condamné son père, l'imite.

Ce même Henri V, qui avait détrôné & exhumé son père, une bulle du pape à la main, soutint les mêmes droits de Henri IV contre l'église, dès qu'il fut maître.

Déjà les papes savaient se faire un appui des rois de France contre les empereurs. Les prétentions de la papauté attaquaient, il est vrai, tous les souverains; mais on ménageait, par des négociations, ceux qu'on insultait par des bulles. Les rois de France ne prétendaient rien à Rome. Ils étaient voisins & jaloux des empereurs qui voulaient dominer sur les rois. Ils étaient donc les alliés naturels des papes. Aussi Paschal II vint en France, & implora le secours du roi Philippe I. Ses successeurs en usèrent souvent de même. Les domaines que possédait le saint siége, le droit qu'il réclamait en vertu des prétendues donations de Pepin & de Charlemagne, la donation réelle de la comtesse Mathilde, ne faisaient point encore du pape un souverain puissant. Toutes ces terres étaient ou contestées, ou possédées par d'autres. L'empereur soutenait, non sans raison, que les états de Mathilde lui devaient revenir comme un fief de l'empire; ainsi les papes combattaient pour le spirituel & pour le

Digitized by Google

temporel. Paſchal II n'obtint du roi Philippe que la permiſſion de tenir un concile à Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop diviſé pour lui donner des troupes. 1107.

Henri V, ayant terminé par des traités une guerre de peu de durée contre la Pologne, ſut tellement intéreſſer les princes de l'empire à ſoutenir ſes droits, que ces mêmes princes, qui avaient aidé à détrôner ſon père en vertu des bulles des papes, ſe réunirent avec lui pour faire annuller dans Rome ces mêmes bulles.

Il deſcend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut encore teinte de ſang pour cette querelle de la croſſe & de l'anneau. Les traités, les parjures, les excommunications, les meurtres ſe ſuivirent avec rapidité. Paſchal II, ayant ſolennellement rendu les inveſtitures avec ſerment ſur l'évangile, fit annuller ſon ſerment par les cardinaux; nouvelle manière de manquer à ſa parole. Il ſe laiſſa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile, afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à Rome; car preſque jamais ces Céſars n'y allèrent que pour des querelles eccléſiaſtiques, dont la plus grande était le couronnement. Enfin, après avoir créé, dépoſé, chaſſé, rappelé des papes, Henri V, auſſi ſouvent excommunié que ſon père, & inquiété comme lui par ſes grands vaſſaux d'Allemagne, fut obligé de terminer la guerre des inveſtitures, en renonçant à cette croſſe & à cet anneau. Il fit plus; il ſe déſiſta ſolennellement du droit que 1122.

Henri V cède enfin aux papes.

Digitized by Google

s'étaient attribué les empereurs, ainsi que les rois de France, de nommer aux évêchés, ou d'interposer tellement leur autorité dans les élections, qu'ils en étaient absolument les maîtres.

Il fut donc décidé, dans un concile tenu à Rome, que les rois ne donneraient plus aux bénéficiers canoniquement élus, les investitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les décrets de ce concile; ainsi finit cette guerre sanglante & absurde. Mais le concile, en décidant avec quelle espèce de bâton on donnerait les évêchés, se garda bien d'entamer la question, si l'empereur devait confirmer l'élection du pape; si le pape était son vassal; si tous les biens de la comtesse Mathilde appartenaient à l'église ou à l'empire. Il semblait qu'on tînt en réserve ces alimens d'une guerre nouvelle.

1125. Après la mort de Henri V, qui ne laissa point d'enfans, l'empire, toujours électif, est conféré par dix électeurs à un prince de la maison de Saxe : c'est Lothaire II. Il y avait bien moins d'intrigues & de discorde pour le trône impérial que pour la chaire pontificale; car quoiqu'en 1059, un concile tenu par Nicolas II eût ordonné que le pape serait élu par les cardinaux évêques, nulle forme, nulle règle certaine n'était encore introduite dans les élections. Ce vice essentiel du gouvernement avait pour origine une institution respectable. Les premiers chrétiens, tous égaux & tous obscurs, liés ensemble par la crainte commune des magistrats, gouvernaient secrètement leur

Election des papes, source de guerres civiles.

Digitized by Google

leur ſociété pauvre & ſainte à la pluralité des voix. Les richeſſes ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne reſta de la primitive égliſe que cette liberté populaire, devenue quelquefois licence. Les cardinaux, évêques, prêtres & clercs, qui formaient le conſeil des papes, avaient une grande part à l'élection; mais le reſte du clergé voulait jouir de ſon ancien droit, le peuple croyait ſon ſuffrage néceſſaire; & toutes ces voix n'étaient rien au jugement des empereurs.

Pierre de Léon, petit-fils d'un juif très-opulent, fut élu par une faction; Innocent II le fut par une autre. Ce fut encore une guerre civile. Le fils du juif, comme le plus riche, reſta maître de Rome, & fut protégé par Roger, roi de Sicile (comme nous l'avons vu au chap. XLI.); l'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne. 1130.

C'eſt ici un trait d'hiſtoire qu'il ne faut pas négliger. Cet Innocent II, pour avoir le ſuffrage de l'empereur, lui cède, à lui & à ſes enfans, l'uſufruit de tous les domaines de la comteſſe Mathilde, par un acte daté du 13 juin 1133. Enfin celui qu'on appelait le pape juif étant mort, après avoir ſiégé huit ans, Innocent II fut poſſeſſeur paiſible; il y eut quelques années de trève entre l'empire & le ſacerdoce. L'enthouſiaſme des croiſades, qui était alors dans ſa force, entraînait ailleurs les eſprits.

Amour de la liberté, c'eſt-à-dire des loix, en Italie.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduiſait de temps en temps quelques racines. Pluſieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour s'ériger en républiques, comme

Digitized by Google

Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gênes, de Veniſe, de Piſe; & Rome ſe ſouvenait d'avoir été la ville des Scipion. Le peuple rétablit une ombre de ſénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de
1144. deux conſuls. Le nouveau ſénat ſignifia au pape Lucius II, que la ſouveraineté réſidait dans le peuple romain, & que l'évêque ne devait avoir ſoin que de l'égliſe.

Ces ſénateurs s'étant retranchés au capitole, le pape Lucius les aſſiégea en perſonne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en mourut quelques jours après.

En ce temps, Arnaud de Breſcia, un de ces hommes à enthouſiaſme, dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richeſſes immenſes des eccléſiaſtiques, & contre leur luxe. Il vint à Rome, où il trouva les eſprits diſpoſés à l'entendre. Il ſe flattait de réformer les papes, & de contribuer à rendre Rome libre. Eugène III, auparavant moine à Cîteaux & à Clervaux, était alors pontife. Saint Bernard lui écrivait : « Gardez-vous des Romains : ils ſont odieux » au ciel & à la terre, impies envers DIEU, ſéditieux » entre eux, jaloux de leurs voiſins, cruels envers les » étrangers : ils n'aiment perſonne, & ne ſont aimés » de perſonne ; & voulant ſe faire craindre de tous, » ils craignent tout le monde, &c. » Si on comparait ces antithèſes de Bernard avec la vie de tant de papes, on excuſerait un peuple qui, portant le nom romain, cherchait à n'avoir point de maître.

Portrait des Romains, par ſaint Bernard.

Digitized by Google

Le pape Eugène III ſut ramener ce peuple, accou- 1155.
tumé à tous les jougs. Le ſénat ſubſiſta encore quelques années. Mais Arnaud de Breſcia, pour fruit de ſes ſermons, fut brûlé à Rome ſous Adrien IV. Deſtinée ordinaire des réformateurs, qui ont plus d'indiſcrétion que de puiſſance.

Je crois devoir obſerver que cet Adrien IV, né Anglais, était parvenu à ce faîte des grandeurs, du plus vil état où les hommes puiſſent naître. Fils d'un mendiant, & mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines de Valence en Dauphiné, il était enfin devenu pape.

On n'a jamais que les ſentimens de ſa fortune préſente. Adrien IV eut d'autant plus d'élévation dans l'eſprit, qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'égliſe romaine a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naiſſance; & on peut même remarquer que parmi les papes, ceux qui ont montré le plus de hauteur ſont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'eſprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVIII.

De Frédéric Barberouſſe. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite des guerres de la liberté italique contre la puiſſance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre-humain.

1152. FRÉDÉRIC I, qu'on nomme communément Barberouſſe, régnait alors en Allemagne; il avait été élu après la mort de Conrad III, ſon oncle, non-ſeulement par les ſeigneurs allemands, mais auſſi par les Lombards, qui donnèrent cette fois leur ſuffrage. Frédéric était un homme comparable à Othon & à Charlemagne. Il fallut aller prendre à Rome cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un vaſſal, & affligés d'avoir un maître. Cette ſituation toujours équivoque des papes, des empereurs, des Romains & des principales villes d'Italie, faiſait répandre du ſang à chaque couronnement d'un Céſar. La coutume était que, quand l'empereur s'approchait pour ſe faire couronner, le pape ſe fortifiait, le peuple ſe cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur promettait qu'il n'attenterait ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du pape, des cardinaux & des magiſtrats: le pape de ſon côté faiſait le même

Digitized by Google

ſerment à l'empereur & à ſes officiers. Telle était alors la confuſe anarchie de l'occident chrétien, que les deux premiers perſonnages de cette petite partie du monde, l'un ſe vantant d'être le ſucceſſeur des Céſars, l'autre le ſucceſſeur de JÉSUS-CHRIST, & l'un devant donner l'onction ſacrée à l'autre, tous deux étaient obligés de jurer qu'ils ne ſeraient point aſſaſſins pour le temps de la cérémonie. Un chevalier armé de toutes pièces fit ce ſerment au pontife Adrien IV, au nom de l'empereur, & le pape fit ſon ſerment devant le chevalier.

Sermens réciproques des empereurs & des papes de ne ſe point faire aſſaſſiner.

Le couronnement ou l'exaltation des papes était accompagné alors de cérémonies auſſi extraordinaires, & qui tenaient de la ſimplicité plus encore que de la barbarie. On poſait d'abord le pape élu ſur une chaiſe percée, appelée *ſtercorarium*, enſuite ſur un ſiége de porphyre, ſur lequel on lui donnait deux clefs; de-là ſur un troiſième ſiége, où il recevait douze pièces de couleur. Toutes ces coutumes, que le temps avait introduites, ont été abolies par le temps. Quand l'empereur Frédéric eut fait ſon ſerment, le pape Adrien IV vint le trouver à quelques milles de Rome.

Cérémonies ſingulières.

Il était établi par le cérémonial romain que l'empereur devait ſe proſterner devant le pape, lui baiſer les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du ſaint-père par la bride l'eſpace de neuf pas romains. Ce n'était pas ainſi que les papes avaient reçu Charlemagne. L'empereur Frédéric trouva le cérémonial outrageant, & refuſa de s'y ſoumettre. Alors tous les cardinaux s'enfuirent, comme ſi le

Digitized by Google

prince, par un ſacrilége, avait donné le ſignal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine, qui tenait regiſtre de tout, lui fit voir que ſes prédéceſſeurs avaient rendu ces devoirs. Je ne ſais ſi aucun autre empereur que Lothaire II, ſucceſſeur de Henri V, avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baiſer les pieds, qui était d'uſage, ne révoltait point la fierté de Frédéric; & celle de la bride & de l'étrier l'indignait, parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux prétendus affronts, qu'il n'enviſagea que comme de vaines marques d'humilité chrétienne, & que la cour de Rome regardait comme des preuves de ſujétion. Celui qui ſe diſait le maître du monde, *caput orbis*, ſe fit palefrenier d'un gueux qui avait vécu d'aumônes.

Les députés du peuple romain, devenus auſſi plus hardis depuis que preſque toutes les villes de l'Italie avaient ſonné le tocſin de la liberté, voulurent traiter de leur côté avec l'empereur; mais ayant commencé leur harangue en diſant: « Grand roi, nous vous » avons fait citoyen & notre prince, d'étranger que » vous étiez: » l'empereur, fatigué de tous côtés de tant d'orgueil, leur impoſa ſilence, & leur dit en propres mots: « Rome n'eſt plus ce qu'elle a été; il » n'eſt pas vrai que vous m'ayiez appelé & fait votre » prince: Charlemagne & Othon vous ont conquis » par la valeur: je ſuis votre maître par une poſſeſ- » ſion légitime ». Il les renvoya ainſi, & fut inauguré, hors des murs, par le pape, qui lui mit le ſceptre & l'épée en main, & la couronne ſur la tête.

Digitized by Google

On savait si peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à Frédéric le bénéfice de l'empire romain. *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *beneficium* signifiait un fief à la lettre. Il fit de plus exposer en public, à Rome, un tableau qui représentait Lothaire II aux genoux du pape Alexandre II, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

1155, 18 juin. Empire, bénéfice à la collation du pape.

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores;
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de » Rome, & devient vassal du pape, qui lui donne » la couronne ».

Frédéric, étant à Besançon (reste du royaume de Bourgogne, appartenant à Frédéric par son mariage) apprit ces attentats, & s'en plaignit. Un cardinal présent répondit : « Hé de qui tient-il donc l'empire, » s'il ne le tient du pape? » Othon, comte palatin, fut prêt de le percer de l'épée de l'empire, qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit, le pape négocia. Les Allemands tranchaient tout alors par le glaive, & la cour romaine se sauvait par des équivoques.

Roger, vainqueur en Sicile des musulmans, & au

Digitized by Google

Papes donnent des couronnes, & n'en ont point.

royaume de Naples des chrétiens, avait, en baisant les pieds du pape Urbain II, son prisonnier, obtenu de lui l'investiture ; & avait fait modérer la redevance à six cents besans d'or, ou *squifates*, monnaie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le

1156. pape Adrien, assiégé par Guillaume, lui céda jusqu'à des prétentions ecclésiastiques. Il consentit qu'il n'y eût jamais dans l'île de Sicile ni légation ni appellation au saint-siége, que quand le roi le voudrait ainsi.

Adrien IV fait les rois de Sicile papes chez eux.

C'est depuis ce temps que les rois de Sicile, seuls rois vassaux des papes, sont eux-mêmes d'autres papes dans cette île. Les pontifes de Rome, ainsi adorés & maltraités, ressemblaient aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

Adrien IV se dédommageait avec les autres rois qui avaient besoin de lui. Il écrivait au roi d'Angleterre Henri II : « On ne doute pas, & vous le savez, » que l'Irlande & toutes les îles qui ont reçu la foi, » appartiennent à l'église de Rome : or, si vous vou- » lez entrer dans cette île pour en chasser les vices, » y faire observer les lois, & faire payer le denier de » saint Pierre par an, pour chaque maison, nous » vous l'accordons avec plaisir ».

Il donne l'Irlande.

Si quelques réflexions me sont permises dans cet essai sur l'histoire de ce monde ; je considère qu'il est bien étrangement gouverné. Un mendiant d'Angleterre devenu évêque de Rome, donne de son autorité l'île d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les papes avaient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau, & Adrien IV avait

Digitized by Google

envoyé au roi Henri II un anneau en ſigne de l'inveſtiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende, eût été ſacrilége.

L'intrépide activité de Frédéric Barberouſſe ſuffiſait à peine pour ſubjuguer, & les papes qui conteſtaient l'empire, & Rome qui refuſait le joug, & toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il fallait réprimer en même temps la Bohême qui l'inquiétait, les Polonais qui lui faiſaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohême, érigée déjà en royaume par Henri IV, en 1086. On dit que le roi de Danemarck reçut de lui l'inveſtiture. Il s'aſſura de la fidélité des princes de l'empire, en ſe rendant redoutable aux étrangers; & revola dans l'Italie, qui fondait ſa liberté ſur les embarras du monarque. Il la trouva toute en confuſion, moins encore par ces efforts des villes pour leur liberté, que par cette fureur de parti qui troublait, comme vous l'avez vu, toutes les élections des papes.

Grandes actions de Barberouſſe.

1158.

Après la mort d'Adrien IV, deux factions éliſent en tumulte ceux qu'on nomme Victor II & Alexandre III. Il fallait bien que les alliés de l'empereur reconnuſſent le même pape que lui, & que les rois jaloux de l'empereur reconnuſſent l'autre. Le ſcandale de Rome était donc néceſſairement le ſignal de la diviſion de l'Europe. Victor II fut le pape de Frédéric Barberouſſe. L'Allemagne, la Bohême, la moitié de l'Italie lui adhérèrent. Le reſte reconnut Alexandre. Ce fut en l'honneur de cet Alexandre que les Mila-

1160.

Schiſme à Rome.

Digitized by Google

nais, ennemis de l'empereur, bâtirent Alexandrie. Les partisans de Frédéric voulurent en vain qu'on la nommât Césarée; mais le nom du pape prévalut, & elle fut nommée Alexandrie-de-la-paille, surnom qui fait sentir la différence de cette petite ville, & des autres de ce nom, bâties autrefois en l'honneur du véritable Alexandre.

Heureux ce siècle s'il n'eût produit que de telles disputes! mais les Allemands voulaient toujours dominer en Italie, & les Italiens voulaient être libres. Ils avaient certes un droit plus naturel à la liberté, qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître.

Les Milanais donnent l'exemple. Les bourgeois, devenus soldats, surprennent vers Lodi les troupes de l'empereur, & les battent. S'ils avaient été secondés par les autres villes, l'Italie prenait une face nouvelle. Mais Frédéric rétablit son armée. Il assiége
1162. Milan, il condamne par un édit les citoyens à la servitude, fait raser les murs & les maisons, & semer du sel sur leurs ruines. C'était bien justifier les papes que d'en user ainsi. Brescia, Plaisance, furent démantelées par le vainqueur. Les autres villes qui avaient aspiré à la liberté perdirent leurs priviléges. Mais le pape Alexandre, qui les avait toutes excitées, revint à Rome après la mort de son rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. Frédéric fit élire un autre pape, & celui-ci mort, il en fit nommer encore un autre. Alors Alexandre III se réfugie en France, asile naturel de tout pape ennemi d'un empereur: mais le feu qu'il a allumé reste dans toute sa force.

Digitized by Google

Les villes d'Italie se liguent ensemble pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtissent Milan malgré l'empereur. Le pape enfin en négociant fut plus fort que l'empereur en combattant. Il fallut que Frédéric Barberousse pliât. Venise eut l'honneur de la réconciliation. L'empereur, le pape, une foule de princes & de cardinaux se rendirent dans cette ville, déjà maîtresse de la mer, & une des merveilles du monde. L'empereur y finit la querelle en reconnaissant le pape, en baisant ses pieds, & en tenant son étrier sur le rivage de la mer. Tout fut à l'avantage de l'église. Frédéric Barberousse promit de restituer ce qui appartenait au saint-siége; cependant les terres de la comtesse Mathilde ne furent pas spécifiées. L'empereur fit une trève de six ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on rebâtissait, Pavie, Brescia & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieuse pour laquelle elles combattaient; & le saint-père, pénétré d'une joie pure, s'écriait: « DIEU a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre triomphât sans combattre d'un empereur puissant & terrible ».

Pape habile triomphe de Barberousse, guerrier.

1177.

Il est très-remarquable que dans ces longues dissentions le pape Alexandre III, qui avait fait souvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur, n'alla jamais jusqu'à le déposer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-seulement beaucoup de sagesse dans ce pontife, mais une condamnation générale des excès de Grégoire VII?

Après la pacification de l'Italie, Frédéric Barbe-

Digitized by Google

1190. rouſſe partit pour les guerres des croiſades, & mourut pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie dont Alexandre-le-grand avait échappé autrefois ſi difficilement, pour s'être jeté tout en ſueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleuréſie.

Frédéric fut de tous les empereurs celui qui porta le plus loin ſes prétentions. Il avait fait décider à Bologne, en 1158, par les docteurs en droit, que l'empire du monde entier lui appartenait, & que l'opinion contraire était une héréſie. Ce qui était plus réel, c'eſt qu'à ſon couronnement dans Rome, le ſénat & le peuple lui prêtèrent ſerment de fidélité: ſerment devenu inutile quand le pape Alexandre III triompha de lui dans le congrès de Veniſe. L'empereur de Conſtantinople, Iſaac l'Ange, ne lui donnait que le titre d'avocat de l'égliſe romaine: & Rome fit tout le mal qu'elle put à ſon avocat.

Pour le pape Alexandre, il vécut encore quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que déſormais pour être élu pape canoniquement, il ſuffirait d'avoir les deux tiers des voix des ſeuls cardinaux: mais cette règle ne put prévenir les ſchiſmes qui furent depuis cauſés par ce qu'on appelle en Italie *la rabbia papale.* L'élection d'un pape fut long-temps accompagnée d'une guerre civile. Les horreurs des ſucceſſeurs de Néron juſqu'à Veſpaſien, n'enſanglantèrent l'Italie que pendant quatre ans; & la rage du pontificat enſanglanta l'Europe, pendant deux ſiècles.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIX.

De l'empereur Henri VI, & de Rome.

LA querelle de Rome & de l'empire, plus ou moins envenimée, ſubſiſtait toujours. On a écrit que Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberouſſe, ayant reçu à genoux la couronne impériale, de Céleſtin III, ce pape, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'eſt pas vraiſemblable; mais c'eſt aſſez qu'on l'ait cru, pour faire voir juſqu'où l'animoſité était pouſſée. Si le pape en eût uſé ainſi, cette indécence n'eût été qu'un trait de faibleſſe.

Ce couronnement de Henri VI préſente un plus grand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciles; il ſe ſoumettait, quoiqu'empereur, à recevoir l'inveſtiture du pape pour des états dont on avait fait d'abord hommage à l'empire, & dont il ſe croyait à la fois le ſuzerain & le propriétaire. Il demande à être le vaſſal lige du pape, & le pape le refuſe. Les Romains ne voulaient point de Henri VI pour voiſin, Naples n'en voulait point pour maître; mais il le fut malgré eux.

Empereur, vaſſal du pape.

Il ſemble qu'il y ait des peuples faits pour ſervir toujours, & pour attendre quel ſera l'étranger qui voudra les ſubjuguer. Il ne reſtait de la race légitime des conquérans normands que la princeſſe Conſtance, fille du roi Roger I, mariée à Henri VI. Tancrède,

Digitized by Google

bâtard de cette race, avait été reconnu roi par le peuple & par le saint-siége. Qui devait l'emporter, ou ce Tancrède qui avait le droit de l'élection, ou Henri qui avait le droit de sa femme? les armes devaient décider. En vain, après la mort de Tancrède,
1193. les deux Siciles proclamèrent son jeune fils: il fallait que Henri prévalût.

Empereur Henri VI, très-cruel.

Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, servit à ses conquêtes. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard-cœur-de-lion, en revenant d'une de ces croisades dont nous parlerons, fait naufrage près de la Dalmatie; il passe sur les terres d'un
1194. duc d'Autriche. Ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, & avec cet argent va conquérir les deux Siciles; il fait exhumer le corps du roi Tancrède; & par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère. Les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés & portés en Allemagne.

Ainsi passèrent Naples & Sicile aux Allemands, après avoir été conquis par des Français. Ainsi vingt provinces ont été sous la domination de souverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles: éternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une

Digitized by Google

loi telle que la *ſalique ;* loi qui ſerait encore plus utile à un petit état qu'à un grand. Henri VI alors fut beaucoup plus puiſſant que Frédéric Barberouſſe. Preſque deſpotique en Allemagne, ſouverain en Lombardie, à Naples, en Sicile, ſuzerain de Rome, tout tremblait ſous lui. Sa cruauté le perdit ; ſa propre femme Conſtance, dont il avait exterminé la famille, conſpira contre ce tyran, & enfin, dit-on, le fit empoiſonner.

A la mort de Henri VI, l'empire d'Allemagne eſt diviſé. La France ne l'était pas ; c'eſt que les rois de France avaient été aſſez prudens ou aſſez heureux pour établir l'ordre de la ſucceſſion. Mais ce titre d'empire, que l'Allemagne affectait, ſervait à rendre la couronne élective. Tout évêque & tout grand ſeigneur donnait ſa voix. Ce droit d'élire, & d'être élu, flattait l'ambition des princes, & fit quelquefois les malheurs de l'état. 1198.

Le jeune Frédéric II, fils de Henri VI, ſortait du berceau. Une faction l'élit empereur, & donne à ſon oncle Philippe le titre de roi des Romains. Un autre parti couronne Othon de Saxe, ſon neveu (*). Les papes tirèrent bien un autre fruit des diviſions de l'Allemagne, que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

Innocent III, fils d'un gentilhomme d'Agnani près Innocent III, pape puiſſant.

(*) C'eſt cet empereur Philippe qui érigea la Bohême en royaume. Il fut aſſaſſiné par un ſeigneur de Vittelsbac, en 1208.

Digitized by Google

de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puiſſance temporelle, dont ſes prédéceſſeurs avaient amaſſé les matériaux pendant quatre cents ans. Excommunier Philippe, vouloir détrôner le jeune Frédéric, prétendre exclure à jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maiſon de Suabe ſi odieuſe aux papes, ſe conſtituer juge des rois, c'était le ſtyle devenu ordinaire depuis Grégoire VII. Mais Innocent III ne s'en tint pas à ces formules. L'occaſion était trop belle, il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de ſaint Pierre, ſi long-temps conteſté. C'était une partie de l'héritage de la fameuſe comteſſe Mathilde.

La Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour ſouverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre. La république romaine n'en avait pas tant conquis dans ſes quatre premiers ſiècles; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. Innocent III conquit même Rome: le nouveau ſénat plia ſous lui: il fut le ſénat du pape, & non des Romains. Le titre de conſul fut aboli. Les pontifes de Rome commencèrent alors à être rois en effet; & la religion les rendait, ſuivant les occurrences, les maîtres des rois. Cette grande puiſſance temporelle en Italie, ne fut pas de durée.

C'était un ſpectacle intéreſſant que ce qui ſe paſſait alors entre les chefs de l'égliſe, la France, l'Allemagne & l'Angleterre. Rome donnait toujours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vu les querelles du ſacerdoce & de l'empire juſqu'au

Digitized by Google

qu'au pape Innocent III, & jusqu'aux empereurs Philippe, Henri & Othon, pendant que Frédéric II était jeune encore. Il faut jeter les yeux sur la France, sur l'Angleterre, & sur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne.

CHAPITRE L.

État de la France, & de l'Angleterre, pendant le douzième siècle, jusqu'au règne de saint Louis, de Jean-sans-terre & de Henri III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape Innocent III joue les rois de France & d'Angleterre.

Le gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, & les lois de la chevalerie partout à-peu-près les mêmes. Il était sur-tout établi dans l'empire, en France, en Angleterre, en Espagne, par les lois des fiefs; que si le seigneur d'un fief disait à son homme lige: « Venez-vous-en avec moi, car » je veux guerroyer le roi monseigneur qui me dénie » justice: » l'homme lige devait d'abord aller trouver le roi; & lui demander s'il était vrai qu'il eût refusé justice à ce seigneur: en cas de refus, l'homme lige devait marcher contre le roi, au service de ce seigneur, le nombre de jours prescrits, ou perdre son Gouvernement féodal.

Digitized by Google

fief. Un tel règlement pouvait être intitulé : *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

1158. L'empereur Frédéric Barberousse abolit cette loi établie par l'usage, & l'usage l'a conservée malgré lui dans l'empire, toutes les fois que les grands vassaux ont été assez puissans pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France jusqu'au temps de l'extinction de la maison de Bourgogne. Le gouvernement féodal fit bientôt place en Angleterre à la liberté ; il a cédé en Espagne au pouvoir absolu.

Dans les premiers temps de la race de Hugues, nommée improprement Capétienne, du sobriquet donné à ce roi, tous les petits vassaux combattaient contre les grands, & les rois avaient souvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates danois, qui régnait en Normandie & en Angleterre, favorisait toujours ce désordre. C'est ce qui fit que Louis-le-gros eut tant de peine à soumettre un sire de Couci, un baron de Corbeil, un sire de Mont-lhéri, un sire du village de Puiset, un seigneur de Baudouin, de Châteaufort : on ne voit pas même qu'il ait osé & pu faire condamner à mort ces vassaux. Les choses sont bien changées en France.

L'Angleterre, dès le temps de Henri I, fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre, sous le roi Etienne, fils de Henri I, mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors sans le consentement & le secours de cette multitude de barons : & c'était, comme on l'a déjà vu, le règne de la confusion.

Digitized by Google

Le roi de France, Louis-le-jeune, acquit un grand domaine par un mariage; mais il le perdit par un divorce. Eléonore, sa femme, héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ces croisades illustres & malheureuses, elle se dédommagea des ennuis que lui causait, à ce qu'elle disait, un roi qu'elle traitait toujours de moine. Le roi fit casser son mariage sous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot, en répudiant sa femme, ne songent pas qu'alors un roi de France n'était pas assez puissant pour commettre une telle injustice. Mais ce divorce était un des plus grands objets du droit public que les historiens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut cassé à Beaugenci, par un concile d'évêques de France, sur le vain prétexte qu'Eléonore était arrière-cousine de Louis: encore fallut-il que des seigneurs gascons fissent serment que les deux époux étaient parens, comme si l'on ne pouvait connaître que par un serment une telle vérité. Il n'est que trop certain que ce mariage était nul par les lois superstitieuses de ces temps d'ignorance. Si le mariage était nul, les deux princesses qui en étaient nées étaient donc bâtardes; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très-légitimes. Le mariage d'Eléonore, leur mère, fut donc toujours réputé valide, malgré la décision du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité, mais la cassation, le divorce; & dans ce procès de divorce, le roi se garda bien d'accuser sa femme d'adultère:

Louis-le-jeune renonce à sa femme & à ses provinces.

1152.

Digitized by Google

ce fut proprement une répudiation en plein concile ; sur le plus frivole des motifs.

Il reste à savoir comment, selon la loi du christianisme, Eléonore & Louis pouvaient se remarier. Il est assez connu par saint Mathieu & par saint Luc, qu'un homme ne peut ni se marier après avoir répudié sa femme, ni épouser une répudiée. Cette loi est émanée expressément de la bouche du CHRIST, & cependant elle n'a jamais été observée. Que de sujets d'excommunications, d'interdits, de troubles & de guerres, si les papes alors avaient voulu se mêler d'une pareille affaire, dans laquelle ils sont entrés tant de fois !

Un descendant du conquérant Guillaume, Henri II, depuis roi d'Angleterre, déjà maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, moins difficile que Louis-le-jeune, crut pouvoir sans honte épouser une femme galante qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après, il fut roi d'Angleterre : & le roi de France en reçut l'hommage lige, qu'il eût voulu rendre au roi anglais pour tant d'états.

Le gouvernement féodal déplaisait également aux rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent presque de même, & presqu'en même temps, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le roi Louis-le-jeune donna des priviléges à toutes les villes de son domaine, à condition que chaque paroisse marcherait à l'armée, sous la bannière du saint de son église, comme les rois marchaient eux-mêmes sous la bannière de saint Denis.

Digitized by Google

Plusieurs serfs, alors affranchis, devinrent citoyens; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs échevins & leurs maires.

C'est vers les années 1137 & 1138, qu'il faut fixer cette époque du rétablissement de ce gouvernement municipal des cités & des bourgs. Henri II, roi d'Angleterre, donna les mêmes priviléges à plusieurs villes pour en tirer de l'argent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en usèrent à-peu-près de même en 1166.
Allemagne. Spire, par exemple, acheta le droit de se choisir des bourgmestres, malgré l'évêque qui s'y opposa. La liberté, naturelle aux hommes, renaquit du besoin d'argent où étaient les princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre servitude, en comparaison de ces villes d'Italie qui alors s'érigèrent en républiques.

L'Italie citérieure se formait sur le plan de l'ancienne Grèce. La plupart de ces grandes villes libres & confédérées semblaient devoir former une république respectable; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au pontife.

Le roi de France, Louis-le-jeune, ayant donné 1142.
l'exclusion à un de ses sujets, nommé Pierre-la-Châtre, pour l'évêché de Bourges, l'évêque, élu malgré lui,

Digitized by Google

& soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché : de-là suit une guerre civile ; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnaissant l'évêque, & en priant le pape de faire lever l'interdit.

Roi d'Angleterre qui renonce au droit de régale.

Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles avec l'église. Un des rois dont la mémoire est la plus respectée chez les Anglais, est Henri I, le troisième roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les lois de saint Edouard, que son père Guillaume-le-conquérant avait abrogées. Enfin, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans : droit que les rois de France ont conservé.

Il signa sur-tout une charte, remplie de priviléges qu'il accordait à la nation : première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. Guillaume-le-conquérant, son père, avait traité les Anglais en esclaves qu'il ne craignait pas. Si Henri, son fils, les ménagea tant, c'est qu'il en avait besoin. Il
1103. était cadet, il ravissait le sceptre à son aîné Robert. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais, tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en désistât, &

Digitized by Google

qu'il ſe contentât de l'hommage que les évêques lui faiſaient pour le temporel.

La France était exempte de ces troubles; la cérémonie de la croſſe n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois.

Il s'en fallait peu que les évêques anglais ne fuſſent princes temporels dans leurs évêchés: du moins les plus grands vaſſaux de la couronne ne les ſurpaſſaient pas en grandeur & en richeſſes. Sous Etienne, ſucceſſeur de Henri I, un évêque de Salisbury, nommé Roger, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaiſſait pour ſa femme, fait la guerre au roi ſon ſouverain; & dans un de ces châteaux, pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent. Si ce ſont des marcs, des demi-livres, c'eſt une ſomme exorbitante; ſi ce ſont des marques, des écus, c'eſt encore beaucoup dans un temps où l'eſpèce était ſi rare.

Après ce règne d'Etienne troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle face ſous Henri II, qui réuniſſait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Guienne avec l'Angleterre, excepté la Cornouaille, non encore ſoumiſe. Tout y était tranquille, lorſque ce bonheur fut troublé par la grande querelle du roi & de Thomas Becquet, qu'on appelle ſaint Thomas de Cantorbéry.

Hiſtoire de Thomas Becquet, ou ſaint Thomas de Cantorbéry.

Ce Thomas Becquet, avocat, élevé par le roi Henri II à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre &

Digitized by Google

légat du pape, devint l'ennemi de la première personne de l'état, dès qu'il fut la seconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il serait seulement privé de son bénéfice. Le roi indigné lui reprocha qu'un laïque en cas pareil étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime, que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque soutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entièrement indépendant. Le roi, dans un parlement, proposa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun sujet n'appelât au saint-siége, qu'aucun vassal & officier de la couronne ne fût excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du souverain; qu'enfin les crimes du clergé fussent soumis aux juges ordinaires. Tous les pairs séculiers passèrent ces propositions. Thomas Becquet les rejeta d'abord. Enfin il signa des lois si justes; mais il s'accusa auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'église, & promit de n'avoir plus de telles complaisances.

Accusé devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il était chancelier, il refusa de répondre, sous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la prison, comme séditieux, par les pairs ecclésiastiques & séculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver Louis-le-jeune, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Quand il fut en France, il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait: « Je vous dois, à la vérité, révérence comme » à mon roi; mais je vous dois châtiment comme à

Digitized by Google

» mon fils ſpirituel ». Il le menaçait dans ſa lettre d'être changé en bête comme Nabuchodonoſor, quoiqu'après tout il n'y eût pas un grand rapport entre Nabuchodonoſor & Henri II.

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans ſon devoir. Il prit, dans un de ſes voyages, Louis-le-jeune, ſon ſeigneur ſuzerain, pour arbitre : « Que l'archevêque, dit-il à » Louis en propres mots, agiſſe avec moi comme le » plus ſaint de ſes prédéceſſeurs en a uſé avec le » moindre des miens, & je ſerai ſatisfait ». Il ſe fit une paix ſimulée entre le roi & le prélat. Becquet revint donc en Angleterre; mais il n'y revint que pour excommunier tous les eccléſiaſtiques, évêques, chanoines, curés, qui s'étaient déclarés contre lui. Ils 1170. ſe plaignirent au roi, qui était alors en Normandie. Enfin Henri II, outré de colère, s'écria : « Eſt-il » poſſible qu'aucun de mes ſerviteurs ne me vengera » de ce brouillon de prêtre ? »

Ces paroles, plus qu'indiſcrètes, ſemblaient mettre le poignard à la main de quiconque croirait le ſervir en aſſaſſinant celui qui ne devait être puni que par les lois.

Quatre de ſes domeſtiques allèrent à Kenterbury, Thomas aſſaſſiné. que nous nommons Cantorbéry; ils aſſommèrent à 1170. coups de maſſue l'archevêque au pied de l'autel. Ainſi un homme qu'on aurait pu traiter en rebelle, devint un martyr; & le roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'hiſtoire ne dit point quelle juſtice on fit de ces

Digitized by Google

quatre assassins : il semble qu'on n'en ait fait que du roi.

On a déjà vu comme Adrien IV donna à Henri II la permission d'usurper l'Irlande. Le pape Alexandre III, successeur d'Adrien IV, confirma cette permission, à condition que le roi ferait serment qu'il n'avait jamais commandé cet assassinat, & qu'il irait pieds nus recevoir la discipline sur le tombeau de l'archevêque, par la main des chanoines. Il eût été bien grand de donner l'Irlande, si Henri avait eu le droit de s'en emparer, & le pape celui d'en disposer; mais il était plus grand de forcer un roi puissant & coupable à demander pardon de son crime.

Le pape donne l'Irlande au roi Henri, pourvu qu'il se fasse fouetter par pénitence.

1172. Le roi alla donc conquérir l'Irlande; c'était un pays sauvage qu'un comte de Pembroke avait déjà subjugué en partie avec douze cents hommes seulement. Ce comte de Pembroke voulait retenir sa conquête. Henri II, plus fort que lui, & muni d'une bulle du pape, s'empara aisément de tout. Ce pays est toujours resté sous la domination de l'Angleterre, mais inculte, pauvre & inutile, jusqu'à ce qu'enfin, dans le dix-huitième siècle, l'agriculture, les manufactures,
1174. les arts, les sciences, tout s'y est perfectionné; & l'Irlande, quoique subjuguée, est devenue une des plus florissantes provinces de l'Europe.

Henri II, contre lequel ses enfans se révoltaient, accomplit sa pénitence après avoir subjugué l'Irlande. Il renonça solennellement à tous les droits de la monarchie, qu'il avait soutenus contre Becquet. Les Anglais condamnent cette renonciation, & même sa

Digitized by Google

pénitence. Il ne devait certainement pas céder ſes droits, mais il devait ſe repentir d'un aſſaſſinat: l'intérêt du genre-humain demande un frein qui retienne les ſouverains, & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pu être, par une convention univerſelle, dans la main des papes, comme nous l'avons déjà remarqué. Ces premiers pontifes, en ne ſe mêlant des querelles temporelles que pour les appaiſer, en avertiſſant les rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réſervant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme des images de DIEU ſur la terre; mais les hommes ſont réduits à n'avoir pour leur défenſe que les lois & les mœurs de leurs pays: lois ſouvent mépriſées, & mœurs ſouvent corrompues.

Richard-cœur-de-lion.

L'Angleterre fut tranquille ſous Richard-cœur-de-lion, fils & ſucceſſeur de Henri II. Il fut malheureux par ſes croiſades, dont nous ferons bientôt mention; mais ſon pays ne le fut pas. Richard eut avec Philippe-Auguſte quelques-unes de ces guerres inévitables entre un ſuzerain & un vaſſal puiſſant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs états. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens comme des temps de contagion, qui dépeuplent des provinces ſans en changer les limites, les uſages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres, c'eſt que Richard enleva, dit-on, à Philippe-Auguſte ſon chartrier qui le ſuivait par-tout; il contenait un détail des revenus du prince, une liſte de ſes vaſſaux,

Digitized by Google

un état des ſerfs & des affranchis. On ajoute que le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier, dans lequel ſes droits furent plutôt augmentés que diminués. Il n'eſt guère vraiſemblable que dans des expéditions militaires on porte ſes archives dans une charrette, comme du pain de munition. Mais que de choſes invraiſemblables nous diſent les hiſtoriens !

1194. Évêque portant les armes.

Un autre fait digne d'attention, c'eſt la captivité d'un évêque de Beauvais, pris les armes à la main par le roi Richard. Le pape Céleſtin III redemanda l'évêque. *Rendez-moi mon fils*, écrivit-il à Richard : le roi, en envoyant au pape la cuiraſſe de l'évêque, lui répondit par ces paroles de l'hiſtoire de Joſeph : « Reconnaiſſez-vous la tunique de votre fils ? »

Il faut obſerver encore à l'égard de cet évêque guerrier, que ſi les lois des fiefs n'obligeaient pas les évêques à ſe battre, elles les obligeaient pourtant d'amener leurs vaſſaux au rendez-vous des troupes.

Philippe-Auguſte ſaiſit le temporel des évêques d'Orléans & d'Auxerre, pour n'avoir pas rempli cet abus, devenu un devoir. Ces évêques condamnés commencèrent par mettre le royaume en interdit, & finirent par demander pardon.

Jean-ſans-terre. 1199.

Jean-ſans-terre, qui ſuccéda à Richard, devait être un très-grand terrien ; car à ſes grands domaines, il joignit la Bretagne qu'il uſurpa ſur le prince Artus, ſon neveu, à qui cette province était échue par ſa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas, il perdit tout ce qu'il avait, & devint

Digitized by Google

enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par s'emparer de la Bretagne, qui appartenait à son neveu Artus; il le prit dans un combat; il le fit enfermer dans la tour de Rouen, sans qu'on ait jamais pu savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa avec raison le roi Jean de la mort de son neveu.

Les pairs de France font le procès au roi d'Angleterre. Qui sont ces pairs?

Heureusement pour l'instruction de tous les rois, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les lois féodales, qui d'ailleurs faisaient naître tant de désordres, furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La comtesse de Bretagne, mère d'Artus, fit présenter à la cour des pairs de France une requête, signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergens d'armes. Le roi accusé envoya un évêque demander à Philippe-Auguste un sauf-conduit. *Qu'il vienne*, dit le roi, *il le peut. Y aura-t-il sûreté pour le retour?* demande l'évêque. *Oui, si le jugement des pairs le permet*, répondit le roi. L'accusé 1203.
n'ayant point comparu, les pairs de France le condamnèrent à mort, déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises & confisquées au roi. Mais qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort? ce n'était point les ecclésiastiques, lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eût alors à Paris un comte de Toulouse, & jamais on ne vit aucun acte de pairs signé par ces comtes. Baudouin IX, comte de Flandre,

Digitized by Google

était alors à Conſtantinople, où il briguait les débris de l'empire d'orient. Le comte de Champagne était mort, & la ſucceſſion était diſputée. C'était l'accuſé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'aſſemblée des pairs fut compoſée de hauts barons relevans immédiatement de la couronne. C'eſt un point très-important que nos hiſtoriens auraient dû examiner, au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille, & de s'appeſantir ſur les ſiéges de quelques châteaux qui n'exiſtent plus.

On ne peut douter que l'aſſemblée des pairs barons français, qui condamna le roi d'Angleterre, ne fût celle-là même qui était convoquée alors à Melun pour régler les lois féodales, *Stabilimentum feudorium*. Eudes, duc de Bourgogne, y préſidait ſous le roi Philippe-Auguſte. On voit encore au bas des chartes de cette aſſemblée les noms d'Hervé, comte de Nevers; de Renaud, comte de Boulogne; de Gaucher, comte de Saint-Paul; de Gui de Dampierre; &, ce qui eſt très-remarquable, on n'y trouve aucun grand officier de la couronne.

Philippe ſe mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi ſon vaſſal. Il paraît que le roi Jean était du naturel des rois tyrans & lâches. Il ſe laiſſa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & ſe retira en Angleterre, où il était haï & mépriſé. Il trouva d'abord quelque reſſource dans la fierté de la nation anglaiſe, indignée de voir ſon roi condamné en France; mais les barons d'Angleterre ſe laſsèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en ſavait

Digitized by Google

pas uſer. Pour comble de malheur, Jean ſe brouilla avec la cour de Rome pour un archevêque de Cantorbéry, que le pape voulait nommer de ſon autorité, malgré les lois.

Innocent III met l'Angleterre en interdit, & la donne au roi de France.

Innocent III, cet homme ſous lequel le ſaint-ſiége fut ſi formidable, mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les ſujets de Jean de lui obéir. Cette foudre eccléſiaſtique était en effet terrible, parce que le pape la remettait entre les mains de Philippe-Auguſte, auquel il transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel, l'aſſurant de la rémiſſion de tous ſes péchés, s'il réuſſiſſait à s'emparer de ce royaume. Il accorda même pour ce ſujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui allaient à la terre ſainte. Le roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenait pas au pape de donner des couronnes. Lui-même avait été excommunié quelques années auparavant, en 1199, & ſon royaume avait auſſi été mis en interdit par ce même pape Innocent III, parce qu'il avait voulu changer de femme. Il avait déclaré alors les cenſures de Rome inſolentes & abuſives; il avait ſaiſi le temporel de tout évêque & de tout prêtre aſſez mauvais français pour obéir au pape. Il penſa tout différemment quand il ſe vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Alors il reprit ſa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications, & ne ſongea qu'à exécuter la ſentence de Rome. Il employa une année à faire conſtruire dix-ſept cents vaiſſeaux (c'eſt-à-dire, mille-ſept cents grandes barques), & à préparer la plus belle armée

Digitized by Google

qu'on eût jamais vue en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi Jean, valait au roi Philippe encore une autre armée. Philippe-Auguſte était prêt de partir ; & Jean, de ſon côté, faiſait un dernier effort pour le recevoir. Tout haï qu'il était d'une partie de la nation, l'éternelle émulation des Anglais contre la France, l'indignation contre le procédé du pape, les prérogatives de la couronne, toujours puiſſantes, lui donnèrent enfin pour quelques ſemaines une armée de près de ſoixante mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança juſqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avait jugé en France, & qui devait le détrôner en Angleterre.

L'Europe s'attendait donc à une bataille déciſive entre les deux rois, lorſque le pape les joua tous deux, & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à Philippe-Auguſte. Un ſous-diacre, ſon domeſtique, nommé Pandolfe, légat en France & en Angleterre, conſomma cette ſingulière négociation. Il paſſe à Douvres, ſous prétexte de négocier avec les barons
1213. en faveur du roi de France. Il voit le roi Jean : « Vous » êtes perdu, lui dit-il : l'armée françaiſe va mettre » à la voile, la vôtre va vous abandonner : vous » n'avez qu'une reſſource, c'eſt de vous en rapporter » entièrement au ſaint-ſiége ». Jean y conſentit, & en fit ſerment, & ſeize barons jurèrent la même choſe ſur l'ame du roi. Étrange ſerment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne ſavaient pas qu'on leur propoſerait. L'artificieux Italien intimida tellement le prince, diſpoſa ſi bien les barons, qu'enfin, le 15 mai

Digitized by Google

mai 1213, dans la maiſon des chevaliers du temple, au faubourg de Douvres, le roi à genoux, mettant ſes mains entre celles du légat, prononça ces paroles :

« Moi Jean, par la grace de DIEU, roi d'Angle- » terre & ſeigneur d'Hibernie, pour l'expiation de » mes péchés, de ma pure volonté, & de l'avis de » mes barons, je donne à l'égliſe de Rome, au pape » Innocent & à ſes ſucceſſeurs, les royaumes d'An- » gleterre & d'Irlande, avec tous leurs droits : je les » tiendrai comme vaſſal du pape : je ſerai fidèle à » DIEU, à l'égliſe romaine, au pape mon ſeigneur & » à ſes ſucceſſeurs légitimement élus. Je m'oblige de » lui payer une redevance de mille marcs d'argent par » an ; ſavoir, ſept cents pour le royaume d'Angle- » terre, & trois cents pour l'Hibernie ».

Angleterre cédée ſolennellement au pape.

C'était beaucoup dans un pays qui avait alors très-peu d'argent, & dans lequel on ne frappait aucune monnaie d'or.

Alors on mit de l'argent entre les mains du légat, comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne & le ſceptre. Le diacre italien foula l'argent aux pieds, & garda la couronne & le ſceptre cinq jours. Il rendit enſuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape, leur commun maître.

Philippe-Auguſte n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour ſe mettre en mer. Le légat revient à lui pour lui apprendre qu'il ne lui eſt plus permis d'attaquer l'Angleterre, devenue fief de l'égliſe romaine, & que le roi Jean eſt ſous la protection de Rome.

Rome ſe moque de Philippe-Auguſte.

Digitized by Google

Le préſent que le pape avait fait de l'Angleterre à Philippe, pouvait alors lui devenir funeſte. Un autre excommunié, neveu du roi Jean, s'était ligué avec lui pour s'oppoſer à la France, qui devenait trop à craindre. Cet excommunié était l'empereur Othon IV, qui diſputait à la fois l'empire au jeune Frédéric II, fils de Henri VI, & l'Italie au pape. C'eſt le ſeul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en perſonne contre un roi de France.

CHAPITRE LI.

D'Othon IV & de Philippe-Auguſte, au treizième ſiècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, juſqu'à la mort de Louis VIII, père de ſaint Louis. Puiſſance ſingulière de la cour de Rome : pénitence plus ſingulière de Louis VIII, &c.

QUOIQUE le ſyſtême de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers temps, cependant il paraît qu'on s'eſt réuni toujours autant qu'on a pu contre les puiſſances prépondérantes. L'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas armèrent contre Philippe-Auguſte, ainſi que nous les avons vu ſe réunir contre Louis XIV. Ferrand, comte de Flandre, ſe joignit à l'empereur Othon IV. Il était vaſſal de Philippe; mais c'était par cette raiſon même qu'il ſe déclara contre lui, auſſi-bien que le comte de Boulogne. Ainſi Philippe, pour avoir voulu accepter le préſent du

Digitized by Google

pape, se mit au point d'être opprimé. Sa fortune & son courage le firent sortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais méritée un roi de France.

Entre Lille & Tournay est un petit village, nommé Bouvines, près duquel Othon IV, à la tête d'une armée, qu'on dit forte de plus de cent mille combattans, vint attaquer le roi qui n'en avait guère que la moitié. On commençait alors à se servir d'arbalètes. Cette arme était en usage à la fin du douzième siècle. Mais ce qui décidait d'une journée, c'était cette pesante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complète du chevalier était une prérogative d'honneur, à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre; il ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être blessé au visage, quand il levait la visière de son casque; ou dans le flanc, au défaut de la cuirasse, quand il était abattu, & qu'on avait levé sa chemise de mailles; enfin sous les aisselles, quand il levait le bras. 1215.

Il y avait encore des troupes de cavalerie, tirées du corps des communes, moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes défensives à son gré, & les offensives étaient l'épée, la flèche, la massue, la fronde.

Armée du roi commandée par un évêque.

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de Philippe-Auguste : il s'appelait Guerin, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais, si long-temps prisonnier du roi Richard d'Angleterre, se trouva aussi à cette bataille. Il s'y servit toujours d'une massue, disant qu'il serait irré-

Digitized by Google

gulier, s'il versait le sang humain. On ne sait point comment l'empereur & le roi disposèrent leurs troupes. Philippe, avant le combat, fit chanter le psaume *Exurgat Deus, & dissipentur inimici ejus :* comme si Othon avait combattu contre DIEU. Auparavant, les Français chantaient des vers en l'honneur de Charlemagne & de Roland. L'étendard impérial d'Othon était sur quatre roues. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint, & sur le dragon s'élevait un aigle de bois doré. L'étendard royal de France était un bâton doré avec un drapeau de soie blanche, semé de fleurs de lys : ce qui n'avait été long-temps qu'une imagination de peintre, commençait à servir d'armoiries aux rois de France. D'anciennes couronnes des rois lombards, dont on voit des estampes fidelles dans Muratori, sont surmontées de cet ornement, qui n'est autre chose que le fer d'une lance lié avec deux autres fers recourbés, une vraie hallebarde.

Outre l'étendard royal, Philippe-Auguste fit porter l'oriflamme de Saint-Denis. Lorsque le roi était en danger, on haussait & baissait l'un ou l'autre de ces étendards. Chaque chevalier avait aussi le sien, & les grands chevaliers faisaient porter un autre drapeau, qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière, si honorable, était pourtant commun aux drapeaux de l'infanterie, presque toute composée de serfs. Le cri de guerre des Français était *mon joie saint Denis.* Le cri des Allemands était *Kyrie, eleison.*

Une preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guère d'autre risque que d'être démontés, &

Digitized by Google

n'étaient blessés que par un très-grand hasard, c'est que le roi Philippe-Auguste, renversé de son cheval, fut long-temps entouré d'ennemis, & reçut des coups de toute espèce d'armes, sans verser une goutte de sang.

On raconte même qu'étant couché par terre, un soldat allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille, sinon Guillaume de Longchamp, qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil, adressé par la visière de son casque.

Un seul chevalier tué dans la bataille.

On compte, du côté des Allemands, vingt-cinq chevaliers bannerets, & sept comtes de l'empire prisonniers, mais aucun de blessé.

L'empereur Othon perdit la bataille. On tua, dit-on, trente mille Allemands, nombre probablement exagéré. On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille, fut Jean d'Angleterre, dont l'empereur Othon semblait la dernière ressource. Cet empereur mourut bientôt après comme un pénitent. Il se faisait, dit-on, fouler aux pieds de ses garçons de cuisine, & fouetter par des moines, selon l'opinion des princes de ce temps-là, qui pensaient expier, par quelques coups de discipline, le sang de tant de milliers d'hommes. 1218.

Il n'est point vrai, comme tant d'auteurs l'ont

Digitized by Google

écrit, que Philippe reçut, le jour de la victoire de Bouvines, la nouvelle d'une autre bataille gagnée par son fils Louis VIII contre le roi Jean. Au contraire, Jean avait eu quelques succès en Poitou; mais destitué du secours de ses alliés, il fit une trève avec Philippe. Il en avait besoin; ses propres sujets d'Angleterre devenaient ses plus grands ennemis; il était méprisé, parce qu'il s'était fait vassal de Rome. Les barons le
1215. forcèrent de signer cette fameuse charte qu'on appelle la *charte des libertés d'Angleterre.*

Grande charte. Le roi Jean se crut plus léſé, en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'était cru dégradé en se faisant sujet de Rome; il se plaignit de cette charte comme du plus grand affront fait à sa dignité: cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale? qu'à la mort d'un comte, son fils majeur, pour entrer en possession du fief, payera au roi cent marcs d'argent; & un baron, cent schellings; qu'aucun bailli du roi ne pourra prendre les chevaux des paysans, qu'en payant cinq sous par jour par cheval. Qu'on parcoure toute la charte, on trouvera seulement que les droits du genre-humain n'y ont pas été assez défendus; on verra que les communes qui portaient le plus grand fardeau, & qui rendaient les plus grands services, n'avaient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvait fleurir sans elles. Cependant Jean se plaignit; il demanda justice au pape, son nouveau souverain.

Ce pape Innocent III, qui avait excommunié le roi, excommunie alors les pairs d'Angleterre. Les

Digitized by Google

pairs outrés, font ce qu'avait fait ce même pontife : ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. Philippe-Auguſte, vainqueur de l'Allemagne, poſſeſſeur de preſque tous les états de Jean en France, appelé au royaume d'Angleterre, ſe conduiſit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander ſon fils Louis pour roi. Alors les légats de Rome vinrent lui repréſenter en vain que Jean était feudataire du ſaint-ſiége. Louis, de concert avec ſon père, lui parle ainſi en préſence du légat : « Monſieur, ſuis votre homme-» lige pour li fiefs que m'avez baillés en France ; » mais ne vos appartient de décider du fait du royaume » d'Angleterre ; & ſi le faites, me pourvoirai devant » mes pairs (*) ».

Après avoir parlé ainſi, il partit pour l'Angleterre, malgré les défenſes publiques de ſon père, qui le ſecourait en ſecret d'hommes & d'argent. Innocent III excommunia en vain le père & le fils. Les évêques de France déclarèrent nulle l'excommunication du père. Remarquons pourtant qu'ils n'osèrent infirmer celle de Louis ; c'eſt-à-dire, qu'ils avouaient que les papes avaient le droit d'excommunier les princes. Ils ne pouvaient diſputer ce droit aux papes, puiſqu'ils ſe l'arrogeaient eux-mêmes ; mais ils ſe réſervaient encore celui de décider ſi l'excommunication du pape était juſte ou injuſte. Les princes étaient alors bien malheureux, expoſés ſans ceſſe à l'excommunication

Louis VIII va conquérir l'Angleterre. 1216.

(*) C'eſt une grande preuve que la pairie décidait alors de toutes les grandes affaires.

Digitized by Google

chez eux & à Rome ; mais les peuples étaient plus malheureux encore : l'anathême retombait toujours sur eux, & la guerre les dépouillait.

Le fils de Philippe-Auguste fut reconnu roi solennellement dans Londres. Il ne laissa pas d'envoyer des ambassadeurs plaider sa cause devant le pape. Ce pontife jouissait de l'honneur qu'avait autrefois le sénat romain, d'être juge des rois. Il mourut avant de rendre son arrêt définitif.

1216.

Mort de Jean-sans-terre.

Jean-sans-terre, errant de ville en ville dans son pays, mourut dans le même temps, abandonné de tout le monde, dans un bourg de la province de Norfolk. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée : un roi de France ne la garda pas.

Louis VIII, après la mort de Jean d'Angleterre, du vivant même de Philippe-Auguste, fut obligé de sortir de ce même pays qui l'avait demandé pour roi ; &, au lieu de défendre sa conquête, il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeait alors, en exécution des sentences de Rome.

Louis VIII abandonne l'Angleterre.

Il ne régna qu'une seule année en Angleterre : les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi Henri III, dont ils n'étaient pas encore mécontens, le trône qu'ils avaient ôté à Jean, père de ce Henri III. Ainsi Louis ne fut que l'instrument dont ils s'étaient servis pour se venger de leur monarque. Le légat de Rome, qui était à Londres, régla en maître les conditions auxquelles Louis sortit d'Angleterre. Ce légat, l'ayant excommunié pour avoir osé régner à Londres malgré

Digitized by Google

le pape, lui imposa pour pénitence de payer à Rome le dixième des deux années de ses revenus. Ses officiers furent taxés au vingtième ; & les chapelains qui l'avaient accompagné furent obligés d'aller demander à Rome leur absolution. Ils firent le voyage ; on leur ordonna d'aller se présenter dans Paris à la porte de la cathédrale, aux quatre grandes fêtes, nus pieds & en chemise, tenant en main des verges dont les chanoines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut, dit-on, accomplie. Excommunié, & ses chapelains fouettés.

Cette scène incroyable se passait pourtant sous un roi habile & courageux, sous Philippe-Auguste, qui souffrait cette humiliation de son fils & de sa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieusement sa carrière illustre. Il avait augmenté son royaume de la Normandie, du Maine, du Poitou : le reste des biens appartenans à l'Angleterre était encore défendu par beaucoup de seigneurs. 1225.

Du temps de Louis VIII, une partie de la Guienne était française ; l'autre était anglaise. Il n'y eut alors rien de grand ni de décisif.

Le testament de Louis VIII mérite seulement quelque attention. Il légue cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume. Les chrétiens, pour fruit de leurs croisades, ne remportèrent enfin que la lèpre. Il faut que le peu d'usage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux ; car on voit, par le même testament, que le roi lègue cent livres de Testament de Louis VIII. 1225.

Digitized By Google

compte à deux cents hôtels-Dieu. Le legs que fit Louis VIII de trente mille livres une fois payées à ſon épouſe, la célèbre Blanche de Caſtille, revenait à cinq cent quarante mille livres d'aujourd'hui. J'inſiſte ſouvent ſur ce prix des monnaies; c'eſt, ce me ſemble, le pouls d'un état, & une manière aſſez sûre de reconnaître ſes forces. Par exemple, il eſt clair que Philippe-Auguſte fut le plus puiſſant prince de ſon temps, ſi, indépendamment des pierreries qu'il laiſſa, les ſommes ſpécifiées dans ſon teſtament montent à près de neuf cent mille marcs d'argent de huit onces, qui valent à préſent environ quarante-neuf millions de notre monnaie, à cinquante-quatre livres dix-neuf ſols le marc d'argent fin. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur de calcul dans ce teſtament: il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'un roi de France, qui n'avait de revenu que celui de ſes domaines particuliers, ait pu laiſſer alors une ſomme ſi conſidérable. La puiſſance de tous les rois de l'Europe conſiſtait alors à voir marcher un grand nombre de vaſſaux ſous leurs ordres, & non à poſſéder aſſez de tréſors pour les aſſervir.

Conte ridicule d'une fille.

C'eſt ici le lieu de relever un étrange conte que font tous nos hiſtoriens. Ils diſent que Louis VIII étant au lit de la mort, les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'uſage des femmes; qu'ils mirent dans ſon lit une jeune fille, mais que le roi la chaſſa, aimant mieux mourir, diſent-ils, que de commettre un péché mortel. Le père Daniel, dans ſon hiſtoire de France, a fait graver cette aven-

Digitized by Google

ture à la tête de la vie de Louis VIII, comme le plus bel exploit de ce prince.

Cette fable a été appliquée à plusieurs autres monarques. Elle n'est, comme tous les autres contes de ce temps-là, que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait savoir aujourd'hui que la jouissance d'une fille n'est point un remède pour un malade; &, après tout, si Louis VIII n'avait pu échapper que par cet expédient, il avait Blanche, sa femme, qui était fort belle, & en état de lui sauver la vie. Le jésuite Daniel prétend donc que Louis VIII mourut glorieusement, en ne satisfaisant pas la nature, & en combattant les hérétiques. Il est vrai qu'avant sa mort il alla en Languedoc pour s'emparer d'une partie du comté de Toulouse que le jeune Amauri, comte de Montfort, fils de l'usurpateur, lui vendit. Mais acheter un pays d'un homme à qui ce pays n'appartient pas, est-ce là combattre pour la foi? Un esprit juste, en lisant l'histoire, n'est presque occupé qu'à la réfuter.

Digitized by Google

CHAPITRE LII.

De l'empereur Frédéric II ; de ſes querelles avec les papes, & de l'empire allemand. Des accuſations contre Frédéric II. Du livre de tribus Impoſtoribus. *Du concile général de Lyon, &c.*

VERS le commencement du treizième ſiècle, tandis que Philippe-Auguſte régnait encore, que Jean-ſans-terre était dépouillé par Louis VIII; qu'après la mort de Jean & de Philippe-Auguſte, Louis VIII, chaſſé d'Angleterre, régnait en France, & laiſſait l'Angleterre à Henri III : dans ces temps, dis-je, les croiſades, les perſécutions contre les Albigeois épuiſaient toujours l'Europe. L'empereur Frédéric II faiſait ſaigner les plaies mal fermées de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne impériale & de la mître de Rome, les factions des Guelfes & des Gibelins, les haines des Allemands & des Italiens troublaient le monde plus que jamais. Frédéric II, fils de Henri VI, & neveu de l'empereur Philippe, jouiſſait de l'empire qu'Othon IV, ſon compétiteur, avait abandonné avant de mourir.

Les empereurs étaient alors bien plus puiſſans que les rois de France; car outre la Suabe & les grandes terres que Frédéric poſſédait en Allemagne, il avait auſſi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue poſſeſſion des empereurs;

Digitized by Google

mais cette liberté, dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, reſpectait peu la poſſeſſion des Céſars allemands. A cette époque d'anarchie & d'oppreſſion qui déſola ſi long-temps l'Allemagne, le brigandage s'était tellement accru, que les ſeigneurs comptaient parmi leurs droits celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires, & de faire de la fauſſe monnaie. Frédéric II les contraignit, dans la diète d'Egra, de faire ſerment de ne plus exercer de pareils droits; & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ſes prédéceſſeurs s'étaient attribué, de s'emparer de toute la dépouille des évêques, à leur décès. Cette rapine était alors autoriſée par-tout, & même en Angleterre.

Droit de vol. 1219.

Les uſages les plus ridicules & les plus barbares étaient alors établis. Les ſeigneurs avaient imaginé le droit de cuiſſage, de markette, de prélibation; c'était celui de coucher, la première nuit, avec les nouvelles mariées, leurs vaſſales roturières. Des évêques, des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons; & quelques-uns ſe ſont fait payer, au dernier ſiècle, par leurs ſujets, la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Ecoſſe, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà les mœurs qui regnaient dans le temps des croiſades.

Droit de cuiſſage.

L'Italie était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuſe. La querelle de l'empire & du ſacerdoce avait produit les factions Guelfe & Gibeline, qui diviſaient les villes & les familles.

Milan, Breſcia, Mantoue, Vicence, Padoue,

Digitized by Google

Trévize, Ferrare, & presque toutes les villes de la Romagne, sous la protection du pape, étaient liguées entre elles contre l'empereur.

Il avait pour lui Crémone, Bergame, Modène, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions Guelfe & Gibeline. L'Italie était le théâtre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles qui, en aiguisant les esprits & les courages, n'accoutumaient que trop les nouveaux potentats italiens à l'assassinat & à l'empoisonnement.

Frédéric II était né en Italie : il aimait ce climat agréable, & ne pouvait souffrir ni le pays ni les mœurs de l'Allemagne, dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux Césars. Cela seul eût pu changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes. Il employa tour-à-tour la souplesse & la violence, & le saint-siége le combattit avec les mêmes armes.

Honorius III & Grégoire IX ne peuvent d'abord lui résister qu'en l'éloignant, & l'envoyant faire la guerre dans la terre sainte (*). Tel était le préjugé du temps, que l'empereur fut obligé de se vouer à cette entreprise, de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique; & par politique il différa le voyage.

Frédéric II excommunié. Grégoire IX l'excommunie selon l'usage ordinaire.

(*) Voyez le chapitre des croisades.

Digitized by Google

Frédéric part; & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait une contre lui dans Rome. Il revient, après avoir négocié avec les soudans, se battre contre le saint-siége. Il trouve dans le territoire de Capoue son propre beau-père, Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, à la tête des soldats du pontife, qui portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les gibelins de l'empereur portaient le signe de la croix, & les croix mirent bientôt les clefs en fuite.

Il ne restait guère alors d'autre ressource à Grégoire IX, que de soulever Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II, contre son père, ainsi que Grégoire VII, Urbain II & Paschal II avaient armé les enfans de Henri IV. Mais Frédéric, plus heureux que Henri IV, se saisit de son fils rebelle, le dépose 1235.
dans la célèbre diète de Maïence, & le condamne à une prison perpétuelle.

Il était plus aisé à Frédéric II de faire condamner son fils dans une diète d'Allemagne, que d'obtenir de l'argent & des troupes de cette diète, pour aller subjuguer l'Italie. Il eut toujours assez de forces pour l'ensanglanter, & jamais assez pour l'asservir. Les Guelfes, ces partisans de la papauté, & encore plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des Gibelins, partisans de l'empire.

La Sardaigne était encore un sujet de guerre entre l'empire & le sacerdoce, & par conséquent d'excommunications. L'empereur s'empara de presque toute 1238.
l'île. Alors Grégoire IX accusa publiquement Fré-

Digitized by Google

Prétendu livre des trois imposteurs.

dérie II d'incrédulité. « Nous avons des preuves, » dit-il dans sa lettre circulaire, du premier juillet » 1239, qu'il dit publiquement que l'univers a été » trompé par trois imposteurs, MOÏSE, JÉSUS-CHRIST » & MAHOMET. Mais il place JÉSUS-CHRIST fort au- » dessous des autres; car il dit qu'ils ont vécu pleins » de gloire, & que l'autre n'a été qu'un homme de » la lie du peuple, qui prêchait à ses pareils. L'em- » pereur, ajoute-t-il, soutient qu'un DIEU unique » & créateur ne peut être né d'une femme, & sur- » tout d'une vierge ». C'est sur cette lettre du pape Grégoire IX, qu'on crut dès ce temps-là qu'il y avait un livre intitulé, *de tribus Impostoribus :* on a cherché ce livre de siècle en siècle, & on ne l'a jamais trouvé (*).

Ces accusations, qui n'avaient rien de commun avec la Sardaigne, n'empêchèrent pas que l'empereur ne la gardât: les divisions entre Frédéric & le saint-siége n'eurent jamais la religion pour objet; & cependant les papes l'excommuniaient, publiaient contre lui des croisades, & le déposaient. Un cardinal, nommé Jacques, évêque de Palestrine, apporta en France au jeune Louis IX des lettres de ce pape Grégoire, par lesquelles sa sainteté, ayant déposé Frédéric II, transférait de son autorité l'empire à Robert, comte d'Artois, frère du jeune roi de France. C'était mal prendre son temps: la France & l'Angleterre étaient en guerre: les barons de France, soulevés

(*) On en a fait de nos jours sous le même titre.

dans

Digitized by Google

dans la minorité de Louis, étaient encore puiſſans dans ſa majorité. On prétend qu'ils répondirent « qu'un » frère d'un roi de France n'avait pas beſoin d'un » empire, & que le pape avait moins de religion que » Frédéric II ». Une telle réponſe eſt trop peu vraiſemblable pour être vraie.

Rien ne fait mieux connaître les mœurs & les uſages de ce temps, que ce qui ſe paſſa au ſujet de cette demande du pape.

S. Louis ſollicité en vain par les papes de favoriſer leurs prétentions.

Il s'adreſſa aux moines de Cîteaux, chez leſquels il ſavait que ſaint Louis devait venir en pélerinage avec ſa mère. Il écrivit au chapitre : « Conjurez le roi qu'il » prenne la protection du pape contre le fils de Satan » Frédéric; il eſt néceſſaire que le roi me reçoive » dans ſon royaume, comme Alexandre III y fut reçu » contre la perſécution de Frédéric I, & ſaint Tho» mas de Cantorbéry contre celle de Henri II, roi » d'Angleterre ».

Le roi alla en effet à Cîteaux, où il fut reçu par cinq cents moines qui le conduiſirent au chapitre : là ils ſe mirent tous à genoux devant lui, &, les mains jointes, le prièrent de laiſſer paſſer le pape en France. Louis ſe mit auſſi à genoux devant les moines, leur promit de défendre l'égliſe; mais il leur dit expreſſément, « qu'il ne pouvait recevoir le pape ſans le con» ſentement des barons du royaume, dont un roi de » France devait ſuivre les avis ». Grégoire meurt; mais l'eſprit de Rome vit toujours. Innocent IV, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, devient néceſſairement ſon ennemi dès qu'il eſt ſouverain pon-

Digitized by Google

tife. Il fallait, à quelque prix que ce fût, affaiblir la puiſſance impériale en Italie, & réparer la faute qu'avait faite Jean XII d'appeler à Rome les Allemands.

Innocent IV dépoſe l'empereur Frédéric II.

Innocent IV, après bien des négociations inutiles, aſſemble dans Lyon ce fameux concile, qui a cette inſcription encore aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : « Treizième concile général, premier » de Lyon. Frédéric II y eſt déclaré ennemi de l'égliſe, » & privé du ſiége impérial ».

Il ſemble bien hardi de dépoſer un empereur dans une ville impériale ; mais Lyon était ſous la protection de la France, & ſes archevêques s'étaient emparés des droits régaliens. Frédéric II ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour le défendre.

Le pape, qui ſe conſtituait juge à la tête du concile, fit auſſi la fonction de ſon propre avocat ; & après avoir beaucoup inſiſté ſur les droits temporels de Naples & de Sicile, ſur le patrimoine de la comteſſe Mathilde, il accuſa Frédéric d'avoir fait la paix avec les mahométans, d'avoir eu des concubines mahométanes, de ne pas croire en JÉSUS-CHRIST, & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule ? & comment dans ces ſiècles pouvait-on former ſi ſouvent de telles accuſations ? Les papes Jean XII, Etienne VIII, & les empereurs Frédéric I, Frédéric II, le chancelier des Vignes, Mainfroy, régent de Naples, beaucoup d'autres eſſuyèrent cette imputation. Les ambaſſadeurs de

Accuſations abſurdes contre Frédéric.

Digitized by Google

l'empereur parlèrent en ſa faveur avec fermeté, & accusèrent le pape à leur tour de rapine & d'uſure. Il y avait à ce concile des ambaſſadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci ſe plaignirent bien autant des papes, que le pape ſe plaignit de l'empereur. « Vous » tirez par vos Italiens, dirent-ils, plus de ſoixante » mille marcs par an du royaume d'Angleterre; vous » nous avez en dernier lieu envoyé un légat qui a » donné tous les bénéfices à des Italiens. Il extorque » de tous les religieux des taxes exceſſives, & il ex- » communie quiconque ſe plaint de ſes vexations. » Remédiez-y promptement; car nous ne ſouffrirons » pas plus long-temps ces avanies ».

Accuſations différentes contre la cour de Rome.

Le pape rougit, ne répondit rien, & prononça la dépoſition de l'empereur. Il eſt très à remarquer qu'il fulmina cette ſentence, non pas, dit-il, de l'approbation du concile, mais en préſence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent enſuite. Une partie ſigna l'arrêt, une autre partie ſortit en gémiſſant.

N'oublions pas que dans ce concile le pape demanda un ſubſide à tous les eccléſiaſtiques. Tous gardèrent le ſilence, aucun ne parla, ni pour approuver, ni pour rejeter le ſubſide, excepté un anglais, nommé Meſpham, doyen de Lincoln. Il oſa dire que le pape rançonnait trop l'égliſe. Le pape le dépoſa de ſa ſeule autorité, & les eccléſiaſtiques ſe turent. Innocent IV parlait donc & agiſſait en ſouverain de l'égliſe, & on le ſouffrait.

Deſpotiſme du pape ſur le clergé.

Frédéric II ne ſouffrit pas du moins que l'évêque

Juſte colère de l'empereur.

Digitized by Google

de Rome agît en ſouverain des rois. Cet empereur était à Turin, qui n'appartenait point encore à la maiſon de Savoie. C'était un fief de l'empire, gouverné par le marquis de Suze. Il demanda une caſſette : on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. « Ce pape & ce concile, dit-il, ne me l'ont pas » ravie ; & avant qu'on m'en dépouille, il y aura bien » du ſang répandu ». Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de ſon fameux chancelier, Pierre des Vignes, tant accuſé d'avoir compoſé le livre des *Trois Impoſteurs* : « Je ne ſuis pas le premier, diſait-il dans ſes » lettres, que le clergé ait ainſi indignement traité, & » je ne ſerai pas le dernier. Vous en êtes cauſe, en » obéiſſant à ces hypocrites, dont vous connaiſſez » l'ambition ſans bornes. Combien, ſi vous vouliez, » découvririez-vous dans la cour de Rome, d'infa- » mies qui font frémir la pudeur ? Livrés au ſiècle, » enivrés de délices, l'excès de leurs richeſſes étouffe » en eux tout ſentiment de religion. C'eſt une œuvre » de charité de leur ôter ces richeſſes pernicieuſes qui » les accablent ; & c'eſt à quoi vous devez travailler » tous avec moi ».

Cependant le pape, ayant déclaré l'empire vacant, écrivit à ſept princes ou évêques : c'étaient les ducs de Bavière, de Saxe, d'Autriche & de Brabant, les archevêques de Saltzbourg, de Cologne & de Maïence. Voilà ce qui a fait croire que ſept électeurs étaient alors ſolennellement établis. Mais les autres princes de l'empire & les autres évêques prétendaient auſſi avoir le même droit.

Digitized by Google

Les empereurs & les papes tâchaient ainſi de ſe faire dépoſer mutuellement. Leur grande politique conſiſtait à exciter des guerres civiles.

Rome arme ſouvent les fils contre les pères.

On avait déjà élu roi des Romains en Allemagne Conrad, fils de Frédéric II; mais il fallait, pour plaire au pape, choiſir un autre empereur. Ce nouveau Céſar ne fut choiſi ni par les ducs de Saxe ou de Brabant, ou de Bavière, ou d'Autriche, ni par aucun prince de l'empire. Les évêques de Strasbourg, de Vurtzbourg, de Spire, de Metz, avec ceux de Maïence, de Cologne & de Trèves, créèrent cet empereur. Ils choiſirent un landgrave de Thuringe, qu'on appela le roi des prêtres.

Croiſade contre l'empereur.

Quel étrange empereur de Rome qu'un landgrave qui recevait la couronne ſeulement de quelques évêques de ſon pays! Alors le pape fait renouveler la croiſade contre Frédéric. Elle était prêchée par les frères prêcheurs, que nous appelons dominicains, & par les frères mineurs, que nous appelons cordeliers ou franciſcains. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe (*). Le ſaint-père ne s'en tint pas à ces meſures: il ménagea des conſpirations contre la vie d'un empereur qui ſavait réſiſter aux conciles, aux moines, aux croiſades; du moins l'empereur ſe plaignit que le pape ſuſcitait des aſſaſſins contre lui; & le pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté

(*) Voyez le chapitre des ordres religieux.

Digitized by Google

de faire un Céſar, en firent encore un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne ſur l'empire romain ne ſervit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes évêques, qui éliſaient des empereurs, ſe diviſèrent entre eux : leur comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

1249. Frédéric II avait à combattre les papes depuis l'extrémité de la Sicile juſqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que ſon médecin, ſéduit par Innocent IV, voulait l'empoiſonner. Le fait me paraît douteux; mais dans les doutes que fait naître l'hiſtoire de ces temps, il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

Frédéric, voyant avec horreur qu'il lui était impoſſible de confier ſa vie à des chrétiens, fut obligé de prendre des mahométans pour ſa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, ſon bâtard, qui l'étouffa, dit-on, dans ſa dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur, roi de Sicile dès le berceau, ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jéruſalem, & celle des Céſars cinquante-quatre ans (puiſqu'il
1250 avait été déclaré roi des Romains, en 1196), mourut âgé de cinquante-ſept ans dans le royaume de Naples, & laiſſa le monde auſſi troublé à ſa mort qu'à ſa naiſſance. Malgré tant de troubles, ſes royaumes de Naples & de Sicile furent embellis & policés par ſes ſoins : il y bâtit des villes, y fonda des univerſités, y fit fleurir un peu les lettres. La langue italienne commen-

Digitized by Google

çait à ſe former alors; c'était un compoſé de la langue romance & du latin. On a des vers de Frédéric II en cette langue. Mais les traverſes qu'il eſſuya, nuiſirent aux ſciences autant qu'à ſes deſſeins.

Depuis la mort de Frédéric II juſqu'en 1268, l'Allemagne fut ſans chef, non comme l'avait été la Grèce, l'ancienne Gaule, l'ancienne Germanie, & l'Italie avant qu'elle fût ſoumiſe aux Romains : l'Allemagne ne fut ni une république, ni un pays partagé entre pluſieurs ſouverains, mais un corps ſans tête, dont les membres ſe déchiraient.

C'était une belle occaſion pour les papes; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Breſcia, Crémone, Mantoue & beaucoup de petites villes. Il eût fallu alors un pape guerrier pour les reprendre; mais rarement un pape eut ce caractère. Ils ébranlaient, à la vérité, le monde avec leurs bulles : ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape Innocent IV déclara de ſa propre autorité Haquin, roi de Norwège, en le faiſant enfant légitime, de bâtard 1247.
qu'il était. Un légat du pape couronna ce roi Haquin, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & cinq cents marcs (ou marques) des égliſes de Norwège; ce qui était peut-être la moitié de l'argent comptant qui circulait dans un pays ſi peu riche.

Le même pape Innocent IV créa auſſi un certain Mendog roi de Lithuanie, mais roi relevant de Rome. « Nous recevons, dit-il dans ſa bulle du 15 juillet » 1251, ce nouveau royaume de Lithuanie au droit » & à la propriété de ſaint Pierre, vous prenant ſous

Digitized by Google

» notre protection, vous, votre femme & vos en-» fans ». C'était imiter en quelque sorte la grandeur de l'ancien sénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne fut pas cependant un royaume; elle ne put même encore être chrétienne que plus d'un siècle après.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux: il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainsi des états; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient se resaisir d'un village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

Voilà quelle était la situation des affaires de l'Europe: l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encore faible, l'Espagne partagée entre les chrétiens & les musulmans: ceux-ci entièrement chassés de l'Italie; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses rois; le gouvernement féodal établi partout; la chevalerie à la mode; les prêtres devenus princes & guerriers; une politique presqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il semblait que les pays de la communion romaine fussent une grande république dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs; & cette république, quoique divisée, s'était accordée long-temps dans les projets des croisades, qui ont produit de si grandes & de si infames actions, de nouveaux royaumes, de nouveaux établissemens, de nouvelles misères, & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire. Nous les avons déjà indiquées. Il est temps de peindre ces folies guerrières.

Digitized by Google

CHAPITRE LIII.

De l'Orient, au temps des Croisades, & de l'état de la Palestine.

Les religions durent toujours plus que les empires. Le mahométisme florissait, & l'empire des califes était détruit par la nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des sauvages, vivans de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaste que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guère mieux une histoire suivie que les loups & les tigres de leur pays. Ces peuples du nord firent de tout temps des invasions vers le midi. Ils se répandirent, vers le onzième siècle, du côté de la Moscovie. Ils inondèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes, sous les premiers successeurs de Mahomet, avaient soumis presque toute l'Asie mineure, la Syrie & la Perse; les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes. Commencemens des Turcs.

Un calife de la dynastie des Abassides, nommé Motassem, fils du grand Almamon, & petit-fils du

Digitized by Google

célèbre Aaron-al-Raſchild, protecteur comme eux de tous les arts, contemporain de notre Louis-le-débonnaire ou le faible, poſa les premières pierres de l'édifice ſous lequel ſes ſucceſſeurs furent enfin écraſés. Il fit venir une milice de Turcs pour ſa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à ſix cents Turcs à la ſolde de Motaſſem ſont l'origine de la puiſſance ottomane, qui a tout englouti, de l'Euphrate juſqu'au bout de la Grèce, & a de nos jours mis le ſiége devant Vienne. Cette milice turque, augmentée avec le temps, devint funeſte à ſes maîtres. De nouveaux Turcs arrivent, qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes Abaſſides de Bagdat perdirent bientôt la Syrie, l'Égypte, l'Afrique, que les califes Fatimites leur enlevèrent. Les Turcs dépouillèrent & Fatimites & Abaſſides.

Décadence des califes.

1050. Togrul-Beg, ou Orto-grul-Beg, de qui on fait deſcendre la race des Ottomans, entra dans Bagdat, à-peu-près comme tant d'empereurs ſont entrés dans Rome. Il ſe rendit maître de la ville & du calife, en ſe proſternant à ſes pieds. Orto-grul conduiſit le calife Caiem à ſon palais en tenant la bride de ſa mule; mais plus habile ou plus heureux que les empereurs allemands ne l'ont été dans Rome, il établit ſa puiſſance, & ne laiſſa au calife que le ſoin de commencer, le vendredi, les prières à la moſquée, & l'honneur d'inveſtir de leurs états tous les tyrans mahométans qui ſe faiſaient ſouverains.

Il faut ſe ſouvenir que, comme ces Turcomans

Digitized by Google

imitaient les Francs, les Normands & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient auſſi en ſe ſoumettant aux lois, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'eſt ainſi que d'autres Tartares en ont uſé avec les Chinois ; & c'eſt l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir ſur le barbare, quoique le plus fort.

Ainſi les califes n'étaient plus que les chefs de la religion, tels que le Dairi, pontife du Japon, qui commande en apparence aujourd'hui au Cubofama, & qui lui obéit en effet ; tels que le shérif de la Mecque, qui appelle le ſultan turc ſon vicaire ; tels enfin qu'étaient les papes ſous les rois lombards. Je ne compare point, ſans doute, la religion mahométane avec la chrétienne, je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puiſſans ſouverains de l'orient, tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat eſt tombé ſans retour, & les papes ſont peu à peu devenus de grands ſouverains, affermis, reſpectés de leurs voiſins, & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc, au temps de la première croiſade, un calife à Bagdat, qui donnait des inveſtitures, & un ſultan turc qui régnait. Pluſieurs autres uſurpateurs turcs & quelques Arabes étaient cantonnés en Perſe, dans l'Arabie, dans l'Aſie mineure. Tout était diviſé ; & c'eſt ce qui pouvait rendre les croiſades heureuſes. Mais tout était armé, & ces peuples devaient combattre ſur leur terrain avec un grand avantage.

L'empire de Conſtantinople ſe ſoutenait : tous ſes

Digitized by Google

Décadence de Constantinople.

princes n'avaient pas été indignes de régner. Constantin Porphirogénète, fils de Léon le philosophe, & philosophe lui-même, fit renaître, comme son père, des temps heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris sous Romain, fils de Constantin, il devint respectable aux nations sous Nicéphore Pho-
961. cas, qui avait repris Candie avant d'être empereur. Si Jean Zimiscès assassina Nicéphore, & souilla de sang le palais; s'il joignit l'hypocrisie à ses crimes, il fut d'ailleurs le défenseur de l'empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais sous Michel Paphlagonate on avait perdu la Sicile; sous Romain Diogène, presque tout ce qui restait vers l'orient, excepté la province du Pont, & cette province, qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après sous le pouvoir du turc Soliman qui, maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, établit le siége de sa domination à Nicée, & menaçait de-là Constantinople au temps où commencèrent les croisades.

L'empire grec était donc borné alors presqu'à la ville impériale, du côté des Turcs; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, l'Épire, & avait même encore l'île de Candie. Les guerres continuelles, quoique toujours malheureuses, contre les Turcs, entretenaient un reste de courage. Tous les riches chrétiens d'Asie qui n'avaient pas voulu subir le joug mahométan, s'étaient retirés dans la ville impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin, malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révo-

Digitized by Google

lutions du palais, cette ville, à la vérité déchue, mais immenſe, peuplée, opulente & reſpirant les délices, ſe regardait comme la première du monde. Les habitans s'appelaient Romains, & non Grecs. Leur état était l'empire romain; & les peuples d'occident, qu'ils nommaient Latins, n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

Tableau de la Paleſtine.

La Paleſtine n'était que ce qu'elle eſt aujourd'hui, un des plus mauvais pays de l'Aſie. Cette petite province eſt dans ſa longueur d'environ ſoixante-cinq lieues, & de vingt-trois en largeur. Elle eſt couverte preſque par-tout de rochers arides, ſur leſquels il n'y a pas une ligne de terre. Si ce canton était cultivé, on pourrait le comparer à la Suiſſe. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de ſon cours, reſſemble à la rivière d'Aar chez les Suiſſes, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'eſt pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suiſſe & la Paleſtine, donnent tous la préférence à la Suiſſe, ſans aucune comparaiſon. Il eſt vraiſemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois, quand elle était poſſédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre ſur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre liée avec les éclats des rochers, était ſoutenu par de petits murs, dont on voit encore des reſtes de diſtance en diſtance.

Tout ce qui eſt ſitué vers le midi, conſiſte en déſerts de ſables ſalés, du côté de la Méditerranée & de

Digitized by Google

l'Égypte, & en montagnes affreuſes, juſqu'à Eſion-gaber, vers la mer Rouge. Ces ſables & ces rochers, habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs, ſont l'ancienne patrie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée. Le petit pays de Jérico, qu'ils envahirent, eſt un des meilleurs qu'ils poſſédèrent : le terrain de Jéruſalem eſt bien plus aride; il n'a pas même l'avantage d'être ſitué ſur une rivière. Il y a très-peu de pâturages : les habitans n'y purent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toujours la monture ordinaire. Les bœufs y ſont maigres; les moutons y réuſſiſſent mieux; les oliviers en quelques endroits y produiſent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encore quelques palmiers; & ce pays que les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine, quand leur condition toujours malheureuſe le leur permit, fut pour eux une terre délicieuſe, en comparaiſon des déſerts de Sina, de Param & de Cadés-Barné.

Saint Jérôme, qui vécut ſi long-temps à Bethléem, avoue qu'on ſouffrait continuellement la ſéchereſſe & la ſoif dans ce pays de montagnes arides, de cailloux & de ſables, où il pleut rarement, où l'on manque de fontaines, & où l'induſtrie eſt obligée d'y ſuppléer à grand frais par des citernes.

La Paleſtine, malgré le travail des Hébreux, n'eut jamais de quoi nourrir ſes habitans; & de même que les treize cantons envoyent le ſuperflu de leurs peuples ſervir dans les armées des princes qui peuvent les payer, les Juifs allaient faire le métier de cour-

Digitized by Google

tiers en Asie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie, qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guère Jérusalem ; & je doute que dans le temps le plus florissant de ce petit état, il y ait jamais eu des hommes aussi opulens que le sont aujourd'hui plusieurs Hébreux d'Amsterdam, de la Haie, de Londres, de Constantinople.

Lorsqu'Omar, l'un des premiers successeurs de Mahomet, s'empara des fertiles pays de la Syrie, il prit la contrée de la Palestine ; & comme Jérusalem est une ville sainte pour les mahométans, il y entra chargé d'une haire & d'un sac de pénitent, & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête, ordonné par le pontife : c'est ce que rapporte Nicétas Coniates. Omar enrichit Jérusalem d'une magnifique mosquée de marbre, couverte de plomb, ornée en-dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi lesquelles il y en avait beaucoup d'or pur (*). Quand ensuite les Turcs, déjà mahométans, s'emparèrent du pays, vers l'an 1055, ils respectèrent la mosquée, & la ville resta toujours peuplée de sept à huit mille habitans. C'était ce que son enceinte pouvait alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichissait guère d'ailleurs que des pélerinages des chrétiens & des musulmans. Les uns allaient visiter la mosquée, les autres l'en-

(*) Elle fut fondée sur les débris de la forteresse bâtie par Hérode, & auparavant par Salomon ; forteresse qui avait servi de temple.

Digitized by Google

droit où l'on prétend que JÉSUS fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'émir turc qui résidait dans la ville, & à quelques imans qui vivaient de la curiosité des pélerins.

CHAPITRE LIV.

De la première Croisade, jusqu'à la prise de Jérusalem.

Un fanatique auteur des croisades.

TEL était l'état de l'Asie mineure & de la Syrie, lorsqu'un pélerin d'Amiens suscita les croisades. Il n'avait d'autre nom que Coucoupêtre ou Cucupiêtre, comme le dit la fille de l'empereur Comnène, qui le vit à Constantinople. Nous le connaissons sous le nom de Pierre l'hermite. Ce Picard, parti d'Amiens pour aller en pélerinage vers l'Arabie, fut cause que l'occident s'arma contre l'orient, & que des millions d'Européans périrent en Asie. C'est ainsi que sont enchaînés les évènemens de l'univers. Il se plaignit amèrement à l'évêque secret qui résidait dans le pays, avec le titre de patriarche de Jérusalem, des vexations que souffraient les pélerins; les révélations ne lui manquèrent pas. Guillaume de Tyr assure que JÉSUS-CHRIST apparut à l'hermite. « Je serai avec toi, lui » dit-il, il est temps de secourir mes serviteurs ». A son retour à Rome, il parla d'une manière si vive, & fit des tableaux si touchans, que le pape Urbain II crut cet homme propre à seconder le grand dessein que

Digitized by Google

que les papes avaient depuis long-temps d'armer la chrétienté contre le mahométisme. Il envoya Pierre de province en province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme.

Urbain II tint ensuite vers Plaisance un concile en 1094.
rase campagne, où se trouvèrent plus de trente mille séculiers, outre les ecclésiastiques. On y proposa la manière de venger les chrétiens. L'empereur des Grecs, Alexis Comnène, père de cette princesse qui écrivit l'histoire de son temps, envoya à ce concile des ambassadeurs pour demander quelque secours contre les musulmans; mais ce n'était ni du pape, ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normands enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs; & le pape, qui voulait être au moins seigneur suzerain de ces royaumes, étant d'ailleurs rival de l'église grecque, devenait nécessairement par son état l'ennemi déclaré des empereurs d'orient, comme il était l'ennemi couvert des empereurs teutoniques. Le pape, loin de secourir les Grecs, voulait soumettre l'orient aux Latins.

Au reste, le projet d'aller faire la guerre en Palestine, fut vanté par tous les assistans au concile de Plaisance, & ne fut embrassé par personne. Les principaux seigneurs italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne voulaient point quitter un pays délicieux pour aller se battre vers l'Arabie pétrée.

On fut donc obligé de tenir un autre concile à 1095.

Digitized by Google

Croisade déclarée.

Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie sur les malheurs des chrétiens de l'Asie. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs, inquiets, indépendans, aimant la dissipation & la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance aussi honteuse que leurs débauches. Le pape proposait la rémission de tous leurs péchés, & leur ouvrait le ciel, en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les églises & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des seigneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Asie. Godefroi de Bouillon, par exemple, duc de Brabant, vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liége, & Stenay à l'évêque de Verdun. Baudouin, frère de Godefroi, vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moindres seigneurs châtelains partirent à leurs frais; les pauvres gentilshommes servirent d'écuyers aux autres. Le butin devait se partager selon les grades, & selon les dépenses des croisés. C'était une grande source de division, mais c'était aussi un grand motif. La religion, l'avarice & l'inquiétude encourageaient également ces émigrations. On enrôla une infanterie innombrable, & beaucoup de simples cavaliers sous mille drapeaux différens. Cette foule de croisés se donna rendez-vous à Constantinople. Moines, femmes, marchands,

Armement prodigieux.

Digitized by Google

vivandiers, tout partit, comptant ne trouver sur la route que des chrétiens qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de Coucoupêtre, que j'appellerai toujours Pierre l'hermite. Il marchait en sandales & ceint d'une corde, à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité ! Jamais l'antiquité n'avait vu de ces emigrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidemique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine.

La première expedition de ce général hermite fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée Malavilla, parce que l'on avait refusé des vivres à ces soldats de JÉSUS-CHRIST, qui, malgré leur sainte entreprise, se conduisaient en voleurs de grand chemin. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'hermite ne fut plus alors maître de ses croisés, excités par la soif du brigandage. Un des lieutenans de l'hermite, nommé Gautier-sans-argent, qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés, & l'hermite arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille personnes mourant de faim.

Un prédicateur allemand, nommé Godescalc, qui voulut jouer le même rôle, fut encore plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie où ses prédécesseurs avaient fait

Digitized by Google

tant de désordres, la seule vue de la croix rouge qu'ils portaient fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces aventuriers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, paysans, écoliers, croyant qu'elle allait défendre JÉSUS-CHRIST, s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France : tout le commerce était entre leurs mains. Les chrétiens, croyant venger DIEU, firent main basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis Adrien un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Vorms, à Cologne, à Maïence; & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber entre les mains de ces barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisième armée de croisés.

Juifs massacrés sur la route par les croisés.

Cependant l'hermite Pierre trouva devant Constantinople d'autres vagabonds italiens & allemands, qui se joignirent à lui, & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur Alexis Comnène, qui régnait, était assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le général Pierre se vit enfin à la tête d'une armée chrétienne contre les musulmans. Soliman, soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. Gautier-sans-argent y périt avec beaucoup de pauvre noblesse. L'hermite retourna

Hermite sans armée.

Digitized by Google

cependant à Conſtantinople, regardé comme un fanatique qui s'était fait ſuivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des chefs des croiſés, plus politiques, moins enthouſiaſtes, plus accoutumés au commandement, & conduiſant des troupes un peu plus réglées. Godefroi de Bouillon menait ſoixante & dix mille hommes de pied, & dix mille cavaliers couverts d'une armure complète, ſous pluſieurs bannières de ſeigneurs tous rangés ſous la ſienne.

Princes croiſés.

Cependant Hugues, frère du roi de France, Philippe I, marchait par l'Italie avec d'autres ſeigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Preſque tout ſon établiſſement conſiſtait dans le titre de frère d'un roi très-peu puiſſant par lui-même. Ce qui eſt plus étrange, c'eſt que Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume, conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie où il était à peine affermi. Chaſſé d'Angleterre par ſon cadet Guillaume-le-roux, il lui engagea encore la Normandie pour ſubvenir aux frais de ſon armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & ſuperſtitieux. Ces deux qualités, qui ont leur ſource dans la faibleſſe, l'entraînèrent a ce voyage.

Le vieux Raimond, comte de Toulouſe, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avait déjà combattu contre les muſulmans en Eſpagne, ne trouva ni dans ſon âge ni dans les intérêts de ſa patrie aucune raiſon contre l'ardeur d'aller en Paleſtine. Il fut un des premiers qui s'arma & paſſa les Alpes, ſuivi, dit-on, de près de cent mille hom-

Digitized by Google

mes. Il ne prévoyait pas que bientôt on prêcherait une croisade contre sa propre famille.

Le plus politique de tous ces croisés, & peut-être le seul, fut Bohémond, fils de ce Robert Guiscard, conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normands, transplantée en Italie, cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des papes, tantôt sur les ruines de l'empire grec. Ce Bohémond avait lui-même longtemps fait la guerre à l'empereur Alexis, en Épire & en Grèce; & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & son courage, il profita de l'enthousiasme épidemique de l'Europe, pour rassembler sous sa bannière jusqu'à dix mille cavaliers bien armés, & quelque infanterie, avec lesquels il pouvait conquérir des provinces, soit sur les chrétiens, soit sur les mahométans.

La princesse Anne Comnène dit que son père fut alarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondaient dans son pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. Qu'aurait-ce donc été, si près de trois cent mille hommes, dont les uns avaient suivi l'hermite Pierre, les autres le prêtre Godescalc, n'avaient déjà disparu?

Intérêt des papes aux croisades.

On proposa au pape de se mettre à la tête de ces armées immenses qui restaient encore. C'était la seule manière de parvenir à la monarchie universelle, devenue l'objet de la cour romaine. Cette entreprise demandait le génie d'un Mahomet ou d'un Alexandre. Les obstacles étaient grands, & Urbain ne vit que les obstacles.

Digitized by Google

Grégoire VII avait autrefois conçu ce projet des croisades. Il aurait armé l'occident contre l'orient, il aurait commandé à l'église grecque comme à la latine. Les papes auraient vu sous leurs lois l'un & l'autre empire. Mais du temps de Grégoire VII, une telle idée n'était encore que chimérique. L'empire de Constantinople n'était pas encore assez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas assez violente dans l'occident. Les esprits ne furent bien disposés que du temps d'Urbain II.

Le pape & les princes croisés avaient dans ce grand appareil leurs vues différentes, & Constantinople les redoutait toutes. On y haïssait les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares. On craignait sur-tout que Constantinople ne fût l'objet de leur ambition, plus que la petite ville de Jérusalem; & certes on ne se trompait pas, puisqu'ils envahirent à la fin Constantinople & l'empire.

Ce que les Grecs craignaient le plus, & avec raison, c'était ce Bohémond & ses Napolitains, ennemis de l'empire. Mais quand même les intentions de Bohémond eussent été pures, de quel droit tous ces princes d'occident venaient-ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs grecs?

Caractère des principaux croisés.

On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance féroce des seigneurs croisés, par le trait que rapporte la princesse Anne Comnène de je ne sais quel comte français qui vint s'asseoir à côté de l'empereur sur son trône, dans une cérémonie publique. Baudouin, frère

Digitized by Google

de Godefroi de Bouillon, prenant par la main cet homme indiscret pour le faire retirer, le comte dit tout haut, dans son jargon barbare : « Voilà un plaisant ruffre que ce Grec, de s'asseoir devant des gens » comme nous ». Ces paroles furent interprétées à Alexis, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffisent pour décrier une nation. Alexis fit demander à ce comte qui il était. « Je suis, » répondit-il, de la race la plus noble. J'allais tous » les jours dans l'église de ma seigneurie, où s'assem» blaient tous les braves seigneurs qui voulaient se » battre en duel, & qui priaient JÉSUS-CHRIST & la » Sainte-Vierge de leur être favorables. Aucun d'eux » n'osa jamais se battre contre moi ».

Il était moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'était un sujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de Godefroi, qui parut la première après les brigandages des croisés de l'hermite Pierre. Godefroi en vint jusqu'à attaquer les faubourgs de Constantinople, & l'empereur les défendit en personne. L'évêque du Puy en Auvergne, nommé Monteil, légat du pape dans les armées de la croisade, voulait absolument qu'on commençât les entreprises contre les infidèles par le siége de la ville où résidait le premier prince des chrétiens. Tel était l'avis de Bohémond, qui était alors en Sicile, & qui envoyait courriers sur courriers à Godefroi, pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. Hugues, frère du roi de France, eut alors

Digitized by Google

l'imprudence de quitter la Sicile où il était avec Bohémond, & de passer presque seul sur les terres d'Alexis. Il joignit à cette indiscrétion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque temps prisonnier. Enfin la politique de l'empereur grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres, il engagea tous les seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquerraient, il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. Bohémond, qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du palais, Alexis ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espèce, entassés sans ordre, & de laisser la porte du cabinet entr'ouverte. Bohémond vit en passant ces trésors, auxquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. « Est-il possible, s'écria-t-il, » qu'on néglige de si belles choses ? Si je les avais, je » me croirais le plus puissant des princes ». Le soir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usait ce prince, que tout homme désintéressé appellera sage & magnifique, mais que la plupart des historiens des croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être l'esclave d'une multitude dangereuse.

Magnificence de l'empereur Alexis.

Digitized by Google

Enfin ; quand il s'en fut heureuſement débarraſſé, & que tout fut paſſé dans l'Aſie mineure, on fit la revue près de Nicée ; & on a prétendu qu'il ſe trouva cent mille cavaliers & ſix cent mille hommes de pied, en comptant les femmes. Ce nombre, joint avec les premiers croiſés qui périrent ſous l'hermite & ſous d'autres, fait environ onze cent mille. Il juſtifie ce qu'on dit des armées des rois de Perſe, qui avaient inondé la Grèce, & ce qu'on raconte des tranſplantations de tant de barbares ; ou bien c'eſt une exagération ſemblable à celles des Grecs, qui mêlèrent preſque toujours la fable à l'hiſtoire. Les Français enfin, & ſur-tout Raimond de Toulouſe, ſe trouvèrent par-tout ſur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru, treize cents ans auparavant, quand ils allèrent ravager l'Aſie mineure, & donner leur nom à la province de Galatie.

Les hiſtoriens nous informent rarement comment on nourriſſait ces multitudes. C'était une entrepriſe qui demandait autant de ſoins que la guerre même. Veniſe ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichiſſait plus que jamais par ſon commerce avec les mahométans, & craignait de perdre les priviléges qu'elle avait chez eux. Les Génois, les Piſans & les Grecs équipèrent des vaiſſeaux chargés de proviſions qu'ils vendaient aux croiſés en côtoyant l'Aſie mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gênes devenue une puiſſance.

Le vieux turc Soliman, ſoudan de Syrie, qui était

Digitized by Google

ſous les califes de Bagdat ce que les maires avaient été ſous la race de Clovis, ne put avec le ſecours de ſon fils réſiſter au premier torrent de tous ces princes croiſés. Leurs troupes étaient mieux choiſies que celles de l'hermite Pierre, & diſciplinées autant que le permettaient la licence & l'enthouſiaſme.

On prit Nicée; on battit deux fois les armées commandées par le fils de Soliman. Les Turcs & les Arabes ne ſoutinrent point, dans ces commencemens, le choc de ces multitudes couvertes de fer, de leurs grands chevaux de bataille, & des forêts de lances auxquelles ils n'étaient point accoutumés. 1097

Bohémond eut l'adreſſe de ſe faire céder par les croiſés, le fertile pays d'Antioche. Baudouin alla juſqu'en Méſopotamie s'emparer de la ville d'Edeſſe, & s'y forma un petit état. Enfin on mit le ſiége devant Jéruſalem, dont le calife d'Égypte s'était ſaiſi par ſes lieutenans. La plupart des hiſtoriens diſent que l'armée des aſſiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garniſons miſes dans les villes conquiſes, était réduite à vingt mille hommes de pied, & à quinze cents chevaux; & que Jéruſalem, pourvue de tout, était défendue par une garniſon de quarante mille ſoldats. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait, outre cette garniſon, vingt mille habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur ſenſé qui ne voie qu'il n'eſt guère poſſible qu'une armée de vingt mille hommes en aſſiége une de ſoixante mille, dans une place fortifiée; mais les hiſtoriens ont toujours voulu du merveilleux. 1098. Priſe de Jéruſalem.

Digitized by Google

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siége la ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'était pas chrétien fut massacré. L'hermite Pierre, de général devenu chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques chrétiens, que les musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les mères se cachaient avec leurs enfans, & rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie, les chrétiens, tout dégouttans de sang, 1099. allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de JÉSUS-CHRIST, & y fondirent en larmes. Il est très-vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guère compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même temps.

Elmacim rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue qui leur avait été accordée par les Turcs, & qu'on les y brûla tous. Cette action est croyable, après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route.

15 juillet 1099. Jérusalem fut prise par les croisés, tandis qu'Alexis Comnène était empereur d'orient, Henri IV d'occident; & qu'Urbain II, chef de l'église romaine, vivait encore. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croisade dont il était l'auteur.

Les seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assemblaient déjà pour donner un roi à la Judée. Les ecclésiasti-

Digitized by Google

ques, ſuivant l'armée, ſe rendirent dans l'aſſemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire, parce qu'il fallait, diſaient-ils faire un patriarche avant de faire un ſouverain.

Cependant Godefroi de Bouillon fut élu, non pas roi, mais duc de Jéruſalem. Quelques mois après arriva un légat, nommé Damberto, qui ſe fit nommer patriarche par le clergé; & la première choſe que fit ce parriarche, ce fut de prendre le petit royaume de Jéruſalem pour lui-même, au nom du pape. Il fallut que Godefroi de Bouillon, qui avait conquis la ville au prix de ſon ſang, la cédât à cet évêque. Il ſe réſerva le port de Joppé & quelques droits dans Jéruſalem. Sa patrie, qu'il avait abandonnée, valait bien au-delà de ce qu'il avait acquis en Paleſtine.

Digitized by Google

CHAPITRE LV.

Croiſades depuis la priſe de Jéruſalem. Louis-le-jeune prend la croix. Saint Bernard, qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on eſt battu. Saladin prend Jéruſalem, ſes exploits, ſa conduite. Quel fut le divorce de Louis VII, dit le jeune, &c.

Emigrations. DEPUIS le quatrième ſiècle, le tiers de la terre eſt en proie à des émigrations preſque continuelles. Les Huns, venus de la Tartarie chinoiſe, s'établiſſent enfin ſur les bords du Danube; & de là ayant pénétré, ſous Attila, dans les Gaules & en Italie, ils reſtent fixés en Hongrie. Les Hérules, les Goths s'emparent de Rome. Les Vandales vont, des bords de la mer Baltique, ſubjuguer l'Eſpagne & l'Afrique. Les Bourguignons envahiſſent une partie des Gaules: les Francs paſſent dans l'autre. Les Maures aſſerviſſent les Viſigoths, conquérans de l'Eſpagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs conquêtes dans la Perſe, dans l'Aſie mineure, en Syrie, en Égypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Caſpienne, & partagent les états conquis par les Arabes. Les croiſés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations enſemble n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le tartare Gengis ſubjugue la haute Aſie. Cependant, au bout de quelque temps, il n'eſt reſté aucune trace

Digitized by Google

des conquêtes des croisés ; Gengis, au contraire, ainsi que les Arabes, les Turcs & les autres, ont fait de grands établissemens loin de leur patrie. Il sera peut-être aisé de découvrir les raisons du peu de succès des croisés.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vu que quand les successeurs de Mahomet eurent conquis tant d'états, la discorde les divisa. Les croisés éprouvèrent un sort à-peu-près semblable. Ils conquirent moins, & furent divisés plus tôt. Voilà déjà trois petits états chrétiens formés tout d'un coup en Asie : Antioche, Jérusalem & Édesse. Il s'en forma quelques années après un quatrième ; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune Bertrand, fils du comte de Toulouse. Mais, pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux vaisseaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'empereur grec, aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de temps, ces nouveaux états divisés & subdivisés passèrent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits seigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. Soliman, qui avait perdu Antioche & Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons musulmans ; & sous Soliman & après lui, on vit dans l'Asie un mélange de Chrétiens, de Turcs, d'Arabes,

Digitized by Google

ſe faiſant tous la guerre. Un château turc était voiſin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des proteſtans & des catholiques ſont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croiſés bien peu reſtaient alors. Au bruit de leurs ſuccès, groſſis par la renommée, de nouveaux eſſaims partirent encore de l'occident. Ce prince Hugues, frère du roi de France, Philippe I, ramena une nouvelle multitude, groſſie par des Italiens & des Allemands. On en compta trois cent mille; mais en réduiſant ce nombre aux deux tiers, ce ſont encore deux cent mille hommes qu'il en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent traités vers Conſtantinople à-peu-près comme les ſuivans de l'hermite Pierre. Ceux qui abordèrent en Aſie, furent détruits par Soliman; & le prince Hugues mourut preſqu'abandonné, dans l'Aſie mineure.

Ce qui prouve encore, ce me ſemble, l'extrême faibleſſe de la principauté de Jéruſalem, c'eſt l'établiſſement de ces religieux ſoldats, templiers & hoſpitaliers. Il faut bien que ces moines, fondés d'abord pour ſervir les malades, ne fuſſent pas en ſûreté, puiſqu'ils prirent les armes. D'ailleurs, quand la ſociété générale eſt bien gouvernée, on ne fait guère d'aſſociations particulières.

Les religieux conſacrés au ſervice des bleſſés, ayant fait vœu de ſe battre, vers l'an 1118, il ſe forma tout d'un coup une milice ſemblable, ſous le nom de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette égliſe qui avait, diſait-on, été autrefois

Digitized by Google

autrefois le temple de Salomon. Ces établiſſemens ne ſont dûs qu'à des Français, ou du moins à des habitans d'un pays annexé depuis à la France. Raimond Dupuy, premier grand maître & inſtituteur de la milice des hoſpitaliers, était de Dauphiné.

A peine ces deux ordres furent-ils établis par les bulles des papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils ſe battirent les uns contre les autres, auſſi ſouvent que contre les muſulmans. Bientôt après, un nouvel ordre s'établit encore en faveur des pauvres Allemands abandonnés dans la Paleſtine : & ce fut l'ordre des moines teutoniques, qui devint après en Europe une milice de conquérans. Chevaliers teutons.

Enfin la ſituation des chrétiens était ſi peu affermie, que Baudouin, premier roi de Jéruſalem, qui régna après la mort de Godefroi, ſon frère, fut pris preſque aux portes de la ville par un prince turc.

Les conquêtes des chrétiens s'affaibliſſaient tous les jours. Les premiers conquérans n'étaient plus ; leurs ſucceſſeurs étaient amollis. Déjà l'état d'Édeſſe était repris par les Turcs, en 1140, & Jéruſalem menacée. Les empereurs grecs ne voyant dans les princes d'Antioche, leurs voiſins, que de nouveaux uſurpateurs, leur faiſaient la guerre, non ſans juſtice. Les chrétiens d'Aſie, prêts d'être accablés de tous côtés, ſollicitèrent en Europe une nouvelle croiſade générale.

La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adreſſa pour la ſeconde. Le pape Eugène III, naguère diſciple de ſaint Bernard, S. Bernard & ſes prophéties.

Digitized by Google

fondateur de Clervaux, choisit avec raison son premier maître, pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais religieux n'avait mieux concilié le tumulte des affaires avec l'austérité de son état : aucun n'était arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au-dessus de l'autorité même. Son contemporain, l'abbé Suger, était premier ministre de France ; son disciple était pape ; mais Bernard, simple abbé de Clervaux, était l'oracle de la France & de l'Europe.

A Vézelai en Bourgogne fut dressé un échafaud dans la place publique, où Bernard parut à côté de Louis-le-jeune, roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla ensuite. Tout ce qui était présent prit la croix. Louis la prit le premier de saint Bernard. Le ministre Suger ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ses états, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines ; mais l'éloquence de Bernard, & l'esprit du temps, sans lequel cette éloquence n'était rien, l'emportèrent sur les conseils du ministre.

Louis-le-jeune. On nous peint Louis-le-jeune comme un prince plus rempli de scrupule que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'église de Vitry, & une partie du peuple réfugiée dans cette église avait péri au milieu des flammes. On persuada aisément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Palestine ce crime, qu'il eût mieux réparé en France par une administration sage.

Digitized by Google

Il fit vœu de faire égorger des millions d'hommes pour expier la mort de quatre ou cinq cents Champenois. Sa jeune femme Eléonore de Guienne, se croisa avec lui; soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienséance de ces temps d'accompagner son mari dans de telles aventures.

Bernard s'était acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres, on le choisit lui-même pour le chef de la croisade. Ce fait paraît presqu'incroyable; mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples. Saint Bernard avait trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de l'hermite Pierre était récent. Il refusa l'emploi de général, & se contenta de celui de prophète.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croisade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la mission du pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur Conrad III, & il promet publiquement, de la part de DIEU, des victoires contre les infidèles. Bientôt après un de ses disciples, nommé Philippe, écrivit en France que Bernard avait fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'était pas, à la vérité, des morts ressuscités; mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait par-tout en français aux Allemands.

L'espérance d'une victoire certaine entraîna à la suite de l'empereur & du roi de France la plupart des

Digitized by Google

chevaliers de leurs états. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées, soixante & dix mille gendarmes, avec une cavalerie légère prodigieuse : on ne compta point les fantassins. On ne peut guère réduire cette seconde émigration à moins de trois cent mille personnes qui, jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvées, font jusqu'à cette époque seize cent mille habitans transplantés. Les Allemands partirent les premiers, les Français ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous d'autres climats, les maladies en emportent une grande partie. L'intempérance sur-tout causa la mortalité dans l'armée de Conrad, vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'occident, que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis furent renouvelés par les seconds, & donnèrent les mêmes alarmes à Manuel Comnène, qu'ils avaient données à son grand-père Alexis.

Nouvelles fautes des croisés.

Conrad, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche subsistait. On pouvait se joindre à ces chrétiens de Syrie, & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre ; mais l'empereur allemand, jaloux du prince d'Antioche & du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie mineure. Un sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain.

Digitized by Google

Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'empereur bleſſé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, ſe ſauva vers Antioche, & de là fit le voyage de Jéruſalem en pélerin, au lieu d'y paraître en général d'armée. Le fameux Frédéric Barberouſſe, ſon neveu & ſon ſucceſſeur à l'empire d'Allemagne, le ſuivait dans ces voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entrepriſe de Louis-le-jeune eut le même ſuccès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient n'eurent pas plus de prudence que les Allemands, & eurent beaucoup moins de juſtice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un évêque de Langres propoſa de ſe rendre maître de Conſtantinople; mais la honte d'une telle action était trop sûre, & le ſuccès trop incertain. L'armée françaiſe paſſa l'Hellеſpont ſur les traces de l'empereur Conrad.

Il n'y a perſonne, je crois, qui n'ait obſervé que ces puiſſantes armées de chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où Alexandre remporta toujours la victoire, avec bien moins de troupes, contre des ennemis incomparablement plus puiſſans que ne l'étaient alors les Turcs & les Arabes. Il fallait qu'il y eût dans la diſcipline militaire de ces princes croiſés un défaut radical, qui devait néceſſairement rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'eſprit d'indépendance que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs ſans expérience & ſans art conduiſaient dans des pays inconnus des

Digitized by Google

multitudes déréglées. Le roi de France, surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que ces calamités. Raimond, prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine Eléonore, sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin.

Désastres de Louis-le-jeune.

Louis enleva sa femme d'Antioche, & la conduisit à Jérusalem, en danger d'être pris avec elle, soit par les musulmans, soit par les troupes du prince d'Antioche. Il eut du moins la satisfaction d'accomplir son vœu, & de pouvoir un jour dire à saint Bernard, qu'il avait vu Bethléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui restait de soldats fut battu & dispersé de tous côtés : enfin trois mille Français désertèrent à la fois, & se firent mahométans pour avoir du pain.

1148.

La conclusion de cette croisade fut que l'empereur Conrad retourna presque seul en Allemagne. Le roi Louis-le-jeune ne ramena en France que sa femme & quelques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec Eléonore de Guienne, sous prétexte de parenté, car l'adultère, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, n'annullait point le sacrement du mariage; mais, par la plus absurde des lois, le crime d'avoir épousé son arrière-cousine annullait ce sacrement. Louis n'était pas assez puissant pour garder la dot en renvoyant la personne; il perdit la Guienne, cette

Digitized by Google

belle province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encore mise sur pied. Mille familles désolées éclatèrent en vain contre les prophéties de Bernard, qui en fut quitte pour se comparer à Moïse, lequel, disait-il, avait comme lui promis de la part de DIEU aux Israélites de les conduire dans une terre heureuse, & qui vit périr la première génération dans les déserts.

CHAPITRE LVI.

De Saladin.

Après ces malheureuses expéditions, les chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entre eux. La même fureur régnait chez les musulmans. Le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques. Il arriva même, vers l'an 1166, qu'Amauri, roi de Jérusalem, se ligua avec le soudan d'Égypte contre les Turcs; mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité, qu'il le viola. Les chrétiens possédaient encore Jérusalem, & disputaient quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre, tandis qu'Andronic Comnène montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu, & que Frédéric Barberousse & les papes tenaient l'Italie en armes, la nature produisit un de ces accidens qui devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur montrer le peu qu'ils sont,

Alliance du roi chrétien de Jérusalem avec un soudan.

1182.

Digitized by Google

Horrible tremblement de terre.

& le peu qu'ils se disputent. Un tremblement de terre, plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755, renversa la plupart des villes de Syrie & de ce petit état de Jérusalem; la terre engloutit en cent endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que DIEU punissait les chrétiens; on prêcha aux chrétiens que DIEU se déclarait contre les Turcs; & on continua de se battre sur les débris de la Syrie.

Saladin.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand Salaheddin, qu'on nommait en Europe Saladin. C'était un Persan d'origine, du petit pays des Curdes, nation toujours guerrière & toujours libre. Il fut un de ces capitaines qui s'emparaient des terres des califes; & aucun ne fut aussi puissant que lui. Il conquit en peu de temps l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie. Saladin, maître de tant de pays, songea bientôt à conquérir le royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit état, & hâtaient sa ruine. Gui de Lusignan, couronné roi, mais à qui on disputait la couronne, rassembla dans la Galilée tous ces chrétiens divisés que le péril réunissait, & marcha contre Saladin; l'évêque de Ptolemaïs portant la chappe par-dessus sa cuirasse, & tenant entre ses bras une croix qu'on persuada aux chrétiens être la même qui avait été l'instrument de la mort de JÉSUS-CHRIST. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif, qui ne s'attendait qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains.

Le roi de Jérusalem captif de Saladin.

Digitized by Google

Saladin préſenta de ſa matin à Luſignan une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner ſa coupe à un de ſes capitaines, nommé Renaud de Châtillon. C'était une coutume inviolable, établie chez les muſulmans, & qui ſe conſerve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les priſonniers auxquels ils avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hoſpitalité était ſacré pour Saladin. Il ne ſouffrit pas que Renaud de Châtillon bût après le roi. Ce capitaine avait violé pluſieurs fois ſa promeſſe. Le vainqueur avait juré de le punir; & montrant qu'il ſavait ſe venger comme pardonner, il abattit d'un coup de ſabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jé- 1187.
ruſalem, qui ne pouvait plus ſe défendre, il accorda Générosité de Saladin.
à la reine, femme de Luſignan, une capitulation qu'elle n'eſpérait pas. Il lui permit de ſe retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorſqu'il fit ſon entrée dans Jéruſalem, pluſieurs femmes vinrent ſe jeter à ſes pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères, qui étaient dans ſes fers. Il les leur rendit avec une généroſité qui n'avait pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau roſe, par les Il purifie la moſquée.
mains même des chrétiens, la moſquée qui avait été changée en égliſe. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle Noradin, ſoudan d'Alep, avait travaillé lui-même, & fit graver ſur la porte ces paroles: « Le » roi Saladin, ſerviteur de DIEU, mit cette inſcription

Digitized by Google

» après que DIEU eut pris Jéruſalem par ſes mains ».

Il établit des écoles muſulmanes ; mais malgré ſon attachement à ſa religion, il rendit aux chrétiens orientaux l'égliſe qu'on appelle du ſaint-ſépulcre, quoiqu'il ne ſoit point du tout vraiſemblable que JÉSUS ait été enterré en cet endroit. Il faut ajouter que Saladin, au bout d'un an, rendit la liberté à Gui de Luſignan, en lui faiſant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre ſon libérateur. Luſignan ne tint pas ſa parole.

Pendant que l'Aſie mineure avait été le théâtre du zèle, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de croiſés, la fureur d'annoncer la religion, les armes à la main, s'était répandue dans le fond du nord.

Croiſade dans le Nord.

Nous avons vu, il n'y a qu'un moment, Charlemagne convertir l'Allemagne ſeptentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vu enſuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, ſans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vainqueurs. A peine le chriſtianiſme fut affermi dans le Danemarck, dans la Saxe & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une croiſade contre les païens du nord, qu'on appelait Sclaves, ou Slaves, & qui ont donné le nom à ce pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Les chrétiens s'armèrent contre eux depuis Brême juſqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croiſés portèrent la deſtruction chez ces peuples. On tua beaucoup de monde ; on ne convertit perſonne. On peut encore ajouter la perte de ces cent mille hommes aux ſeize

Digitized by Google

cent-mille que le fanatiſme de ces temps-là coûtait à l'Europe.

Cependant il ne reſtait aux chrétiens d'Aſie qu'Antioche, Tripoli, Joppé & la ville de Tyr. Saladin poſſédait tout le reſte, ſoit par lui-même, ſoit par ſon gendre, le ſultan d'Iconium ou de Cogni.

Au bruit des victoires de Saladin, toute l'Europe fut troublée. Le pape Clément III remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Philippe-Auguſte qui régnait alors en France, & le vieux Henri II, roi d'Angleterre, ſuſpendirent leurs différens, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au ſecours de l'Aſie. Ils ordonnèrent, chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne ſe croiſeraient point payeraient le dixième de leurs revenus & de leurs biens-meubles pour les frais de l'armement. C'eſt ce qu'on appelle *la dixme ſaladine*; taxe qui ſervait de trophée à la gloire du conquérant. Dixme ſaladine.

Cet empereur Frédéric Barberouſſe, ſi fameux par les perſécutions qu'il eſſuya des papes & qu'il leur fit ſouffrir, ſe croiſa preſqu'au même temps. Il ſemblait être chez les chrétiens d'Aſie ce que Saladin était chez les Turcs : politique, grand capitaine, éprouvé par la fortune ; il conduiſait une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun croiſé qui n'eût au moins cinquante écus, afin que chacun pût, par ſon induſtrie, prévenir les horribles diſettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

Il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La cour

Digitized by Google

L'empereur de Constantinople allié de Saladin.

de Constantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec Saladin. Cette alliance révolta l'Europe; mais il est évident qu'elle était indispensable: on ne s'allie point avec un ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins nécessaires peut-être, ne causent pas tant de murmures. Frédéric s'ouvrit un passage dans la Thrace, les armes à la main, contre l'empereur Isaac l'Ange: & victorieux des Grecs, il gagna deux batailles contre le sultan de Cogni; mais s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une rivière qu'on croit être le Cidnus, il en mourut, & ses victoires furent inutiles. Elles avaient coûté cher, sans doute, puisque son fils le duc de Suabe ne put rassembler de ces cent cinquante mille hommes que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, qui voulait encore attaquer son vainqueur Saladin, malgré la foi des sermens, & malgré l'inégalité des armes.

Après plusieurs combats, dont aucun ne fut décisif, ce fils de Frédéric Barberousse, qui eût pu être empereur d'occident, perdit la vie près de Ptolémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut martyr de la chasteté, & qu'il eût pu réchapper par l'usage des femmes, sont à la fois des panégyristes bien hardis & des physiciens peu instruits. On a eu la sottise d'en dire autant depuis du roi de France, Louis VIII.

L'Asie mineure était un gouffre où l'Europe venait se précipiter. Non-seulement cette armée immense

Digitized by Google

de l'empereur Frédéric était perdue ; mais des flottes d'Anglais, de Français, d'Italiens, d'Allemands, précédant encore l'arrivée de Philippe-Auguſte & de Richard-cœur-de-lion, avaient amené de nouveaux croiſés & de nouvelles victimes. Philippe-Auguſte & Richard-cœur de-lion.

Le roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Preſque tous les chrétiens de l'orient s'étaient raſſemblés pour aſſiéger cette ville. Saladin était embarraſſé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'orient, on compta plus de trois cent mille combattans.

Ptolémaïs à la vérité fut priſe ; mais la diſcorde, qui devait néceſſairement diviſer deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces diviſions, & plus encore de la ſupériorité & de l'aſcendant que prenait en tout Richard ſon vaſſal, retourna dans ſa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. 1190.

Richard, demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croiſés, plus diviſés entre eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Méſopotamie, livra bataille aux croiſés près de Céſarée. Richard eut la gloire de déſarmer Saladin : ce fut preſque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues, les maladies, les petits combats, les

Digitized by Google

querelles continuelles ruinèrent cette grande armée ; & Richard s'en retourna avec plus de gloire, à la vérité, que Philippe-Auguſte, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit avec un ſeul vaiſſeau ; & ce vaiſſeau ayant fait naufrage ſur les côtes de Veniſe, il traverſa déguiſé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avait offenſé en Syrie par ſes hauteurs un duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de
1193. paſſer par ſes terres. Ce duc d'Autriche le chargea de chaînes, & le livra au barbare & lâche empereur Henri VI, qui le garda en priſon comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre, & qui exigea de lui, dit-on, cent mille marcs d'argent pour ſa rançon. Mais cent mille marcs d'argent fin feraient aujourd'hui, en 1778, environ cinq millions & demi ; & alors l'Angleterre n'était pas en état de payer cette ſomme : c'était probablement cent mille marques (*marcas*) qui revenaient à cent mille écus. Nous en avons parlé au chapitre XLIX.

Mort de Saladin : ſon teſtament.

1195. Saladin, qui avait fait un traité avec Richard, par lequel il laiſſait aux chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr juſqu'à Joppé, garda fidèlement ſa parole. Il mourut, trois ans après, à Damas, admiré des chrétiens même. Il avait fait porter dans ſa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant ſa porte, le drap qui devait l'enſevelir ; & celui qui tenait cet étendard de la mort, criait à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'orient, » remporte de ſes conquêtes ». On dit qu'il laiſſa, par ſon teſtament, des diſtributions égales d'aumônes

Digitized by Google

aux pauvres mahométans, juifs & chrétiens; voulant faire entendre, par cette disposition, que tous les hommes sont frères, & que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. Peu de nos princes chrétiens ont eu cette magnificence; & peu de ces chroniqueurs dont l'Europe est surchargée, ont su rendre justice.

L'ardeur des croisades ne s'amortissait pas, & les guerres de Philippe-Auguste contre l'Angleterre & contre l'Allemagne, n'empêchèrent pas qu'un grand nombre de seigneurs français ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un prince flamand, ainsi que Godefroi de Bouillon, chef de la première : c'était Baudouin, comte de Flandre. Quatre mille chevaliers, neuf mille écuyers, & vingt mille hommes de pied, composèrent cette croisade nouvelle, qu'on peut appeler la cinquième.

Venise devenait de jour en jour une république redoutable, qui apppuyait son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préférablement à tous les rois de l'Europe. Elle s'était mise en état d'équiper des flottes, que les rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France, ne pouvaient alors fournir. Ces républicains industrieux gagnèrent à cette croisade de l'argent & des terres. Premièrement, ils se firent payer quatre-vingt-cinq mille écus d'or, pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement, ils se servirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante galères, pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie. 1202.

Venise gagne aux croisades.

Digitized by Google

Le pape Innocent III les excommunia, soit pour la forme, soit qu'il craignît déjà leur grandeur Ces croisés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & son territoire, qui accrut les forces de Venise en Dalmatie.

Cette croisade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Constantinople divisée, & que les précédentes avaient eu en tête des empereurs affermis. Les Vénitiens, le comte de Flandre, le marquis de Montferrat joint à eux, enfin les principaux chefs, toujours politiques quand la multitude est effrénée, virent que le temps était venu d'exécuter l'ancien projet contre l'empire des Grecs. Ainsi les chrétiens dirigèrent leur croisade contre le premier prince de la chrétienté.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE LVII.

Les croisés envahissent Constantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs grecs. Croisade en Égypte. Aventure singulière de saint François d'Assise. Disgraces des chrétiens.

L'EMPIRE de Constantinople, qui avait toujours le titre d'empire romain, possédait encore la Thrace, la Grèce entière, les îles, l'Epire, & étendait sa domination en Europe jusqu'à Belgrade & jusqu'à la Valachie. Il disputait les restes de l'Asie mineure aux Arabes, aux Turcs & aux croisés. On cultiva toujours les sciences & les beaux arts dans la ville impériale. Il y eut une suite d'historiens non interrompue, jusqu'au temps où Mahomet II s'en rendit maître. Les historiens étaient ou des empereurs, ou des princes, ou des hommes d'état, & n'en écrivaient pas mieux : ils ne parlent que de dévotion ; ils déguisent tous les faits ; ils ne cherchent qu'un vain arrangement de paroles ; ils n'ont de l'ancienne Grèce que la loquacité : la controverse était l'étude de la cour. L'empereur Manuel, au douzième siècle, disputa long-temps avec ses évêques sur ces paroles : *Mon père est plus grand que moi*, pendant qu'il avait à craindre les croisés & les Turcs. Il y avait un catéchisme grec, dans lequel on anathématisait avec exécration ce verset si connu de l'alcoran, où il est dit,

Digitized by Google

« que Dieu eſt un être infini qui n'a point été en-
« gendré, & qui n'a engendré perſonne ». Manuel voulut qu'on ôtât du catéchiſme cet anathême. Ces diſputes ſignalèrent ſon règne, & l'affaiblirent. Mais remarquez que dans cette diſpute Manuel ménageait les muſulmans: Il ne voulait pas que dans le catéchiſme grec on inſultât un peuple victorieux, qui n'admettait qu'un Dieu incommunicable, & que notre Trinité revoltait.

1185. Alexis Manuel, ſon fils, qui épouſa une fille du roi de France, Louis-le-jeune, fut détrôné par Andronic, un de ſes parens. Cet Andronic le fut à ſon tour par un officier du palais, nommé Iſaac l'Ange. On traîna l'empereur Andronic dans les rues; on lui coupa une main, on lui creva les yeux, on lui verſa de l'eau bouillante ſur le corps, & il expira dans les plus cruels ſupplices.

Révolutions horribles dans l'empire grec.

1195. Iſaac l'Ange, qui avait puni un uſurpateur avec tant d'atrocité, fut lui-même dépouillé par ſon propre frère, Alexis l'Ange, qui lui fit crever les yeux. Cet Alexis l'Ange prit le nom de Comnène, quoiqu'il ne fût pas de la famille impériale des Comnène; & ce fut lui qui fut la cauſe de la priſe de Conſtantinople par les croiſés.

Le fils d'Iſaac l'Ange alla implorer le ſecours du pape, & ſur-tout des Vénitiens, contre la barbarie de ſon oncle. Pour s'aſſurer de leur ſecours, il renonça à l'égliſe grecque, & embraſſa le culte de la latine. Les Vénitiens & quelques princes croiſés, comme Baudouin, comte de Flandre, Boniface,

Digitized by Google

marquis de Montferrat, lui donnèrent leur dangereux secours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campaient hors de la ville, toujours pleine de tumulte. Le jeune Alexis, détesté des Grecs pour avoir introduit les Latins, fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de ses parens, surnommé Mirziflos, l'étrangla de ses mains, & prit les brodequins rouges qui étaient la marque de l'empire.

Prise de Constantinople par les croisés. 1204.

Les croisés, qui avaient alors le prétexte de venger leurs créatures, profitèrent des séditions qui désolaient la ville, pour la ravager. Ils y entrèrent presque sans résistance; & ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. Nicétas assure que le seul butin des seigneurs de France fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Les églises furent pillées; &, ce qui marque assez le caractère de la nation, qui n'a jamais changé, les Français dansèrent avec des femmes dans le sanctuaire de l'église de Sainte-Sophie, tandis qu'une des prostituées qui suivaient l'armée de Baudouin, chantait des chansons de sa profession dans la chaire patriarchale. Les Grecs avaient souvent prié la sainte Vierge, en assassinant leurs princes. Les Français buvaient, chantaient, caressaient des filles dans la cathédrale, en la pillant: chaque nation a son caractère.

Ce fut pour la première fois que la ville de Constantinople fut prise & saccagée par des étrangers, & elle le fut par des chrétiens qui avaient fait vœu de ne combattre que les infidèles.

Digitized by Google

On ne voit pas que ce feu grégeois, tant vanté par les hiſtoriens, ait fait le moindre effet. S'il était tel qu'on le dit, il eût toujours donné ſur terre & ſur mer une victoire aſſurée. Si c'était quelque choſe de ſemblable à nos phoſphores, l'eau pouvait, à la vérité, le conſerver, mais il n'aurait point eu d'action dans l'eau. Enfin, malgré ce ſecret, les Turcs avaient enlevé preſque toute l'Aſie mineure aux Grecs, & les Latins leur arrachèrent le reſte.

Election ſingulière d'un empereur.

Le plus puiſſant des croiſés, Baudouin, comte de Flandre, ſe fit élire empereur. Ils étaient quatre prétendans. On mit quatre grands calices de l'égliſe de Sophie pleins de vin devant eux. Celui qui était deſtiné à l'élu, était ſeul conſacré. Baudouin le but, prit les brodequins rouges, & fut reconnu. Ce nouvel uſurpateur condamna l'autre uſurpateur Mirziflos (*) à être précipité du haut d'une colonne. Les autres croiſés partagèrent l'empire. Les Vénitiens ſe donnèrent le Péloponèſe, l'île de Candie & pluſieurs villes des côtes de Phrygie, qui n'avaient point ſubi le joug des Turcs. Le marquis de Montferrat prit la Theſſalie. Ainſi Baudouin n'eut guère pour lui que la Thrace & la Mœſie. A l'égard du pape, il y gagna, du moins pour un temps, l'égliſe d'orient. Cette conquête eût pu, avec le temps, valoir un royaume: Conſtantinople était autre choſe que Jéruſalem.

(*) Les Français, alors très-groſſiers, l'appellent *Murſuſle*, ainſi que d'auguſte ils ont fait *août*; de pavo, *paon*; de viginti, *vingt*; de canis, *chien*; de lupus, *loup*, &c.

Digitized by Google

Ainſi le ſeul fruit des chrétiens dans leurs barbares croiſades, fut d'exterminer d'autres chrétiens. Ces croiſés, qui ruinaient l'empire, auraient pu, bien plus aiſément que tous leurs prédéceſſeurs, chaſſer les Turcs de l'Aſie. Les états de Saladin étaient déchirés. Mais de tant de chevaliers qui avaient fait vœu d'aller ſecourir Jéruſalem, il ne paſſa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nombre fut Simon de Montfort qui, ayant en vain cherché un état en Grèce & en Syrie, ſe mit enſuite à la tête d'une croiſade contre les Albigeois, pour uſurper avec la croix quelque choſe ſur les chrétiens ſes frères.

Il reſtait beaucoup de princes de la famille impériale des Comnène, qui ne perdirent point courage dans la deſtruction de leur empire. Un d'eux, qui portait auſſi le nom d'Alexis, ſe réfugia avec quelques vaiſſeaux vers la Colchide; & là, entre la mer Noire & le mont Caucaſe, forma un petit état qu'on appela l'empire de Trébiſonde : tant on abuſait de ce mot d'*empire*. Débris de l'empire grec.

Théodore Laſcaris reprit Nicée, & s'établit dans la Bithynie, en ſe ſervant à propos des Arabes contre les Turcs. Il ſe donna auſſi le titre d'empereur, & fit élire un patriarche de ſa communion. D'autres Grecs, unis avec les Turcs même, appelèrent à leur ſecours leurs anciens ennemis les Bulgares, contre le nouvel empereur Baudouin de Flandre, qui jouit à peine de ſa conquête. Vaincu par eux près d'Andri- 1205

Digitized by Google

nople, on lui coupa les bras & les jambes, & il expira en proie aux bêtes féroces.

Les ſources de ces émigrations devaient tarir alors; mais les eſprits des hommes étaient en mouvement. Les confeſſeurs ordonnaient aux pénitens d'aller à la Terre ſainte. Les fauſſes nouvelles qui en venaient tous les jours donnaient de fauſſes eſpérances.

Croiſades dégénérées en folie.

Un moine breton, nommé Eſloin, conduiſit en Syrie, vers l'an 1204, une multitude de Bretons. La veuve d'un roi de Hongrie ſe croiſa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvait gagner le ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémique paſſa juſqu'aux enfans : il y en eut des milliers qui, conduits par des maîtres d'école & des moines, quittèrent les maiſons de leurs parens ſur la foi de ces paroles : « Seigneur, tu as tiré ta gloire des enfans ». Leurs conducteurs en vendirent une partie aux muſulmans : le reſte périt de misère.

L'état d'Antioche était ce que les chrétiens avaient conſervé de plus conſidérable en Syrie. Le royaume de Jéruſalem n'exiſtait plus que dans Ptolémaïs. Cependant il était établi dans l'occident qu'il fallait un roi de Jéruſalem, Un Emery de Luſignan, roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'évêque de Ptolémaïs propoſa d'aller demander en France un roi de Judée. Philippe-Auguſte nomma un cadet de la maiſon de Brienne en Champagne, qui avait à peine un patrimoine. On voit, par le choix du roi, quel était le royaume.

Le roi de France fait un roi de Jéruſalem.

Ce roi titulaire, ſes chevaliers, les Bretons qui

Digitized by Google

avaient passé la mer, plusieurs princes allemands, un duc d'Autriche, André, roi de Hongrie, suivi d'assez belles troupes, les templiers, les hospitaliers, les évêques de Munster & d'Utrecht; tout cela pouvait encore faire une armée de conquérans, si elle avait eu un chef; mais c'est ce qui manqua toujours.

Le roi de Hongrie s'étant retiré, un comte de Hollande entreprit ce que tant de rois & de princes n'avaient pu faire. Les chrétiens semblaient toucher au temps de se relever; leurs espérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de chevaliers qu'un légat du pape leur amena. Un archevêque de Bordeaux, les évêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais, accompagnèrent le légat avec des troupes considérables. Quatre mille Anglais, autant d'Italiens, vinrent sous diverses bannières. Enfin Jean de Brienne, qui était arrivé à Ptolémaïs presque seul, se trouve à la tête de près de cent mille combattans.

Saphadin, frère du fameux Saladin, qui avait joint depuis peu l'Égypte à ses autres états, venait de démolir les restes des murailles de Jérusalem, qui n'était plus qu'un bourg ruiné; mais comme Saphadin paraissait mal affermi dans l'Égypte, les croisés crurent pouvoir s'en emparer.

De Ptolémaïs le trajet est court aux embouchures du Nil. Les vaisseaux qui avaient apporté tant de chrétiens, les portèrent en trois jours vers l'ancienne Péluse.

Près des ruines de Péluse est élevée Damiette sur une chaussée qui la défend des inondations du Nil.

Digitized by Google

1218. Les croisés commencèrent le siége pendant la dernière maladie de Saphadin, & le continuèrent après sa mort. Mélédin, l'aîné de ses fils, régnait alors en Égypte, & passait pour aimer les lois, les sciences & le repos plus que la guerre. Corradin, sultan de Damas, à qui la Syrie était tombée en partage, vint le secourir contre les chrétiens. Le siége, qui dura deux ans, fut mémorable en Europe, en Asie & en Afrique.

Saint François d'Assise, qui établissait alors son ordre, passa lui-même au camp des assiégeans; & s'étant imaginé qu'il pourrait aisément convertir le sultan Mélédin, il s'avança avec son compagnon, frère Illuminé, vers le camp des Égyptiens. On les prit, on les conduisit au sultan. François le prêcha en italien. Il proposa à Mélédin de faire allumer un grand feu, dans lequel ses imans d'un côté, François & Illuminé de l'autre, se jetteraient, pour faire voir quelle était la religion véritable. Mélédin, à qui un interprète expliquait cette proposition singulière, répondit en riant que ses prêtres n'étaient pas des hommes à se jeter au feu pour leur foi: alors François proposa de s'y jeter tout seul. Mélédin lui dit que s'il acceptait une telle offre, il paraîtrait douter de sa religion. Ensuite il renvoya François avec bonté, voyant bien qu'il ne pouvait être un homme dangereux.

Telle est la force de l'enthousiasme, que François n'ayant pu réussir à se jeter dans un bûcher en Égypte, & à rendre le soudan chrétien, voulut tenter cette

Digitized by Google

aventure à Maroc. Il s'embarqua d'abord pour l'Eſpagne ; mais étant tombé malade, il obtint de frère Gille & de quatre autres de ſes compagnons qu'ils allaſſent convertir les Maroquins. Frère Gille & les quatre moines font voile vers Tétuan, arrivent à Maroc, & prêchent en italien dans une charrette. Le miramolin ayant pitié d'eux, les fit rembarquer pour l'Eſpagne ; ils revinrent une ſeconde fois, on les renvoya encore. Ils revinrent une troiſième ; l'empereur, pouſſé à bout, les condamna à la mort dans ſon divan, & leur trancha lui-même la tête. C'eſt un uſage ſuperſtitieux autant que barbare, que les empereurs de Maroc ſoient les premiers bourreaux de leurs pays. Les Miramolins ſe diſaient deſcendus de Mahomet. Les premiers qui furent condamnés à mort ſous leur empire, demandèrent de mourir de la main du maître, dans l'eſpérance d'une expiation plus pure. Cet abominable uſage s'eſt ſi bien conſervé, que le fameux empereur de Maroc, Mulei Iſmaël, a exécuté de ſa main près de dix mille hommes dans ſa longue vie.

1218. On coupe la tête à cinq compagnons de S. François.

Cette mort des cinq compagnons de François d'Aſſiſe eſt encore célébrée tous les ans, à Coimbre, par une proceſſion auſſi ſingulière que leur aventure. On prétendit que les corps de ces franciſcains revinrent en Europe après leur mort, & s'arrêtèrent à Coimbre dans l'égliſe de Sainte-Croix. Les jeunes gens, les femmes & les filles vont tous les ans, la nuit de l'arrivée de ces martyrs, de l'égliſe de Sainte-Croix à celle des cordeliers. Les garçons ne ſont couverts que

Digitized by Google

d'un petit caleçon qui ne descend qu'au haut des cuisses; les femmes & les filles ont un jupon non moins court. La marche est longue, & on s'arrête souvent.

1220. Damiette cependant fut prise, & semblait ouvrir le chemin à la conquête de l'Égypte; mais Pélage Albano, bénédictin espagnol, légat du pape & cardinal, fut cause de sa perte. Le légat prétendait que le pape étant chef de toutes les croisades, celui qui le représentait en était inconteſtablement le général; que le roi de Jérusalem, n'étant roi que par la permission du pape, devait obéir en tout au légat. Ces divisions consommèrent du temps. Il fallut écrire à Rome; le pape ordonna au roi de retourner au camp, & le roi y retourna pour servir sous le bénédictin. Ce général engagea l'armée entre deux bras du Nil, précisément au temps que ce fleuve, qui nourrit & qui défend l'Égypte, commençait à se déborder. Le sultan, par des écluses, inonda le camp des chrétiens.

Défaite des chrétiens.

1221. D'un côté, il brûla leurs vaisseaux; de l'autre côté, le Nil croissait & menaçait d'engloutir l'armée du légat. Elle se trouvait dans l'état où l'on peint les Égyptiens de Pharaon, quand ils virent la mer prête à retomber sur eux.

Les contemporains conviennent que dans cette extrémité on traita avec le sultan. Il se fit rendre Damiette; il renvoya l'armée en Phénicie, après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui ferait la guerre; & il garda le roi Jean de Brienne en ôtage.

Les chrétiens n'avaient plus d'espérance que dans

Digitized by Google

l'empereur Frédéric II. Jean de Brienne, sorti d'ôtage, lui donna sa fille, & les droits au royaume de Jérusalem pour dot.

Comment Frédéric II se démêlait des croisades.

L'empereur Frédéric II concevait très-bien l'inutilité des croisades; mais il fallait ménager les esprits des peuples, & éluder les coups du pape. Il me semble que la conduite qu'il tint est un modèle de saine politique. Il négocie à la fois avec le pape & avec le sultan Mélédin. Son traité étant signé entre le sultan & lui, il part pour la Palestine, mais avec un cortége plutôt qu'avec une armée. A peine est-il arrivé, qu'il rend public le traité par lequel on lui cède Jérusalem, Nazareth & quelques villages. Il fait répandre dans l'Europe que, sans verser une goutte de sang, il a repris les saints lieux. On lui reproche d'avoir laissé, par le traité, une mosquée dans Jérusalem. Le patriarche de cette ville le traitait d'athée; ailleurs il était regardé comme un prince qui savait régner.

Suite d'évènemens étranges.

Il faut avouer, quand on lit l'histoire de ces temps, que ceux qui ont imaginé des romans, n'ont guère pu aller, par leur imagination, au-delà de ce que fournit ici la vérité. C'est peu que nous ayions vu, quelques années auparavant, un comte de Flandre qui, ayant fait vœu d'aller à la Terre sainte, se saisit en chemin de l'empire de Constantinople; c'est peu que Jean de Brienne, cadet de Champagne, devenu roi de Jérusalem, ait été sur le point de subjuguer l'Égypte. Ce même Jean de Brienne, n'ayant plus d'états, marche presque seul au secours de Constan-

Digitized by Google

1224. tinople : il arrive pendant un interrègne, & on l'élit empereur. Son ſucceſſeur, Baudouin II, dernier empereur latin de Conſtantinople, toujours preſſé par les Grecs, courait, une bulle du pape à la main, implorer en vain le ſecours de tous les princes de l'Europe ; tous les princes étaient alors hors de chez eux. Les empereurs d'occident couraient à la Terre ſainte ; les papes étaient preſque toujours en France, & les rois prêts à partir pour la Paleſtine.

Thibaud de Champagne, roi de Navarre, ſi célèbre par l'amour qu'on lui ſuppoſe pour la reine Blanche, & par ſes chanſons, fut auſſi un de ceux
1240. qui s'embarquèrent alors pour la Paleſtine. Il revint la même année, & c'était être heureux. Environ ſoixante & dix chevaliers français, qui voulurent ſe ſignaler avec lui, furent tous pris & menés au grand Caire, au neveu de Mélédin, nommé Mélecſala, qui, ayant hérité des états & des vertus de ſon oncle, les traita humainement, & les laiſſa enfin retourner dans leur patrie, pour une rançon modique.

En ce temps le territoire de Jéruſalem n'appartient plus ni aux Syriens, ni aux Égyptiens, ni aux chrétiens, ni aux muſulmans. Une révolution qui n'avait point d'exemple, donnait une nouvelle face à la plus grande partie de l'Aſie. Gengis & ſes Tartares avaient franchi le Caucaſe, le Taurus, l'Immaüs. Les peuples, qui fuyaient devant eux comme des bêtes féroces chaſſées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles, fondaient à leur tour ſur les terres abandonnées.

Digitized by Google

Les habitans du Choraſan, qu'on nomma Coraſmins, pouſſés par les Tartares, ſe précipitèrent ſur la Syrie, ainſi que les Goths, au quatrième ſiècle, chaſſés, à ce qu'on dit, par des Scythes, étaient tombés ſur l'empire romain. Ces Coraſmins idolâtres égorgèrent ce qui reſtait à Jéruſalem de Turcs, de chrétiens & de juifs. Les chrétiens qui reſtaient dans Antioche, dans Tyr, dans Sidon & ſur ces côtes de la Syrie, ſuſpendirent quelque temps leurs querelles particulières pour réſiſter à ces nouveaux brigands. 1244. Autres brigands.

Ces chrétiens étaient alors ligués avec le ſoudan de Damas. Les templiers, les chevaliers de Saint-Jean, les chevaliers teutoniques, étaient des défenſeurs toujours armés. L'Europe fourniſſait ſans ceſſe quelques volontaires. Enfin ce qu'on put ramaſſer, combattit les Coraſmins. La défaite des croiſés fut entière. Ce n'était pas-là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces côtes de Syrie après les Coraſmins, & exterminèrent preſque tout ce qui reſtait de chevaliers. Mais ces torrens paſſagers laiſsèrent toujours aux chrétiens les villes de la côte.

Les Latins renfermés dans leurs villes maritimes, ſe virent alors ſans ſecours, & leurs querelles augmentaient leurs malheurs. Les princes d'Antioche n'étaient occupés qu'à faire la guerre à quelques chrétiens d'Arménie. Les factions des Vénitiens, des Génois & des Piſans, ſe diſputaient la ville de Ptolémaïs. Les templiers & les chevaliers de Saint-Jean ſe diſputaient tout. L'Europe réfroidie n'envoyait preſque plus de ces pélerins armés. Les eſpérances des

Digitized by Google

chrétiens d'orient s'éteignaient, quand saint Louis entreprit la dernière croisade.

CHAPITRE LVIII.

De saint Louis. Son gouvernement, sa croisade, nombre de ses vaisseaux, ses dépenses, sa vertu, son imprudence, ses malheurs.

Portrait de saint Louis.

LOUIS IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avoit pu l'être; à rendre la France triomphante & policée, & à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte; & peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange : prudent & ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Il avait conjointement avec la régente sa mère, qui savoit régner, réprimé l'abus de la juridiction trop étendue des ecclésiastiques. Ils voulaient que les officiers de justice saisissent les biens de quiconque était excommunié, sans examiner si l'excommunication était juste ou injuste. Le roi, distinguant très-sagement les lois civiles auxquelles

Digitized by Google

tout doit être ſoumis, & les lois de l'égliſe dont l'empire doit ne s'étendre que ſur les conſciences, ne laiſſa pas plier les lois du royaume ſous cet abus des excommunications. Ayant, dès le commencement de ſon adminiſtration, contenu les prétentions des évêques & des laïcs dans leurs bornes, il avait réprimé les factions de la Bretagne : il avait gardé une neutralité prudente entre les emportemens de Grégoire IX & les vengeances de l'empereur Frédéric II.

Son domaine, déjà fort grand, s'était accru de pluſieurs terres qu'il avait achetées. Les rois de France avaient alors pour revenus leurs biens propres, & non ceux des peuples. Leur grandeur dépendait d'une économie bien entendue, comme celle d'un ſeigneur particulier.

Cette adminiſtration l'avait mis en état de lever de fortes armées contre le roi d'Angleterre, Henri III, & contre des vaſſaux de France unis avec l'Angleterre. Henri III, moins riche, moins obéi de ſes Anglais, n'eut ni d'auſſi bonnes troupes, ni d'auſſitôt prêtes. Louis le battit deux fois, & ſur-tout à la journée de Taillebourg, en Poitou. Le roi anglais s'enfuit devant lui. Cette guerre fut ſuivie d'une paix 1241.
utile. Les vaſſaux de France, rentrés dans leur devoir, n'en ſortirent plus. Le roi n'oublia pas même d'obliger l'anglais à payer cinq mille livres ſterling pour les frais de la campagne.

Quand on ſonge qu'il n'avait pas vingt-quatre ans lorſqu'il ſe conduiſit ainſi, & que ſon caractère était

Digitized by Google

fort au-dessus de sa fortune, on voit ce qu'il eût fait; s'il fût demeuré dans sa partie; & on gémit que la France ait été si malheureuse par ses vertus même, qui devaient faire le bonheur du monde.

Son vœu d'entreprendre une croisade.

L'an 1244, Louis, attaqué d'une maladie violente, crut, dit-on, dans une léthargie, entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles. A peine put-il parler, qu'il fit vœu de se croiser. La reine sa mère, la reine sa femme, son conseil, tout ce qui l'approchait, sentit le danger de ce vœu funeste. L'évêque de Paris même lui en représenta les dangereuses conséquences; mais Louis regardait ce vœu comme un lien sacré qu'il n'était pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre
1243. années cette expédition. Enfin, laissant à sa mère le gouvernement du royaume, il part avec sa femme & ses trois frères que suivent aussi leurs épouses; presque toute la chevalerie de France l'accompagne. Il y eut dans l'armée près de trois mille chevaliers-bannerets. Une partie de la flotte immense qui portait tant de princes & de soldats, part de Marseille, l'autre d'Aigue-mortes, qui n'est plus un port aujourd'hui.

La plupart des gros vaisseaux ronds qui transportèrent les troupes, furent construits dans les ports de France. Ils étaient au nombre de dix-huit cents. Un roi de France ne pourrait aujourd'hui faire un pareil armement, parce que les bois sont incomparablement plus rares, tous les frais plus grands à proportion, & que l'artillerie nécessaire rend la dépense plus forte, & l'armement beaucoup plus difficile.

On

Digitized by Google

On voit, par les comptes de saint Louis, combien ces croisades appauvrissaient la France. Il donnait au seigneur de Valeri huit mille livres pour trente chevaliers, ce qui revenait à près de cent quarante-six mille livres numéraires de nos jours. Le connétable avait pour quinze chevaliers trois mille livres. L'archevêque de Reims & l'évêque de Langres recevaient chacun quatre mille livres pour quinze chevaliers que chacun d'eux conduisait. Cent soixante & deux chevaliers mangeaient aux tables du roi. Ces dépenses, & les préparatifs étaient immenses. Ses dépenses.

Si la fureur des croisades & la religion des serments avaient permis à la vertu de Louis d'écouter la raison, non-seulement il eût vu le mal qu'il faisait à son pays, mais l'injustice extrême de cet armement qui lui paraissait si juste.

Le projet n'eût-il été que d'aller mettre les Français en possession du misérable terrein de Jérusalem, ils n'y avaient aucun droit. Mais on marchait contre le vieux & sage Mélecsala, soudan d'Égypte, qui certainement n'avait rien à démêler avec le roi de France. Mélecsala était musulman; c'était-là le seul prétexte de lui faire la guerre. Mais il n'y avait pas plus de raison à ravager l'Égypte, parce qu'elle suivait les dogmes de Mahomet, qu'il n'y en aurait aujourd'hui à porter la guerre à la Chine, parce que la Chine est attachée à la morale de Confucius.

Louis mouilla dans l'île de Chypre : le roi de cette île se joint à lui. On aborde en Égypte. Le soudan d'Égypte ne possédait point Jérusalem. La Palestine

Digitized by Google

alors était ravagée par les Coraſmins. Le ſultan de Syrie leur abandonnait ce malheureux pays; & le calife de Bagdat, toujours reconnu, & toujours ſans pouvoir, ne ſe mêlait plus de ces guerres. Il reſtait encore aux chrétiens Ptolémaïs, Tyr, Antioche, Tripoli. Leurs diviſions les expoſaient continuellement à être écraſés par les ſultans Turcs & par les Coraſmins.

Il va en Égypte. Dans ces circonſtances il eſt difficile de voir pourquoi le roi de France choiſiſſait l'Égypte pour le théâtre de ſa guerre. Le vieux Mélecſala malade demanda la paix; on la refuſa. Louis, renforcé par de nouveaux ſecours arrivés de France, était ſuivi de ſoixante mille combattans, obéi, aimé, ayant en tête des ennemis déjà vaincus, un ſoudan qui touchait à ſa fin. Qui n'eût cru que l'Égypte & bientôt la Syrie ſeraient domptées? Cependant la moitié de cette armée floriſſante périt de maladie; l'autre moitié eſt vaincue près de la Maſſoure. Saint Louis voit tuer ſon frère, Robert d'Artois. Il eſt pris avec ſes deux autres frères, le comte d'Anjou & le comte de Poitiers. Ce n'était plus alors Mélecſala qui régnait en Égypte, c'était ſon fils Almoadan. Ce nouveau ſoudan avait certainement de la grandeur d'ame; car le roi Louis lui ayant offert pour ſa rançon & pour celle des priſonniers un million de beſans d'or, Almoadan lui en remit la cinquième partie.

Défait & pris. 1250.

Ce ſoudan fut maſſacré par les mamelucs, dont ſon père avait établi la milice. Le gouvernement, partagé alors, ſemblait devoir être funeſte aux chré-

Digitized by Google

tiens. Cependant le conseil égyptien continua de traiter avec le roi. Le sire de Joinville rapporte que les émirs même proposèrent, dans une de leurs assemblées, de choisir Louis pour leur soudan.

Joinville était prisonnier avec le roi. Ce que raconte un homme de son caractère a du poids, sans doute. Mais qu'on fasse réflexion, combien dans un camp, dans une maison, on est mal informé des faits particuliers qui se passent dans un camp voisin, dans une maison prochaine; combien il est hors de vraisemblance que des musulmans songent à se donner pour roi un chrétien ennemi, qui ne connaît ni leur langue, ni leurs mœurs, qui déteste leur religion, & qui ne peut être regardé par eux que comme un chef de brigands étrangers; on verra que Joinville n'a rapporté qu'un discours populaire. Dire fidèlement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes. Mais nous n'avons point la véritable histoire de Joinville; ce n'est qu'une traduction infidelle qu'on fit du temps de François I, d'un écrit qu'on n'entendrait aujourd'hui que très-difficilement.

Fables de Joinville, dont on n'a point la véritable histoire.

Je ne saurais guère encore concilier ce que les historiens disent de la manière dont les musulmans traitèrent les prisonniers. Ils racontent qu'on les faisait sortir un à un d'une enceinte où ils étaient renfermés, qu'on leur demandait s'ils voulaient renier JÉSUS-CHRIST, & qu'on coupait la tête à ceux qui persistaient dans le christianisme.

Digitized by Google

D'un autre côté, ils atteſtent qu'un vieil émir fit demander par interprète aux captifs, s'ils croyaient en JÉSUS-CHRIST; & les captifs ayant dit qu'ils croyaient en lui : « Conſolez-vous, dit l'émir, puiſqu'il eſt mort pour vous, & qu'il a ſu reſſuſciter, il ſaura bien vous ſauver ».

Ces deux récits ſemblent un peu contradictoires; & ce qui eſt plus contradictoire encore, c'eſt que ces émirs fiſſent tuer des captifs dont ils eſpéraient une rançon.

Au reſte, ces émirs s'en tinrent aux huit cent mille beſans auxquels leur ſoudan avait bien voulu ſe reſtreindre pour la rançon des captifs. Et lorſqu'en vertu du traité, les troupes françaiſes qui étaient dans Damiette rendirent cette ville, on ne voit point que les vainqueurs fiſſent le moindre outrage aux femmes. On laiſſa partir la reine & ſes belles-ſœurs avec reſpect. Ce n'eſt pas que tous les ſoldats muſulmans fuſſent modérés; le vulgaire en tout pays eſt féroce; il y eut ſans doute beaucoup de violences commiſes, des captifs maltraités & tués; mais enfin j'avoue que je ſuis étonné que le ſoldat mahométan n'exterminât pas un plus grand nombre de ces étrangers, qui, des ports de l'Europe, étaient venus ſans aucune raiſon ravager les terres de l'Égypte.

Généroſité des vainqueurs.

Saint Louis de retour en France.

Saint Louis, délivré de captivité, ſe retire en Paleſtine, & y demeure près de quatre ans avec les débris de ſes vaiſſeaux & de ſon armée. Il va viſiter Nazareth, au lieu de retourner en France, & enfin

Digitized by Google

ne revient dans sa patrie qu'après la mort de la reine Blanche, sa mère ; mais il y rentre pour former une croisade nouvelle.

Son séjour à Paris lui procurait continuellement des avantages & de la gloire. Il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un roi vertueux. Le roi d'Angleterre, Henri III, & ses barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Il prononça l'arrêt en souverain ; & si cet arrêt, qui favorisait Henri III, ne put appaiser les troubles d'Angleterre, il fit voir au moins à l'Europe quel respect les hommes ont malgré eux pour la vertu. Son frère, le comte d'Anjou, dut à la réputation de Louis & au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape pour roi de Sicile, honneur qu'il ne méritait pas par lui-même.

Louis cependant augmentait ses domaines de l'acquisition de Namur, de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France. Les querelles de Henri III & de ses barons lui facilitaient les moyens ; mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin : mais il les fit renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunis à la couronne par Philippe-Auguste : ainsi la paix fut affermie avec sa réputation.

Son gouvernement en France.

Il établit le premier la justice de ressort ; & les sujets opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronnies, commencèrent à pouvoir porter leurs

Digitized by Google

plaintes à quatre grands bailliages royaux créés pour les écouter. Sous lui, des lettrés commencèrent à être admis aux séances de ces parlemens dans lesquels des chevaliers, qui rarement savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Il joignit à la piété d'un religieux la fermeté éclairée d'un roi, en réprimant les entreprises de la cour de Rome par cette fameuse pragmatique qui conserve les anciens droits de l'église, nommés libertés de l'église gallicane, s'il est vrai que cette pragmatique soit de lui.

Il repart pour sa croisade.

Enfin treize ans de sa présence réparaient en France tout ce que son absence avait ruiné; mais sa passion pour les croisades l'entraînait. Les papes l'encourageaient. Clément IV lui accordait une décime sur le clergé pour trois ans. Il part enfin une seconde fois, & à-peu-près avec les mêmes forces. Son frère, qu'il a fait roi de Sicile, doit le suivre. Mais ce n'est plus ni du côté de la Palestine, ni du côté de l'Égypte, qu'il tourne sa dévotion & ses armes. Il fait cingler sa flotte vers Tunis.

État de la Syrie.

Les chrétiens de Syrie n'étaient plus la race de ces premiers Francs établis dans Antioche & dans Tyr, c'était une génération mêlée de Syriens, d'Arméniens, & d'Européans. On les appelait *Poulains*, & ces restes sans vigueur étaient pour la plupart soumis aux Égyptiens. Les chrétiens n'avaient plus de villes fortes que Tyr & Ptolémaïs.

Les religieux templiers & hospitaliers, qu'on peut en quelques sens comparer à la milice des Mammelucs, se faisaient entre eux, dans ces villes même,

Digitized by Google

une guerre si cruelle, que, dans un combat de ces moines militaires, il ne resta aucun templier en vie.

Quel rapport y avait-il entre cette situation de quelques métis sur les côtes de Syrie, & le voyage de saint Louis à Tunis ? Son frère, Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile, ambitieux, cruel, intéressé, faisait servir la simplicité héroïque de Louis à ses desseins. Il prétendait que le roi de Tunis lui devait quelques années de tribut. Il voulait se rendre maître de ces pays; & saint Louis espérait, disent tous les historiens (je ne sais sur quel fondement), convertir le roi de Tunis. Étrange manière de gagner ce mahométan au christianisme ! On fait une descente à main armée dans ses états, vers les ruines de Carthage.

Mais bientôt le roi est assiégé lui-même dans son camp par les Maures réunis. Les mêmes maladies que l'intempérance de ses sujets transplantés & le changement de climat avaient attirées dans son camp en Égypte, désolèrent son camp de Carthage. Un de ses fils, né à Damiette pendant la captivité, mourut de cette espèce de contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué; il se fit étendre sur la cendre, & expira à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la piété d'un religieux & le courage d'un grand homme. Ce n'est pas un des moindres exemples des jeux de la fortune, que les ruines de Carthage aient vu mourir un roi chrétien qui venait combattre des musulmans dans un pays où Didon avait apporté les dieux des Syriens. A peine est-il mort que son frère, le roi de Sicile, arrive.

Mort du roi. 1270.

Digitized by Google

On fait la paix avec les Maures, & les débris des chrétiens ſont ramenés en Europe.

Pertes de l'Europe.

On ne peut guère compter moins de cent mille perſonnes ſacrifiées dans les deux expéditions de ſaint Louis. Joignez les cent cinquante mille qui ſuivirent Frédéric Barberouſſe, les trois cent mille de la croiſade de Philippe-Auguſte & de Richard, deux cent mille, au moins, au temps de Jean de Brienne; comptez les cent ſoixante mille croiſés qui avaient déjà paſſé en Aſie, & n'oubliez pas ce qui périt dans l'expédition de Conſtantinople, & dans les guerres qui ſuivirent cette révolution, ſans parler de la croiſade du Nord & de celle contre les Albigeois, on trouvera que l'orient fut le tombeau de plus de deux millions d'Européans.

Pluſieurs pays en furent dépeuplés & appauvris. Le ſire de Joinville dit expreſſément qu'il ne voulut pas accompagner Louis à ſa ſeconde croiſade, parce qu'il ne le pouvait, & que la première avait ruiné toute ſa ſeigneurie.

La rançon de ſaint Louis avait coûté huit cent mille beſans; c'était environ neuf millions de la monnaie qui court actuellement (en 1778). Si des deux millions d'hommes qui moururent dans le levant, chacun emporta ſeulement cent francs, c'eſt-à-dire, un peu plus de cent ſous du temps; c'eſt encore deux cent millions de livres qu'il en coûta. Les Génois, les Piſans, & ſur-tout les Vénitiens s'y enrichirent; mais la France, l'Angleterre, l'Allemagne furent épuiſées.

Digitized by Google

On dit que les rois de France gagnèrent à ces croisades, parce que saint Louis augmenta ses domaines, en achetant quelques terres des seigneurs ruinés. Mais il ne les accrut que pendant les treize années de séjour, par son économie.

Le seul bien que ces entreprises procurèrent, ce fut la liberté que plusieurs bourgades achetèrent de leurs seigneurs. Le gouvernement municipal s'accrut un peu des ruines des possesseurs des fiefs. Peu à peu ces communautés, pouvant travailler & commercer pour leur propre avantage, exercèrent les arts & le commerce que l'esclavage éteignait.

Cependant ce peu de chrétiens métis, cantonnés sur les côtes de Syrie, fut bientôt exterminé ou réduit en servitude. Ptolémaïs, leur principal asile, & qui n'était en effet qu'une retraite de bandits fameux par leurs crimes, ne put résister aux forces du soudan d'Égypte, Mélecséraph. Il la prit en 1291 : Tyr & Sydon se rendirent à lui. Enfin, vers la fin du treizième siècle, il n'y avait plus dans l'Asie aucune trace apparente de ces émigrations des chrétiens.

Digitized by Google

CHAPITRE LIX.

Suite de la prise de Constantinople par les croisés. Ce qu'était alors l'empire nommé grec.

Ce gouvernement féodal de France avait produit, comme on l'a vu, bien des conquérans. Un pair de France, duc de Normandie, avait subjugué l'Angleterre; de simples gentilshommes la Sicile; & parmi les croisés, des seigneurs de France avaient eu pour quelque temps Antioche & Jérusalem. Enfin Baudouin, pair de France & comte de Flandre, avait pris Constantinople. Nous avons vu les mahométans d'Asie céder Nicée aux empereurs grecs fugitifs. Ces mahométans même s'alliaient avec les Grecs contre les Francs & les Latins, leurs communs ennemis; & pendant ces temps-là, les irruptions des Tartares dans l'Asie & dans l'Europe empêchaient les musulmans d'opprimer ces Grecs. Les Francs, maîtres de Constantinople, élisaient leurs empereurs; les papes les confirmaient.

1216. Les Français règnent à Constantinople.

Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, de la maison de France, ayant été élu, fut couronné & sacré dans Rome par le pape Honorius III. Les papes se flattaient alors de donner les empires d'orient & d'occident. On a vu ce que c'était que leurs droits sur l'ocident, & combien de sang coûta cette prétention. A l'égard de l'orient, il ne s'agissait guère que de

Digitized by Google

Conſtantinople, d'une partie de la Thrace & de la Theſſalie. Cependant le patriarche latin, tout ſoumis qu'il était au pape, prétendait qu'il n'appartenait qu'à lui de couronner ſes maîtres, tandis que le patriarche grec, ſiégeant tantôt à Nicée, tantôt à Andrinople, anathématiſait & l'empereur latin & le patriarche de cette communion, & le pape même. C'était ſi peu de choſe que cet empire latin de Conſtantinople, que Pierre de Courtenai, en revenant de Rome, ne put éviter de tomber entre les mains des Grecs; & après ſa mort, ſes ſucceſſeurs n'eurent préciſément que la ville de Conſtantinople & ſon territoire. Des Français poſſédaient l'Achaïe; les Vénitiens avaient la Morée.

Conſtantinople, autrefois ſi riche, était devenue ſi pauvre, que Baudouin II (j'ai peine à le nommer empereur) mit en gage pour quelque argent, entre les mains des Vénitiens, la couronne d'épines de JÉSUS-CHRIST, ſes langes, ſa robe, ſa ſerviette, ſon éponge, & beaucoup de morceaux de la vraie croix. Saint Louis retira ces gages des mains des Vénitiens, & les plaça dans la ſainte chapelle de Paris, avec d'autres reliques, qui ſont des témoignages de piété plutôt que de la connaiſſance de l'antiquité.

Les Grecs reprennent l'empire.

On vit ce Baudouin II venir, en 1245, au concile de Lyon, dans lequel le pape Innocent IV excommunia ſi ſolennellement Frédéric II. Il y implora vainement le ſecours d'une croiſade, & ne retourna dans Conſtantinople que pour la voir enfin retomber au pouvoir des Grecs, ſes légitimes poſſeſſeurs. Mi-

Digitized by Google

chel Paléologue, empereur & tuteur du jeune empereur Lascaris, reprit la ville par une intelligence
1261. secrète. Baudouin s'enfuit ensuite en France, où il vécut de l'argent que lui valut la vente de son marquisat de Namur, qu'il fit au roi saint Louis. Ainsi finit cet empire des croisés.

Leurs mœurs. Les Grecs rapportèrent leurs mœurs dans leur empire. L'usage recommença de crever les yeux. Michel Paléologue se signala d'abord en privant son pupille de la vue & de la liberté. On se servait auparavant d'une lame de métal ardente; Michel employa le vinaigre bouillant, & l'habitude s'en conserva; car la mode entre jusques dans les crimes.

Paléologue ne manqua pas de se faire absoudre solennellement de cette cruauté par son patriarche & par ses évêques, qui répandaient des larmes de joie, dit-on, à cette pieuse cérémonie. Paléologue se frappait la poitrine, demandait pardon à DIEU, & se gardait bien de délivrer de prison son pupille & son empereur.

Quand je dis que la superstition rentra dans Constantinople avec les Grecs, je n'en veux pour preuve que ce qui arriva en 1284. Tout l'empire était divisé entre deux patriarches. L'empereur ordonna que chaque parti présenterait à DIEU un mémoire de ses raisons dans Sainte-Sophie, qu'on jetterait les deux mémoires dans un brasier béni, & qu'ainsi la volonté de DIEU se déclarerait. Mais la volonté céleste ne se déclara qu'en laissant brûler les deux papiers, & abandonna les Grecs à leurs querelles ecclésiastiques.

Digitized by Google

L'empire d'orient reprit cependant un peu la vie. La Grèce lui était jointe avant les croisades ; mais il avait perdu presque toute l'Asie mineure & la Syrie. La Grèce en fut séparée après les croisades ; mais un peu de l'Asie mineure restait, & il s'étendait encore en Europe jusqu'à Belgrade.

Tout le reste de cet empire était possédé par des nations nouvelles. L'Égypte était devenue la proie de la milice des Mammelucs, composée d'abord d'esclaves, & ensuite de conquérans. C'étaient des soldats ramassés des côtes septentrionales de la mer Noire ; & cette nouvelle forme de brigandage s'était établie du temps de la captivité de saint Louis.

Le califat touchait à sa fin, dans ce treizième siècle, tandis que l'empire de Constantin penchait vers la sienne. Vingt usurpateurs nouveaux déchiraient de tous côtés la monarchie fondée par Mahomet, en se soumettant à sa religion. Et enfin ces califes de Babylone, nommés les califes abassides, furent entièrement détruits par la famille de Gengis.

Il y eut ainsi, dans les douzième & treizième siècles, une suite de dévastations non interrompue dans tout l'hémisphère. Les nations se précipitèrent les unes sur les autres, par des émigrations prodigieuses, qui ont établi peu à peu de grands empires. Car tandis que les croisés fondaient sur la Syrie, les Turcs minaient les Arabes ; & les Tartares parurent enfin, qui tombèrent sur les Turcs, sur les Arabes, sur les Indiens, sur les Chinois. Ces Tartares, conduits par Gengis & par ses fils, changèrent la face de toute la

Digitized by Google

grande Asie, tandis que l'Asie mineure & la Syrie étaient le tombeau des Francs & des Sarrazins.

CHAPITRE LX.

De l'Orient & de Gengis-kan.

Au-delà de la Perse, vers le Gion & l'Oxus, il s'était formé un nouvel empire des débris du califat. Nous l'appelons Carisme ou Kouaresme, du nom corrompu de ses conquérans. Sultan Mohammed y régnait à la fin du douzième siècle & au commencement du treizième, quand la grande invasion des Tartares vint engloutir tant de vastes états. Mohammed le Carismin régnait du fond de l'Irac, qui est l'ancienne Médie, jusqu'au-delà de la Sogdiane, & fort avant dans le pays des Tartares. Il avait encore ajouté à ses états une partie de l'Inde, & se voyait un des plus grands souverains du monde, mais reconnaissant toujours le calife qu'il dépouillait, & auquel il ne restait que Bagdat.

Des Tartares. Par-delà le Taurus & le Caucase, à l'orient de la mer Caspienne, du Volga jusqu'à la Chine, & au nord jusqu'à la zone glaciale, s'étendent ces immenses pays des anciens Scythes, qui se nommèrent depuis Tatares, du nom de Tatar-kan, l'un de leurs plus grands princes, & que nous appelons Tartares. Ces pays paraissent peuplés de temps immémorial, sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a

Digitized by Google

donné à ces peuples, comme aux Arabes bedouins, un goût pour la liberté & pour la vie errante, qui leur a fait toujours regarder les villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant sous une tente, ou sur un chariot, ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui, comme des bêtes féroces trop multipliées, se jetèrent loin de leurs tannières; tantôt vers le Palus Méotide, lorsqu'ils chassèrent, au cinquième siècle, les habitans de ces contrées, qui se précipitèrent sur l'empire romain; tantôt à l'orient & au midi, vers l'Arménie & la Perse; tantôt du côté de la Chine & jusqu'aux Indes; ainsi ce vaste réservoir d'hommes ignorans & belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère; & les peuples qui habitent aujourd'hui ces déserts, privés de toute connaissance, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde. Leurs mœurs.

Chaque horde ou tribu avait son chef, & plusieurs chefs se réunissaient sous un kan. Les tribus voisines du Dalaï-lama l'adoraient, & cette adoration consistait principalement en un léger tribut: les autres, pour tout culte, sacrifiaient à DIEU quelques animaux, une fois l'an. Il n'est point dit qu'ils aient jamais immolé d'hommes à la Divinité, ni qu'ils aient cru un être malfaisant & puissant, tel que le diable. Les besoins & les occupations d'une vie vagabonde les garantissaient aussi de beaucoup de superstitions Leur culte.

Digitized by Google

nées de l'oisiveté : ils n'avaient que les défauts de la brutalité attachée à une vie dure & sauvage ; & ces défauts même en firent des conquérans.

Tout ce que je puis recueillir de certain sur l'origine de la grande révolution que firent ces Tartares, aux douzième & treizième siècles, c'est que, vers l'orient de la Chine, les hordes des Monguls ou Mogols, possesseurs des meilleures mines de fer, fabriquèrent ce métal avec lequel on se rend maître de ceux qui possèdent tout le reste. Cal-kan ou Gassar-kan, aïeul de Gengis-kan, se trouvant à la tête de ces tribus, plus aguerries & mieux armées que les autres, força plusieurs de ses voisins à devenir ses vassaux, & fonda une espèce de monarchie, telle qu'elle peut subsister parmi des peuples errans & impatiens du joug. Son fils, que les historiens européans appellent Pisouca, affermit cette domination naissante ; & enfin Gengis l'étendit dans la plus grande partie de la terre connue.

Il y avait un puissant état entre ses terres & celles de la Chine ; cet empire était celui d'un kan dont les aïeux avaient renoncé à la vie vagabonde des Tartares, pour bâtir des villes à l'exemple des Chinois : il fut même connu en Europe ; c'est à lui qu'on donna d'abord le nom de Prêtre-Jean. Des critiques ont voulu prouver que le mot propre est Prête-Jean, quoiqu'assurément il n'y eût aucune raison de l'appeler ni Prête ni Prêtre.

Prêtre-Jean chimérique.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la réputation de sa capitale, qui faisait du bruit dans l'Asie, avait excité la

Digitized by Google

là cupidité des marchands d'Arménie ; ces marchands étaient de l'ancienne communion de Neſtorius. Quelques-uns de leurs religieux ſe mirent en chemin avec eux ; &, pour ſe rendre recommandables aux princes chrétiens qui faiſaient alors la guerre en Syrie, ils écrivirent qu'ils avaient converti ce grand kan, le plus puiſſant des Tartares, qu'ils lui avaient donné le nom de Jean, qu'il avait même voulu recevoir le ſacerdoce. Voilà la fable qui rendit le Prêtre-Jean ſi fameux dans nos anciennes chroniques des croiſades. On alla enſuite chercher le Prêtre-Jean en Ethiopie, & on donna ce nom à ce prince nègre, qui eſt moitié chrétien ſchiſmatique & moitié Juif. Cependant le Prêtre-Jean tartare ſuccomba dans une grande bataille ſous les armes de Gengis. Le vainqueur s'empara de ſes Etats, & ſe fit élire ſouverain de tous les kans tartares, ſous le nom de Gengis-kan, qui ſignifie roi des rois, ou grand kan. Il portait auparavant le nom de Témugin. Il paraît que les kans tartares étaient en uſage d'aſſembler des diètes vers le printemps : ces diètes s'appelaient Cour-ilté. Eh! qui ſait ſi ces aſſemblées & nos cours plénières, aux mois de mars & de mai, n'ont pas une origine commune ?

Gengis publia dans cette aſſemblée qu'il fallait ne croire qu'un Dieu & ne perſécuter perſonne pour ſa religion : preuve certaine que ſes vaſſaux n'avaient pas tous la même créance. La diſcipline militaire fut rigoureuſement établie : des dizeniers, des centeniers, des capitaines de mille hommes, des chefs de dix Lois de Gengis.

Digitized by Google

mille ſous des généraux, furent tous aſtreints à des devoirs journaliers; & tous ceux qui n'allaient point à la guerre, furent obligés de travailler un jour de la ſemaine pour le ſervice du grand kan. L'adultère fut défendu d'autant plus ſévèrement que la polygamie était permiſe. Il n'y eut qu'un canton tartare dans lequel il fut permis aux habitans de demeurer dans l'uſage de proſtituer les femmes à leurs hôtes. Le ſortilège fut expreſſément défendu, ſous peine de mort. On a vu que Charlemagne ne le punit que par des amendes. Mais il en réſulte que les Germains, les Francs & les Tartares croyaient également au pouvoir des magiciens. Gengis fit jouer, dans cette grande aſſemblée de princes barbares, un reſſort qu'on voit ſouvent employé dans l'hiſtoire du monde. Un prophète lui prédit qu'il ſerait le maître de l'univers; les vaſſaux du grand kan s'encouragèrent à remplir la prédiction.

L'auteur chinois qui a écrit les conquêtes de Gengis, & que le père Gaubil a traduit, aſſure que ces Tartares n'avaient aucune connaiſſance de l'art d'écrire. Cet art avait toujours été ignoré des provinces d'Archangel juſqu'au-delà de la grande muraille, ainſi qu'il le fut des Celtes, des Bretons, des Germains, des Scandinaviens, & de tous les peuples de l'Afrique au-delà du mont Atlas. L'uſage de tranſmettre à la poſtérité toutes les articulations de la langue, & toutes les idées de l'eſprit, eſt un des grands raffinemens de la ſociété perfectionnée, qui ne fut connu que chez quelques nations très-policées; & encore ne fut-il

Digitized by Google

jamais d'un uſage univerſel chez ces nations. Les lois des Tartares étaient promulguées de bouche, ſans aucun ſigne repréſentatif qui en perpétuât la mémoire. Ce fut ainſi que Gengis porta une loi nouvelle, qui devait faire des héros de ſes ſoldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui, dans le combat, appelés au ſecours de leurs camarades, fuiraient au lieu de les ſecourir. Bientôt maître de tous les pays qui ſont entre le fleuve Volga & la muraille de la Chine, il attaque enfin cet ancien empire qu'on appelait alors le Catai. Il prit Cambalu, capitale du Catai ſeptentrional : c'eſt la même ville que nous nommons aujourd'hui Pékin. Maître de la moitié de la Chine, il ſoumit juſqu'au fond de la Corée. 1214.

L'imagination des hommes oiſifs, qui s'épuiſe en fictions romaneſques, n'oſerait pas imaginer qu'un prince partit du fond de la Corée, qui eſt l'extrémité orientale de notre globe, pour porter la guerre en Perſe & aux Indes. C'eſt ce qu'exécuta Gengis. Conquêtes de Gengis.

Le calife de Bagdat, nommé Naſſer, l'appela imprudemment à ſon ſecours. Les califes alors étaient, comme nous l'avons vu, ce qu'avaient été les rois fainéans de France ſous la tyrannie des maires du palais : les Turcs étaient les maires des califes.

Ce ſultan Mohammed, de la race des Cariſmins, dont nous venons de parler, étoit maître de preſque toute la Perſe; l'Arménie, toujours faible, lui payait tribut. Le calife Naſſer, que ce Mohammed voulait enfin dépouiller de l'ombre de dignité qui lui reſtait, attira Gengis dans la Perſe.

Digitized by Google

Le conquérant tartare avait alors ſoixante ans : il paraît qu'il ſavait régner comme vaincre; ſa vie eſt un des témoignages qu'il n'y a point de grand conquérant qui ne ſoit grand politique. Un conquérant eſt un homme dont la tête ſe ſert avec une habileté heureuſe du bras d'autrui. Gengis gouvernait ſi adroitement la partie de la Chine conquiſe, qu'elle ne ſe révolta point pendant ſon abſence; & il ſavait ſi bien régner dans ſa famille, que ſes quatre fils, qu'il fit ſes quatre lieutenans-généraux, mirent preſque toujours leur jalouſie à le bien ſervir, & furent les inſtrumens de ſes victoires.

Armées prodigieuſes.

Nos combats en Europe paraiſſent de légères eſcarmouches, en comparaiſon de ces batailles qui ont enſanglanté quelquefois l'Aſie. Le ſultan Mohammed marche contre Gengis avec quatre cent mille combattans, au-delà du fleuve Jaxarte, près de la ville d'Otrar; & dans les plaines immenſes qui ſont par-delà cette ville, au quarante-deuxième degré de latitude, il rencontre l'armée tartare de ſept cent mille (*) hommes, commandée par Gengis & par ſes quatre fils : les mahométans furent défaits, & Otrar priſe. On ſe ſervit du bélier dans le ſiége; il ſemble que cette machine de guerre ſoit une invention naturelle de preſque tous les peuples, comme l'arc & les flèches.

De ces pays qui ſont vers la Tranſoxane, le vainqueur s'avance à Bocara, ville célèbre dans toute

(*) Il faut toujours beaucoup rabattre de ces calculs.

Digitized by Google

l'Asie par son grand commerce, ses manufactures d'étoffes, sur-tout par les sciences que les sultans turcs avait apprises des Arabes, & qui florissaient dans Bocara & dans Samarcande. Si même on en croit le kan Abulgasi, de qui nous tenons l'histoire des Tartares, *bocar* signifie savant, en langue tartare-mongule; & c'est de cette étymologie, dont il ne reste aujourd'hui nulle trace, que vint le nom de Bocara. Le Tartare, après l'avoir rançonnée, la réduisit en cendres, ainsi que Persépolis avait été brûlée par Alexandre. Mais les Orientaux qui ont écrit l'histoire de Gengis, disent qu'il voulut venger ses ambassadeurs que le sultan avait fait tuer avant cette guerre. S'il peut y avoir quelque excuse pour Gengis, il n'y en a point pour Alexandre.

Toutes ces contrées à l'orient & au midi de la mer Caspienne furent soumises; & le sultan Mohammed, fugitif de province en province, traînant après lui ses trésors & son infortune, mourut abandonné des siens.

Enfin le conquérant pénétra jusqu'au fleuve de l'Inde; & tandis qu'une de ses armées soumettait l'Indoustan, une autre, sous un de ses fils, subjugua toutes les provinces qui sont au midi & à l'occident de la mer Caspienne, le Corassan, l'Irak, le Shirvan, l'Aran; elle passa les portes de fer, près desquelles la ville de Derbent fut bâtie, dit-on, par Alexandre. C'est l'unique passage de ce côté de la haute Asie, à travers les montagnes escarpées & inaccessibles du Caucase; de-là, marchant le long du

Digitized by Google

Volga vers Moſcou, cette armée, par-tout victorieuſe, ravagea la Ruſſie. C'était prendre ou tuer des beſtiaux & des eſclaves. Chargée de ce butin, elle repaſſa le Volga, & retourna vers Gengis par le nord-eſt de la mer Caſpienne. Aucun voyageur n'avait fait, dit-on, le tour de cette mer; & ces troupes furent les premières qui entreprirent une telle courſe par des pays incultes, impraticables à d'autres hommes qu'à des Tartares, auxquels il ne fallait ni tentes, ni proviſions, ni bagages, & qui ſe nourriſſaient de la chair de leurs chevaux morts de vieilleſſe, comme de celle des autres animaux.

Ainſi donc la moitié de la Chine & la moitié de l'Indouſtan, preſque toute la Perſe juſqu'à l'Euphrate, les frontières de la Ruſſie, Caſan, Aſtracan, toute la grande Tartarie, furent ſubjuguées par Gengis en près de dix-huit années. Il eſt certain que cette partie du Thibet, où règne le grand Lama, était enclavée dans ſon empire, & que le pontife ne fut point inquiété par Gengis, qui avait beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine dans ſes armées. Tous les conquérans ont toujours épargné les chefs des religions, & parce que ces chefs les ont flattés, & parce que la ſoumiſſion du pontife entraîne celle du peuple.

En revenant des Indes par la Perſe & par l'ancienne Sogdiane, il s'arrêta dans la ville de Toncat, au nord-eſt du fleuve Jaxarte, comme au centre de ſon vaſte empire. Ses fils, victorieux de tous côtés, ſes généraux, & tous les princes tributaires, lui apportèrent les tréſors de l'Aſie. Il en fit des largeſſes à

Digitized by Google

ſes ſoldats, qui ne connurent que par lui cette eſpèce d'abondance. C'eſt de-là que les Ruſſes trouvent ſouvent aujourd'hui des ornemens d'argent & d'or, & des monumens de luxe enterrés dans les pays ſauvages de la Tartarie. C'eſt tout ce qui reſte à préſent de tant de déprédations.

Il tint dans les plaines de Toncat une cour plénière triomphale, auſſi magnifique qu'avait été guerrière celle qui autrefois lui prépara tant de triomphes. On y vit un mélange de barbarie tartare, & de luxe aſiatique. Tous les kans & leurs vaſſaux, compagnons de ſes victoires, étaient ſur ces anciens chariots ſcythes, dont l'uſage ſubſiſte encore juſques chez les Tartares de la Crimée; mais ces chars étaient couverts des étoffes précieuſes, de l'or & des pierreries de tant de peuples vaincus. Un des fils de Gengis lui fit dans cette diète un préſent de cent mille chevaux. Ce fut dans ces états-généraux de l'Aſie qu'il reçut les adorations de plus de cinq cents ambaſſadeurs des pays conquis; de-là il courut remettre ſous le joug un grand pays qu'on nommait Tangut, vers les frontières de la Chine. Il voulait, âgé d'environ ſoixante & dix ans, aller achever la conquête de ce grand royaume de la Chine, l'objet le plus chéri de ſon ambition; mais enfin une maladie mortelle le ſaiſit dans ſon camp ſur la route de cet empire, à quelques lieues de la grande muraille. Cour plénière. Mort de Gengis. 1226.

Jamais ni avant ni après lui aucun homme n'a ſubjugué plus de peuples. Il avait conquis plus de dix-huit cents lieues de l'orient au couchant, & plus de

Digitized by Google

mille du septentrion au midi. Mais dans ses conquêtes il ne fit que détruire ; & si on excepte Bocara & deux ou trois autres villes dont il permit qu'on réparât les ruines, son empire, de la frontière de Russie jusqu'à celle de la Chine, fut une dévastation. La Chine fut moins saccagée, parce qu'après la prise de Pékin, ce qu'il envahit ne résista pas. Il partagea, avant sa mort, ses états à ses quatre fils ; & chacun d'eux fut un des plus puissans rois de la terre.

Hommes égorgés sur son tombeau.

On assure qu'on égorgea beaucoup d'hommes sur son tombeau, & qu'on en a usé ainsi à la mort de ses successeurs qui ont régné dans la Tartarie. C'est une ancienne coutume des princes scythes, qu'on a trouvée établie depuis peu chez les nègres de Congo, coutume digne de ce que la terre a porté de plus barbare. On prétend que c'était un point d'honneur chez les domestiques des kans tartares de mourir avec leurs maîtres, & qu'ils se disputaient l'honneur d'être enterrés avec eux. Si ce fanatisme était commun, si la mort était si peu de chose pour ces peuples, ils étaient faits pour subjuguer les autres nations. Les Tartares, dont l'admiration redoubla pour Gengis quand ils ne le virent plus, imaginèrent qu'il n'était point né comme les autres hommes, mais que sa mère l'avait conçu par le seul secours d'une influence céleste ; comme si la rapidité de ses conquêtes n'était pas un assez grand prodige. S'il fallait donner à de tels hommes un être surnaturel pour père, il faudrait supposer que c'eſt un être malfaisant.

Les Grecs, & avant eux les Asiatiques, avaient

Digitized by Google

ſouvent appelé fils des dieux leurs défenſeurs & leurs légiſlateurs, & même les raviſſeurs conquérans. L'apothéoſe, dans tous les temps d'ignorance, a été prodiguée à quiconque inſtruiſit, ou ſervit, ou écraſa le genre-humain.

Ses enfans partagent la moitié du monde.

Les enfans de ce conquérant étendirent encore la domination qu'avait laiſſée leur père. Octaï, & bientôt après Coblaï-kan, fils d'Octaï, achevèrent la conquête de la Chine. C'eſt ce Coblaï que vit Marc-Paolo, vers l'an 1260, lorſqu'avec ſon frère & ſon oncle il pénétra dans ces pays dont le nom même était alors ignoré, & qu'il appelle *le Cataï*. L'Europe, chez qui ce Marc-Paolo eſt fameux pour avoir voyagé dans les états ſoumis par Gengis & ſes enfans, ne connut long-temps ni ces états ni leurs vainqueurs.

A la vérité, le pape Innocent IV envoya quelques franciſcains dans la Tartarie. Ces moines, qui ſe qualifiaient ambaſſadeurs, virent peu de choſe, furent traités avec le plus grand mépris, & ne ſervirent à rien. 1246.

On était ſi peu inſtruit de ce qui ſe paſſait dans cette vaſte partie du monde, qu'un fourbe, nommé David, fit accroire à ſaint Louis en Syrie qu'il venait auprès de lui de la part du grand kan de Tartarie qui s'était fait chrétien. Saint Louis envoya le moine Rubruquis dans ces pays, pour s'informer de ce qui en pouvait être. Il paraît par la relation de Rubruquis, qu'il fut introduit devant le petit-fils de Gengis, qui régnait à la Chine. Mais quelles lumières pouvait-on 1258.

Digitized by Google

tirer d'un moine qui ne fit que voyager chez des peuples dont il ignorait les langues, & qui n'était pas à portée de bien voir ce qu'il voyait ? Il ne rapporta de son voyage que beaucoup de fausses notions & quelques vérités indifférentes.

Ainsi donc au même temps que les princes & les barons chrétiens baignaient de sang le royaume de Naples, la Grèce, la Syrie & l'Égypte, l'Asie était saccagée par les Tartares. Presque tout notre hémisphère souffrait à la fois.

Si les princes de la race de Gengis étaient despotiques.

Les moines qui voyagèrent en Tartarie dans le treizième siècle, ont écrit que Gengis & ses enfans gouvernaient despotiquement leurs Tartares. Mais peut-on croire que des conquérans armés pour partager le butin avec leur chef, des hommes robustes, nés libres, des hommes errans, couchant l'hiver sur la neige, & l'été sur la rosée, se soient laissé traiter par des conducteurs élus en plein champ, comme les chevaux qui leur servaient de monture & de pâture ? Ce n'est pas-là l'instinct des peuples du nord : les Alains, les Huns, les Gépides, les Turcs, les Goths, les Francs, furent tous les compagnons, & non les esclaves de leurs barbares chefs. Le despotisme ne vient qu'à la longue ; il se forme du combat de l'esprit de domination contre l'esprit d'indépendance. Le chef a toujours plus de moyens d'écraser, que ses compagnons de résister ; & enfin l'argent rend absolu.

1243. Le moine Plan-Carpin, envoyé par le pape Innocent IV dans Caracorum, alors capitale de la Tartarie, témoin de l'inauguration d'un fils du grand kan

Digitized by Google

Octaï, rapporte que les principaux Tartares firent asseoir ce kan sur une pièce de feutre, & lui dirent : « Honore les grands, sois juste & bienfaisant envers » tous, sinon tu seras si misérable que tu n'auras pas » même le feutre sur lequel tu es assis ». Ces paroles ne sont pas d'un courtisan esclave.

Gengis usa du droit qu'ont eu toujours tous les princes de l'orient, droit semblable à celui de tous les pères de famille dans la loi romaine, de choisir leurs héritiers, & de faire partage entre leurs enfans sans avoir égard à l'aînesse. Il déclara grand kan des Tartares son troisième fils Octaï, dont la postérité régna dans le nord de la Chine jusques vers le milieu du quatorzième siècle. La force des armes y avait introduit les Tartares : les querelles de religion les en chassèrent. Les prêtres lamas voulurent exterminer les bonzes. Ceux-ci soulevèrent les peuples. Les princes du sang chinois profitèrent de cette discorde ecclésiastique, & chassèrent enfin leurs dominateurs que l'abondance & le repos avaient amollis.

Un autre fils de Gengis, nommé Touchi, eut le Turqueſtan, la Bactriane, le royaume d'Astracan, & le pays des Usbecs. Le fils de ce Touchi alla ravager la Pologne, la Dalmatie, la Hongrie, les environs de Constantinople. Il s'appelait Batou-kan. Les princes de la Tartarie-Crimée descendent de lui de mâle en mâle, & les kans Usbecs qui habitent aujourd'hui la vraie Tartarie, vers le nord & l'orient de la mer Caspienne, rapportent aussi leur origine à cette source. Ils sont maîtres de la Bactriane sep-

1234. 1235.

Descendans de Gengis.

Digitized by Google

tentrionale ; mais ils ne mènent dans ces beaux pays qu'une vie vagabonde, & désolent la terre qu'ils habitent.

Tuti, ou Tuli, autre fils de Gengis, eut la Perse du vivant de son père. Le fils de ce Tuti, nommé Houlacou, passa l'Euphrate que Gengis n'avait point passé. Il détruisit pour jamais dans Bagdat l'empire des califes, & se rendit maître d'une partie de l'Asie mineure ou Natolie, tandis que les maîtres naturels de cette belle partie de l'empire de Constantinople étaient chassés de leur capitale par les chrétiens croisés.

Un quatrième fils, nommé Zagataï, eut la Transoxane, Candahar, l'Inde septentrionale, Cachemire, le Thibet ; & tous les descendans de ces quatre monarques conservèrent quelque temps, par les armes, leurs monarchies établies par le brigandage.

Si on compare ces vastes & soudaines déprédations avec ce qui se passe de nos jours dans notre Europe, on verra une énorme différence. Nos capitaines, qui entendent l'art de la guerre infiniment mieux que les Gengis, & tant d'autres conquérans, nos armées, dont un détachement aurait dissipé avec quelques canons toutes ces hordes de Huns, d'Alains & des Scythes, peuvent à peine aujourd'hui prendre quelques villes dans leurs expéditions les plus brillantes. C'est qu'alors il n'y avait nul art, & que la force décidait du sort du monde.

Causes des succès de cette famille.

Gengis & ses fils allant de conquête en conquête, crurent qu'ils subjugueraient toute la terre habitable ; c'est dans ce dessein que d'un côté Koublaï, maître

Tartares font la guerre du Japon à l'Italie.

Digitized by Google

de la Chine, envoya une armée de cent mille hommes sur mille bateaux appelés *jonques*, pour conquérir le Japon, & que Batou-kan pénétra aux frontières de l'Italie. Le pape Céleſtin IV lui envoya quatre religieux, seuls ambaſſadeurs qui puſſent accepter une telle commiſſion. Frère Aſſelin rapporte qu'il ne put parler qu'à un des capitaines tartares, qui lui donna cette lettre pour le pape.

« Si tu veux demeurer sur terre, viens nous rendre » hommage. Si tu n'obéis pas, nous savons ce qui » en arrivera. Envoie-nous de nouveaux députés, » pour nous dire si tu veux être notre vaſſal ou notre » ennemi ».

On a blâmé Charlemagne d'avoir diviſé ſes états, on doit en louer Gengis. Les états de Charlemagne ſe touchaient, avaient à-peu-près les mêmes lois, étaient ſous la même religion, & pouvaient ſe gouverner par un ſeul homme. Ceux de Gengis, beaucoup plus vaſtes, entrecoupés de déſerts, partagés en religions différentes, ne pouvaient obéir long-temps au même ſceptre.

Cependant cette vaſte puiſſance des Tartares-Mogols, fondée vers l'an 1220, s'affaiblit de tous côtés; juſqu'à ce que Tamerlan, plus d'un ſiècle après, établit une monarchie univerſelle dans l'Aſie, monarchie qui ſe partagea encore.

La dynaſtie de Gengis régna long-temps à la Chine ſous le nom d'Iven. Il eſt à croire que la ſcience de l'aſtronomie, qui avait rendu les Chinois ſi célèbres, déchut beaucoup dans cette révolution; car on ne

Digitized by Google

voit en ce temps-là que des mahométans aſtronomes à la Chine, & ils ont preſque toujours été en poſſeſſion de régler le calendrier juſqu'à l'arrivée des jéſuites. C'eſt peut-être la raiſon de la médiocrité où ſont reſtés les Chinois (*).

Voilà tout ce qui vous convient de ſavoir des Tartares dans ces temps reculés. Il n'y a là ni droit civil, ni droit canon, ni diviſion entre le trône & l'autel & entre des tribunaux de judicature, ni conciles, ni univerſités, ni rien de ce qui a perfectionné ou ſurchargé la ſociété parmi nous. Les Tartares partirent de leurs déſerts, vers l'an 1212, & eurent conquis la moitié de l'hémiſphère vers l'an 1236. C'eſt-là toute leur hiſtoire.

Tournons maintenant vers l'occident, & voyons ce qui ſe paſſait, au treizième ſiècle, en Europe.

(*) Ceux qui ont prétendu que les grands monumens de tous les arts, dans la Chine, ſont de l'invention des Tartares, ſe ſont étrangement trompés. Comment ont-ils pu ſuppoſer que des barbares toujours errans, dont le chef, Gengis, ne ſavait ni lire, ni écrire, fuſſent plus inſtruits que la nation la plus policée & la plus ancienne de la terre?

Digitized by Google

CHAPITRE LXI.

De Charles d'Anjou, roi des deux Siciles. De Mainfroi, de Conradin, & des vêpres ſiciliennes.

PENDANT que la grande révolution des Tartares avait ſon cours, que les fils & les petits-fils de Gengis ſe partageaient la plus grande partie du monde, que les croiſades continuaient, & que ſaint Louis préparait malheureuſement la dernière, l'illuſtre maiſon impériale de Suabe finit d'une manière inouie juſqu'alors. Ce qui reſtait de ſon ſang coula ſur un échafaud.

L'empereur Frédéric II avait été à la fois empereur des papes, leur vaſſal & leur ennemi. Il leur rendait hommage lige pour le royaume de Naples & de Sicile. 1254.
Son fils Conrad IV ſe mit en poſſeſſion de ce royaume. Je ne vois point d'auteur qui n'aſſure que ce Conrad fut empoiſonné par ſon frère Manfreddo, ou Mainfroi, bâtard de Frédéric; mais je n'en vois aucun qui en apporte la plus légère preuve.

Ce même empereur Conrad IV avait été accuſé d'avoir empoiſonné ſon frère Henri: vous verrez que dans tous les temps les ſoupçons de poiſon ſont plus communs que le poiſon même.

Cet hommage lige qu'on rendait à la cour romaine pour les royaumes de Naples & de Sicile, fut une des ſources des calamités de ces provinces, de celles de la

Pourquoi Naples & Sicile dépendent des papes.

Digitized by Google

maiſon impériale de Suabe, & de celles de la maiſon d'Anjou qui, après avoir dépouillé les héritiers légitimes, périt elle-même miſérablement. Cet hommage fut d'abord, comme vous l'avez vu, une ſimple cérémonie pieuſe & adroite des conquérans normands, qui mirent, comme tant d'autres princes, leurs états ſous la protection de l'égliſe, pour arrêter, s'il était poſſible, par l'excommunication, ceux qui voudraient leur ravir ce qu'ils avaient uſurpé. Les papes tournèrent bientôt en hommage cette oblation; & n'étant pas ſouverains de Rome, ils étaient ſuzerains des deux Siciles.

L'empereur Frédéric II laiſſa Naples & Sicile dans l'état le plus floriſſant. De ſages lois établies, des villes bâties, Naples embellie, les ſciences & les arts en honneur, furent ſes monumens. Ce royaume devait appartenir à l'empereur Conrad, ſon fils; on ne ſait ſi Manfreddo, que nous nommons Mainfroi, était fils légitime ou bâtard de Frédéric II: l'empereur ſemble le regarder dans ſon teſtament comme ſon fils légitime. Il lui donne Tarente & pluſieurs autres principautés en ſouveraineté. Il l'inſtitue régent du royaume pendant l'abſence de Conrad, & le déclare ſon ſucceſſeur, en cas que Conrad & Henri viennent à mourir ſans enfans; juſques-là tout paraît paiſible. Mais les Italiens n'obéiſſaient jamais que malgré eux au ſang germanique; les papes déteſtaient la maiſon de Suabe, & voulaient la chaſſer d'Italie; les partis Guelfe & Gibelin ſubſiſtaient dans toute leur force d'un bout de l'Italie à l'autre.

Le

Digitized by Google

Le fameux pape Innocent IV, qui avait dépoſé à Lyon l'empereur Frédéric II, c'eſt-à-dire, qui avait oſé le déclarer dépoſé, prétendait bien que les enfans d'un excommunié ne pouvaient ſuccéder à leur père.

Innocent ſe hâta donc de quitter Lyon, pour aller ſur les frontières de Naples exhorter les barons à ne point obéir à Manfreddo. Cet évêque ne combattait qu'avec les armes de l'opinion; mais vous avez vu combien ces armes étaient dangereuſes. Manfreddo ſe défia de ſes barons, dévots, factieux & ennemis du ſang de Suabe. Il y avait encore des Sarrazins dans la Pouille. L'empereur Frédéric II, ſon père, avait toujours eu une garde compoſée de ces mahométans; la ville de Lucéran, ou Nocera, était remplie de ces Arabes; on l'appelait *Lucera da pagani*, la ville des païens. Les mahométans ne méritaient pas à beaucoup près ce nom que les Italiens leur donnaient. Jamais peuple ne fut plus éloigné de ce que nous appelons improprement *le paganiſme*, & ne fut plus fortement attaché ſans aucun mélange à l'unité de DIEU. Mais ce terme de païens avait rendu odieux Frédéric II, qui avait employé les Arabes dans ſes armées; il rendit Manfreddo plus odieux encore. Cependant, aidé de ſes mahométans, Manfreddo étouffa la révolte, & contint tout le royaume, excepté la ville de Naples, qui reconnut le pape Innocent pour ſon unique maître. Ce pape prétendait que les deux Siciles lui étaient dévolues, & lui appartenaient de droit, en vertu des paroles qu'il avait prononcées en dépoſant Frédéric II & ſa race, au concile de Lyon. L'empereur Conrad IV arrive

Les papes veulent dépouiller l'héritier du royaume.

Digitized by Google

alors pour défendre son héritage. Il prend d'assaut sa ville de Naples ; le pape s'enfuit à Gênes, sa patrie ; & là il ne prend d'autre parti que d'offrir le royaume au prince Richard, frère du roi d'Angleterre, Henri III, prince qui n'était pas en état d'armer deux vaisseaux, & qui remercia le saint-père de son dangereux présent.

1254. Les dissentions inévitables entre Conrad, roi allemand, & Manfreddo, italien, servirent mieux la cour romaine que ne firent la politique & les malédictions du pape. Conrad mourut, & on prétend, comme je vous l'ai dit, qu'il mourut empoisonné. La cour papale accrédita ce soupçon. Conrad laissait sa couronne de Naples à un enfant de dix ans ; c'est cet infortuné Conradin que nous verrons périr d'une fin si tragique. Conradin était en Allemagne : Manfreddo était ambitieux : il fit courir le bruit que Conradin était mort, & se fit prêter serment comme à un régent, si Conradin était en vie, & comme à un roi, si ce fils de l'empereur n'était plus. Innocent avait toujours pour lui dans le royaume la faction des Guelfes, ce parti ennemi de la maison impériale, & il avait encore pour lui ses excommunications. Il se déclara lui-même roi des deux Siciles, & donna des investitures. Voilà donc enfin les papes rois de ce pays conquis par des gentilshommes de Normandie ; mais cette royauté ne fut que passagère. Le pape eut une armée ; mais ne savait pas la commander ; il mit un légat à la tête : Manfreddo avec ses mahométans, & quelques barons peu scrupuleux, défit entièrement le légat & l'armée pontificale.

Les papes prennent pour eux les deux Siciles. 1253 & 1254.

Digitized by Google

Ce fut dans ces circonstances que le pape Innocent ne pouvant prendre pour lui le royaume de Naples, 1254
se tourna enfin vers le comte d'Anjou, frère de saint Louis, & lui offrit une couronne dont il n'avait nul droit de disposer, & à laquelle le comte d'Anjou n'avait nul droit de prétendre. Mais le pape mourut dès le commencement de cette négociation. C'est à quoi aboutissent tous les projets de l'ambition qui tourmentent si horriblement la vie.

Rinaldo de Signi, Alexandre IV, succéda à la place d'Innocent IV & à tous ses desseins. Il ne put réussir avec le frère du roi de France, saint Louis; ce roi malheureusement venait d'épuiser la France par sa croisade & par sa rançon en Égypte, & il dépensait le peu qui lui restait à rebâtir en Palestine les murailles de quelques villes sur la côte, villes bientôt perdues pour les chrétiens.

Roi de Naples cité devant le pape.

Le pape Alexandre IV commence par citer pardevant lui Manfreddo; il en était en droit par les lois des fiefs, puisque ce prince était son vassal. Mais ce droit ne pouvant être que celui du plus fort, il n'y avait pas d'apparence qu'un vassal armé comparût devant son seigneur. Alexandre était à Naples, dont ses intrigues lui avaient ouvert les portes. Il négocia avec son vassal qui était dans la Pouille; Manfreddo pria le saint-père de lui envoyer un cardinal pour traiter avec lui. La cour du pape décida : *id non convenire sanctæ sedis honori, ut cardinales isto modo mittantur*; qu'il ne convenait pas à l'honneur du saint-siége d'envoyer ainsi des cardinaux.

Digitized by Google

La guerre civile continua donc; le pape publia une croisade contre Manfreddo, comme on en avait publié contre les musulmans, les empereurs & les Albigeois. Il y a bien loin de Naples en Angleterre, cependant cette croisade y fut prêchée; un nonce y alla lever des décimes : ce nonce releva de son vœu le roi
1255. Henri III, qui avait fait serment d'aller faire la guerre en Palestine, & lui fit faire un autre vœu de fournir de l'argent & des troupes au pape dans sa guerre contre Manfreddo.

Mathieu Pâris rapporte que le nonce leva cinquante mille livres sterling en Angleterre. A voir les Anglais d'aujourd'hui, on ne croirait pas que leurs ancêtres aient pu être si imbécilles. La cour papale, pour extorquer cet argent, flattait le roi de la couronne de Naples pour le prince Edmond, son fils; mais dans le même temps elle négociait avec Charles d'Anjou, toujours prête à donner les deux Siciles à qui les voudrait payer le plus chèrement. Toutes ces négociations échouèrent pour lors; le pape dissipa l'argent qu'il avait levé en Angleterre pour sa croisade, & ne la fit point; Manfreddo régna, & Alexandre IV
1260. mourut sans réussir à rien qu'à extorquer de l'argent de l'Angleterre.

Un savetier, devenu pape sous le nom d'Urbain IV, continua ce que ses prédécesseurs avaient commencé. Ce savetier était de Troyes en Champagne; son prédécesseur avait fait prêcher une croisade en Angleterre contre les deux Siciles; celui-ci en fit prêcher une en France, il prodigua des indulgences plénières; mais

Digitized by Google

il ne put avoir que peu d'argent & quelques ſoldats qu'un comte de Flandre, gendre de Charles d'Anjou, conduiſit en Italie. Charles accepta enfin la couronne de Naples & de Sicile; le roi ſaint Louis y conſentit, mais Urbain IV mourut ſans avoir pu voir les commencemens de cette révolution. 1264.

Manfreddo ſe ſoutient toujours contre les papes.

Voilà trois papes qui conſument leur vie à perſécuter en vain Manfreddo : un Languedocien (Clément IV), ſujet de Charles d'Anjou, termina ce que les autres avaient entrepris, & eut l'honneur d'avoir ſon maître pour ſon vaſſal. Ce comte d'Anjou, Charles, poſſédait déjà la Provence par ſon mariage, & une partie du Languedoc; mais ce qui augmentait ſa puiſſance, c'était d'avoir ſoumis la ville de Marſeille. Il avait encore une dignité qu'un homme habile pouvait faire valoir, c'était celle de ſénateur unique de Rome; car les Romains défendaient toujours leur liberté contre les papes : ils avaient depuis cent ans créé cette dignité de ſénateur unique, qui faiſait revivre les droits des anciens tribuns. Le ſénateur était à la tête du gouvernement municipal, & les papes, qui donnaient ſi libéralement des couronnes, ne pouvaient mettre un impôt ſur les Romains; ils étaient ce qu'un électeur eſt dans la ville de Cologne. Clément ne donna l'inveſtiture à ſon ancien maître, qu'à condition qu'il renoncerait à cette dignité au bout de trois ans, qu'il payerait trois mille onces d'or au ſaint-ſiége, chaque année, pour la mouvance du royaume de Naples, & que, ſi jamais le payement était différé plus de deux mois, il ſerait excommunié. 1265.

Marché de Clément IV avec Charles d'Anjou.

Digitized by Google

Charles souscrivit aisément à ces conditions & à toutes les autres. Le pape lui accorda la levée d'une décime sur les biens ecclésiastiques de France. Il part avec de l'argent & des troupes, se fait couronner à Rome, livre bataille à Manfreddo dans les plaines de Bénévent, & est assez heureux pour que Manfreddo soit tué en
1266. combattant. Il usa durement de la victoire, & parut
Manfreddo vaincu, son cadavre sans sépulture. aussi cruel que son frère saint Louis était humain. Le légat empêcha qu'on ne donnât la sépulture à Manfreddo. Les rois ne se vengent que des vivans, l'église se vengeait des vivans & des morts.

Conradin: son droit, ses malheurs. Cependant le jeune Conradin, véritable héritier du royaume de Naples, était en Allemagne pendant cet interrègne qui la désolait, & pendant qu'on lui ravissait le royaume de Naples; ses partisans l'excitent à venir défendre son héritage. Il n'avait encore que quinze ans; son courage était au-dessus de son âge; il se met avec le duc d'Autriche, son parent, à la tête d'une armée, & vient soutenir ses droits. Les Ro-
1268. mains étaient pour lui. Conradin excommunié est reçu à Rome aux acclamations de tout le peuple, dans le temps même que le pape n'osait approcher de sa capitale.

On peut dire que de toutes les guèrres de ce siècle, la plus juste était celle que faisait Conradin; elle fut la plus infortunée. Le pape fit prêcher la croisade contre lui, ainsi que contre les Turcs. Ce prince est défait & pris dans la Pouille, avec son parent Frédéric, duc d'Autriche. Charles d'Anjou, qui devait honorer leur courage, les fit condamner par des juris-

Digitized by Google

consultes. La sentence portait qu'ils méritaient la mort « pour avoir pris les armes contre l'église ». Ces deux princes furent exécutés publiquement à Naples par la main du bourreau. Conradin & Frédéric d'Autriche exécutés par l'ordre de l'usurpateur.

Les historiens les plus accrédités, les plus fidèles, les Guichardin & les de Thou de ces temps-là, rapportent que Charles d'Anjou consulta le pape Clément IV, autrefois son chancelier en Provence, & alors son protecteur, & que ce prêtre lui répondit en style d'oracle : *vita Corradini, mors Caroli; mors Corradini, vita Caroli.* Cependant, les valets en robe de Charles passèrent dix mois entiers à se déterminer sur cet assassinat qu'ils devaient commettre avec le glaive de la justice. La sentence ne fut portée qu'après la mort de Clément IV. (*)

On ne peut assez s'étonner que Louis IX, canonisé depuis, n'ait fait aucun reproche à son frère d'une action si barbare, si honteuse & si peu politique; lui que des Égyptiens avaient épargné si généreusement dans des circonstances bien moins favorables. Il devait condamner, plus qu'un autre, la férocité réfléchie de Charles, son frère.

Le vainqueur, si indigne de l'être, au lieu de ménager les Napolitains, les irrita par des oppressions; ses Provençaux & lui furent en horreur.

C'est une opinion générale, qu'un gentilhomme de Sicile, nommé Jean de Procida, déguisé en cor- Vêpres Siciliennes.

(*) Voyez les Annales de l'empire, sur la maison de Suabe.

Digitized by Google

delier, trama cette fameuse conspiration, par laquelle tous les Français devaient être égorgés à la même heure, le jour de Pâques, au son de la cloche de vêpres. Il est sûr que ce Jean de Procida avait en Sicile préparé tous les esprits à une révolution, qu'il avait passé à Constantinople & en Aragon, & que le roi d'Aragon, Pierre, gendre de Manfreddo, s'était ligué avec l'empereur grec contre Charles d'Anjou: mais il n'est guère vraisemblable qu'on eût tramé précisément la conspiration des vêpres siciliennes. Si le complot avait été formé, c'était dans le royaume de Naples qu'il fallait principalement l'exécuter; & cependant aucun Français n'y fut tué. Malespina raconte qu'un Provençal, nommé Droguet (*), violait
1282. une femme dans Palerme, le lendemain de Pâques, dans le temps que le peuple allait à vêpres; la femme cria, le peuple accourut, on tua le Provençal. Ce premier mouvement d'une vengeance particulière anima la haine générale. Les Siciliens, excités par Jean de Procida & par leur fureur, s'écrièrent qu'il fallait massacrer les ennemis. On fit main-basse à Palerme sur tout ce qu'on trouva de Provençaux. La même rage qui était dans tous les cœurs produisit ensuite le même massacre dans le reste de l'île. On dit qu'on éventrait les femmes grosses pour en arracher les enfans à demi-formés, & que les religieux même massacraient leur pénitentes provençales. Il n'y eut,

(*) Pour excuser Droguet, on prétend qu'il se contenta de trousser cette dame dans la rue: j'y consens.

Digitized by Google

dit-on, qu'un gentilhomme, nommé des Porcellets, qui échappa. Cependant il eſt certain que le gouverneur de Meſſine, avec ſa garniſon, ſe retira de l'île dans le royaume de Naples.

Le ſang de Conradin fut ainſi vengé; mais ſur d'autres que ſur celui qui l'avait répandu. Les vêpres ſiciliennes attirèrent encore de nouveaux malheurs à ces peuples qui, nés dans le climat le plus fortuné de la terre, n'en étaient que plus méchans & plus miſérables. Il eſt temps de voir quels nouveaux déſaſtres furent produits dans ce même ſiècle par l'abus des croiſades, & par celui de la religion.

Digitized by Google

CHAPITRE LXII.

De la Croisade contre les Languedociens.

Les querelles sanglantes de l'Empire & du sacerdoce, les richesses des monastères, l'abus que tant d'évêques avaient fait de leur puissance temporelle, devaient tôt ou tard révolter les esprits, & leur inspirer une secrète indépendance. Arnaud de Brescia avait osé exciter les peuples, jusque dans Rome, à secouer le joug. On raisonna beaucoup en Europe sur la religion, dès le temps de Charlemagne. Il est très-certain que les Francs & les Germains ne connaissaient alors ni images, ni reliques, ni transsubstantiation. Il se trouva ensuite des hommes qui ne voulurent de loi que l'évangile, & qui prêchèrent à peu-près les mêmes dogmes que tiennent aujourd'hui les protestans. On les nommait Vaudois, parce qu'il y en avoit beaucoup dans les vallées du Piémont; Albigeois, à cause de la ville d'Albi; bons hommes, par la régularité dont ils se piquaient; enfin manichéens, du nom qu'on donnait alors en général aux hérétiques. On fut étonné, vers la fin du douzième siècle, que le Languedoc en parût tout rempli.

Albigeois.

Dès l'an 1198 le pape Innocent III délégua deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques: « Nous mandons, dit-il, aux princes, aux comtes » & à tous les seigneurs de votre province, de les

Commencemens de l'inquisition.

Digitized by Google

» assister puissamment contre les hérétiques, par la » puissance qu'ils ont reçue pour la punition des mé- » chans; en sorte qu'après que frère Rainier aura pro- » noncé l'excommunication contre eux, les seigneurs » confisquent leurs biens, les bannissent de leurs » terres, & les punissent plus sévèrement s'ils osent » y résister. Or nous avons donné pouvoir à frère » Rainier d'y contraindre les seigneurs par excommu- » nication & par interdit sur leurs biens, &c. » Ce fut le premier fondement de l'inquisition.

Un abbé de Cîteaux fut nommé ensuite avec d'autres moines pour aller faire à Toulouse ce que l'évêque devait y faire. Ce procédé indigna le comte de Foix & tous les princes du pays, déjà séduits par les réformateurs, & irrités contre la cour de Rome. Luxe des moines.

La secte était en grande partie composée d'une bourgeoisie réduite à l'indigence par le long esclavage dont on sortait à peine, & encore par les croisades. L'abbé de Cîteaux paraissait avec l'équipage d'un prince. Il voulut en vain parler en apôtre. Le peuple lui criait: « Quittez le luxe ou le sermon. » Un espagnol, évêque d'Osma, très-homme de bien, qui était alors à Toulouse, conseilla aux inquisiteurs de renoncer à leurs équipages somptueux, de marcher à pied, de vivre austèrement, & d'imiter les Albigeois pour les convertir. Saint Dominique, qui avait accompagné cet évêque, donna l'exemple avec lui de cette vie apostolique, & parut alors souhaiter qu'on n'employât jamais d'autres armes contre les erreurs. Mais Pierre de Castelnau, l'un des inquisiteurs, fut accusé de se

Digitized by Google

1207. servir des armes qui lui étaient propres, en soulevant secrètement quelques seigneurs voisins contre le comte de Toulouse, & en suscitant une guerre civile. Cet inquisiteur fut assassiné. Le soupçon tomba sur le comte de Toulouse.

Le comte de Toulouse persécuté.

Le pape Innocent III ne balança pas à délier les sujets du comte de Toulouse de leur serment de fidélité. C'est ainsi qu'on traitait les descendans de Raimond de Toulouse, qui avait le premier servi la chrétienté dans les croisades.

Le comte, qui savait ce que pouvait quelquefois une bulle, se soumit à la satisfaction qu'on exigea
1209. de lui. Un des légats du pape, nommé Milon, lui commande de le venir trouver à Valence, de lui livrer sept châteaux qu'il possédait en Provence, de se croiser lui-même contre les Albigeois ses sujets, de faire amende honorable. Le comte obéit à tout. Il parut devant le légat, nu jusqu'à la ceinture, nus pieds, nues jambes, revêtu d'un simple caleçon, à la porte de l'église de Saint-Gilles; là un diacre lui met une corde au cou, & un autre diacre le fouetta, tandis que le légat tenait un bout de la corde, après quoi on fit prosterner le prince à la porte de cette église, pendant le dîner du légat.

On voyait d'un côté le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, Simon comte de Montfort, les évêques de Sens, d'Autun, de Nevers, de Clermont, de Lisieux, de Bayeux, à la tête de leurs troupes, & le malheureux comte de Toulouse au milieu d'eux, comme leur otage: de l'autre côté, des peuples animés

Digitized by Google

par le fanatiſme de la perſuaſion. La ville de Béziers voulut tenir contre les croiſés. On égorgea tous les habitans réfugiés dans une égliſe. La ville fut réduite en cendres. Les citoyens de Carcaſſonne, effrayés de cet exemple, implorèrent la miſéricorde des croiſés. On leur laiſſa leur vie. On leur permit de ſortir preſque nus de leur ville, & on s'empara de tous leurs biens.

Tous les habitans de Béziers égorgés.

On donnait au comte Simon de Montfort, le nom de Macchabée. Il ſe rendit maître d'une grande partie du pays, s'aſſurant des châteaux des ſeigneurs ſuſpects, attaquant ceux qui ne ſe mettaient pas entre ſes mains, pourſuivant les hérétiques qui oſaient ſe défendre. Les écrivains eccléſiaſtiques racontent eux-mêmes que Simon de Montfort ayant allumé un bûcher pour ces malheureux, il y en eut cent quarante qui coururent, en chantant des pſaumes, ſe précipiter dans les flammes. Le jéſuite Daniel, en parlant de ces infortunés dans ſon hiſtoire de France, les appelle infames & déteſtables. Il eſt bien évident que des hommes qui volaient ainſi au martyre n'avaient point des mœurs infames. Il n'y a ſans doute de déteſtable que la barbarie avec laquelle on les traita, & il n'y a d'infame que les paroles de Daniel. On peut ſeulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux, qui croyaient que DIEU les récompenſerait, parce que des moines les faiſaient brûler.

Injuſtice du jéſuite Daniel.

L'eſprit de juſtice & de raiſon, qui s'eſt introduit depuis dans le droit public de l'Europe, a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injuſte que la guerre

Digitized by Google

contre les Albigeois. On n'attaquait point des peuples rebelles à leur prince; c'était le prince même qu'on attaquait pour le forcer à détruire ses peuples. Que dirait-on aujourd'hui si quelques évêques venaient assiéger l'électeur de Saxe ou l'électeur Palatin, sous prétexte que les sujets de ces princes ont impunément d'autres cérémonies que les sujets de ces évêques?

En dépeuplant le Languedoc, on dépouillait le comte de Toulouse. Il ne s'était défendu que par les
1210. négociations. Il alla trouver encore, dans Saint-Gilles, les légats, les abbés qui étaient à la tête de cette croisade. Il pleura devant eux; on lui répondit que ses larmes venaient de fureur. Le légat lui laissa le choix, ou de céder à Simon de Montfort tout ce que ce comte avait usurpé, ou d'être excommunié. Le comte de Toulouse eut du moins le courage de choisir l'excommunication. Il se réfugia chez Pierre II, roi d'Aragon, son beau-frère, qui prit sa défense, & qui avait presqu'autant à se plaindre du chef des croisés que le comte de Toulouse.

Evêques croisés contre les Languedociens

Cependant l'ardeur de gagner des indulgences & des richesses multipliait les croisés. Les évêques de Paris, de Lisieux, de Bayeux accoururent au siége de Lavaur. On y fit prisonniers quatre-vingt chevaliers avec le seigneur de cette ville, que l'on condamna tous à être pendus; mais les fourches patibulaires étant rompues, on abandonna ces captifs aux croisés, qui
1211. les massacrèrent. On jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur, & on brûla autour du puits trois cents habitans qui ne voulurent pas renoncer à leurs opinions.

Digitized by Google

Le prince Louis, qui fut depuis le roi Louis VIII, se joignit, à la vérité, aux croisés pour avoir part aux dépouilles; mais Simon de Montfort écarta bientôt un compagnon qui eût été son maître.

C'était l'intérêt des papes de donner ces pays à Montfort; & le projet en était si bien formé, que le roi d'Aragon ne put jamais par sa médiation obtenir la moindre grace. Il paraît qu'il n'arma que quand il ne put s'en dispenser.

La bataille qu'il livra aux croisés auprès de Tou- 1213.
louse, dans laquelle il fut tué, passa pour une des Bataille incroyable.
plus extraordinaires de ce monde. Une foule d'écrivains répète que Simon de Montfort, avec huit cents hommes de cheval seulement, & mille fantassins, attaqua l'armée du roi d'Aragon & du comte de Toulouse, qui faisaient le siége de Muret. Ils disent que le roi d'Aragon avait cent mille combattans, & que jamais il n'y eut une déroute plus complète. Ils disent que Simon de Montfort, l'évêque de Toulouse & l'évêque de Comminge divisèrent leur armée en trois corps, en l'honneur de la Sainte-Trinité.

Mais quand on a cent mille ennemis en tête, va-t-on les attaquer avec dix-huit cents hommes en pleine campagne, & divise-t-on une si petite troupe en trois corps? C'est un miracle, disent quelques écrivains; mais les gens de guerre qui lisent de telles aventures, les appellent des absurdités.

Plusieurs historiens assurent que saint Dominique était à la tête des troupes, un crucifix à la main, encourageant les croisés au carnage. Ce n'était pas là

Digitized by Google

la place d'un saint ; & il faut avouer que si Dominique était confesseur, le comte de Toulouse était martyr.

Le comte de Toulouse va demander grace à Rome.

Après cette victoire, le pape tint un concile général à Rome. Le comte de Toulouse vint y demander grace. Je ne puis découvrir sur quel fondement il espérait qu'on lui rendrait ses états. Il fut trop heureux de ne pas perdre sa liberté. Le concile même porta la miséricorde jusqu'à statuer qu'il jouirait d'une pension de quatre cents marcs ou marques d'argent. Si ce sont des marcs, c'est à-peu-près vingt-deux mille francs de nos jours ; si ce sont des marques, c'est environ douze cents francs. Le dernier est plus probable, attendu que moins on lui donnait d'argent, plus il en restait pour l'église.

1218. Quand Innocent III fut mort, Raimond de Toulouse ne fut pas mieux traité. Il fut assiégé dans sa capitale par Simon de Montfort ; mais ce conquérant y trouva le terme de ses succès & de sa vie. Un coup de pierre écrasa cet homme qui, en faisant tant de mal avait acquis tant de renommée.

Il avait un fils à qui le pape donna tous les droits du père ; mais le pape ne put lui donner le même crédit. La croisade contre le Languedoc ne fut plus que languissante. Le fils du vieux Raimond, qui avait succédé à son père, était excommunié comme lui. Alors le roi de France, Louis VIII, se fit céder par le jeune Montfort tous ces pays, que Montfort ne pouvait garder : mais la mort arrêta Louis VIII au milieu de ses conquêtes.

Le

Digitized by Google

Le règne de saint Louis, neuvième du nom, commença malheureusement par cette horrible croisade contre des chrétiens, ses vassaux. Ce n'était point par des croisades que ce monarque était destiné à se couvrir de gloire. La reine, Blanche de Castille, sa mère, femme dévouée au pape, Espagnole frémissant au nom d'hérétique, & tutrice d'un pupille à qui les dépouilles des opprimés devaient revenir, prêta le peu qu'elle avait de forces à un frère de Montfort, pour achever de saccager le Languedoc : le jeune Raimond se défendit. On fit une guerre semblable à celle que nous avons vue dans les Cévènes. Les prêtres ne pardonnaient jamais aux Languedociens, & ceux-ci n'épargnaient point les prêtres. Tout prisonnier fut mis à mort pendant deux années, toute place rendue fut réduite en cendres.

La croisade contre le Languedoc sous S. Louis.

1228.

Enfin la régente Blanche, qui avait d'autres ennemis, & le jeune Raimond, las des massacres, & épuisé de pertes, firent la paix à Paris. Un cardinal de Saint-Ange fut l'arbitre de cette paix, & voici les lois qu'il donna, & qui furent exécutées.

Le comte de Toulouse devait payer dix mille marcs ou marques aux églises de Languedoc, entre les mains d'un receveur dudit cardinal ; deux mille aux moines de Cîteaux immensément riches, cinq cents aux moines de Clervaux, plus riches encore, & quinze cents à d'autres abbayes. Il devait aller faire pendant cinq ans la guerre aux Sarrazins & aux Turcs, qui assurément n'avaient pas fait la guerre à Raimond. Il abandonnait au roi, sans nulle récompense, tous

Cruelle paix faite avec le comte de Toulouse.

Digitized by Google

ſes états en-deçà du Rhône ; car ce qu'il poſſédait en-delà était terre de l'empire. Il ſigna ſon dépouillement, moyennant quoi il fut reconnu par le cardinal Saint-Ange & par un légat, non-ſeulement pour être bon catholique, mais pour l'avoir toujours été. On le conduiſit, ſeulement pour la forme, en chemiſe & nus pieds, devant l'autel de l'égliſe de Notre-Dame de Paris. Là il demanda pardon à la Vierge ; apparemment qu'au fond de ſon cœur il demandait pardon d'avoir ſigné un ſi infame traité.

Le comtat d'Avignon demeuré au pape.

Rome ne s'oublia pas dans le partage des dépouilles. Raimond-le-jeune, pour obtenir le pardon de ſes péchés, céda aux papes, à perpétuité, le comtat Venaiſſin qui eſt en-delà du Rhône. Cette ceſſion était nulle par toutes les lois de l'empire ; le comtat était un fief impérial, & il n'était pas permis de donner ſon fief à l'égliſe, ſans le conſentement de l'empereur & des états. Mais où ſont les poſſeſſions qu'on ne ſe ſoit appropriées que par les lois ? Auſſi, bientôt après cette extorſion, l'empereur Frédéric II rendit au comte de Toulouſe ce petit pays d'Avignon, que le pape lui avait ravi ; il fit juſtice comme ſouverain, & ſur-tout comme ſouverain outragé. Mais, lorſqu'enſuite ſaint Louis & ſon fils, Philippe-le-hardi, ſe furent mis en poſſeſſion des états des comtes de Toulouſe, Philippe remit aux papes le comtat Venaiſſin, qu'ils ont toujours conſervé par la libéralité des rois de France. La ville & le territoire d'Avignon n'y furent point compris. Elle paſſa dans la branche de France d'Anjou qui régnait à Naples ; & y reſta juſ-

Digitized by Google

qu'au temps où la malheureuſe reine Jeanne de Naples fut obligée enfin de céder Avignon pour quatre-vingt mille florins qui ne lui furent jamais payés. Tels ſont, en général, les titres de poſſeſſion; tel a été notre droit public.

Ces croiſades contre le Languedoc durèrent vingt années. La ſeule envie de s'emparer du bien d'autrui les fit naître, & produiſit en même temps l'inquiſition. 1204. Ce nouveau fléau, inconnu auparavant chez toutes les religions du monde, reçut la première forme ſous le pape Innocent III. Elle fut établie en France, dès l'année 1229, ſous ſaint Louis. Un concile à Toulouſe commença dans cette année par défendre aux chrétiens laïques de lire l'ancien & le nouveau teſtament. C'était inſulter au genre-humain que d'oſer lui dire: Nous voulons que vous ayiez une croyance, & nous ne voulons pas que vous liſiez le livre ſur lequel cette croyance eſt fondée.

Dans ce concile on fit brûler les ouvrages d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, deux ou trois exemplaires qu'on avait apportés de Conſtantinople dans les premières croiſades, livres que perſonne n'entendait, & ſur leſquels on s'imaginait que l'héréſie des Languedociens était fondée. Des conciles ſuivans ont mis Ariſtote preſqu'à côté des pères de l'égliſe. C'eſt ainſi que vous verrez, dans ce vaſte tableau des démences humaines, les ſentimens des théologiens, les ſuperſtitions des peuples, le fanatiſme, variés ſans ceſſe, mais toujours conſtans à plonger la terre dans l'abrutiſſement & la calamité, juſqu'au temps où quelques académies, Ariſtote brûlé dans un concile.

Digitized by Google

quelques sociétés éclairées ont fait rougir nos contemporains de tant de siècles de barbarie.

1237. Grand inquisiteur en France, scélérat reconnu.

Mais ce fut bien pis quand le roi eut la faiblesse de permettre qu'il y eût dans son royaume un grand inquisiteur nommé par le pape. Ce fut le cordelier Robert qui exerça ce pouvoir nouveau, d'abord dans Toulouse, & ensuite dans d'autres provinces.

Si ce Robert n'eût été qu'un fanatique, il y aurait du moins dans son ministère une apparence de zèle, qui eût excusé ses fureurs aux yeux des simples; mais c'était un apostat qui conduisait avec lui une femme perdue; &, pour mettre le comble à l'horreur de son ministère, cette femme était elle-même hérétique. C'est ce que rapportent Matthieu Pâris & Mousk, & ce qui est prouvé dans le *Spicilegium* de Luc d'Acheri.

Le roi saint Louis eut le malheur de lui permettre d'exercer ses fonctions d'inquisiteur à Paris, en Champagne, en Bourgogne & en Flandre. Il fit accroire
11 au roi qu'il y avait une secte nouvelle qui infectait secrètement ces provinces. Ce monstre fit brûler, sur ce prétexte, quiconque étant sans crédit, & étant suspect, ne voulut pas se racheter de ses persécutions. Le peuple, souvent bon juge de ceux qui imposent aux rois, ne l'appelait que Robert le b.... (*). Il fut enfin reconnu: ses iniquités & ses infamies furent publiques: mais ce qui vous indignera, c'est qu'il ne

(*) On commençait alors à donner ce nom aux sodomites & aux hérétiques.

Digitized by Google

fut condamné qu'à une prison perpétuelle ; & ce qui pourrait encore vous indigner, c'est que le jésuite Daniel ne parle point de cet homme dans son histoire de France.

C'est donc ainsi que l'inquisition commença en Europe : elle ne méritait pas un autre berceau. Vous sentez assez que c'est le dernier degré d'une barbarie brutale & absurde, de maintenir, par des délateurs & des bourreaux, la religion d'un DIEU que des bourreaux firent périr. Cela est presque aussi contradictoire que d'attirer à soi les trésors des peuples & des rois, au nom de ce même DIEU qui naquit & qui vécut dans la pauvreté. Vous verrez dans un chapitre à part ce qu'a été l'inquisition en Espagne & ailleurs, & jusqu'à quel excès la barbarie & la rapacité de quelques hommes ont abusé de la simplicité des autres.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIII.

État de l'Europe, au treizième siècle.

Anarchie en Allemagne.

Nous avons vu que les croisades épuisèrent l'Europe d'hommes & d'argent, & ne la civilisèrent pas. L'Allemagne fut dans une entière anarchie depuis la mort de Frédéric II. Tous les seigneurs s'emparèrent à l'envi des revenus publics attachés à l'empire; de
1273. sorte que quand Rodolphe de Habsbourg fut élu, on ne lui accorda que des soldats, avec lesquels il conquit l'Autriche sur Ottocare, qui l'avait enlevée à la maison de Bavière.

C'est pendant l'interrègne qui précéda l'élection de Rodolphe, que le Danemarck, la Pologne, la Hongrie, s'affranchissent entièrement des légères redevances qu'elles payaient aux empereurs, quand ceux-ci étaient les plus forts.

Mais c'est aussi dans ce temps-là que plusieurs villes établissent leur gouvernement municipal qui dure encore. Elles s'allient entre elles pour se défendre des invasions des seigneurs. Les villes anséatiques, comme Lubeck, Cologne, Brunswick, Dantzick, auxquelles quatre-vingts autres se joignent avec le temps, forment une république commerçante, dispersée dans plusieurs états différens. Les Austrègues s'établissent; ce sont des arbitres de convention entre les seigneurs, comme entre les villes: ils tiennent lieu des tribunaux & des lois qui manquaient en Allemagne.

Digitized by Google

L'Italie se forme sur un plan nouveau avant Rodolphe de Habsbourg, & sous son règne beaucoup de villes deviennent libres. Il leur confirma cette liberté à prix d'argent. Il paraissait alors que l'Italie pouvait être pour jamais détachée de l'Allemagne.

Election de Rodolphe de Habsbourg.

Tous les seigneurs allemands, pour être plus puissans, s'étaient accordés à vouloir un empereur qui fût faible. Les quatre princes & les trois archevêques, qui peu à peu s'attribuèrent à eux seuls le droit d'élection, n'avaient choisi, de concert avec quelques autres princes, Rodolphe de Habsbourg pour empereur, que parce qu'il était sans états considérables. C'était un seigneur suisse, qui s'était fait redouter comme un de ces chefs que les Italiens appelaient *Condottieri*. Il avait été le champion de l'abbé de Saint-Gall contre l'évêque de Bâle, dans une petite guerre pour quelques tonneaux de vin. Il avait secouru la ville de Strasbourg. Sa fortune était si peu proportionnée à son courage, qu'il fut quelque temps grand maître-d'hôtel de ce même Ottocare, roi de Bohême, qui depuis, pressé de lui rendre hommage, répondit » qu'il ne lui devait rien, & qu'il lui avait payé ses » gages ». Les princes d'Allemagne ne prévoyaient pas alors que ce même Rodolphe serait le fondateur d'une maison long-temps la plus florissante de l'Europe, & qui a été quelquefois sur le point d'avoir dans l'empire la même puissance que Charlemagne. Cette puissance fut long-temps à se former, & surtout à la fin de ce treizième siècle, & au commence-

Digitized by Google

ment du quatorzième, l'empire n'avait sur l'Europe aucune influence.

La France eût été heureuse sous un souverain tel que saint Louis, sans ce funeste préjugé des croisades, qui causa ses malheurs, & qui le fit mourir sur les sables d'Afrique. On voit par le grand nombre de vaisseaux équipés pour ses expéditions fatales, que la France eût pu avoir aisément une grande marine commerçante. Les statuts de saint Louis pour le commerce, une nouvelle police établie par lui dans Paris, sa pragmatique sanction qui assura la discipline de l'église gallicane, ses quatre grands bailliages auxquels ressortissaient les jugemens de ses vassaux, & qui sont l'origine du parlement de Paris; ses réglemens & sa fidélité sur les monnaies; tout fait voir que la France aurait pu alors être florissante.

Quant à l'Angleterre, elle fut sous Edouard I aussi heureuse que les mœurs du temps pouvaient le permettre. Le pays de Galles lui fut réuni; elle subjugua l'Ecosse, qui reçut un roi de la main d'Edouard. Les Anglais, à la vérité, n'avaient plus la Normandie ni l'Anjou, mais ils possédaient toute la Guienne. Si Edouard I n'eut qu'une petite guerre passagère avec la France, il le faut attribuer aux embarras qu'il eut toujours chez lui, soit quand il soumit l'Ecosse, soit quand il la perdit, à la fin de son règne.

Nous donnerons un article particulier & plus étendu à l'Espagne, que nous avons laissée depuis long-temps en proie aux Sarrazins. Il reste ici à dire un mot de Rome.

Digitized by Google

La papauté fut, vers le treizième siècle, dans le même état où elle était depuis si long-temps. Les papes, mal affermis dans Rome, n'ayant qu'une autorité chancelante en Italie, & à peine maîtres de quelques places dans le patrimoine de saint Pierre & dans l'Ombrie, donnaient toujours des royaumes, & jugeaient les rois.

Papes jugeant presque tous les rois.

En 1289, le pape Nicolas jugea solennellement à Rome les démêlés du roi de Portugal & de son clergé. Nous avons vu qu'en 1283, le pape Martin VI déposa le roi d'Aragon, & donna ses états au roi de France, qui ne put mettre la bulle du pape à exécution. Boniface VIII donna la Sardaigne & la Corse à un autre roi d'Aragon, Jacques, surnommé le juste.

Vers l'an 1300, lorsque la succession au royaume d'Ecosse était contestée, le pape Boniface VIII ne manqua pas d'écrire au roi Edouard : « Vous devez » savoir que c'est à nous à donner un roi à l'Ecosse, » qui a toujours de plein droit appartenu & appar» tient encore à l'église romaine; que si vous y pré» tendez avoir quelque droit, envoyez-nous vos pro» cureurs, & nous vous rendrons justice, car nous » réservons cette affaire à nous ».

Lorsque vers la fin du treizième siècle, quelques princes déposèrent Adolphe de Nassau, successeur du premier prince de la maison d'Autriche, fils de Rodolphe, ils supposèrent une bulle du pape pour déposer Nassau. Ils attribuaient au pape leur propre pouvoir. Ce même Boniface, apprenant l'élection d'Albert, écrit aux électeurs : « Nous vous ordon- 1298.

Digitized by Google

» nons de dénoncer qu'Albert, qui se dit roi des Ro-
» mains, comparaisse devant nous pour se purger du
» crime de lèse-majesté, & de l'excommunication en-
» courue ».

On sait qu'Albert d'Autriche, au lieu de comparaître, vainquit Nassau, le tua dans la bataille auprès de Spire, & que Boniface, après lui avoir prodigué les excommunications, lui prodigua les bénédictions,
[1303. quand ce pape eut besoin de lui contre Philippe-le-bel. Alors il supplée, par la plénitude de sa puissance, à l'irrégularité de l'élection d'Albert; il lui donne dans sa bulle le royaume de France, « qui de droit
» appartenait, dit-il, aux empereurs ». C'est ainsi que l'intérêt change ses démarches, & emploie à ses fins le sacré & le profane (*).

D'autres têtes couronnées se soumettaient à la juridiction papale. Marie, femme de Charles-le-boiteux, roi de Naples, qui prétendait au royaume de Hongrie, fit plaider sa cause devant le pape & ses cardinaux, & le pape lui adjugea le royaume par défaut. Il ne manquait à la sentence qu'une armée.

Papes donnent presque tous les royaumes.

L'an 1329, Christophe, roi de Danemarck, ayant été déposé par la noblesse & par le clergé, Magnus, roi de Suède, demande au pape la Scanie & d'autres terres. « Le royaume de Danemarck, dit-il dans sa
» lettre, ne dépend, comme vous le savez, très-
» saint père, que de l'église romaine, à laquelle il
» paie tribut, & non de l'empire ». Le pontife que

(*) Voyez le chapitre de Philippe-le-bel.

Digitized by Google

ce roi de Suède implorait, & dont il reconnaissait la juridiction temporelle sur tous les rois de la terre, était Jacques Fournier, Benoît XII résidant à Avignon; mais le nom est inutile; il ne s'agit que de faire voir que tout prince qui voulait usurper ou recouvrer un domaine, s'adressait au pape comme à son maître. Benoît prit le parti du roi de Danemarck, & répondit « qu'il ne ferait justice de ce monarque que » quand il l'aurait cité à comparaître devant lui, » selon les anciens usages ».

La France, comme nous le verrons, n'avait pas pour Boniface VIII, une pareille déférence. Au reste il est assez connu que ce pontife institua le jubilé, & ajouta une seconde couronne à celle du bonnet pontifical, pour signifier les deux puissances. Jean XXII les surmonta depuis d'une troisième. Mais Jean ne fit point porter devant lui les deux épées nues, que faisait porter Boniface en donnant des indulgences.

Science scolastique, pire que la plus honteuse ignorance.

On passa, dans ce treizième siècle, de l'ignorance sauvage à l'ignorance scolastique. Albert, surnommé le grand, enseignait les principes du chaud, du froid, du sec & de l'humide. Il enseignait aussi la politique suivant les règles de l'astrologie & de l'influence des astres, & la morale suivant la logique d'Aristote.

Souvent les institutions les plus sages ne furent dues qu'à l'aveuglement & à la faiblesse. Il n'y a guère dans l'église de cérémonie plus noble, plus pompeuse, plus capable d'inspirer la piété aux peuples, que la fête du saint Sacrement. L'antiquité n'en eut guère dont l'appareil fût plus auguste. Cependant qui fut

Digitized by Google

la cauſe de cet établiſſement ? une religieuſe de Liége, nommée Moncornillon, qui s'imaginait voir toutes
1264. les nuits un trou à la lune. Elle eut enſuite une révélation qui lui apprit que la lune ſignifiait l'égliſe ; & le trou, une fête qui manquait. Un moine, nommé Jean, compoſa avec elle l'office du ſaint Sacrement ; la fête s'en établit à Liége, & Urbain IV l'adopta pour toute l'égliſe.

Au douzième ſiècle, les moines noirs & les blancs formaient deux grandes factions qui partageaient les villes, à-peu-près comme les factions bleues & vertes partagèrent les eſprits dans l'empire romain. Enſuite, lorſqu'au treizième ſiècle les mendians eurent du crédit, les blancs & les noirs ſe réunirent contre ces nouveaux venus, juſqu'à ce qu'enfin la moitié de l'Europe s'eſt élevée contre eux tous. Les études des ſcolaſtiques étaient alors, & ſont demeurées preſque juſqu'à nos jours des ſyſtêmes d'abſurdités, tels que, ſi on les imputait aux peuples de la Trapobane, nous croirions qu'on les calomnie. On agitait « ſi DIEU » peut produire la nature univerſelle des choſes, & » la conſerver, ſans qu'il y ait des choſes ; ſi DIEU » peut être dans un prédicat, s'il peut communiquer » la faculté de créer, rendre ce qui eſt fait non fait, » changer une femme en fille ; ſi chaque perſonne di- » vine peut prendre la nature qu'elle veut ; ſi DIEU » peut être ſcarabée & citrouille ; ſi le père produit » le fils par l'intellect ou la volonté, ou par l'eſſence, » ou par l'attribut, naturellement ou librement ? » Et les docteurs qui réſolvaient ces queſtions s'appe-

Digitized by Google

laient le grand, le ſubtil, l'angélique, l'irréfragable, le ſolennel, l'illuminé, l'univerſel, le profond.

CHAPITRE LXIV.

De l'Eſpagne, aux douzième & treizième ſiècles.

QUAND le Cid eut chaſſé les muſulmans de Tolède & de Valence, à la fin du onzième ſiècle, l'Eſpagne ſe trouvait partagée entre pluſieurs dominations. Le royaume de Caſtille comprenait les deux Caſtilles, Léon, la Galice & Valence. Le royaume d'Aragon était alors réuni à la Navarre. L'Andalouſie, une partie de la Murcie, Grenade, appartenaient aux Maures. Il y avait des comtes de Barcelone qui faiſaient hommage aux rois d'Aragon. Le tiers du Portugal était aux chrétiens. Le Cid.

Ce tiers du Portugal, que poſſédaient les chrétiens, n'était qu'un comté. Le fils d'un duc de Bourgogne, deſcendant de Hugues-Capet, qu'on nomme le comte Henri, venait de s'en emparer, au commencement du douzième ſiècle.

Une croiſade aurait plus facilement chaſſé les muſulmans de l'Eſpagne que de la Syrie; mais il eſt très-vraiſemblable que les princes chrétiens d'Eſpagne ne voulurent point de ce ſecours dangereux, & qu'ils aimèrent mieux déchirer eux-mêmes leur patrie, & la diſputer aux Maures, que la voir envahie par des croiſés.

Digitized by Google

1114. Alfonſe, ſurnommé le batailleur, roi d'Aragon & de Navarre, prit ſur les Maures Sarragoſſe, qui devint la capitale d'Aragon, & qui ne retourna plus au pouvoir des muſulmans.

Le fils du comte Henri, que je nomme Alfonſe
1137. de Portugal, pour le diſtinguer de tant d'autres rois de ce nom, ravit aux Maures Lisbonne, le meilleur port de l'Europe, & le reſte du Portugal, mais non
1139. les Algarves. Il gagna pluſieurs batailles, & ſe fit enfin roi de Portugal.

Cet évènement eſt très-important. Les rois de Caſtille alors ſe diſaient encore empereurs des Eſpagnes. Alfonſe, comte d'une partie du Portugal, était leur vaſſal quand il était peu puiſſant; mais dès qu'il ſe trouve maître par les armes, d'une province conſidérable, il ſe fait ſouverain indépendant. Le roi de Caſtille lui fit la guerre comme à un vaſſal rebelle; mais le nouveau roi de Portugal ſoumit ſa couronne au ſaint-ſiége, comme les Normands s'étaient rendus vaſſaux de Rome, pour le royaume de Naples. Eugène III confère, donne la dignité de roi à Alfonſe & à ſa poſtérité, à la charge d'un tribut annuel de
1147. deux livres d'or. Le pape Alexandre III confirme enſuite la donation, moyennant la même redevance. Ces papes donnaient donc en effet les royaumes. Les états de Portugal aſſemblés à Lamégo, ſous Alfonſe, pour établir les lois de ce royaume naiſſant, commencèrent par lire la bulle d'Eugène III, qui donnait la couronne à Alfonſe : ils la regardaient donc comme le premier droit de leur indépendance; c'eſt donc

Digitized by Google

encore une nouvelle preuve de l'uſage & des préjugés de ces ſiècles. Aucun nouveau prince n'oſait ſe dire ſouverain, & ne pouvait être reconnu des autres princes, ſans la permiſſion du pape; & le fondement de toute l'hiſtoire du moyen âge, eſt toujours que les papes ſe croient ſeigneurs ſuzerains de tous les états, ſans en excepter aucun, en vertu de ce qu'ils prétendent avoir ſuccédé ſeuls à JÉSUS-CHRIST: & les empereurs allemands, de leur côté, feignaient de penſer, & laiſſaient dire à leur chancellerie que les royaumes de l'Europe n'étaient que des démembremens de leur empire, parce qu'ils prétendaient avoir ſuccédé aux Céſars. Cependant les Eſpagnols s'occupaient de droits plus réels.

Grande preuve que les papes donnaient les royaumes.

Encore quelques efforts, & les muſulmans étaient chaſſés de ce continent; mais il fallait de l'union, & les chrétiens d'Eſpagne ſe faiſaient preſque toujours la guerre. Tantôt la Caſtille & l'Aragon étaient en armes l'une contre l'autre, tantôt la Navarre combattait l'Aragon: quelquefois ces trois provinces ſe faiſaient la guerre à la fois; & dans chacun de ces royaumes il y avait ſouvent une guerre inteſtine. Il y eut de ſuite trois rois d'Aragon qui joignirent à cet état la plus grande partie de la Navarre, dont les muſulmans occupaient le reſte. Alfonſe-le-batailleur, qui mourut en 1134, fut le dernier de ces rois. On peut juger de l'eſprit du temps, & du mauvais gouvernement, par le teſtament de ce roi, qui laiſſa ſes royaumes aux chevaliers du Temple, & à ceux de Jéruſalem. C'était ordonner des guerres civiles, par

Digitized by Google

ſa dernière volonté. Heureuſement ces chevaliers ne ſe mirent pas en état de ſoutenir le teſtament. Les états d'Aragon, toujours libres, élurent pour leur roi dom Ramire, frère du roi dernier mort, quoique moine depuis quarante ans, & évêque depuis quelques années. On l'appela *le prêtre roi*, & le pape Innocent II lui donna une diſpenſe pour ſe marier.

Prêtre évêque, marié, & roi par diſpenſe du pape.

1134. La Navarre, dans ces ſecouſſes, fut diviſée de l'Aragon, & redevint un royaume particulier qui paſſa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, appartint à Philippe-le-bel, & à la maiſon de France, enſuite tomba dans celle de Foix & d'Albret, & eſt abſorbée aujourd'hui dans la monarchie d'Eſpagne.

1158. Pendant ces diviſions, les Maures ſe ſoutinrent: ils reprirent Valence. Leurs incurſions donnèrent naiſſance à l'ordre de Calatrava. Des moines de Cîteaux, aſſez puiſſans pour fournir aux frais de la défenſe de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères convers avec pluſieurs écuyers, qui combattirent en portant le ſcapulaire. Bientôt après ſe forma cet ordre qui n'eſt plus aujourd'hui ni religieux, ni militaire, dans lequel on peut ſe marier une fois, & qui ne conſiſte que dans la jouiſſance de pluſieurs commanderies en Eſpagne.

Les querelles des chrétiens durèrent toujours, & les mahométans en profitèrent quelquefois. Vers l'an 1197, un roi de Navarre, nommé dom Sanche, perſécuté par les Caſtillans & les Aragonois, fut obligé d'aller en Afrique implorer le ſecours du miramolin de

Digitized by Google

de l'empire de Maroc; mais ce qui devait faire une révolution n'en fit point.

Lorſqu'autrefois l'Eſpagne entière était réunie ſous le roi dom Rodrigue, prince peut-être incontinent, mais brave, elle fut ſubjuguée en moins de deux années; & maintenant qu'elle était diviſée entre tant de dominations jalouſes, ni les miramolins d'Afrique, ni le roi maure d'Andalouſie, ne pouvaient faire des conquêtes. C'eſt que les Eſpagnols étaient plus aguerris, que le pays était hériſſé de fortereſſes, qu'on ſe réuniſſait dans les plus grands dangers, & que les Maures n'étaient pas plus ſages que les chrétiens.

Enfin, toutes les nations chrétiennes de l'Eſpagne 1209.
ſe réunirent pour réſiſter aux forces de l'Afrique, qui tombaient ſur eux.

Le miramolin Mahomed-ben-Joſeph avait paſſé la mer avec près de cent mille combattans, au rapport des hiſtoriens qui ont preſque tous exagéré; on doit toujours rabattre beaucoup du nombre des ſoldats qu'ils mettent en campagne, & de ceux qu'ils tuent, & des tréſors qu'ils étalent, & des prodiges qu'ils racontent. Enfin ce miramolin, fortifié encore des Maures d'Andalouſie, s'aſſurait de conquérir l'Eſpagne. Le bruit de ce grand armement avait réveillé quelques chevaliers français. Les rois de Caſtille, d'Aragon, de Navarre, ſe réunirent par le danger. Le Portugal fournit des troupes. Ces deux grandes 1212.
armées ſe rencontrèrent dans les défilés de la mon-

Digitized by Google

tagne Noire (*), ſur les confins de l'Andalouſie & de la province de Tolède. L'archevêque de Tolède était à côté du roi de Caſtille, Alfonſe-le-noble, & portait la croix à la tête des troupes. Le miramolin tenait un ſabre dans une main, & l'Alcoran dans l'autre. Les chrétiens vainquirent; & cette journée ſe célèbre encore tous les ans à Tolède, le 16 juillet; mais la victoire fut plus illuſtre qu'utile. Les Maures d'Andalouſie furent fortifiés des débris de l'armée d'Afrique, & celle des chrétiens ſe diſſipa bientôt.

Preſque tous les chevaliers retournaient chez eux, dans ce temps-là, après une bataille. On ſavait ſe battre, mais on ne ſavait pas faire la guerre; & les Maures ſavaient encore moins cet art que les Eſpagnols. Ni chrétiens ni muſulmans n'avaient de troupes continuellement raſſemblées ſous le drapeau.

L'Eſpagne, occupée de ſes propres afflictions pendant cinq cents ans, ne commença d'avoir part à celles de l'Europe que dans le temps des Albigeois. Nous avons vu comment le roi d'Aragon, Pierre II, fut obligé de ſecourir ſes vaſſaux du Languedoc & du pays de Foix, qu'on opprimait ſous prétexte de religion; & comment il mourut en combattant Montfort, le raviſſeur de ſon fils & le conquérant du Languedoc. Sa veuve, Marie de Montpellier, qui était retirée à Rome, plaida la cauſe de ce fils devant le pape Innocent III, & le ſupplia d'uſer de ſon autorité pour le faire remettre en liberté. Il y avait des

(*) La Sierra Morena.

Digitized by Google

momens bien honorables pour la cour de Rome. Le pape ordonna à Simon de Montfort de rendre cet enfant aux Aragonois, & Montfort le rendit. Si les papes avaient toujours usé ainsi de leur autorité, ils eussent été les législateurs de l'Europe. 1214.

Premier roi d'Aragon à qui on fait serment.

Ce même roi Jacques est le premier des rois d'Aragon, à qui les états aient prêté serment de fidélité. C'est lui qui prit sur les Maures l'île de Majorque; 1238. c'est lui qui les chassa du beau royaume de Valence, pays favorisé de la nature, où elle forme des hommes robustes, & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. Je ne sais comment tant d'historiens peuvent dire que la ville de Valence n'avait que mille pas de circuit, & qu'il en sortait plus de cinquante mille mahométans. Comment une si petite ville pouvait-elle contenir tant de monde?

Ce temps semblait marqué pour la gloire de l'Espagne & pour l'expulsion des Maures. Le roi de Castille & de Léon, Ferdinand III, leur enlevait la célèbre ville de Cordoue, résidence de leurs premiers rois, ville fort supérieure à Valence, dans laquelle ils avaient fait bâtir une superbe mosquée, & tant de beaux palais.

Ce Ferdinand, troisième du nom, asservit encore les musulmans de Murcie. C'est un petit pays, mais fertile, & dans lequel les Maures recueillaient beaucoup de soie, dont ils fabriquaient de belles étoffes. Enfin, après seize mois de siége, il se rendit maître 1248. de Séville, la plus opulente ville des Maures, qui ne retourna plus à leur domination. Sa mort mit fin

Digitized by Google

1252. à ses succès. Si l'apothéose est due à ceux qui ont délivré leur patrie, l'Espagne révère avec autant de raison Ferdinand, que la France invoque saint Louis. Il fit de sages lois comme ce roi de France; il établit comme lui de nouvelles juridictions. C'est à lui qu'on attribue le conseil royal de Castille, qui subsista toujours depuis lui.

Il eut pour ministre un Ximenès, archevêque de Tolède, nom heureux pour l'Espagne, mais qui n'avait rien de commun avec cet autre Ximenès qui, dans le temps suivant, a été régent de Castille.

Etats d'Aragon égaux au roi.

La Castille & l'Aragon étaient alors des puissances: mais il ne faut pas croire que leurs souverains fussent absolus; aucun ne l'était en Europe. Les seigneurs, en Espagne plus qu'ailleurs, resserraient l'autorité du roi dans des limites étroites. Les Aragonois se souviennent encore aujourd'hui de la formule de l'inauguration de leurs rois. Le grand justicier du royaume prononçait ces paroles au nom des états: *Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos, os hazemos nuestro rey y senor, con tal que guardeis nuestros fueros, se no, no.* « Nous qui sommes au-» tant que vous, & qui pouvons plus que vous, nous » vous faisons notre roi, à condition que vous gar-» derez nos lois, sinon, non ».

Le grand justicier prétendait que ce n'était pas une vaine cérémonie, & qu'il avait le droit d'accuser le roi devant les états, & de présider au jugement. Je ne vois point pourtant d'exemple qu'on ait usé de ce privilége.

Digitized by Google

La Caſtille n'avait guère moins de droits, & les états mettaient dès bornes au pouvoir ſouverain. Enfin, on doit juger que dans des pays où il y avait tant de ſeigneurs, il était auſſi difficile aux rois de dompter leurs ſujets que de chaſſer les Maures.

Alfonſe X, ſurnommé l'aſtronome ou le ſage, fils de ſaint Ferdinand, en fit l'épreuve. On a dit de lui qu'en étudiant le ciel, il avait perdu la terre. Cette penſée triviale ſerait juſte, ſi Alfonſe avait négligé ſes affaires pour l'étude; mais c'eſt ce qu'il ne fit jamais. Le même fonds d'eſprit qui en avait fait un grand philoſophe, en fit un très-bon roi. Pluſieurs auteurs l'accuſent encore d'athéiſme, pour avoir dit « que » s'il avait été du conſeil de DIEU, il lui aurait donné » de bons avis ſur le mouvement des aſtres ». Ces auteurs ne font pas attention que cette plaiſanterie de ce ſage prince tombait uniquement ſur le ſyſtême de Ptolomée, dont il ſentait l'inſuffiſance & les contrariétés. Il fut le rival des Arabes dans les ſciences; & l'univerſité de Salamanque, établie en cette ville par ſon père, n'eut aucun perſonnage qui l'égalât. Ses tables alfonſines ſont encore aujourd'hui ſa gloire, & la honte des princes qui ſe font un mérite d'être ignorans; mais auſſi il faut avouer qu'elles furent dreſſées par des Arabes.

Les difficultés dans leſquelles ſon règne fut embarraſſé, n'étaient pas, ſans doute, un effet des ſciences qui rendirent Alfonſe illuſtre, mais une ſuite des dépenſes exceſſives de ſon père. Ainſi que ſaint Louis avait épuiſé la France par ſes voyages, ſaint Ferdi-

Digitized by Google

nand avait ruiné pour un temps la Castille par ses acquisitions même, qui avaient coûté plus qu'elles ne valurent d'abord.

Après la mort de saint Ferdinand, il fallut que son fils résistât à la Navarre & à l'Aragon jaloux.

Cependant tous ces embarras, qui occupaient ce roi philosophe, n'empêchèrent pas que les princes de l'empire ne le demandassent pour empereur; & s'il ne le fut pas, si Rodolphe de Habsbourg fut enfin élu à sa place, il ne faut, me semble, l'attribuer qu'à la distance qui séparait la Castille de l'Allemagne.

Lois d'Alfonse-le-sage. Alfonse montra du moins qu'il méritait l'empire par la manière dont il gouverna la Castille. Son recueil de lois, qu'on appelle *Las Partidas*, y est encore un des fondemens de la jurisprudence. Il dit dans ces lois « que le despote arrache l'arbre, & que le sage » monarque l'ébranche ».

1283. Ce prince vit dans sa vieillesse son fils, dom Sanche III, se révolter contre lui; mais le crime du fils ne fait pas, je crois, la honte du père. Ce dom Sanche était né d'un second mariage, & prétendit, du vivant de son père, se faire déclarer son héritier, à l'exclusion des petits-fils du premier lit. Une assemblée de factieux, sous le nom d'états, lui déféra même la couronne. Cet attentat est une nouvelle preuve de ce que j'ai souvent dit, qu'en Europe il n'y avait point de lois, & que presque tout se décidait suivant l'occurrence des temps & le caprice des hommes.

Alfonse-le-sage fut réduit à la douloureuse né-

Digitized by Google

ceſſité de ſe liguer avec les mahométans contre un fils & des chrétiens rébelles. Ce n'était pas la première alliance des chrétiens avec les muſulmans contre d'autres chrétiens, mais c'était certainement la plus juſte.

Le miramolin de Maroc, appelé par le roi Alfonſe X, paſſa la mer. L'Africain & le Caſtillan ſe virent à Zara, ſur les confins de Grenade. L'hiſtoire doit perpétuer à jamais la conduite & le ſecours du miramolin. Il céda la place d'honneur au roi de Caſtille : « Je vous traite ainſi, dit-il, parce que » vous êtes malheureux, & je ne m'unis avec vous » que pour venger la cauſe commune de tous les » rois & de tous les pères ». Alfonſe combattit ſon 1285.
fils, & le vainquit ; ce qui prouve encore combien il était digne de régner ; mais il mourut après ſa victoire.

Le roi de Maroc fut obligé de paſſer dans ſes états ; dom Sanche, fils dénaturé d'Alfonſe, & uſurpateur du trône de ſes neveux, régna, & même régna heureuſement.

La domination portugaiſe comprenait alors les Algarves arrachées enfin aux Maures. Ce mot Algarves ſignifie en arabe pays fertile. N'oublions pas encore qu'Alfonſe-le-ſage avait beaucoup aidé le Portugal dans cette conquête. Tout cela, ce me ſemble, prouve invinciblement qu'Alfonſe n'eut jamais à ſe repentir d'avoir cultivé les ſciences, comme le veulent inſinuer des hiſtoriens qui, pour ſe donner la réputation équivoque de politiques,

Digitized by Google

affectent de mépriſer des arts qu'ils devraient honorer.

Alfonſe-le-philoſophe avait oublié ſi peu le temporel, qu'il s'était fait donner par le pape Grégoire X, le tiers de certaines dixmes du clergé de Léon & de Caſtille, droit qu'il a tranſmis à ſes ſucceſſeurs.

Sa maiſon fut troublée, mais elle s'affermit toujours contre les Maures. Son petit-fils, Ferdinand IV,
1303. leur enleva alors Gibraltar, qui n'était pas ſi difficile à conquérir qu'aujourd'hui.

On appelle ce Ferdinand IV, Ferdinand l'ajourné, parce que dans un accès de colère il fit, dit-on, jeter du haut d'un rocher deux ſeigneurs, qui, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu, dans trente jours, & qu'il mourut au bout de ce terme. Il ſerait à ſouhaiter que ce conte fût véritable, ou du moins cru tel par ceux qui penſent pouvoir tout faire impunément. Il fut père de ce fameux Pierre-le-cruel, dont nous verrons les exceſſives ſévérités; prince implacable, & puniſſant cruellement les hommes, ſans qu'il fût ajourné au tribunal de Dieu.

L'Aragon de ſon côté ſe fortifia, comme nous l'avons vu, & accrut ſa puiſſance par l'acquiſition de la Sicile.

Papes prétendent droit ſur l'Aragon.

Les papes prétendaient pouvoir diſpoſer du royaume d'Aragon, pour deux raiſons; premièrement, parce qu'ils le regardaient comme un fief de l'égliſe romaine; ſecondement, parce que Pierre III, ſurnommé le grand, auquel on reprochait les vêpres

Digitized by Google

ſiciliennes, était excommunié, non pour avoir eu part au maſſacre, mais pour avoir pris la Sicile que le pape ne voulait pas lui donner. Son royaume d'Aragon fut donc transféré par ſentence du pape à Charles de Valois, petit-fils de ſaint Louis. Mais la bulle ne put être miſe à exécution. La maiſon d'Aragon demeura floriſſante, & bientôt après les papes, qui avaient voulu la perdre, l'enrichirent encore. Boniface VIII donna la Sardaigne & la 1294
Corſe au roi d'Aragon, Jacques IV, dit le juſte, pour l'ôter aux Génois & aux Piſans qui ſe diſputaient ces îles; nouvelle preuve de l'imbécille groſſièreté de ces temps barbares.

Alors la Caſtille & la France étaient unies, parce qu'elles étaient ennemies de l'Aragon. Les Caſtillans & les Français étaient alliés de royaume à royaume, de peuple à peuple, & d'homme à homme.

Ce qui ſe paſſait alors en France, du temps de Philippe-le-bel, au commencement du quatorzième ſiècle, doit attirer nos regards.

Digitized by Google

CHAPITRE LXV.

Du roi de France Philippe-le-bel, & de Boniface VIII.

Le temps de Philippe-le-bel, qui commença son règne en 1285, fut une grande époque en France, par l'admission du tiers-état aux assemblées de la nation, par l'institution des tribunaux suprêmes nommés parlemens (*), par la première élection d'une nouvelle pairie, faite en faveur du duc de Bretagne, par l'abolition des duels en matière civile, par la loi des apanages restreints aux seuls héritiers mâles. Nous nous arrêterons à préférer à deux autres objets, aux querelles de Philippe-le-bel avec le pape Boniface VIII, & à l'extinction de l'ordre des templiers.

Quel était Boniface.

Nous avons déjà vu que Boniface VIII, de la maison des Caïetans, était un homme semblable à Grégoire VII, plus savant encore que lui dans le droit canon, non moins ardent à soumettre les puissances à l'église, & toutes les églises au saint-siége. Les factions gibeline & guelfe divisaient plus que jamais l'Italie. Les Gibelins étaient originairement les partisans des empereurs; & l'empire alors n'étant qu'un vain nom, les Gibelins se servaient toujours

(*) Voyez les chapitres concernant les états-généraux & les tribunaux de parlement.

Digitized by Google

de ce nom pour se fortifier & pour s'agrandir. Boniface fut long-temps gibelin quand il fut particulier, & on peut bien juger qu'il fut guelfe quand il devint pape. On rapporte qu'un premier jour de carême, donnant les cendres à un archevêque de Gênes, il les lui jeta au nez, en lui disant : « Souviens-toi que tu es gibelin ». La maison des Colonnes, premiers barons romains, qui possédait des villes au milieu du patrimoine de saint Pierre, était de la faction gibeline. Leur intérêt contre les papes était le même que celui des seigneurs allemands contre l'empereur, & des Français contre le roi de France. Le pouvoir des seigneurs de fief s'opposait par-tout au pouvoir souverain.

Quel était l'état de Rome.

Les autres barons voisins de Rome avaient le même esprit ; ils s'unissaient avec les rois de Sicile, & avec les gibelins des villes d'Italie. Il ne faut pas s'étonner si le pape les persécuta, & en fut persécuté. Presque tous ces seigneurs avaient à la fois des diplomes de vicaires du saint-siége, & de vicaires de l'empire, source nécessaire de guerres civiles, que le respect de la religion ne put jamais tarir, & que les hauteurs de Boniface VIII ne firent qu'accroître.

Ces violences n'ont pu finir que par les violences encore plus grandes d'Alexandre VI, environ deux siècles après. Le pontificat, du temps de Boniface VIII, n'était plus maître de tout le pays qu'avait possédé Innocent III, de la mer Adriatique au port d'Ostie. Il en prétendait le domaine suprême : il possédait quelques villes en propre ; c'était une puis-

Digitized by Google

ſance des plus médiocres. Le grand revenu des papes conſiſtait dans ce que l'égliſe univerſelle leur fourniſſait, dans les décimes qu'ils recueillaient ſouvent du clergé, dans les diſpenſes, dans les taxes.

Une telle ſituation devait porter Boniface à ménager une puiſſance qui pouvait le priver d'une partie de ces revenus, & fortifier contre lui les Gibelins. Auſſi dans le commencement même de ſes démêlés avec le roi de France, il fit venir en Italie Charles de Valois, frère de Philippe, qui arriva avec quelque gendarmerie : il lui fit épouſer la petite-fille de Baudouin, ſecond empereur de Conſtantinople dépoſſédé, & nomma ſolennellement Valois empereur d'Orient; de ſorte qu'en deux années il donna l'empire d'Orient, celui d'Occident, & la France; car nous avons déjà remarqué que ce pape, réconcilié avec Albert d'Autriche, lui fit un don de la France. Il n'y eut de ces préſens que celui de l'empire d'Allemagne qui fut reçu, parce qu'Albert le poſſédait en effet.

Boniface nomme Charles de Valois empereur d'orient. 1303.

Le pape, avant ſa réconciliation avec l'empereur, avait donné à Charles de Valois un autre titre, celui de vicaire de l'empire en Italie, & principalement en Toſcane. Il penſait, puiſqu'il nommait les maîtres, devoir, à plus forte raiſon nommer les vicaires; auſſi Charles de Valois, pour lui plaire, perſécuta violemment le parti gibelin à Florence. C'eſt pourtant préciſément dans le temps que Valois lui rend ce ſervice, qu'il outrage & qu'il pouſſe à bout le roi de France, ſon frère. Rien ne prouve mieux que

Digitized by Google

la passion & l'animosité l'emportent souvent sur l'intérêt même.

Philippe-le-bel, qui voulait dépenser beaucoup d'argent, & qui en avait peu, prétendait que le clergé, comme l'ordre le plus riche de l'état, devait contribuer aux besoins de la France sans la permission de Rome. Le pape voulait avoir l'argent d'une décime accordée sous le prétexte d'un secours pour la terre sainte, qui n'était plus secourable, & qui était sous le pouvoir d'un descendant de Gengis. Le roi prenait cet argent pour faire en Guienne la guerre qu'il eut contre le roi d'Angleterre, Edouard. Ce fut le premier sujet de la querelle. L'entreprise d'un évêque de la ville de Pamiers aigrit ensuite les esprits. Cet homme avait cabalé contre le roi dans son pays, qui ressortissait alors de la couronne, & le pape aussi-tôt le fit son légat à la cour de Philippe. Ce sujet, revêtu d'une dignité qui, selon la cour romaine, le rendait égal au roi même, vint à Paris braver son souverain, & le menacer de mettre son royaume en interdit. Un séculier qui se fût conduit ainsi aurait été puni de mort. Il fallut user de grandes précautions pour s'assurer seulement de la personne de l'évêque; encore fallut-il le remettre entre les mains de son métropolitain, l'archevêque de Narbonne. 1301 & 1302

Vous avez déjà observé que depuis la mort de Charlemagne on ne vit aucun pontife de Rome qui n'eût des disputes ou épineuses ou violentes avec les empereurs & les rois; vous verrez durer jusqu'au Observation importante.

Digitized by Google

siècle de Louis XIV ces querelles, qui sont la suite nécessaire de la forme de gouvernement la plus absurde à laquelle les hommes se soient jamais soumis. Cette absurdité consistait à dépendre chez soi d'un étranger. En effet, souffrir qu'un étranger donne chez vous des fiefs; ne pouvoir recevoir de subsides des possesseurs de ces fiefs qu'avec la permission de cet étranger, & sans partager avec lui; être continuellement exposé à voir fermer par son ordre les temples que vous avez construits & dotés; convenir qu'une partie de vos sujets doit aller plaider à trois cents lieues de vos états; c'est-là une petite partie des chaînes que les souverains de l'Europe s'imposèrent insensiblement, & sans presque le savoir. Il est clair que si aujourd'hui on venait pour la première fois proposer au conseil d'un souverain de se soumettre à de pareils usages, celui qui oserait en faire la proposition serait regardé comme le plus insensé des hommes. Le fardeau d'abord léger s'était appesanti par degrés. On sentait bien qu'il fallait le diminuer, mais on n'était ni assez sage, ni assez instruit, ni assez ferme pour s'en défaire entièrement.

1302 & suiv. Déjà, dans une bulle long-temps fameuse, l'évêque de Rome, Boniface VIII, avait décidé « qu'aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, » sans permission expresse du souverain pontife ». Philippe, roi de France, n'osa pas d'abord faire brûler cette bulle, il se contenta de défendre la sortie de l'argent hors du royaume, sans nommer Rome. On négocia; le pape, pour gagner du temps, cano-

Digitized by Google

nisa saint Louis ; & les moines concluaient que si un homme disposait du ciel, il pouvait disposer de l'argent de la terre.

Le roi plaida devant l'archevêque de Narbonne contre l'évêque de Pamiers, par la bouche de son chancelier, Pierre Flotte, à Senlis ; & ce chancelier alla lui-même à Rome rendre compte au pape du procès. Les rois de Capadoce & de Bithynie en usaient à peu-près de même avec la république romaine ; mais ce qu'ils n'eussent pas fait, Pierre Flotte parla au pontife de Rome comme le ministre d'un souverain réel à un souverain imaginaire ; il lui dit très-expressément « que le royaume de France » était de ce monde, & que celui du pape n'en était » pas ».

Témérité de Boniface.

Le pape fut assez hardi pour s'en offenser ; il écrit au roi un bref dans lequel on trouve ces paroles : « Sachez que vous nous êtes soumis dans le tem- » porel comme dans le spirituel ». Un historien judicieux & instruit remarque très-à-propos que ce bref était conservé, à Paris, dans un ancien manuscrit de la bibliothèque de saint-Germain des-Prés, & que l'on a déchiré le feuillet, en laissant subsister un sommaire qui l'indique, & un extrait qui le rappelle.

Philippe répondit : « A Boniface, prétendu pape, » peu ou point de salut ; que votre très-grande fa- » tuité sache que nous ne sommes soumis à personne » pour le temporel ». Le même historien observe que cette même réponse du roi est conservée au vati-

Digitized by Google

can : ainſi les Romains modernes ont eu plus de ſoin de conſerver les choſes curieuſes que les bénédictins de Paris. L'authenticité de ces lettres a été vainement conteſtée. Je ne crois pas qu'elles aient jamais été revêtues des formes ordinaires, & préſentées en cérémonie, mais elles furent certainement écrites.

Le pontife lança bulles ſur bulles, qui toutes déclarent que le pape eſt le maître des royaumes, que ſi le roi de France ne lui obéit pas, il ſera excommunié, & ſon royaume en interdit; c'eſt-à-dire, qu'il ne ſera plus permis de faire les exercices du chriſtianiſme, ni de baptiſer les enfans, ni d'enterrer les morts. Il ſemble que ce ſoit le comble des contradictions de l'eſprit humain, qu'un évêque chrétien, qui prétend que tous les chrétiens ſont ſes ſujets, veuille empêcher ces prétendus ſujets d'être chrétiens, & qu'il ſe prive ainſi tout d'un coup lui-même de ce qu'il croit ſon propre bien. Mais vous ſentez aſſez que le pape comptait ſur l'imbécillité des hommes; il eſpérait que les Français ſeraient aſſez lâches pour ſacrifier leur roi à la crainte d'être privés des ſacremens. Il ſe trompa : on brûla ſa bulle; la France s'éleva contre le pape, ſans rompre avec la papauté. Le roi convoqua les états. Etait-il donc néceſſaire de les aſſembler pour décider que Boniface VIII n'était pas roi de France ?

On brûle ſa bulle. 1303.

Le cardinal le Moine, français de naiſſance, qui n'avait plus d'autre patrie que Rome, vint à Paris pour négocier; &, s'il ne pouvait réuſſir, pour excommunier le royaume. Ce nouveau legat avait ordre

Digitized by Google

ordre de mener à Rome le confeſſeur du roi, qui était dominicain, afin qu'il y rendît compte de ſa conduite & de celle de Philippe. Tout ce que l'eſprit humain peut inventer pour élever la puiſſance du pape était épuiſé ; les évêques ſoumis à lui ; de nouveaux ordres de religieux relevans immédiatement du ſaint-ſiége, portant par-tout ſon étendard ; un roi qui confeſſe ſes plus ſecrètes penſées, ou du moins qui paſſe pour les confeſſer à un de ſes moines ; & enfin ce confeſſeur ſommé par le pape ſon maître d'aller rendre compte à Rome de la conſcience du roi ſon pénitent. Cependant Philippe ne plia point ; il fait ſaiſir le temporel de tous les prélats abſens. Les états-généraux appellent au futur concile & au futur pape. Ce remède même tenait un peu de la faibleſſe : car appeler au pape, c'eſt reconnaître ſon autorité ; & quel beſoin les hommes ont-ils d'un concile & d'un pape pour ſavoir que chaque gouvernement eſt indépendant, & qu'on ne doit obéir qu'aux lois de ſa patrie ?

Le confeſſeur du roi va rendre compte de la conſcience de ſon pénitent en cour de Rome.

Alors le pape ôte à tous les corps eccléſiaſtiques de France le droit des élections ; aux univerſités, les grades, le droit d'enſeigner, comme s'il révoquait une grace qu'il eût donnée. Ces armes étaient faibles, il voulut y joindre celles de l'empire d'Allemagne.

Vous avez vu les papes donner l'Empire, le Portugal, la Hongrie, le Danemarck, l'Angleterre, l'Aragon, la Sicile, preſque tous les royaumes. Celui de France n'avait pas encore été transféré par une bulle. Boniface enfin le mit dans le rang des autres

Digitized by Google

états, & en fit un don à l'empereur Albert d'Autriche, ci-devant excommunié par lui, & maintenant ſon cher fils, & le ſoutien de l'égliſe. Remar-
1303. quez les mots de ſa bulle : « Nous vous donnons par » la plénitude de notre puiſſance..... le royaume » de France, qui appartient de droit aux empe- » reurs d'occident ». Boniface & ſon dataire ne ſongeaient pas que, ſi la France appartenait de droit aux empereurs, la plénitude de la puiſſance papale était fort inutile. Il y avait pourtant un reſte de raiſon dans cette démence ; on flattait la prétention de l'Empire ſur tous les états occidentaux ; car vous verrez toujours que les juriſconſultes allemands croyaient, ou feignaient de croire, que le peuple de Rome s'étant donné avec ſon évêque à Charlemagne, tout l'occident devait appartenir à ſes ſucceſſeurs, & que tous les autres états n'étaient qu'un démembrement de l'Empire.

Si Albert d'Autriche avait eu deux cent mille hommes & deux cent millions, il eſt clair qu'il eût profité des bontés de Boniface ; mais étant pauvre, & à peine affermi, il abandonna le pape au ridicule de ſa donation.

Le roi de France eut toute la liberté de traiter le pape en prince ennemi. Il ſe joignit à la maiſon des Colonnes qui ne faiſaient pas plus de cas que lui des excommunications, & qui quelquefois réprimaient, dans Rome même, cette autorité ſouvent redoutable ailleurs. Guillaume de Nogaret paſſe en Italie ſous des prétextes plauſibles, lève ſecrètement quelques

Digitized by Google

cavaliers, donne rendez-vous à Sciarra Colonna. On surprend le pape dans Anagnie, ville de son domaine, où il était né; on crie, *meure le pape*, & *vivent les Français!* Le pontife ne perdit point courage. Il revêtit la chappe, mit sa tiare en tête; &, portant les clefs dans une main, & la croix dans l'autre, il se présenta avec majesté devant Colonna & Nogaret. Il est fort douteux que Colonna ait eu la brutalité de le frapper. Les contemporains disent qu'il lui criait, « Tyran, renonce à la papauté que » tu déshonores, comme tu as fait renoncer Célest- » tin ». Boniface répondit fièrement : « Je suis pape, » & je mourrai pape ». Les Français pillèrent sa maison & ses trésors. Mais après ces violences, qui tenaient plus du brigandage que de la justice d'un grand roi, les habitans d'Anagnie, ayant reconnu le petit nombre des Français, furent honteux d'avoir laissé leur compatriote & leur pontife dans les mains des étrangers. Ils les chassèrent. Boniface alla à Rome, méditant sa vengeance; mais il mourut en arrivant. C'est ainsi qu'ont été traités en Italie presque tous les papes qui voulurent être trop puissans : vous les voyez toujours donnant des royaumes, & persécutés chez eux.

Philippe fait faisir la personne du pape.

1303.

Philippe-le-bel poursuivait son ennemi jusque dans le tombeau. Il voulut faire condamner sa mémoire dans un concile ; il exigea de Clément V, né son sujet, & qui siégeait dans Avignon, que le procès contre le pape son prédécesseur fût commencé dans les formes. On l'accusait d'avoir engagé le pape

Digitized by Google

Procès criminel fait à la mémoire du pape.

Céleſtin V, ſon prédéceſſeur, à renoncer à la chaire pontificale; d'avoir obtenu ſa place par des voies illégitimes, & enfin d'avoir fait mourir Céleſtin en priſon. Ce dernier fait n'était que trop véritable. Un de ſes domeſtiques, nommé Maffredo, & treize autres témoins, dépoſaient qu'il avait inſulté plus d'une fois à la religion qui le rendait ſi puiſſant, en diſant: « ah! que de biens nous a fait cette fable du Chriſt! » qu'il niait en conſéquence les myſtères de la trinité, de l'incarnation, de la tranſſubſtantiation. Ces dépoſitions ſe trouvent encore dans les enquêtes juridiques qu'on a recueillies. Le grand nombre de témoins fortifie ordinairement une accuſation, mais ici il l'affaiblit. Il n'y a point du tout d'apparence qu'un ſouverain pontife ait préféré devant treize témoins ce qu'on dit rarement à un ſeul. Le roi voulait qu'on exhumât le pape, & qu'on fît brûler ſes os par le bourreau. Il oſait flétrir ainſi la chaire pontificale, & ne ſut pas ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance. Clément V fut aſſez ſage pour faire évanouir dans les délais une entrepriſe trop flétriſſante pour l'égliſe.

La concluſion de toute cette affaire fut que, loin de faire le procès à la mémoire de Boniface VIII, le roi conſentit à recevoir ſeulement la main-levée de l'excommunication portée par ce Boniface contre lui & ſon royaume. Il ſouffrit même que Nogaret qui l'avait ſervi, qui n'avait agi qu'en ſon nom, qui l'avait vengé de Boniface, fût condamné par le ſucceſſeur de ce pape à paſſer ſa vie en Paleſtine. Tout le grand éclat de Philippe-le-bel ne ſe termina qu'à

Digitized by Google

ſa honte. Jamais vous ne verrez dans ce grand tableau du monde un roi de France l'emporter, à la longue, ſur un pape. Ils feront enſemble des marchés; mais Rome y gagnera toujours quelque choſe; il en coûtera toujours de l'argent à la France. Vous ne verrez que les parlemens du royaume combattre avec inflexibilité les ſoupleſſes de la cour de Rome; & très-ſouvent la politique ou la faibleſſe du cabinet, la néceſſité des conjonctures, les intrigues des moines, rendront la fermeté des parlemens inutile; & cette faibleſſe durera juſqu'à ce qu'un roi daigne dire réſolument: Je veux briſer mes fers & ceux de ma nation.

Philippe-le-bel, pour ſe dépiquer, chaſſa tous les juifs du royaume, s'empara de leur argent, & leur défendit d'y revenir, ſous peine de la vie. Ce ne fut point le parlement qui rendit cet arrêt, ce fut par un ordre ſecret, donné dans ſon conſeil privé, que Philippe punit l'uſure juive par une injuſtice. Les peuples ſe crurent vengés, & le roi fut riche. 1306. Juifs chaſſés.

Quelque temps après, un évènement, qui eut encore ſa ſource dans cet eſprit vindicatif de Philippe-le-bel, étonna l'Europe & l'Aſie.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI.

Du supplice des Templiers, & de l'extinction de cet ordre.

PARMI les contradictions qui entrent dans le gouvernement de ce monde, ce n'en est pas une petite que cette institution de moines armés qui font vœu de vivre à la fois en anachorètes & en soldats.

On accusait les templiers de réunir tout ce qu'on reprochait à ces deux professions, les débauches & la cruauté du guerrier, & l'insatiable passion d'acquérir, qu'on impute à ces grands ordres qui ont fait vœu de pauvreté.

Tandis qu'ils goûtaient le fruit de leurs travaux, ainsi que les chevaliers hospitaliers de saint Jean, l'ordre teutonique, formé comme eux dans la Palestine, s'emparait, au treizième siècle, de la Prusse, de la Livonie, de la Courlande, de la Samogitie. Ces chevaliers teutons étaient accusés de réduire les ecclésiastiques comme les païens à l'esclavage, de piller leurs biens, d'usurper les droits des évêques, d'exercer un brigandage horrible; mais on ne fait point le procès à des conquérans. Les templiers excitèrent l'envie, parce qu'ils vivaient chez leurs compatriotes avec tout l'orgueil que donne l'opulence, & dans les plaisirs effrénés que prennent des gens de guerre qui ne sont point retenus par le frein du mariage.

Digitized by Google

La rigueur des impôts, & la malverſation du conſeil du roi Philippe-le-bel dans les monnaies, excita une ſédition dans Paris. Les templiers, qui avaient en garde le tréſor du roi, furent accuſés d'avoir eu part à la mutinerie, & on a vu déjà que Philippe-le-bel était implacable dans ſes vengeances. 1306.

Templiers accuſés.

Les premiers accuſateurs de cet ordre furent un bourgeois de Béziers, nommé Squin de Florian, & Noffo Dei, florentin, templier apoſtat, détenus tous deux en priſon pour leurs crimes. Ils demandèrent à être conduits devant le roi, à qui ſeul ils voulaient révéler des choſes importantes. S'ils n'avaient pas ſu quelle était l'indignation du roi contre les templiers, auraient-ils eſpéré leur grace en les accuſant? Ils furent écoutés. Le roi, ſur leur dépoſition, ordonne à tous les baillis du royaume, à tous les officiers, de prendre main-forte; leur envoie un ordre cacheté, avec défenſe, ſous peine de la vie, de l'ouvrir avant le 13 octobre. Ce jour venu, chacun ouvre ſon ordre; il portait de mettre en priſon tous les templiers. Tous ſont arrêtés. Le roi auſſitôt fait ſaiſir en ſon nom les biens des chevaliers, juſqu'à ce qu'on en diſpoſe. 1309.

Il paraît évident que leur perte était réſolue très-long-temps avant cet éclat. L'accuſation & l'empriſonnement ſont de 1309, mais on a retrouvé des lettres de Philippe-le-bel au comte de Flandre, datées de Melun, 1306, par leſquelles il le priait de ſe joindre à lui pour extirper les templiers.

Digitized by Google

Templiers interrogés.

Il fallait juger ce prodigieux nombre d'accusés. Le pape Clément V, créature de Philippe, & qui demeurait alors à Poitiers, se joint à lui après quelques disputes sur le droit que l'église avait d'exterminer ces religieux, & le droit du roi de punir des sujets. Le pape interrogea lui-même soixante & douze chevaliers. Des inquisiteurs, des commissaires délégués procèdent par-tout contre les autres. Les bulles sont envoyées chez tous les potentats de l'Europe pour les exciter à imiter la France. On s'y conforme en Castille, en Aragon, en Sicile, en Angleterre; mais ce ne fut qu'en France qu'on fit périr ces malheureux. Deux cents & un témoins les accusèrent de renier Jésus-christ en entrant dans l'ordre, de cracher sur la croix, d'adorer une tête dorée montée sur quatre pieds. Le novice baisait le profès qui le recevait, à la bouche, au nombril & à des parties qui paraissaient peu destinées à cet usage. Il jurait de s'abandonner à ses confrères. Voilà, disent les informations conservées jusqu'à nos jours, ce qu'avouèrent soixante & douze templiers au pape même; & cent quarante-un de ces accusés, à frère Guillaume, cordelier, inquisiteur dans Paris, en présence de témoins. On ajoute que le grand-maître de l'ordre même, & le grand-maître de Chypre, les maîtres de France, de Poitou, de Vienne, de Normandie, firent les mêmes aveux à trois cardinaux délégués par le pape.

Templiers brûlés vifs. 1312.

Ce qui est indubitable, c'est qu'on fit subir les tortures les plus cruelles à plus de cent chevaliers,

Digitized by Google

qu'on en brûla vifs cinquante-neuf en un jour, près de l'abbaye de Saint-Antoine de Paris; que le grand-maître, Jean de Molay, & Gui, frère du dauphin d'Auvergne, deux des principaux ſeigneurs de l'Europe, l'un par ſa dignité, l'autre par ſa naiſſance, furent auſſi jetés vifs dans les flammes, non loin de l'endroit où eſt à préſent la ſtatue équeſtre du roi Henri IV.

Ces ſupplices dans leſquels on fait mourir tant de citoyens d'ailleurs reſpectables, cette foule de témoins contre eux, ces aveux de pluſieurs accuſés même, ſemblent des preuves de leur crime & de la juſtice de leur perte.

Mais auſſi que de raiſons en leur faveur! Premièrement, de tous ces témoins qui dépoſent contre les templiers, la plupart n'articulent que de vagues accuſations; ſecondement, très-peu diſent que les templiers reniaient Jéſus-chriſt. Qu'auraient-ils en effet gagné en maudiſſant une religion qui les nourriſſait, & pour laquelle ils combattaient? Troiſièmement, que pluſieurs d'entre eux, témoins & complices des débauches des princes & des eccléſiaſtiques de ce temps-là, euſſent marqué quelquefois du mépris pour les abus d'une religion tant déshonorée en Aſie & en Europe; qu'ils en euſſent parlé dans des momens de liberté, comme on diſait que Boniface VIII en parlait; c'eſt un emportement de jeunes gens, dont certainement l'ordre n'eſt point comptable. Quatrièmement, cette tête dorée qu'on prétend qu'ils adoraient, & qu'on gardait à Marſeille, Juſtifés.

Digitized by Google

devait leur être représentée : on ne se mit seulement pas en peine de la chercher ; & il faut avouer qu'une telle accusation se détruit d'elle-même. Cinquièmement, la manière infame dont on leur reprochait d'être reçus dans l'ordre ne peut avoir passé en loi parmi eux. C'est mal connaître les hommes de croire qu'il y ait des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs, & qui fassent une loi de l'impudicité. On veut toujours rendre sa société respectable à qui veut y entrer. Je ne doute nullement que plusieurs jeunes templiers ne s'abandonnassent à des excès qui de tout temps ont été le partage de la jeunesse ; & ce sont de ces vices passagers qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que punir. Sixièmement, si tant de témoins ont déposé contre les templiers, il y eut aussi beaucoup de témoignages étrangers en faveur de l'ordre. Septièmement, si les accusés, vaincus par les tourmens qui font dire le mensonge comme la vérité, ont confessé tant de crimes, peut-être ces aveux sont-ils autant à la honte des juges qu'à celle des chevaliers : on leur promettait leur grace pour extorquer leur confession. Huitièmement, les cinquante-neuf qu'on brûla vifs prirent DIEU à témoin de leur innocence, & ne voulurent point la vie qu'on leur offrait à condition de s'avouer coupables. Quelle plus grande preuve non-seulement d'innocence, mais d'honneur ! Neuvièmement, soixante & quatorze templiers non accusés, entreprirent de défendre l'ordre, & ne furent point écoutés. Dixièmement, lorsqu'on lut au grand-maître sa confession rédigée devant les trois cardinaux,

Digitized by Google

ce vieux guerrier, qui ne ſavait ni lire, ni écrire, s'écria qu'on l'avait trompé, que l'on avait écrit une autre dépoſition que la ſienne, que les cardinaux, miniſtres de cette perfidie, méritaient qu'on les punît comme les Turcs puniſſent les fauſſaires, en leur fendant le corps & la tête en deux. Onzièmement, on eût accordé la vie à ce grand-maître, & à Gui, frère du dauphin d'Auvergne, s'ils avaient voulu ſe reconnaître coupables publiquement; & on ne les brûla que parce qu'appelés en préſence du peuple ſur un échafaud, pour avouer les crimes de l'ordre, ils jurèrent que l'ordre était innocent. Cette déclaration, qui indigna le roi, leur attira leur ſupplice; & ils moururent en invoquant en vain la vengeance céleſte contre leurs perſécuteurs.

Cependant, en conſéquence de la bulle du pape & de leurs grands biens, on pourſuivit les templiers dans toute l'Europe; mais en Allemagne ils ſurent empêcher qu'on ne ſaisît leurs perſonnes. Ils ſoutinrent en Aragon des ſiéges dans leurs châteaux. Enfin le pape abolit l'ordre, de ſa ſeule autorité, dans un conſiſtoire ſecret, pendant le concile de Vienne. Partagea qui put leurs dépouilles. Les rois de Caſtille & d'Aragon s'emparèrent d'une partie de leurs biens, & en firent part aux chevaliers de Calatrava. On donna les terres de l'ordre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, aux hoſpitaliers, nommés alors chevaliers de Rhodes, parce qu'ils venaient de prendre cette île ſur les Turcs, & l'avaient ſu garder avec un

Digitized by Google

courage qui méritait au moins les dépouilles des chevaliers du temple pour leur récompense.

Denis, roi de Portugal, institua en leur place l'ordre des chevaliers du Christ, ordre qui devait combatre les Maures, mais qui étant devenu depuis un vain honneur, a cessé même d'être honneur à force d'être prodigué.

Dépouilles partagées.

Philippe-le-bel se fit donner deux cent mille livres, & Louis-Hutin, son fils, prit encore soixante mille livres sur les biens des templiers. J'ignore ce qui revint au pape, mais je vois évidemment que les frais des cardinaux, des inquisiteurs délégués pour faire ce procès épouvantable, montèrent à des sommes immenses. Je m'étais peut-être trompé, quand je lus avec vous la lettre circulaire de Philippe-le-bel, par laquelle il ordonne à ses sujets de restituer les meubles & immeubles des templiers aux commissaires du pape. Cette ordonnance de Philippe est rapportée par Pierre du Pui. Nous crûmes que le pape avait profité de cette prétendue restitution; car à qui restitue-t-on, sinon à ceux qu'on regarde comme propriétaires? Or dans ce temps on pensait que les papes étaient les maîtres des biens de l'Eglise; cependant je n'ai jamais pu découvrir ce que le pape recueillit de cette dépouille. Il est avéré qu'en Provence le pape partagea les biens meubles des templiers avec le souverain. On joignait à la bassesse de s'emparer du bien des proscrits, la honte de se déshonorer pour peu de chose. Mais y avait-il alors de l'honneur?

Digitized by Google

Il faut considérer un évènement qui se passait dans le même temps, qui fait plus d'honneur à la nature humaine, & qui a fondé une république invincible.

CHAPITRE LXVII.

De la Suisse & de sa révolution, au commencement du quatorzième siècle.

Description de la Suisse.

De tous les pays de l'Europe, celui qui avait le plus conservé la simplicité & la pauvreté des premiers âges était la Suisse. Si elle n'était pas devenue libre, elle n'aurait point de place dans l'histoire du monde; elle serait confondue avec tant de provinces plus fertiles & plus opulentes, qui suivent le sort des royaumes où elles sont enclavées. On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même. Un ciel triste, un terrein pierreux & ingrat, des montagnes, des précipices, c'est-là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples ou l'Asie mineure.

Dans ces dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans empereur, des seigneurs de châteaux & des prélats combattaient à qui aurait une petite portion de la Suisse. Leurs petites villes voulaient être libres, commes les villes d'Italie sous la protection de l'Empire.

Digitized by Google

Quand Rodolphe fut empereur, quelques seigneurs de châteaux accusèrent juridiquement les cantons de Schvitz, d'Ury & d'Undervald de s'être soustraits à leur domination féodale. Rodolphe, qui avait autrefois combattu ces petits tyrans, jugea en faveur des citoyens.

Maison d'Autriche.

Albert d'Autriche, son fils étant parvenu à l'empire, voulut faire de la Suisse une principauté pour un de ses enfans. Une partie des terres du pays était de son domaine, comme Lucerne, Zurich & Glatis. Des gouverneurs sévères furent envoyés, qui abusèrent de leur pouvoir.

Fondateurs de la liberté helvétique.

Les fondateurs de la liberté helvétienne se nommaient Mélchtad, Stauffacher & Valtherfurst. La difficulté de prononcer des noms si respectables, nuit à leur célébrité. Ces trois paysans furent les premiers conjurés; chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les trois cantons de Schvitz, d'Ury & d'Undervald.

1307. Fable de la pomme.

Tous les historiens prétendent que, tandis que cette conspiration se tramait, un gouverneur d'Ury, nommé Grisler, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable qui passait pour archer très-adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de

Digitized by Google

ſon fils. (*) Le père tremblant tira, & fut aſſez heureux pour abattre la pomme. Griſler appercevant une ſeconde flèche ſous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire : Elle l'était deſtinée, dit le Suiſſe, ſi j'avais bleſſé mon fils. Il faut convenir que l'hiſtoire de la pomme eſt bien ſuſpecte. Il ſemble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique ; mais on tient pour conſtant que Tell, ayant été mis aux fers, tua enſuite le gouverneur d'un coup de flèche, que ce fut le ſignal des conjurés, que les peuples démolirent les fortereſſes.

L'empereur Albert d'Autriche, qui voulait punir ces hommes libres, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche, Léopold, aſſembla contre eux vingt mille hommes. Les Suiſſes ſe conduiſirent comme les Lacédémoniens, aux Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de quatre ou cinq cents, la plus grande partie de l'armée autrichienne, au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant ſur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un auſſi petit nombre de Suiſſes. 1315. Suiſſes vainqueurs.

Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schvitz, les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur alliance, laquelle, devenant plus générale, fait encore ſouvenir, par ce ſeul nom, de la victoire qui leur acquit la liberté.

(*) On prétend que ce conte eſt tiré d'une ancienne légende danoiſe.

Digitized by Google

Petit à petit les autres cantons entrèrent dans l'alliance ; Berne, qui eſt en Suiſſe ce qu'Amſterdam eſt en Hollande, ne ſe ligua qu'en 1352 ; & ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel ſe joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de treize.

Jamais peuple n'a plus long-temps ni mieux combattu pour ſa liberté que les Suiſſes. Ils l'ont gagnée par plus de ſoixante combats contre les Autrichiens ; & il eſt à croire qu'ils la conſerveront long-temps. Tout pays qui n'a pas une grande étendue, qui n'a pas trop de richeſſes, & où les lois ſont douces, doit être libre. Le nouveau gouvernement en Suiſſe a fait changer de face à la nature. Un terrain aride, négligé ſous des maîtres trop durs, a été enfin cultivé. La vigne a été plantée ſur des rochers. Des bruyères défrichées & labourées par des mains libres, ſont devenues fertiles.

Bonheur de la Suiſſe.

L'égalité, le partage naturel des hommes, ſubſiſte encore en Suiſſe autant qu'il eſt poſſible. Vous n'entendez pas par ce mot cette égalité abſurde & impoſſible par laquelle le ſerviteur & le maître, le manœuvre & le magiſtrat, le plaideur & le juge ſeraient confondus enſemble, mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des lois, & qui maintient la liberté des faibles contre l'ambition du plus fort. Ce pays enfin aurait mérité d'être appelé heureux ſi la religion n'avait, dans la ſuite, diviſé ſes citoyens que l'amour du bien public réuniſſait, & ſi, en vendant leur courage à des princes plus riches qu'eux, ils

Digitized by Google

ils eussent toujours conservé l'incorruptibilité qui les distingue.

Chaque nation a eu des temps où les esprits s'emportent au-delà de leur caractère naturel. Ces temps ont été moins fréquens chez les Suisses qu'ailleurs. La simplicité, la frugalité, la modestie, conservatrices de la liberté, ont toujours été leur partage. Jamais ils n'ont entretenu d'armée pour défendre leurs frontières, ou pour entrer chez leurs voisins; point de citadelles qui servent contre les ennemis, ou contre les citoyens, point d'impôt sur les peuples.

Ils n'ont à payer ni le luxe, ni les armées d'un maître. Leurs montagnes sont leurs remparts, & tout citoyen y est soldat pour défendre la patrie. Il y a bien peu de républiques dans le monde; & encore doivent elles leur liberté à leurs rochers, ou à la mer qui les défend. Les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVIII.

Suite de l'état où étaient l'empire, l'Italie & la papauté, au quatorzième siècle.

Nous avons entamé le quatorzième siècle. Nous pouvons remarquer que depuis six cents ans, Rome faible & malheureuse est toujours le principal objet de l'Europe. Elle domine par la religion; tandis qu'elle est dans l'avilissement & dans l'anarchie; & malgré tant d'abaissement & tant de désordres, ni les empereurs ne peuvent y établir le trône des Césars, ni les pontifes s'y rendre absolus. Voilà depuis Frédéric II quatre empereurs de suite qui oublient entièrement l'Italie, Conrad IV, Rodolphe I, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche. Aussi c'est alors que toutes les villes d'Italie rentrent dans leurs droits naturels & lèvent l'étendard de la liberté. Gênes & Pise sont les émules de Venise. Florence devient une république illustre. Bologne ne reconnaît alors ni empereurs, ni papes. Le gouvernement municipal prévaut partout, & sur-tout dans Rome. Clément V, qu'on appela le pape gascon, aima mieux transférer le saint siége hors d'Italie, & jouir en France des contributions payées alors par tous les fidèles, que disputer inutilement des châteaux & des villes auprès de Rome. La cour de Rome fut établie sur les frontières de France par ce pape; & c'est ce que les Romains

Transmigration du siége papal. 1312.

Digitized by Google

appellent encore aujourd'hui le temps de la captivité de Babylone. Clément allait de Lyon à Vienne en Dauphiné, à Avignon, menant publiquement avec lui la comteſſe de Périgord, & tirant ce qu'il pouvait d'argent de la piété des fidèles. C'eſt celui que vous avez vu détruire le corps redoutable des templiers.

Comment les Italiens dans ces conjonctures ne firent-ils pas, loin des empereurs & des papes, ce qu'ont fait les Allemands, qui ſous les yeux même des empereurs, ont établi, de ſiècle en ſiècle, leur aſſociation au pouvoir ſuprême, & leur indépendance? Il n'y avait plus en Italie ni empereurs, ni papes; qui forgea donc de nouvelles chaînes à ce beau pays? la diviſion. Les factions guelfe & gibeline, nées des querelles du ſacerdoce & de l'Empire, ſubſiſtaient toujours comme un feu qui ſe nouriſſait par de nouveaux embraſemens. La diſcorde était par tout. L'Italie ne faiſait point un corps, l'Allemagne en faiſait toujours un. Le premier empereur entreprenant qui aurait voulu repaſſer les monts pouvait renouveler les droits & les prétentions des Charlemagne & des Othon. C'eſt ce qui arrive enfin à Henri VII, de la maiſon de Luxembourg. Il deſcend en Italie avec une armée d'Allemands. Il vient ſe faire reconnaître. Le parti guelfe regarde ſon voyage comme une nouvelle irruption de barbares; mais le parti gibelin le favoriſe. Il ſoumet les villes de Lombardie; c'eſt une nouvelle conquête. Il marche à Rome pour y recevoir la couronne impériale.

L'empereur Henri VII à Rome. 1311.

Rome, qui ne voulut ni d'empereur, ni de pape,

Digitized by Google

1313. & qui ne put ſecouer tout-à-fait le joug de l'un & de l'autre, ferma ſes portes en vain. Les Urſins & le frère de Robert, roi de Naples, ne purent empêcher que l'empereur n'entrât l'épée à la main, ſecondé du parti des Colonnes. On ſe battit long-temps dans les rues, & un évêque de Liége fut tué à côté de l'empereur. Il y eut beaucoup de ſang répandu pour cette cérémonie du couronnement, que trois cardinaux firent enfin au lieu du pape. Il ne faut pas oublier que Henri VII proteſta pardevant notaire que le ſerment par lui prêté, à ſon ſacre, n'était point un ſerment de fidélité. Les papes oſaient donc prétendre que l'empereur était leur vaſſal.

Maître de Rome, il y établit un gouverneur. Il ordonna que toutes les villes, que tous les princes d'Italie lui payaſſent un tribut annuel. Il comprit même dans cet ordre le royaume de Naples, ſéparé alors de celui de Sicile, & cita le roi de Naples à comparaître. Ainſi l'empereur réclame ſon droit ſur Naples. Le pape en était ſuzerain; l'empereur ſe diſait ſuzerain du pape, & le pape ſe croyait ſuzerain de l'empereur.

Henri VII cru empoiſonné.

Henri VII allait ſoutenir ſa prétention ſur Naples par les armes, quand il mourut empoiſonné, à ce qu'on prétend. Un dominicain mêla, dit-on, du poiſon dans le vin conſacré.

Les empereurs communiaient alors ſous les deux eſpèces, en qualité de chanoines de Saint-Jean-de-Latran. Ils pouvaient faire l'office de diacres à la meſſe du pape, & les rois de France y auraient été ſous-diacres.

Digitized by Google

On n'a point de preuves juridiques que Henri VII ait péri par cet empoisonnement sacrilége. Frère Bernard Politien de Montepulciano en fut accusé, & les dominicains obtinrent, trente ans après, du fils de Henri VII, Jean, roi de Bohême, des lettres qui les déclaraient innocens. Il est triste d'avoir eu besoin de ces lettres.

De même qu'alors peu d'ordre régnait dans les élections des papes, celles des empereurs étaient très-mal ordonnées. Les hommes n'avaient point encore su prévenir les schismes par de sages lois.

Louis de Bavière & Frédéric-le-beau, duc d'Autriche, furent élus à la fois au milieu des plus funestes troubles. Il n'y avait que la guerre qui pût décider ce qu'une diète réglée d'électeurs aurait dû juger. Un combat, dans lequel l'Autrichien fut vaincu & pris, 1322 donna la couronne au Bavarois.

On avait alors pour pape Jean XXII, élu à Lyon, Jean XXII. en 1315. Lyon se regardait encore comme une ville libre; mais l'évêque en voulait toujours être le maître, & les rois de France n'avaient encore pu soumettre l'évêque. Philippe-le-long, à peine roi de France, avait assemblé les cardinaux dans cette ville libre; & après leur avoir juré qu'il ne leur ferait aucune violence, il les avait enfermés tous, & ne les avait relâchés qu'après la nomination de Jean XXII.

Ce pape est encore un grand exemple de ce que peut le simple mérite dans l'église; car il faut, sans doute, en avoir beaucoup pour parvenir de la profession de savetier au rang dans lequel on se fait baiser les pieds.

Digitized by Google

Il eſt au nombre de ces pontifes qui eurent d'autant plus de hauteur dans l'eſprit, que leur origine était plus baſſe aux yeux des hommes. Nous avons déjà remarqué que la cour pontificale ne ſubſiſtait que des rétributions fournies par les chrétiens. Ce fonds était plus conſidérable que les terres de la comteſſe Mathilde. Quand je parle du mérite de Jean XXII, ce n'eſt pas de celui du déſintéreſſement. Ce pontife exigeait plus ardemment qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, non-ſeulement le denier de ſaint Pierre, que l'Angleterre payait très-irrégulièrement, mais les tributs de Suède, de Danemarck, de Norvège & de Pologne. Il demandait ſi ſouvent & ſi violemment, qu'il obtenait toujours quelque argent. Ce qui lui en valut davantage, fut la taxe apoſtolique des péchés; il évalua le meurtre, la ſodomie, la beſtialité; & les hommes, aſſez méchans pour commettre ces péchés, furent aſſez forts pour les payer. Mais être à Lyon, & n'avoir que peu de crédit en Italie, ce n'était pas être pape.

Jean XXII dépoſe l'empereur Louis de Bavière.

Pendant qu'il ſiégeait à Lyon, & que Louis de Bavière s'établiſſait en Allemagne, l'Italie ſe perdait & pour l'empereur & pour lui. Les Viſconti commençaient à s'établir à Milan. L'empereur Louis, ne pouvant les abaiſſer, feignait de les protéger, & leur laiſſait le titre de ſes lieutenans. Ils étaient gibelins: comme tels ils s'emparaient d'une partie de ces terres de la comteſſe Mathilde, éternel ſujet de diſcorde. Jean les fit déclarer hérétiques par l'inquiſition. Il était en France, il pouvait, ſans rien riſquer, donner une de ces bulles qui ôtent & qui donnent les

Digitized by Google

empires. Il dépoſa Louis de Bavière en idée par une de ces bulles, « le privant, dit-il, de tous ſes biens » meubles & immeubles ».

L'empereur, ainſi dépoſé, ſe hâta de marcher vers l'Italie, où celui qui le dépoſait n'oſait paraître; il vint à Rome, ſéjour toujours paſſager des empereurs, accompagné de Caſtracani, tyran de Luques, ce héros de Machiavel. 1327.

Ludovico Monaldeſco, natif d'Orviette, qui à l'âge de cent quinze ans écrivit des mémoires de ſon temps, dit qu'il ſe reſſouvient très-bien de cette entrée de l'empereur Louis de Bavière. « Le peuple » chantait, dit-il, vivent DIEU & l'empereur; nous » ſommes délivrés de la guerre, de la famine & du » pape ». Ce trait ne vaut la peine d'être cité que parce qu'il eſt d'un homme qui écrivait à l'âge de cent quinze années. Auteur âgé de 115 ans. 1328.

Louis de Bavière convoqua dans Rome une aſſemblée générale, ſemblable à ces anciens parlemens de Charlemagne & de ſes enfans. Ce parlement ſe tint dans la place de Saint-Pierre. Des princes d'Allemagne & d'Italie, des députés des villes, des évêques, des abbés, des religieux y aſſiſtèrent en foule. L'empereur, aſſis ſur un trône, au haut des degrés de l'égliſe, la couronne en tête & un ſceptre d'or à la main, fit crier trois fois par un moine auguſtin: « Y a-t-il » quelqu'un qui veuille défendre la cauſe du prêtre » de Cahors, qui ſe nomme le pape Jean? » Perſonne n'ayant comparu, Louis prononça la ſentence, par laquelle il privait le pape de tout bénéfice, & le Louis de Bavière dépoſe le pape & le condamne à mort. 1328.

Digitized by Google

livrait au bras séculier pour être brûlé comme hérétique. Condamner ainsi à la mort un souverain pontife, était le dernier excès où pût monter la querelle du sacerdoce & de l'empire.

Quelques jours après, l'empereur, avec le même appareil, créa pape un cordelier napolitain, l'investit par l'anneau, lui mit lui-même la chappe, & le fit asseoir sous le dais, à ses côtés; mais il se garda bien de déférer à l'usage de baiser les pieds du pontife.

Parmi tous les moines, dont je parlerai à part, les franciscains faisaient alors le plus de bruit. Quelques-uns d'eux avaient prétendu que la perfection consistait à porter un capuchon plus pointu & un habit plus serré. Ils ajoutaient à cette réforme l'opinion que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Le pape avait condamné ces propositions. La condamnation avait révolté les réformateurs. Enfin la querelle s'étant échauffée, les inquisiteurs de Marseille avaient fait brûler quatre de ces malheureux moines.

Cordeliers brûlés. 1318.

Le cordelier fait pape par l'empereur, était de leur parti, voilà pourquoi Jean XXII était hérétique. Ce pape était destiné à être accusé d'hérésie; car quelque temps après, ayant prêché que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier, & qu'en attendant ils avaient une vision imparfaite, ces deux visions partagèrent l'église, & enfin Jean se rétracta.

Jean XXII hérétique.

Cependant ce grand appareil de Louis de Bavière à Rome n'eut pas plus de suite que les efforts des autres

Digitized by Google

Céſars allemands. Les troubles d'Allemagne les rappelaient toujours, & l'Italie leur échappait.

Louis de Bavière, au fond peu puiſſant, ne put empêcher à ſon retour que ſon pontife ne fût pris par le parti de Jean XXII, & ne fût conduit dans Avignon, où il fut enfermé. Enfin telle était alors la différence d'un empereur & d'un pape, que Louis de Bavière, tout ſage qu'il était, mourut pauvre dans ſon 1344.
pays, & que le pape, éloigné de Rome, & tirant peu de ſecours de l'Italie, laiſſa en mourant dans Avignon la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, ſi on Pape Jean XXII très-riche, & pourquoi.
en croit Villani, auteur contemporain. Il eſt clair que Villani exagère. Quand on réduirait cette ſomme au tiers, ce ſerait encore beaucoup. Auſſi la papauté n'avait jamais tant valu à perſonne, mais auſſi jamais pontife ne vendit tant de bénéfices, & ſi chèrement.

Il s'était attribué la réſerve de toutes les prébendes, de preſque tous les évêchés, & le revenu de tous les bénéfices vacans. Il avait trouvé par l'art des réſerves celui de prévenir preſque toutes les élections, & de donner tous les bénéfices. Bien plus, jamais il ne nommait un évêque qu'il n'en déplaçât ſept ou huit. Chaque promotion en attirait d'autres, & toutes valaient de l'argent. Les taxes pour les diſpenſes & pour les péchés furent inventées & rédigées de ſon temps. Le livre de ſes taxes a été imprimé pluſieurs fois depuis le ſeizième ſiècle, & a mis au jour des infamies plus ridicules & plus odieuſes tout enſemble

Digitized by Google

que tout ce qu'on raconte de l'insolente fourberie des prêtres de l'antiquité (*).

Les papes ses successeurs restèrent jusqu'en 1371 dans Avignon. Cette ville ne leur appartenait pas, elle était aux comtes de Provence ; mais les papes s'en étaient rendus insensiblement les maîtres usufruitiers, tandis que les rois de Naples, comtes de Provence, disputaient le royaume de Naples.

1348. La malheureuse reine Jeanne, dont nous allons parler, se crut heureuse de céder Avignon au pape Clément VI pour quatre-vingt mille florins d'or qu'il ne paya jamais. La cour des papes y était tranquille; elle répandait l'abondance dans la Provence & le Dauphiné, & oubliait le séjour orageux de Rome.

Rome veut toujours être libre.

Je ne vois presque aucun temps, depuis Charlemagne, dans lequel les Romains n'aient rappelé leurs anciennes idées de grandeur & de liberté. Ils choisissaient, comme on a vu, tantôt plusieurs sénateurs, tantôt un seul, ou un patrice, ou un gouverneur, ou un consul, quelquefois un tribun. Quand ils virent que le pape achetait Avignon, ils songèrent encore à faire renaître la république. Ils revêtirent du tribunat un simple citoyen, nommé Nicolas Rienzi, & vulgairement Cola, homme né fanatique & devenu ambitieux, capable par conséquent de grandes choses. Il les entreprit, & donna des espérances à Rome;

Cola Rienzi, tribun du peuple, ridicule & assassiné.

(*) Voyez les Questions sur l'Encyclopédie.

Digitized by Google

c'eſt de lui que parle Pétrarque dans la plus belle de ſes odes ou *canzoni*; il dépeint Rome échevelée & les yeux mouillés de larmes, implorant le ſecours de Rienzi.

Con gli occhi di dolor bagnati e molli
Ti chier' mercè di tutti i ſette colli.

Ce tribun s'intitulait, *ſévère & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers.* Il déclara que tous les peuples d'Italie étaient libres & citoyens romains. Mais ces convulſions d'une liberté depuis ſi long-temps mourante, ne furent pas plus efficaces que les prétentions des empereurs ſur Rome. Ce tribunat paſſa plus vîte que le ſénat & le conſulat en vain rétablis. Rienzi ayant commencé comme les Gracques, finit comme eux : il fut aſſaſſiné par la faction des familles patriciennes.

Rome devait dépérir par l'abſence de la cour des papes, par les troubles de l'Italie, par la ſtérilité de ſon territoire, & par le tranſport de ſes manufactures à Gênes, à Piſe, à Veniſe, à Florence. Les pélerinages ſeuls la ſoutenaient alors. Le grand jubilé ſurtout, inſtitué par Boniface VIII de ſiècle en ſiècle, mais établi de cinquante en cinquante ans par Clément VI, attirait à Rome une ſi prodigieuſe foule, qu'en 1350 on y compta deux cent mille pélerins. Rome, ſans empereur & ſans pape, eſt toujours faible, & la première ville du monde chrétien.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIX.

De Jeanne, reine de Naples.

Nous avons dit que le siége papal acquit Avignon de Jeanne d'Anjou & de Provence. On ne vend ses états que quand on est malheureux. Les infortunes & la mort de cette reine entrent dans tous les évènemens de ce temps-là, & sur-tout dans le grand schisme d'occident, que nous aurons bientôt sous les yeux.

Crimes & malheurs de la belle Jeanne, reine de Naples.

Naples & Sicile étaient toujours gouvernées par des étrangers; Naples, par la maison de France; l'île de Sicile, par celle d'Aragon. Robert, qui mourut en 1343, avait rendu son royaume de Naples florissant. Son neveu, Louis d'Anjou, avait été élu roi de Hongrie. La maison de France étendait ses branches de tous côtés: mais ces branches ne furent unies ni avec la souche commune, ni entre elles: toutes devinrent malheureuses. Le roi de Naples, Robert, avait, avant de mourir, marié sa petite-fille Jeanne, son héritière, à André, frère du roi de Hongrie. Ce mariage, qui semblait devoir cimenter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. André prétendait régner de son chef. Jeanne, toute jeune qu'elle était, voulut qu'il ne fût que le mari de la reine. Un moine franciscain, nommé frère Robert, qui gouvernait André, alluma la haine & la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine,

Digitized by Google

une autre auprès d'André, compoſée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentait l'antipathie. Louis, prince de Tarente, prince du ſang, qui bientôt après épouſa la reine, d'autres princes du ſang, les favoris de cette princeſſe, la fameuſe Catanoiſe, ſa domeſtique, ſi attachée à elle, réſolvent la mort d'André. On l'étrangle dans la ville d'Averſe, dans l'antichambre de ſa femme, & preſque ſous ſes yeux; on le jette par les fenêtres; on laiſſe trois jours le corps ſans ſépulture. La reine épouſe, au bout de l'an, le prince de Tarente, accuſé par la voix publique. Que de raiſons pour la croire coupable! Ceux qui la juſtifient allèguent qu'elle eut quatre maris, & qu'une reine qui ſe ſoumet toujours au joug du mariage ne doit pas être accuſée des crimes que l'amour fait commettre. Mais l'amour ſeul inſpire-t-il les attentats? Jeanne conſentit au meurtre de ſon époux par faibleſſe, & elle eut trois maris enſuite par une autre faibleſſe plus pardonnable & plus ordinaire, celle de ne pouvoir régner ſeule.

Les troubles de ſa maiſon commencent par un moine.

1346. Mari de Jeanne étranglé.

Louis de Hongrie, frère d'André, écrivit à Jeanne qu'il vengerait la mort de ſon frère ſur elle & ſur ſes complices. Il marcha vers Naples par Veniſe & par Rome, & fit accuſer Jeanne juridiquement à Rome, devant ce tribun, Cola Rienzi qui, dans ſa puiſſance paſſagère & ridicule, vit pourtant des rois à ſon tribunal, comme les anciens Romains. Rienzi n'oſa rien décider, & en cela ſeul il montra de la prudence.

Cependant le roi Louis avança vers Naples, faiſant

Digitized by Google

porter devant lui un étendard noir sur lequel on avait peint un roi étranglé. Il fait couper la tête à un prince
1347. du sang, Charles de Durazzo, complice du meurtre.
Mari de Jeanne vengé. Il poursuit la reine Jeanne, qui fuit avec son nouvel époux dans ses états de Provence. Mais ce qui est bien étrange, on a prétendu que l'ambition n'eut point de part à la vengeance de Louis. Il pouvait s'emparer du royaume, & il ne le fit pas. On trouve rarement de tels exemples. Ce prince avait, dit-on, une vertu austère qui le fit élire depuis roi de Pologne. Nous parlerons de lui quand nous traiterons particulièrement de la Hongrie.

Jeanne vend Avignon au pape. Jeanne, coupable & punie avant l'âge de vingt ans d'un crime qui attira sur ses peuples autant de calamités que sur elle, abandonnée à la fois des Napolitains & des Provençaux, va trouver le pape Clément VI dans Avignon dont elle était souveraine; elle lui abandonne sa ville & son territoire pour quatre-vingt mille florins d'or qu'elle ne reçut point.
1348. Pendant qu'on négocie ce sacrifice, elle plaide elle-même sa cause devant le consistoire, & le consistoire la déclare innocente. Clément VI, pour faire sortir de Naples le roi de Hongrie, stipule que Jeanne lui payera trois cent mille florins. Louis répond qu'il n'est pas venu pour vendre le sang de son frère, qu'il l'a vengé en partie, & qu'il part satisfait. L'esprit de chevalerie qui régnait alors n'a produit jamais ni plus de dureté, ni plus de générosité.

Jeanne se remarie souvent. La reine, chassée par son beau-frère, & rétablie
1376. par la faveur du pape, perdit son second mari, &

Digitized by Google

jouit ſeule du gouvernement quelques années. Elle épouſa un prince d'Aragon qui mourut bientôt après. Enfin, à l'âge de quarante-ſix ans, elle ſe remarie avec un cadet de la maiſon de Brunſwick, nommé Othon. C'était choiſir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui la pût défendre. Son héritier naturel était un autre Charles de Durazzo, ſon couſin, ſeul reſte alors de la première maiſon de France-Anjou à Naples; ces princes ſe nommaient ainſi, parce que la ville de Durazzo, conquiſe par eux ſur les Grecs, & enlevée enſuite par les Vénitiens, avait été leur apanage; elle reconnut ce Durazzo pour ſon héritier, elle l'adopta même. Cette adoption, & le grand ſchiſme d'occident, hâtèrent la mort malheureuſe de la reine.

Déjà éclataient les ſuites ſanglantes de ce ſchiſme, dont nous parlerons bientôt. Brigano, qui prit le nom d'Urbain VI, & le comte de Genève, qui s'appela Clément VII, ſe diſputèrent la tiare avec fureur. Ils partageaient l'Europe. Jeanne prit le parti de Clément, qui réſidait dans Avignon. Durazzo ne voulant pas attendre la mort naturelle de ſa mère adoptive pour régner, s'engagea avec Brigano-Urbain.

Ce pape couronne Durazzo dans Rome, à condition que ſon neveu Brigano aura la principauté de Capoue. Il excommunie, il dépoſe la reine Jeanne; & pour mieux aſſurer la principauté de Capoue à ſa famille, il donne tous les biens de l'égliſe aux principales maiſons napolitaines. 1380. Jeanne dépoſée par un pape.

Le pape marche avec Durazzo vers Naples. L'or

Digitized by Google

& l'argent des égliſes fut employé à lever une armée. La reine ne peut être ſecourue, ni par le pape Clément qu'elle a reconnu, ni par le mari qu'elle a choiſi; à peine a-t-elle des troupes : elle appelle contre l'ingrat Durazzo un frère de Charles V, roi de France, auſſi du nom d'Anjou ; elle l'adopte à la place de Durazzo.

Ce nouvel héritier de Jeanne, Louis d'Anjou, arrive trop tard pour défendre ſa bienfaitrice, & pour diſputer le royaume qu'on lui donne.

Le choix que la reine a fait de lui aliène encore ſes ſujets. On craint de nouveaux étrangers. Le pape & Charles Durazzo avancent. Othon de Brunſwick raſſemble à la hâte quelques troupes ; il eſt défait & priſonnier.

Durazzo entre dans Naples : ſix galères que la reine avait fait venir de ſon comté de Provence, & qui mouillaient ſous le château de l'Œuf, lui furent un ſecours inutile. Tout ſe faiſait trop tard. La fuite n'était plus praticable. Elle tombe dans les mains de l'uſurpateur. Ce prince, pour colorer ſa barbarie, ſe déclara le vengeur de la mort d'André. Il conſulta Louis de Hongrie qui, toujours inflexible, lui manda qu'il fallait faire périr la reine de la même mort qu'elle avait donnée à ſon premier mari. Durazzo la fit étouffer entre deux matelas. On voit par-tout des crimes punis par d'autres crimes. Quelles horreurs dans la famille de ſaint Louis !

Jeanne étouffée. 1382.

La poſtérité, toujours juſte quand elle eſt éclairée, a plaint cette reine, parce que le meurtre de ſon premier

Digitized by Google

mier mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de sa méchanceté, vu qu'elle n'avait que dix-huit ans quand elle consentit à cet attentat, & que depuis ce temps on ne lui reprocha ni debauche, ni cruauté, ni injustice. Mais ce sont les peuples qu'il faut plaindre; ils furent les victimes de ces troubles. Louis, duc d'Anjou, enleva les trésors du roi Charles V, son frère, & appauvrit la France, pour aller tenter inutilement de venger la mort de Jeanne, & pour recueillir son héritage. Il mourut bientôt dans la Pouille, sans succès & sans gloire, sans parti & sans argent.

Le royaume de Naples, qui avait commencé à sortir de la barbarie sous le roi Robert, y fut replongé par tous ces malheurs que le grand schisme aggravait encore. Avant de considérer ce grand schisme d'occident que l'empereur Sigismond éteignit, représentons-nous quelle forme prit l'Empire.

Digitized by Google

CHAPITRE LXX.

De l'empereur Charles IV. De la bulle d'or. Du retour du saint-siége d'Avignon à Rome. De sainte Catherine de Sienne, &c.

L'EMPIRE allemand (car dans les dissentions qui accompagnèrent les dernières années de Louis de Bavière, il n'était plus d'empire romain) prit enfin une forme un peu plus stable sous Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême, petit-fils de Henri VII. Il
1356. Bulle d'or. fit à Nuremberg cette fameuse constitution qu'on appelle bulle d'or, à cause du sceau d'or qu'on nommait *bulla* dans la basse latinité. On voit aisément par-là pourquoi les édits des papes sont appelés bulles. Le style de cette charte se ressent bien de l'esprit du temps. Le jurisconsulte Bartole, l'un de ces compilateurs d'opinions qui tiennent encore lieu de lois, rédigea cette bulle. Il commence par une apostrophe à l'orgueil, à Satan, à la colère, à la luxure. On y dit que le nombre des sept électeurs est nécessaire pour s'opposer aux sept péchés mortels. On y parle de la chûte des anges, du paradis terrestre, de Pompée & de César. On assure que l'Allemagne est fondée sur les trois vertus théologales, comme sur la Trinité.

Solennité de la bulle d'or. Cette loi de l'Empire fut faite en présence & du consentement de tous les princes, évêques, abbés,

Digitized by Google

& même des députés des villes impériales, qui pour la première fois assistèrent à ces assemblées de la nation teutonique. Ces droits des villes, ces effets naturels de la liberté, avaient commencé à renaître en Italie, en Angleterre, en France & en Allemagne. On sait que les électeurs furent alors fixés au nombre de sept. Les archevêques de Maïence, de Cologne & de Trèves, en possession depuis long-temps d'élire des empereurs, ne souffrirent pas que d'autres évêques, quoiqu'aussi puissans, partageassent cet honneur. Mais pourquoi le duché de Bavière ne fut-il pas mis au rang des électorats ? & pourquoi la Bohême, qui originairement était un état séparé de l'Allemagne, & qui, par la bulle d'or, n'a point d'entrée aux délibérations de l'Empire, a-t-elle pourtant droit de suffrage dans l'élection ? On en voit la raison : Charles IV était roi de Bohême, & Louis de Bavière avait été son ennemi.

Origine des sept électeurs.

On dit dans cette bulle composée par Bartole, que les sept électeurs étaient déjà établis ; ils l'étaient donc ; mais depuis fort peu de temps : tous les témoignages antérieurs du treizième siècle & du douzième font voir que jusqu'au temps de Frédéric II, les seigneurs & les prélats possédant les fiefs, élisaient l'empereur ; & ce vers d'Hoved en est une preuve manifeste :

Eligit unanimis cleri procerumque voluntas.

La volonté unanime des seigneurs & du clergé fait les empereurs.

Mais comme les principaux officiers de la maison

Digitized by Google

étaient des princes puissans ; comme ces officiers déclaraient celui que la pluralité avait élu ; enfin, comme ces officiers étaient au nombre de sept, ils s'attribuèrent, à la mort de Frédéric II, le droit de nommer leur maître, & ce fut la seule origine des sept électeurs.

Origine des charges de l'empire.

Auparavant, un maître-d'hôtel, un écuyer, un échanson étaient des principaux domestiques d'un homme ; & avec le temps ils s'étaient érigés en maîtres-d'hôtel de l'empire romain, en échansons de l'empire romain. C'est ainsi qu'en France celui qui fournissait le vin du roi s'appela grand bouteillier de France ; son panetier, son échanson devinrent grands paneriers, grands échansons de France, quoiqu'assurément ces officiers ne servissent ni pain, ni vin, ni viande à l'Empire & à la France. L'Europe fut inondée de ces dignités héréditaires, de maréchaux, de grands veneurs, de chambellans d'une province. Il n'y eut pas jusqu'à la grande maîtrise des gueux de Champagne, qui ne fût une prérogative de famille.

Dignité impériale, suprême & vaine.

Au reste, la dignité impériale, qui par elle-même ne donnait alors aucune puissance réelle, ne reçut jamais plus de cet éclat qui impose aux peuples que dans la cérémonie de la promulgation de la bulle d'or. Les trois électeurs ecclésiastiques, tous trois archi-chanceliers, y parurent avec les sceaux de l'Empire. Maïence portait ceux d'Allemagne ; Cologne, ceux d'Italie ; Trèves, ceux des Gaules. Cependant l'Empire n'avait dans les Gaules que la vaine mouvance des restes du royaume d'Arles, de la Provence,

Digitized by Google

du Dauphiné, bientôt après confondus dans le vaste royaume de France. La Savoie, qui était à la maison de Maurienne, relevait de l'Empire; la Franche-Comté, sous la protection impériale était indépendante, & appartenait à la branche de Bourgogne de la maison de France.

Dauphin de France précédé par un cardinal.

L'empereur était nommé dans la bulle le chef du monde, *caput orbis*. Le dauphin de France, fils du malheureux Jean de France, assistait à cette cérémonie, & le cardinal d'Albe prit la place au-dessus de lui; tant il est vrai qu'alors on regardait l'Europe comme un corps à deux têtes, & ces deux têtes étaient l'empereur & le pape; les autres princes n'étaient regardés aux diètes de l'Empire & aux conclaves que comme des membres qui devaient être des vassaux. Mais observez combien ces usages ont changé; les électeurs alors cédaient aux cardinaux, ils ont depuis mieux senti le prix de leur dignité : nos chanceliers ont long-temps pris le pas sur ceux qui avaient osé précéder le dauphin de France. Jugez après cela s'il est quelque chose de fixe en Europe.

On a vu ce que l'empereur possédait en Italie. Il n'était en Allemagne que souverain de ses états héréditaires; cependant il parle dans sa bulle en roi despotique; il y fait tout de sa certaine science & pleine puissance, mots insoutenables à la liberté germanique, qui ne sont plus soufferts dans les diètes impériales, où l'empereur s'exprime ainsi: « Nous » sommes demeurés d'accord avec les états, & les » états avec nous ».

Digitized by Google

Charles IV servi par des souverains, mais ne peut coucher à Rome.

Pour donner quelqu'idée du faste qui accompagna la cérémonie de la bulle d'or, il suffira de savoir que le duc de Luxembourg & de Brabant, neveu de l'empereur, lui servait à boire ; que le duc de Saxe, comme grand maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine ; que l'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice ; & que le comte Palatin posa les plats d'or sur la table, en présence de tous les grands de l'Empire.

On eût pris Charles IV pour le roi des rois. Jamais Constantin, le plus fastueux des empereurs, n'avait étalé des dehors plus éblouissans. Cependant Charles IV, tout empereur romain qu'il affectait d'être, 1346. avait fait serment au pape Clément VI, avant d'être élu, que s'il allait jamais se faire couronner à Rome, il n'y coucherait pas seulement une nuit, & qu'il ne rentrerait jamais en Italie sans la permission du saint-père ; & il y a encore une lettre de lui au cardinal Colombier, doyen du sacré collége, datée de l'an 1355, dans laquelle il appelle ce doyen, *votre majesté.*

Aussi laissa-t-il à la maison de Visconti l'usurpation de Milan & de la Lombardie, aux Vénitiens Padoue, autrefois la souveraine de Venise, mais qui alors était sa sujette, ainsi que Vicence & Vérone. Il fut couronné roi d'Arles dans la ville de ce nom, mais c'était à condition qu'il n'y resterait pas plus que dans Rome. Tant de changemens dans les usages & dans les droits, cette opiniâtreté à se conserver un titre, avec si peu de pouvoir, forment l'histoire du

Digitized by Google

bas empire. Les papes l'érigèrent en appelant Charlemagne & ensuite les Othon dans la faible Italie. Les papes le détruisirent ensuite autant qu'ils le purent. Ce corps qui s'appelait, & qui s'appelle encore le saint empire romain, n'était en aucune manière, ni saint, ni romain, ni empire.

Les électeurs, dont les droits avaient été affermis par la bulle d'or de Charles IV, les firent bientôt valoir contre son propre fils, l'empereur Venceslas, roi de Bohême.

La France & l'Allemagne furent affligées à la fois d'un fléau sans exemple. Le roi de France & l'empereur avaient perdu presqu'en même temps l'usage de la raison. D'un côté, Charles VI, par le dérangement de ses organes, causait celui de la France; de l'autre, Venceslas, abruti par les débauches de la table, laissait l'empire dans l'anarchie. Charles VI ne fut point déposé. Ses parens désolèrent la France en son nom; mais les barons de Bohême enfermèrent Venceslas, qui se sauva un jour tout nu de la prison, & les électeurs en Allemagne le déposèrent juridiquement par une sentence publique. La sentence porte seulement qu'il est déposé comme « négligent, inutile, dissipateur & indigne ».

Venceslas & le roi Charles VI malades du cerveau en même temps.

1393.

1400.

On dit que quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne qu'il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.

L'état déplorable de l'Allemagne semblait laisser le champ libre aux papes en Italie. Mais les républiques

& les principautés qui s'étaient élevées avaient eu le temps de s'affermir. Depuis Clément V, Rome était étrangère aux papes. Le Limousin, Grégoire XI, qui enfin transféra le saint-siége à Rome, ne savait pas un mot d'italien.

1376. Les papes rétablissent enfin leur cour à Rome.

Ce pape avait de grands démêlés avec la république de Florence, qui établissait alors son pouvoir en Italie. Florence s'était liguée avec Bologne; Grégoire qui, par l'ancienne concession de Mathilde, se prétendait seigneur immédiat de Bologne, ne se borna pas à se venger par des censures. Il épuisa ses trésors pour payer les Condottieri, qui louaient alors des troupes à qui voulait les acheter. Les Florentins voulurent s'accommoder, & mettre les papes dans leurs intérêts. Ils crurent qu'il leur importait que le pontife résidât à Rome. Il fallut donc persuader Grégoire de quitter Avignon. On ne peut concevoir comment, dans des temps où les esprits étaient si éclairés sur leurs intérêts, on employait des ressorts qui paraissent aujourd'hui si ridicules. On députa au pape sainte Catherine de Sienne, non-seulement femme à révélations, mais qui prétendait avoir épousé JÉSUS-CHRIST solennellement, & avoir reçu de lui, à son mariage, un anneau & un diamant. Pierre de Capoue, son confesseur, qui a écrit sa vie, avait vu la plupart de ses miracles: « J'ai été témoin, dit-il, qu'elle fut un » jour transformée en homme, avec une petite barbe » au menton; & cette figure, en laquelle elle fut su- » bitement changée, était celle de JÉSUS-CHRIST » même ». Telle était l'ambassadrice que les Floren-

Sainte Catherine de Sienne, & sainte Brigitte.

Digitized by Google

tins députèrent. On employa d'un autre côté les révélations de ſainte Brigite, née en Suède, mais établie à Rome, & à laquelle un ange dicta pluſieurs lettres pour le pontife. Ces deux ſaintes, diviſées ſur tout le reſte, ſe reunirent pour ramener le pape à Rome. Brigite était la ſainte des cordeliers, & la Vierge lui révélait qu'elle était née immaculée; mais Catherine était la ſainte des dominicains, & la Vierge lui révélait qu'elle était née dans le péché. Tous les papes n'ont pas été des hommes de génie. Grégoire était-il ſimple ? fut-il ému par des machines proportionnées à ſon entendement ? ſe conduiſit-il par politique ou par faibleſſe ? Il céda enfin, & le ſaint-ſiége fut transféré d'Avignon à Rome, au bout de ſoixante-douze ans; mais ce ne fut que pour plonger l'Europe dans de nouvelles diſſentions.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXI.

Grand ſchiſme d'occident.

Etats du ſaint-ſiége.

Le ſaint-ſiége ne poſſédait alors que le patrimoine de ſaint Pierre en Toſcane, la campagne de Rome, le pays de Viterbe & d'Orviette, la Sabine, le duché de Spolète, Bénévent, une petite partie de la Marche d'Ancone. Toutes les contrées réunies depuis à ſon domaine étaient à des ſeigneurs vicaires de l'empire ou du ſiége papal. Les cardinaux s'étaient mis depuis 1138 en poſſeſſion d'exclure le peuple & le clergé de l'élection des pontifes, & depuis 1216 il fallait avoir les deux tiers des voix pour être canoniquement élu. Il n'y avait à Rome, au temps dont je parle, que ſeize cardinaux, onze Français, un Eſpagnol & quatre Italiens. Le peuple romain, malgré ſon goût pour la liberté, malgré ſon averſion pour ſes maîtres, voulait un pape qui réſidât à Rome, parce qu'il haïſſait beaucoup plus les ultramontains que les papes, & ſur-tout parce que la préſence d'un pontife attirait à Rome des richeſſes. Les Romains menacèrent les cardinaux de les exterminer, s'ils leur donnaient un
1378. pontife étranger. Les électeurs épouvantés nommèrent pour pape Brigano, évêque de Barri, Napolitain, qui prit le nom d'Urbain, & dont nous avons fait mention en parlant de la reine Jeanne. C'était un homme impétueux & farouche, & par cela même peu propre

Digitized by Google

à une telle place. A peine fut-il intronisé qu'il déclara dans un consistoire qu'il ferait justice des rois de France & d'Angleterre, qui troublaient, disait-il, la chrétienté par leurs querelles. Ces rois étaient Charles-le-sage & Edouard III. Le cardinal de la Grange, non moins impétueux que le pape, le menaçant de la main, lui dit qu'*il avait menti*; & ces trois paroles plongèrent l'Europe dans une discorde de quarante années. Emportement du pape Urbain VI.

La plupart des cardinaux, les Italiens même, choqués de l'humeur féroce d'un homme si peu fait pour gouverner, se retirèrent dans le royaume de Naples. Là ils déclarent que l'élection du pape, faite avec violence, est nulle de plein droit. Ils procèdent unanimement à l'élection d'un nouveau pontife. Les cardinaux français eurent alors la satisfaction assez rare de tromper les cardinaux italiens. On promit la tiare à chaque Italien en particulier, & ensuite on élut Robert, fils d'Amédée, comte de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Alors l'Europe se partagea. L'empereur Charles IV, l'Angleterre, la Flandre & la Hongrie reconnurent Urbain, à qui Rome & l'Italie obéissaient. La France, l'Ecosse, la Savoie, la Lorraine furent pour Clément. Tous les ordres religieux se divisèrent, tous les docteurs écrivirent, toutes les universités donnèrent des décrets. Les deux papes se traitaient mutuellement d'usurpateurs & d'antechrists; ils s'excommuniaient réciproquement. On en fit un autre.

1379. Mais ce qui devint réellement funeste, on se battit avec la double fureur d'une guerre civile, & d'une Excommunication & guerre civile.

Digitized by Google

guerre de religion. Des troupes gaſconnes & bretonnes, levées par le neveu de Clément, marchent en Italie, ſurprennent Rome; il y tuent dans leur première furie tout ce qu'ils rencontrent: mais bientôt le peuple romain, ſe ralliant contre eux, les extermine dans ſes murs, & on y égorge tout ce qu'on trouve de prêtres français. Peu de temps après, une armée du pape Clément, levée dans le royaume de Naples, ſe préſente à quelques lieues de Rome devant les troupes d'Urbain.

Chacune des armées portait les clefs de ſaint Pierre ſur ſes drapeaux. Les Clémentins furent vaincus. Il ne s'agiſſait pas ſeulement de l'intérêt de ces deux pontifes. Urbain, vainqueur, qui deſtinait une partie du royaume de Naples à ſon neveu, en dépoſſéda la reine Jeanne, protectrice de Clément, laquelle régnait depuis long-temps dans Naples avec des ſuccès divers, & une gloire ſouillée.

Nous avons vu cette reine aſſaſſinée par ſon couſin, Charles de Durazzo, avec qui Urbain voulait partager le royaume de Naples. Cet uſurpateur, devenu poſſeſſeur tranquille, n'eut garde de tenir ce qu'il avait promis à un pape qui n'était pas aſſez puiſſant pour l'y contraindre.

Urbain, plus ardent que politique, eut l'imprudence d'aller trouver ſon vaſſal ſans être le plus fort. L'ancien cérémonial obligeait le roi de baiſer les pieds du pape & de tenir la bride de ſon cheval. Durazzo ne fit qu'une de ces deux fonctions; il prit la bride, mais ce fut pour conduire lui-même le pape en priſon.

Digitized by Google

Urbain fut gardé quelque temps prisonnier à Naples, négociant continuellement avec son vassal, & traité tantôt avec respect, tantôt avec mépris. Le pape s'enfuit de sa prison, & se retira dans la petite ville de Nocéra. Là il assembla bientôt les débris de sa cour. Ses cardinaux & quelques évêques, lassés de son humeur farouche, & plus encore de ses infortunes, prirent dans Nocéra des mesures pour le quitter, & pour élire à Rome un pape plus digne de l'être. Urbain, informé de leur dessein, les fit tous appliquer en sa présence à la torture. Bientôt obligé de s'enfuir de Naples, & de se retirer dans la ville de Gênes qui lui envoya quelques galères, il traîna à sa suite ces cardinaux & ces évêques estropiés & enchaînés. Un des évêques, demi-mort de la question qu'il avait soufferte, ne pouvant gagner le rivage assez tôt au gré du pape, il le fit égorger sur le chemin. Arrivé à Gênes, il se délivra par divers supplices de cinq de ces cardinaux prisonniers. Les Caligula & les Néron avaient fait des actions à-peu-près semblables; mais ils furent punis, & Urbain mourut paisiblement à Rome. Sa créature & son persécuteur, Charles de Durazzo, fut plus malheureux; car étant allé en Hongrie pour envahir la couronne qui ne lui appartenait point, il y fut assassiné. 1389.

Urbain prisonnier: ses vengeances exécrables.

Après la mort d'Urbain, cette guerre civile paraissait devoir s'éteindre; mais les Romains étaient bien loin de reconnaître Clément. Le schisme se perpétua des deux côtés. Les cardinaux urbanistes élurent Perin Tomasel; & ce Perin Tomasel étant mort, ils prirent

Schisme continue après Urbain.

Digitized by Google

le cardinal Méliorati. Les Clémentins firent succéder à Clément, mort en 1394, Pierre Luna, Aragonois. Jamais pape n'eut moins de pouvoir à Rome que Méliorati; & Pierre Luna ne fut bientôt dans Avignon qu'un fantôme. Les Romains, qui voulurent encore rétablir leur gouvernement municipal, chassèrent Méliorati, après bien du sang répandu, quoiqu'ils le reconnussent pour pape; & les Français, qui avaient reconnu Pierre Luna, l'assiégèrent dans Avignon même, & l'y tinrent prisonnier.

Cependant tous ces misérables se disaient hautement les vicaires de DIEU, & les maîtres des rois; ils trouvaient des prêtres qui les servaient à genoux, comme des vendeurs d'orviétan trouvent des *Gilles*.

La France ne reconnaît aucun pape.

Les états-généraux de France avaient pris dans ces temps funestes une résolution si sensée, qu'il est surprenant que toutes les autres nations ne l'imitassent pas. Ils ne reconnurent aucun pape : chaque diocèse se gouverna par son évêque : on ne paya point d'annates, on ne reconnut ni réserves ni exemptions. Rome alors dut craindre que cette administration qui dura quelques années, ne subsistât toujours. Mais ces lueurs de raison ne jetèrent pas un éclat durable. Le clergé, les moines avaient tellement gravé dans les têtes des princes & des peuples l'idée qu'il fallait un pape, que la terre fut long-temps troublée pour savoir quel ambitieux obtiendrait par l'intrigue le droit d'ouvrir les portes du ciel.

Luna, avant son élection, avait promis de se démettre pour le bien de la paix, & n'en voulait rien

Digitized by Google

faire. Un noble Vénitien, nommé Corario, qu'on élut à Rome, fit le même ſerment qu'il ne garda pas mieux. Les cardinaux de l'un & de l'autre parti, fatigués des querelles générales & particulières que la diſpute de la tiare traînait après elle, convinrent enfin d'aſſembler à Piſe un concile général. Vingt-quatre cardinaux, vingt-ſix archevêques, cent quatre-vingt-douze évêques, deux cent quatre-vingt-neuf abbés, les députés de toutes les univerſités, ceux des chapitres de cent deux métropoles, trois cents docteurs de théologie, le grand-maître de Malthe, & les ambaſſadeurs de tous les rois, aſſiſtèrent à cette aſſemblée. On y créa un nouveau pape, nommé Pierre Philargi, Alexandre V. Le fruit de ce grand concile fut d'avoir trois papes, ou anti-papes, au lieu de deux. L'empereur Robert ne voulut point reconnaître ce concile, & tout fut plus brouillé qu'auparavant.

On ne peut s'empêcher de plaindre le ſort de Rome. On lui donnait un évêque & un prince malgré elle: des troupes françaiſes, ſous le commandement de Tanneguy du Châtel, vinrent encore la ravager pour lui faire accepter ſon troiſième pape. Le vénitien Corario porta ſa tiare à Gayète, ſous la protection du fils de Charles de Durazzo, que nous nommions Lancelot, qui régnait alors à Naples; & Pierre Luna transféra ſon ſiége à Perpignan. Rome fut ſaccagée, mais ſans fruit pour le troiſième pape; il mourut en chemin, & la politique qui régnait alors fut cauſe qu'on le crut empoiſonné.

Les cardinaux du concile de Piſe, qui l'avaient

Le concile élit le corsaire Cozza.

élu, s'étant rendu maîtres de Rome, mirent à sa place Balthazar Cozza, Napolitain. C'était un homme de guerre; il avait été corsaire, & s'était signalé dans les troubles que la querelle de Charles de Durazzo & de la maison d'Anjou excitait encore : depuis légat en Allemagne, il s'y était enrichi en vendant des indulgences. Il avait ensuite acheté assez cher le chapeau de cardinal, & n'avait point acheté moins chèrement sa concubine Catherine, qu'il avait enlevée à son mari. Dans les conjonctures où était Rome, il lui fallait peut-être un tel pape. Elle avait plus besoin d'un soldat que d'un théologien.

Depuis Urbain VI, les papes rivaux négociaient, excommuniaient, & bornaient leur politique à tirer quelqu'argent. Celui-ci fit la guerre. Il était reconnu de la France & de la plus grande partie de l'Europe, sous le nom de Jean XXIII. Le pape de Perpignan n'était pas à craindre, celui de Gayète l'était, parce que le roi de Naples le protégeait. Jean XXIII assemble des troupes, publie une croisade contre Lancelot, roi de Naples, arme le prince Louis d'Anjou, auquel il donne l'investiture de Naples. On se bat auprès de Garillan. Le parti du pape est victorieux; mais la reconnaissance n'étant pas une vertu de souverain, & la raison d'état étant plus forte que tout le reste, le pape ôte l'investiture à son bienfaiteur & à son vengeur, Louis d'Anjou. Il reconnaît Lancelot son ennemi pour roi, à condition qu'on lui livrera le vénitien Corario.

Aventures du pape Cozza.

Lancelot, qui ne voulait pas que Jean XXIII fût trop

trop puissant, laissa échapper le pape Corario. Ce pontife errant se retira dans le château de Rimini, chez Malatesta, l'un des petits tyrans d'Italie. C'est là que, ne subsistant que des aumônes de ce seigneur & n'étant reconnu que du duc de Bavière, il excommuniait tous les rois, & parlait en maître de la terre.

Le corsaire Jean XXIII, seul pape de droit, puisqu'il avait été créé, reconnu à Rome par les cardinaux du concile de Pise, & qu'il avait succédé au pontife élu par le même concile, était encore le seul pape en effet. Mais comme il avait trahi son bienfaiteur Louis d'Anjou, le roi de Naples, Lancelot, dont il était le bienfaiteur, le trahit de même.

Lancelot victorieux, voulut régner à Rome. Il surprit cette malheureuse ville. Jean XXIII eut à peine le temps de se sauver. Il fut heureux qu'il y eût alors en Italie des villes libres. Se mettre, comme Corario, entre les mains d'un des tyrans, c'était se rendre esclave; il se jeta entre les bras des Florentins, qui combattirent à la fois contre Lancelot pour leur liberté & pour le pape.

Lancelot allait prévaloir. Le pape se voyait assiégé dans Bologne. Il eut recours alors à l'empereur Sigismond, qui était descendu en Italie pour conclure un traité avec les Vénitiens. Sigismond, comme empereur, devait s'agrandir par l'abaissement des papes, & était l'ennemi naturel de Lancelot, tyran de l'Italie. Jean XXIII propose à l'empereur une ligue & un concile; la ligue pour chasser l'ennemi commun, le concile pour affermir son droit au pontificat. Ce con-

Digitized by Google

cile était même devenu néceſſaire. Celui de Piſe l'avait indiqué au bout de trois ans. Sigiſmond & Jean XXIII le convoquent dans la petite ville de Conſtance; mais Lancelot oppoſait ſes armes victorieuſes à toutes ces négociations. Il n'y avait qu'un coup extraordinaire qui en pût délivrer le pape & l'empereur. Lancelot
1414. mourut à l'âge de trente ans dans des douleurs aigues & ſubites; & l'uſage du poiſon paſſait alors pour fréquent.

Jean XXIII, défait de ſon ennemi, n'avait plus que l'empereur & le concile à craindre. Il eût voulu éloigner ce ſénat de l'Europe, qui peut juger les pontifes. La convocation était annoncée, l'empereur la preſſait; & tous ceux qui avaient droit d'y aſſiſter, ſe hâtaient d'y venir jouir du titre d'arbitres de la chrétienté.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXII.

Concile de Conſtance.

Sur le bord occidental du lac de Conſtance, la ville de ce nom fut bâtie, dit-on, par Conſtantin. Sigiſmond la choiſit pour être le théâtre où cette ſcène devait ſe paſſer. Jamais aſſemblée n'avait été plus nombreuſe que celle de Piſe. Le concile de Conſtance le fut davantage.

Préparatifs du concile.

Outre la foule de prélats & de docteurs, il y eut cent vingt-huit grands vaſſaux de l'empire. L'empereur y fut preſque toujours préſent. Les électeurs de Maïence, de Saxe, du Palatinat, de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche & de Siléſie y aſſiſtèrent; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſentèrent leurs ſouverains; chacun y diſputa de luxe & de magnificence; on en peut juger par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'y établir avec leurs ouvriers pendant la tenue du concile. On y compta cinq cents joueurs d'inſtrumens, qu'on appelait alors ménétriers, & ſept cent dix-huit courtiſanes, ſous la protection du magiſtrat. Il fallut bâtir des cabanes de bois pour loger tous ces eſclaves du luxe & de l'incontinence, que les ſeigneurs &, dit-on, les pères du concile traînaient après eux. On ne rougiſſait point de cette coutume; elle était autoriſée dans tous les états, comme elle le fut autrefois chez preſque tous les peu-

Digitized by Google

ples de l'antiquité. Au reſte, l'égliſe de France donnait à chaque archevêque député au concile dix francs par jour (qui reviennent environ à ſoixante-dix de nos livres), huit à un évêque, cinq à un abbé, & trois à un docteur.

Avant de voir ce qui ſe paſſa dans ces états de la chrétienté, je dois vous rappeler en peu de mots quels étaient alors les principaux princes de l'Europe, & en quel état étaient leurs dominations.

Sigiſmond joignait le royaume de Hongrie à la dignité d'empereur. Il avait été malheureux contre le fameux Bajazet, ſultan des Turcs. La Hongrie épuiſée, & l'Allemagne diviſée, étaient menacées du joug mahométan. Il avait encore eu plus à ſouffrir de ſes ſujets que des Turcs. Les Hongrois l'avaient mis en priſon, & avaient offert la couronne à Lancelot, roi de Naples. Echappé de ſa priſon, il s'était rétabli en Hongrie, & enfin avait été choiſi pour chef de l'empire.

Etat de l'Europe au temps du concile.

En France, le malheureux Charles VI, tombé en frénéſie, avait le nom de roi; ſes parens, occupés à déchirer la France, en étaient moins attentifs au concile; mais ils avaient intérêt que l'empereur ne parût pas le maître de l'Europe.

Ferdinand régnait en Aragon, & s'intéreſſait pour ſon pape, Pierre Luna.

Jean II, roi de Caſtille, n'avait aucune influence dans les affaires de l'Europe; mais il ſuivait encore le parti de Luna. La Navarre s'était auſſi rangée ſous ſon obédience.

Digitized by Google

Henri V, roi d'Angleterre, occupé, comme nous le verrons, de la conquête de la France, ſouhaitait que le pontificat déchiré & avili ne pût jamais ni rançonner l'Angleterre, ni ſe mêler des droits des couronnes; & il avait aſſez d'eſprit pour déſirer que le nom de pape fût aboli pour jamais.

Rome, délivrée des troupes françaiſes, maîtreſſe pourtant encore du château Saint-Ange, & retournée ſous l'obéiſſance de Jean XXIII, n'aimait point ſon pape, & craignait l'empereur.

Les villes d'Italie diviſées ne mettaient preſque point de poids dans la balance. Veniſe, qui aſpirait à la domination de l'Italie, profitait de ſes troubles & de ceux de l'égliſe.

Le duc de Bavière, pour jouer un rôle, protégeait le pape Corario, réfugié à Rimini; & Frédéric, duc d'Autriche, ennemi ſecret de l'empereur, ne ſongeait qu'à le traverſer.

Sigiſmond ſe rendit maître du concile, en mettant des ſoldats autour de Conſtance pour la ſûreté des pères. Le pape corſaire Jean XXIII eût bien mieux fait de retourner à Rome, où il pouvait être le maître, que de s'aller mettre entre les mains d'un empereur qui pouvait le perdre. Il ſe ligua avec le duc d'Autriche, l'archevêque de Maïence & le duc de Bourgogne; & ce fut ce qui le perdit. L'empereur devint ſon ennemi. Tout pape légitime qu'il était, on exigea de lui qu'il cédât la tiare, auſſi bien que Luna & Corario. Il le promit ſolennellement, & s'en repentit le moment d'après. Il ſe trouvait priſonnier au milieu

Digitized by Google

1415. du concile même auquel il préſidait. Il n'avait plus de reſſource que dans la fuite. L'empereur le faiſait obſerver de près. Le duc d'Autriche ne trouva pas de meilleur moyen pour favoriſer l'évaſion du pape, que de donner au concile le ſpectacle d'un tournoi. Le pape, au milieu du tumulte de la fête, s'enfuit, déguiſé en poſtillon. Le duc d'Autriche part, un moment après lui. Tous deux ſe retirent dans une partie de la Suiſſe, qui appartenait encore à la maiſon autrichienne. Le pape devait être protégé par le duc de Bourgogne, puiſſant par ſes états & par l'autorité qu'il avait en France. Un nouveau ſchiſme allait recommencer. Les chefs d'ordre, attachés au pape, ſe retiraient déjà de Conſtance; & le concile, par le ſort des évènemens, pouvait devenir une aſſemblée de rebelles. Sigiſmond, malheureux en tant d'occaſions, réuſſit en celle-ci. Il avait des troupes prêtes. Il ſe ſaiſit des terres du duc d'Autriche en Alſace, dans le Tirol, en Suiſſe. Ce prince, retourné au concile, y demande à genoux ſa grace à l'empereur. Il lui promet, en joignant les mains, de ne rien entreprendre jamais contre ſa volonté. Il lui remet tous ſes états, pour que l'empereur en diſpoſe en cas d'infidélité. L'empereur tendit enfin la main au duc d'Autriche, & lui pardonna à condition qu'il lui livrerait la perſonne du pape.

Le pape s'enfuit du concile.

Le pape eſt pris.

Le pontife fugitif eſt ſaiſi dans Fribourg en Briſgaw, & transféré dans un château voiſin. Cependant le concile inſtruit ſon procès.

On l'accuſe d'avoir vendu les bénéfices & des

Digitized by Google

reliques, d'avoir empoisonné le pape, son prédécesseur, d'avoir fait massacrer plusieurs personnes; l'impiété la plus licencieuse, la débauche la plus outrée, la sodomie, le blasphême, lui furent imputés; mais on supprima cinquante articles du procès-verbal, trop injurieux au pontificat. Enfin, en présence de l'empereur, on lut la sentence de déposition. Cette sentence porte que « le concile se réserve le droit de » punir le pape pour ses crimes, suivant la justice » ou la miséricorde. » Condamné. 29 mai 1415.

Jean XXIII, qui avait eu tant de courage quand il s'était battu autrefois sur mer & sur terre, n'eut que de la résignation quand on lui vint lire son arrêt dans sa prison. L'empereur le garda trois ans prisonnier dans Manheim, avec une rigueur qui attira plus de compassion sur ce pontife que ses crimes n'avaient excité de haine contre lui.

On avait déposé le vrai pape. On voulut avoir les renonciations de ceux qui prétendaient l'être. Corario envoya la sienne; mais le fier espagnol Luna, ne voulut jamais plier. Sa déposition dans le concile n'était pas une affaire; mais c'en était une de choisir un pape. Les cardinaux réclamaient le droit d'élection; & le concile représentant la chrétienté, voulait jouir de ce droit. Il fallait donner un chef à l'église, & un souverain à Rome. Il était juste que les cardinaux, qui sont le conseil du prince de Rome, & les pères du concile, qui avec eux représentent l'église, jouissent tous du droit de suffrage. Trente députés du concile, joints aux cardinaux, élurent d'une commune voix

Digitized by Google

1417. Othon Colonne, de cette même maison de Colonne excommuniée par Boniface VIII jusqu'à la cinquième génération. Ce pape, qui changea son beau nom contre celui de Martin, avait les qualités d'un prince, & les vertus d'un évêque.

Martin V.

Jamais pontife ne fut inauguré plus pompeusement. Il marcha vers l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'electeur palatin, à pied, tenaient les rênes. Une foule de princes & un concile entier fermaient la marche. On le couronna de la triple couronne que les papes portaient depuis environ deux siècles.

Les pères du concile ne s'étaient pas d'abord assemblés pour détrôner un pontife; mais leur principal objet avait paru être de réformer toute l'église. C'était sur-tout le but du fameux Gerson, & des autres députés de l'université de Paris.

On avait crié pendant deux ans dans le concile contre les annates, les exemptions, les réserves, les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome, contre tous les vices dont l'Eglise était inondée. Quelle fut la réforme tant attendue? Le pape Martin déclara 1°. qu'il ne fallait pas donner d'exemptions sans connaissance de cause; 2°. qu'on examinerait les bénéfices réunis; 3°. qu'on devait disposer selon le droit public, des revenus des églises vacantes. 4°. Il défendit inutilement la simonie; 5°. il voulut que ceux qui auraient des bénéfices fussent tonsurés; 6°. il défendit qu'on dît la messe en habit séculier. Ce sont-là les lois qui furent promulguées

Digitized by Google

par l'assemblée la plus solennelle du monde. Le concile déclara qu'il était au-dessus du pape; cette vérité était bien claire, puisqu'il lui faisait son procès : mais un concile passe, la papauté reste, & l'autorité lui demeure.

Gerson eut même beaucoup de peine à obtenir la condamnation de ces propositions : qu'il y a des cas où l'assassinat est une action vertueuse, beaucoup plus méritoire « dans un chevalier que dans un écuyer, » & beaucoup plus dans un prince que dans un » chevalier ». Cette doctrine de l'assassinat avait été soutenue par un nommé Jean Petit, docteur de l'université de Paris, à l'occasion du meurtre du duc d'Orléans, propre frère du roi. Le concile éluda longtemps la requête de Gerson. Enfin il fallut condamner cette doctrine du meurtre; mais ce fut sans nommer le cordelier Jean Petit, ni Jean de Rocha, aussi cordelier, son apologiste.

Voilà l'idée que j'ai cru devoir vous donner de tous les objets politiques qui occupèrent le concile de Constance. Les bûchers que le zèle de la religion alluma sont d'une autre espèce.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIII.

De Jean Hus & de Jérôme de Prague.

Esprit de ces temps. — TOUT ce que nous avons vu dans ce tableau de l'hiſtoire générale, montre dans quelle ignorance avaient croupi les peuples de l'occident. Les nations ſoumiſes aux Romains étaient devenues barbares dans le déchirement de l'Empire, & les autres l'avaient toujours été. Lire & écrire était une ſcience bien peu commune avant Frédéric II; & le fameux bénéfice de clergie, par lequel un criminel condamné à mort obtenait ſa grace en cas qu'il sût lire, eſt la plus grande preuve de l'abrutiſſement de ces temps. Plus les hommes étaient groſſiers, plus la ſcience, & ſur-tout la ſcience de la religion, avait donné ſur eux au clergé & aux religieux cette autorité naturelle que la ſupériorité des lumières donne aux maîtres ſur les diſciples. De cette autorité naquit la puiſſance. Il n'y eut point d'évêque en Allemagne & dans le nord qui ne fût ſouverain; nul en Eſpagne, en France, en Angleterre, qui n'eût, ou ne diſputât les droits régaliens. Preſque tout abbé devint prince; & les papes, quoique perſécutés, étaient les rois de tous ces ſouverains. Les vices attachés à l'opulence, & les déſaſtres qui ſuivent l'ambition, ramenèrent enfin la plupart des évêques & des abbés à l'ignorance des laïques. Les univerſités de Bologne, de Paris, d'Oxford, fondées vers le trei-

Digitized by Google

zième siècle, cultivèrent cette science qu'un clergé trop riche abandonnait.

Les docteurs de ces universités, qui n'étaient que docteurs, éclatèrent bientôt contre les scandales du reste du clergé; & l'envie de se signaler les porta à examiner des mystères qui, pour le bien de la paix, devaient être toujours derrière un voile.

Celui qui déchira le voile avec le plus d'emportement fut Jean Wiclef, docteur de l'université d'Oxford. Il prêcha, il écrivit; tandis qu'Urbain V & Clément désolaient l'église par leur schisme, & publiaient des croisades l'un contre l'autre. Il prétendit qu'on devait faire pour toujours ce que la France avait fait un temps, ne reconnaître jamais de pape. Cette idée fut embrassée par beaucoup de seigneurs indignés dès long-temps de voir l'Angleterre traitée comme une province de Rome; mais elle fut combattue par tous ceux qui partageaient le fruit de cette soumission. Wiclef.

Wiclef fut moins protégé dans sa théologie que dans sa politique. Il renouvela les anciens sentimens proscrits dans Bérenger. Il soutint qu'il ne faut rien croire d'impossible & de contradictoire; qu'un accident ne peut subsister sans sujet; qu'un même corps ne peut être à la fois tout entier en cent mille endroits; que ces idées monstrueuses étaient capables de détruire le christianisme dans l'esprit de quiconque a conservé une étincelle de raison; qu'en un mot le pain & le vin de l'eucharistie demeurent du pain & du vin. Il voulut détruire la confession introduite dans l'occident, les indulgences par lesquelles on vendait la justice

Digitized by Google

de DIEU, la hiérarchie éloignée de sa simplicité primitive. Ce que les Vaudois enseignaient alors en secret, il l'enseignait en public; &, à peu de chose près, sa doctrine était celle des protestans qui parurent plus d'un siècle après lui, & de plus d'une société établie long-temps auparavant.

Sa doctrine fut réprimée par l'université d'Oxford, par les évêques & le clergé, mais non étouffée. Ses manuscrits, quoique mal digérés & obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspiraient le sujet de la querelle & la hardiesse de l'auteur, de qui les mœurs irrépréhensibles donnaient du poids à ses opinions. Ces ouvrages pénétrèrent en Bohême, pays naguère barbare, qui de l'ignorance la plus grossière commençait à passer à cette autre espèce d'ignorance qu'on appelait alors érudition.

Origine de la persécution contre Hus.

L'empereur Charles IV, législateur de l'Allemagne & de la Bohême, avait fondé une université dans Prague, sur le modèle de celle de Paris. Déjà on y comptait, à ce qu'on dit près de vingt mille étudians, au commencement du quinzième siècle. Les Allemands avaient trois voix dans les délibérations de l'académie, & les Bohémiens une seule. Jean Hus, né en Bohême, devenu bachelier de cette académie, & confesseur de la reine Sophie de Bavière, femme de Venceslas, obtint de cette reine que ses compatriotes au contraire eussent trois voix, & les Allemands une seule. Les Allemands irrités, se retirèrent, & ce furent autant d'ennemis irréconciliables que se fit Jean Hus. Il reçut dans ce temps-là quelques ouvrages de Wiclef; il en

Digitized by Google

rejeta constamment la doctrine, mais il en adopta tout ce que la bile de cet Anglais avait répandu contre les scandales des papes & des évêques, contre celui des excommunications lancées avec tant de légèreté & de fureur; enfin contre toute puissance ecclésiastique, que Wiclef regardait comme une usurpation. Par-là il se fit de bien plus grands ennemis, mais aussi il se concilia beaucoup de protecteurs, & sur-tout la reine qu'il dirigeait. On l'accusa devant le pape Jean XXIII, & on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance, qui devait juger les papes & les opinions des hommes. Il y fut cité. L'empereur lui-même écrivit 1414.
en Bohême qu'on le fit partir pour venir rendre compte de sa doctrine.

Jean Hus, plein de confiance, alla au concile, où ni lui ni le pape n'auraient dû aller. Il y arriva, accompagné de quelques gentilshommes bohémiens & de plusieurs de ses disciples; & ce qui est très-essentiel, il ne s'y rendit que muni d'un sauf-conduit de l'empereur, daté du 18 octobre 1414, sauf-conduit le plus favorable & le plus ample qu'on puisse jamais donner, & par lequel l'empereur le prenait sous sa sauve-garde pour son voyage, son séjour, & son retour. A peine fut-il arrivé qu'on l'empriſonna; & on instruisit son procès en même temps que celui du pape. Il s'enfuit comme ce pontife, & fut arrêté comme lui. L'un & l'autre furent gardés quelque temps dans la même prison.

Enfin il comparut plusieurs fois, chargé de chaînes.

Digitized by Google

1415. On l'interrogea sur quelques passages de ses écrits. Il faut l'avouer, il n'y a personne qu'on ne puisse perdre en interprétant ses paroles. Quel docteur ; quel écrivain est en sûreté de sa vie, si on condamne au bûcher quiconque dit « qu'il n'y a qu'une église catholique » qui renferme dans son sein tous les prédestinés ; » qu'un réprouvé n'est pas de cette église ; que les » seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à » observer la loi ; qu'un mauvais pape n'est pas le » vicaire de JÉSUS-CHRIST » ?

Jean Hus innocent & opiniâtre.

Voilà quelles étaient les propositions de Jean Hus. Il les expliqua toutes d'une manière qui pouvait obtenir sa grace ; mais on les entendait de la manière qu'il fallait pour le condamner. Un père du concile lui dit : « Si vous ne croyez pas l'universel *à parte rei*, » vous ne croyez pas la présence réelle ». Quel raisonnement, & de quoi dépendait alors la vie des hommes! Un autre lui dit : « Si le sacré concile prononçait que » vous êtes borgne, en vain seriez-vous pourvu de » deux bons yeux, il faudrait vous confesser borgne ».

Etranges discours des pères du concile.

Jean Hus n'adoptait aucune des propositions de Wiclef, qui séparent aujourd'hui les protestans de l'église romaine ; cependant il fut condamné à expirer dans les flammes. En cherchant la cause d'une telle atrocité, je n'ai jamais pu en trouver d'autre que cet esprit d'opiniâtreté qu'on puise dans les écoles. Les pères du concile voulaient absolument que Jean Hus se rétractât ; & Jean Hus, persuadé qu'il avait raison, ne voulait point avouer qu'il s'était trompé. L'empereur, touché de compassion lui dit : « Que vous

Digitized by Google

» coûte-t-il d'abjurer des erreurs qui vous ſont fauſſe-
» ment attribuées? Je ſuis prêt d'abjurer à l'inſtant
» toutes ſortes d'erreurs, s'enſuit-il que je les aye
» tenues? » Jean Hus fut inflexible. Il fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général, & ſe rétracter d'une erreur. Il aima mieux être brûlé que de convenir qu'il avait eu tort.

Le concile fut auſſi inflexible que lui; mais l'opiniâtreté de courir à la mort avait quelque choſe d'héroïque; celle de l'y condamner était bien cruelle. L'empereur, malgré la foi du ſauf-conduit, ordonna à l'électeur palatin de le faire traîner au ſupplice. Il fut brûlé vif, en préſence de l'électeur même, & loua DIEU juſqu'à ce que la flamme étouffa ſa voix.

Quelques mois après, le concile exerça encore la même ſévérité contre Hiéronyme, diſciple & ami de Jean Hus, que nous appelons Jérôme de Prague. C'était un homme bien ſupérieur à Jean Hus en eſprit & en éloquence. Il avait d'abord ſouſcrit à la condamnation de la doctrine de ſon maître; mais ayant appris avec quelle grandeur d'ame Jean Hus était mort, il eut honte de vivre. Il ſe rétracta publiquement, & fut envoyé au bûcher. Poggio, Florentin, ſecrétaire de Jean XXIII, & l'un des premiers reſtaurateurs des lettres, préſent à ſes interrogatoires & à ſon ſupplice, dit qu'il n'avait jamais rien entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs & des Romains, que les diſcours de Jérôme à ſes juges. « Il parla, dit-il, comme Socrate, & marcha au bû-
» cher avec autant d'alégreſſe que Socrate avait bû la
» coupe de ciguë ».

Beau témoignage du Poggio.

Digitized by Google

Puiſque Poggio a fait cette comparaiſon, qu'il me ſoit permis d'ajouter que Socrate fut en effet condamné, comme Jean Hus & Jérôme de Prague, pour s'être attiré l'inimitié des ſophiſtes & des prêtres de ſon temps; mais quelle différence entre les mœurs d'Athènes & celles du concile de Conſtance; entre la coupe d'un poiſon doux qui, loin de tout appareil horrible & infame, laiſſa expirer tranquillement un citoyen au milieu de ſes amis, & le ſupplice épouvantable du feu, dans lequel des prêtres, miniſtres de clémence & de paix, jetaient d'autres prêtres, trop opiniâtres ſans doute, mais d'une vie pure & d'un courage admirable?

Puis-je encore obſerver que dans ce concile un homme accuſé de tous les crimes ne perdit que des honneurs; & que deux hommes accuſés d'avoir fait de faux argumens, furent livrés aux flammes?

Tel fut ce fameux concile de Conſtance, qui dura depuis le premier novembre 1413, juſqu'au 20 mai 1418.

Suite de la cruauté du concile.

Ni l'empereur, ni les pères du concile n'avaient prévu les ſuites du ſupplice de Jean Hus & d'Hiéronyme. Il ſortit de leur cendre une guerre civile. Des Bohémiens crurent leur nation outragée. Ils imputèrent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Allemands retirés de l'univerſité de Prague. Ils reprochèrent à l'empereur la violation du droit des gens. Enfin, peu de temps après, quand Sigiſmond voulut ſuccéder en Bohême à Venceſlas, ſon frère, il trouva, tout empereur, tout roi de Hongrie qu'il était,

1419.

Digitized by Google

était, que le bûcher de deux citoyens lui fermait le chemin du trône de Prague. Les vengeurs de Jean Hus étaient au nombre de quarante mille. C'étaient des animaux sauvages que la sévérité du concile avait effarouchés & déchaînés.

Les prêtres qu'ils rencontraient payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance. Jean, surnommé Ziska, qui veut dire *borgne*, chef barbare de ces barbares, battit Sigismond plus d'une fois. Ce Jean Ziska, ayant perdu dans une bataille l'œil qui lui restait, marchait encore à la tête de ses troupes, donnait ses conseils aux généraux, & assistait aux victoires. Il ordonna qu'après sa mort on fît un tambour de sa peau; on lui obéit. Ce reste de lui-même fut encore long-temps fatal à Sigismond, qui put à peine en seize années, réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne & la terreur des croisades. Ce fut pour avoir violé son sauf-conduit qu'il essuya ces seize années de désolation.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIV.

De l'état de l'Europe, vers le temps du concile de Constance. De l'Italie.

Républiques chrétiennes.

En réfléchissant sur ce concile même, tenu sous les yeux d'un empereur, de tant de princes & de tant d'ambassadeurs, sur la déposition du souverain pontife, sur celle de Venceslas, on voit que l'Europe catholique était en effet une immense & tumultueuse république, dont les chefs étaient le pape & l'empereur, & dont les membres désunis sont des royaumes, des provinces, des villes libres sous vingt gouvernemens différens. Il n'y avait aucune affaire dans laquelle l'empereur & le pape n'entrassent. Toutes les parties de la chrétienté se correspondaient même au milieu des discordes. L'Europe était en grand ce qu'avait été la Grèce, à la politesse près.

Rome & Rhodes étaient deux villes communes à tous les chrétiens du rite latin, & ils avaient un commun ennemi dans le sultan des Turcs. Les deux chefs du monde catholique, l'empereur & le pape n'avaient précisément qu'une grandeur d'opinion, nulle puissance réelle. Si Sigismond n'avait pas eu la Bohême & la Hongrie, dont il tirait encore très-peu de chose, le titre d'empereur n'eût été pour lui qu'onéreux. Les domaines de l'empire étaient tous aliénés. Les princes & les villes d'Allemagne ne payaient point de rede-

Digitized by Google

vance. Le corps germanique était auſſi libre, mais non ſi bien réglé qu'il l'a été par la paix de Veſtphalie. Le titre de roi d'Italie était auſſi vain que celui de roi d'Allemagne. L'empereur ne poſſédait pas une ville au-delà des Alpes.

C'eſt toujours le même problême à réſoudre, comment l'Italie n'a pas affermi ſa liberté, & n'a pas fermé pour jamais l'entrée aux étrangers. Elle y travailla toujours, & dut ſe flatter alors d'y parvenir. Elle était floriſſante. La maiſon de Savoie s'agrandiſſait, ſans être encore puiſſante. Les ſouverains de ce pays, feudataires de l'empire, étaient des comtes. Sigiſmond, qui donnait au moins des titres, les fit ducs, en 1416. Aujourd'hui ils ſont rois indépendans, malgré le titre de feudataires. Les Viſconti poſſédaient tout le Milanais; & ce pays devint depuis encore plus conſidérable ſous les Sforze.

Florentins.

Les Florentins induſtrieux étaient recommandables par la liberté, le génie & le commerce. On ne voit que de petits états juſqu'aux frontières du royaume de Naples, qui tous aſpirent à la liberté. Ce ſyſtême de l'Italie dure depuis la mort de Frédéric II juſqu'aux temps des papes Alexandre VI & Jules II, ce qui fait une période d'environ trois cents années. Mais ces trois cents années ſe ſont paſſées en factions, en jalouſies, en petites entrepriſes d'une ville ſur une autre, & de tyrans qui s'emparaient de ces villes. C'eſt l'image de l'ancienne Grèce, mais image barbare. On cultivait les arts, & on conſpirait; mais on ne

Digitized by Google

ſavait pas combattre comme aux Thermopyles & à Marathon.

Tyrans divers. Voyez dans Machiavel l'hiſtoire de Caſtracani, tyran de Luques & de Piſtoie, du temps de l'empereur Louis de Bavière. De pareils deſſeins, heureux ou malheureux, ſont l'hiſtoire de toute l'Italie. Liſez la vie d'Ezzelino, d'Aromano, tyran de Padoue, très-naïvement & très-bien écrite par Pietro Gerardo, ſon contemporain : cet écrivain affirme que le tyran fit périr plus de douze mille citoyens de Padoue, au treizième ſiècle. Le légat qui le combattit en fit mourir autant de Vicence, de Vérone & de Ferrare. Ezzelin fut enfin fait priſonnier, & toute ſa famille mourut dans les plus affreux ſupplices. Une famille de citoyens de Vérone, nommée Scala, que nous appelons l'Eſcale, s'empara du gouvernement, ſur la fin du treizième ſiècle, & y régna cent années. Cette famille ſoumit, vers l'an 1330, Padoue, Vicence, Trévize, Parme, Breſcia, & d'autres territoires. Mais au quinzième ſiècle il ne reſta pas la plus légère trace de cette puiſſance. Les Viſconti, les Sforze, ducs de Milan, ont paſſé plus tard & ſans retour. De tous les ſeigneurs qui partageaient la Romagne, l'Ombrie, l'Emilie, il ne reſte aujourd'hui que deux ou trois familles devenues ſujettes du pape.

Si vous recherchez les annales des villes d'Italie, vous n'en trouverez pas une dans laquelle il n'y ait eu des conſpirations conduites avec autant d'art que celle de Catilina. On ne pouvait, dans de ſi petits

Digitized by Google

états, ni s'élever ni se défendre avec des armées. Les assassinats, les empoisonnemens y suppléèrent souvent. Une émeute du peuple faisait un prince, une autre émeute le faisait tomber; c'est ainsi que Mantoue, par exemple, passa de tyrans en tyrans jusqu'à la maison de Gonzague, qui s'y établit en 1328.

Venise seule a toujours conservé sa liberté, qu'elle doit à la mer qui l'environne, & à la prudence de son gouvernement. Gênes, sa rivale, lui fit la guerre, & triompha d'elle, sur la fin du quatorzième siècle; mais Gênes ensuite déclina de jour en jour, & Venise s'éleva toujours jusqu'au temps de Louis XII & de l'empereur Maximilien, où nous la verrons intimider l'Italie, & donner de la jalousie à toutes les puissances qui conspirent pour la détruire. Parmi tous ces gouvernemens, celui de Venise était le seul réglé, stable & uniforme : il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat; c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébéïens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, consiste dans ce contrepoids & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne. Venise.

Pise, qui n'est aujourd'hui qu'une ville dépeuplée, dépendante de la Toscane, était, aux treizième & quatorzième siècles, une république célèbre, & mettait en mer des flottes aussi considérables que Gênes. Pise.

Digitized by Google

Parme. Parme & Plaiſance appartenaient aux Viſcontis. Les papes réconciliés avec eux leur en donnèrent l'inveſtiture, parce que les Viſcontis ne voulurent pas alors la demander aux empereurs, dont la puiſſance s'anéantiſſait en Italie. La maiſon d'Eſt, qui avait produit cette fameuſe comteſſe Mathilde, bienfaitrice du ſaint-ſiége, poſſédait Ferrare & Modène. Elle tenait Ferrare de l'empereur Othon III, & cependant le ſaint-ſiége prétendait des droits ſur Ferrare; & en donnait quelquefois l'inveſtiture, ainſi que de pluſieurs états de la Romagne; ſource intariſſable de confuſion & de trouble.

Empire & ſaint-ſiége. Il arriva que, pendant la tranſmigration du ſaint-ſiége des bords du Tibre à ceux du Rhône, il y eut deux puiſſances imaginaires en Italie, les empereurs & les papes, dont toutes les autres recevaient des diplomes pour légitimer leurs uſurpations; & quand la chaire pontificale fut rétablie dans Rome, elle y fut ſans pouvoir réel, & les empereurs furent oubliés juſqu'à Maximilien I. Nul étranger ne poſſédait alors de terrain en Italie. On ne pouvait plus appeler étrangères la maiſon d'Anjou établie à Naples, en 1266, & celle d'Aragon, ſouveraine de Sicile, depuis 1287. Ainſi l'Italie, riche, remplie de villes floriſſantes, féconde en hommes de génie, pouvait ſe mettre en état de ne recevoir jamais la loi d'aucune nation. Elle avait même un avantage ſur l'Allemagne, c'eſt qu'aucun évêque, excepté le pape, ne s'était fait ſouverain, & que tous ces différens états gouvernés par des ſéculiers en devaient être plus propres à la guerre.

Digitized by Google

Si les divisions dont naît quelquefois la liberté publique troublaient l'Italie, elles n'éclataient pas moins en Allemagne, où les seigneurs ont tous des prétentions à la charge les uns des autres. Mais, comme vous l'avez déjà remarqué, l'Italie ne fit jamais un corps, & l'Allemagne en fit un. Le flegme germanique a conservé jusqu'ici la constitution de l'état saine & entière. L'Italie, moins grande que l'Allemagne, n'a jamais pu seulement se former une constitution; & à force d'esprit & de finesse elle s'est trouvée partagée en plusieurs états affaiblis, subjugués & ensanglantés par des nations étrangères.

L'Italie ne fit jamais un corps comme l'Allemagne.

Naples & Sicile, qui avaient formé une puissance formidable sous les conquérans normands, n'étaient plus, depuis les vêpres siciliennes, que deux états jaloux l'un de l'autre, qui se nuisaient mutuellement. Les faiblesses de Jeanne I ruinèrent Naples & la Provence dont elle était souveraine. Les faiblesses plus honteuses encore de Jeanne II, achevèrent la ruine. Cette reine, la dernière de la race que le frère de saint Louis avait transplantée en Italie, fut sans aucun crédit, ainsi que son royaume, tout le temps qu'elle régna. Elle était sœur de ce Lancelot qui avait fait trembler Rome dans le temps de l'anarchie qui précéda le concile de Constance: mais Jeanne II fut bien loin d'être redoutable. Des intrigues d'amour & de cour firent la honte & le malheur de ses états. Jacques de Bourbon, son second mari, essuya ses infidélités, & quand il voulut s'en plaindre, on le mit en prison. Il fut trop heureux de s'échapper, & d'aller cacher

Naples & Sicile.

Les deux Jeanne.

Digitized by Google

ſa douleur, & ce qu'on appelait ſa honte, dans un couvent de cordeliers, à Beſançon.

Cette Jeanne II ou Jeannette fut, ſans le prévoir, la cauſe de deux grands évènemens. Le premier fut l'élévation des Sforze au duché de Milan; le ſecond, la guerre portée par Charles VIII & par Louis XII en Italie. L'élévation des Sforze eſt un de ces jeux de la fortune qui font voir que la terre n'appartient qu'à ceux qui peuvent s'en emparer. Un payſan nommé Jacomuzio, qui ſe fit ſoldat, & qui changea ſon nom en celui de Sforza, devint le favori de la reine, connétable de Naples, gonfalonier de l'égliſe, & acquit aſſez de richeſſes pour laiſſer à un de ſes bâtards de quoi conquérir le duché de Milan.

Le ſecond évènement, ſi funeſte à l'Italie & à la France, fut cauſé par des adoptions. On a déjà vu Jeanne I adopter Louis I, de la ſeconde branche d'Anjou, frère du roi de France, Charles V. Ces adoptions étaient un reſte des anciennes lois romaines; elles donnaient le droit de ſuccéder, & le prince adopté tenait lieu de fils; mais le conſentement des barons y était néceſſaire. Jeanne II adopta d'abord Alfonſe V d'Aragon, ſurnommé par les Eſpagnols, le ſage & le magnanime. Ce ſage & magnanime prince ne fut pas plutôt reconnu l'héritier de Jeanne qu'il la dépouilla de toute autorité, la mit en priſon, & voulut lui ôter la vie. François Sforze, le fils de cet illuſtre villageois Jacomuzio, ſignala ſes premières armes, & mérita la grandeur où il monta depuis, en délivrant la bienfaitrice de ſon père. La reine alors

Digitized by Google

adopta un Louis d'Anjou, petit-fils de celui qui avait été si vainement adopté par Jeanne I. Ce prince étant mort, elle instituа pour son héritier René d'An- 1434
jou, frère du décédé. Cette double adoption fut longtemps un double flambeau de discorde entre la France & l'Espagne. Ce René d'Anjou, appelé pour régner dans Naples par une mère adoptive, & en Lorraine par sa femme, fut également malheureux en Lorraine & à Naples. On l'intitule roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem, d'Aragon, de Valence, de Majorque, duc de Lorraine & de Bar. Il ne fut rien de tout cela. C'est une source de la confusion qui rend nos histoires modernes souvent désagréables, & peut-être ridicules, que cette multiplicité de titres inutiles fondés sur des prétentions qui n'ont point eu d'effet. L'histoire de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands évènemens, la connaissance des lois & celle des mœurs, objets plus dignes d'attention.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXV.

De la France & de l'Angleterre, du temps de Philippe de Valois, d'Edouard II & d'Edouard III. Déposition du roi Edouard II par le parlement. Edouard III vainqueur de la France. Examen de la loi salique. De l'artillerie, &c.

L'ANGLETERRE reprit sa force sous Edouard I, vers la fin du treizième siècle. Edouard, successeur de Henri III, son père, fut obligé, à la vérité, de renoncer à la Normandie, à l'Anjou, à la Touraine, patrimoines de ses ancêtres; mais il conserva la
1283. Guienne; il s'empara du pays de Galles; il sut contenir l'humeur des Anglais, & les animer. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. La
1291. maison d'Ecosse étant éteinte, il eut la gloire d'être choisi pour être arbitre entre les prétendans. Il obligea d'abord le parlement d'Ecosse à reconnaître que la couronne de ce pays relevait de celle d'Angleterre; ensuite il nomma pour roi Baillol, qu'il fit son vassal. Edouard prit enfin pour lui ce royaume d'Ecosse, & le conquit après plusieurs batailles; mais il ne put le garder. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais & les Ecossais, qui aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples, n'est pas encore tout-à-fait éteinte.

Edouard estimé des Anglais.

Sous ce prince, on commençait à s'appercevoir que

Digitized by Google

les Anglais ne seraient pas long-temps tributaires de Rome ; on se servait de prétexte pour mal payer, & on éludait une autorité qu'on n'osait attaquer de front.

Le parlement d'Angleterre prit, vers l'an 1300, une nouvelle forme, telle qu'elle est à-peu-près de nos jours. Le titre de barons & de pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. La chambre des communes commença à régler les subsides, parce que le peuple seul les payait. Edouard I donna du poids à la chambre des communes pour pouvoir balancer le pouvoir des barons. Ce prince, assez ferme & assez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espèce de gouvernement qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie ; mais qui a aussi les inconvéniens de toutes les trois, & qui ne peut subsister que sous un roi sage. Son fils ne le fut pas, l'Angleterre fut déchirée. Chambre des communes.

Edouard I mourut lorsqu'il allait conquérir l'Ecosse, trois fois subjuguée & trois fois soulevée. Son fils, âgé de vingt-trois ans, à la tête d'une nombreuse armée, abandonna les projets du père pour se livrer à des plaisirs qui paraissaient plus indignes d'un roi en Angleterre qu'ailleurs. Ses favoris irritèrent la nation, & sur-tout l'épouse du roi, Isabelle, fille de Philippe-le-bel, femme galante & impérieuse, jalouse de son mari qu'elle trahissait. Ce ne fut plus dans l'administration publique que fureur, confusion & faiblesse. Une partie du parlement fait trancher la

Digitized by Google

tête à un favori du monarque, nommé Gaveſton. Les Ecoſſais profitent de ces troubles. Ils battent les Anglais; & Robert Bruſs, devenu roi d'Ecoſſe, la rétablit par la faibleſſe de l'Angleterre.

1316. On ne peut ſe conduire avec plus d'imprudence, & par conſéquent avec plus de malheur qu'Edouard II. Il ſouffre que ſa femme Iſabelle, irritée contre lui, paſſe en France avec ſon fils, qui fut depuis l'heureux & le célèbre Edouard III.

Edouard II vicieux, faible, détrôné.

Charles-le-bel, frère d'Iſabelle, régnait en France. Il ſuivait cette politique de tous les rois, de ſemer la diſcorde chez ſes voiſins; il encouragea ſa ſœur Iſabelle à lever l'étendard contre ſon mari.

Ainſi donc, ſous prétexte qu'un jeune favori, nommé Spencer, gouvernait indignement le roi d'Angleterre, ſa femme ſe prépare à faire la guerre. Elle marie ſon fils à la fille du comte de Hainaut & de Hollande. Elle repaſſe enfin en Angleterre, & ſe joint à main armée aux ennemis de ſon époux. Son amant Mortimer était avec elle à la tête de ſes troupes, tandis que le roi fuyait avec ſon favori Spencer.

1326. La reine fait pendre à Briſtol le père du favori, âgé de quatre-vingt-dix ans. Cette cruauté, qui ne reſpecta point l'extrême vieilleſſe, eſt un exemple unique. Elle punit enſuite du même ſupplice, dans Herford, le favori lui-même, tombé dans ſes mains: mais elle exerça dans ce ſupplice une vengeance que la bienſéance de notre ſiècle ne permettrait pas; elle fit mettre dans l'arrêt qu'on arracherait au jeune Spencer les parties dont il avait fait un coupable uſage

Digitized by Google

avec le monarque : l'arrêt fut exécuté à la potence ; elle ne craignit point de voir l'exécution. Froissard ne fait point difficulté d'appeler ces parties par leur nom propre. Ainsi cette cour rassemblait à la fois toutes les dissolutions des temps les plus efféminés, & toutes les barbaries des temps les plus sauvages.

Enfin le roi, abandonné, fugitif dans son royaume, est pris, conduit à Londres, insulté par le peuple, enfermé dans la tour, jugé par le parlement, & déposé par un jugement solennel. Un nommé Trussel lui signifia sa déposition en ces mots rédigés dans les actes publics : « Moi Guillaume Trussel, procureur » du parlement & de la nation, je vous déclare en » leur nom & en leur autorité que je renonce, que je » révoque, & rétracte l'hommage à vous fait, & que » je vous prive de la puissance royale ». On donna la couronne à son fils, âgé de quatorze ans, & la régence à la mère, assistée d'un conseil. Une pension d'environ soixante mille livres de notre monnaie fut assignée au roi pour vivre.

Edouard II survécut à peine une année à sa disgrâce. 1327
On ne trouva sur son corps aucune marque de mort violente. Il passe pour constant qu'on lui avait enfoncé un fer brûlant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.

Le fils punit bientôt la mère. Edouard III, mineur encore, mais impatient & capable de régner, saisit un jour aux yeux de sa mère son amant Mortimer, comte de la Marche. Le parlement juge ce favori sans l'entendre, comme les Spencer l'avaient été. Il périt

Mère d'Edouard III punie par son fils. 1331.

Digitized by Google

par le supplice de la potence, non pour avoir déshonoré le lit de son roi, l'avoir détrôné & l'avoir fait assassiner, mais pour les concussions, les malversations dont sont toujours accusés ceux qui gouvernent. La reine, enfermée dans le château de Risin avec cinq cents livres sterling de pension, différemment malheureuse, pleura dans sa solitude ses infortunes plus que ses faiblesses & ses barbaries.

1332. Edouard III, maître, & bientôt maître absolu, commence par conquérir l'Ecosse ; mais alors une nouvelle scène s'ouvrait en France. L'Europe en suspens ne savait si Edouard aurait ce royaume par les droits du sang ou par ceux des armes.

Ce qu'était la France. La France, qui ne comprenait ni la Provence, ni le Dauphiné, ni la Franche-Comté, était pourtant un royaume puissant ; mais son roi ne l'était pas encore. De grands états, tels que la Bourgogne, l'Artois, la Flandre, la Bretagne, la Guienne, relevans de la couronne, faisaient toujours l'inquiétude du prince beaucoup plus que sa grandeur.

Les domaines de Philippe-le-bel, avec les impôts sur ses sujets immédiats, avaient monté à cent soixante mille livres de poids. Quand Philippe-le-bel 1302. fit la guerre aux Flamands, & que presque tous les vassaux de la France contribuèrent à cette guerre, on fit payer le cinquième des revenus à tous les séculiers que leur état dispensait de faire la campagne. Les peuples étaient malheureux, & la famille royale l'était davantage.

Rien n'est plus connu que l'opprobre dont les trois

Digitized by Google

enfans de Philippe-le-bel se couvrirent à la fois, en accusant leurs femmes d'adultère en plein parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées. Louis Hutin, l'aîné, fit périr la sienne, Marguerite de Bourgogne, par le cordeau. Les amans de ces princesses furent condamnés à un nouveau genre de supplice; on les écorcha vifs. Quels temps! & nous nous plaignons encore du nôtre!

Après la mort de Louis Hutin, qui avait joint la Navarre à la France comme son père, la question de la loi salique émut tous les esprits. Ce roi ne laissait qu'une fille. On n'avait encore jamais examiné en France si les filles devaient hériter de la couronne; les lois ne s'étaient jamais faites que selon le besoin présent. Les anciennes lois saliques étaient ignorées; l'usage en tenait lieu, & cet usage variait toujours en France. Le parlement, sous Philippe-le-bel, avait adjugé l'Artois à une fille, au préjudice du plus prochain mâle. La succession de la Champagne avait tantôt été donnée aux filles, & tantôt elle leur avait été ravie. Philippe-le-bel n'eut la Champagne que par sa femme, qui en avait exclu les princes. On voit par-là que le droit changeait comme la fortune, & qu'il s'en fallait beaucoup que ce fût une loi fondamentale de l'état, d'exclure une fille du trône de son père. 1316. Loi salique.

Dire, comme tant d'auteurs, « que la couronne » de France est si noble qu'elle ne peut admettre de » femmes », c'est une grande puérilité. Dire, avec Mézerai, « que l'imbécillité du sexe ne permet pas Mauvaises raisons.

Digitized by Google

» aux femmes de régner, » c'eſt être doublement injuſte. La régence de la reine Blanche, & le règne glorieux de tant de femmes, dans preſque tous les pays de l'Europe, réfutent aſſez la groſſièreté de Mézerai. D'ailleurs l'article de cette ancienne loi qui ôte toute hérédité aux filles en terre ſalique, ſemble ne la leur ravir que parce que tout ſeigneur ſalien était obligé de ſe trouver en armes aux aſſemblées de la nation. Or une reine n'eſt point obligée de porter les armes, la nation les porte pour elle. Ainſi on peut dire que la loi ſalique, d'ailleurs ſi peu connue, regardait les autres fiefs, & non la couronne. C'était ſi peu une loi pour les rois, qu'elle ne ſe trouve que ſous le titre *de allodiis*, des alleuds. Si c'eſt une loi des anciens Saliens, elle a donc été faite avant qu'il y eût des rois de France. Elle ne regardait donc point ces rois (*).

De plus, il eſt indubitable que pluſieurs fiefs n'étaient point ſoumis à cette loi ; à plus forte raiſon pouvait-on alléguer que la couronne n'y devait pas être aſſujettie.

Plus mauvaiſes raiſons.

On a toujours voulu fortifier ſes opinions, quelles qu'elles fuſſent, par l'autorité des livres ſacrés. Les partiſans de la loi ſalique ont cité ce paſſage, « que » les lis ne travaillent ni ne filent ; » & de là ils ont conclu que les filles, qui doivent filer, ne doivent pas régner dans le royaume des lis. Cependant les lis ne travaillent point, & un prince doit travailler.

(*) Voyez l'article LOI SALIQUE, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie.

Les

Digitized by Google

Les léopards d'Angleterre & les tours de Caſtille ne ſilent pas plus que les lis de France, & les filles peuvent régner en Caſtille & en Angleterre. De plus, les armoiries des rois de France ne reſſemblèrent jamais à des lis; c'eſt évidemment le bout d'une hallebarde, telles qu'elles ſont décrites dans les mauvais vers de Guillaume le Breton. *Cuſpidis in medio uncum emittit acutum.* L'écu de France eſt un fer pointu au milieu de la hallebarde.

Toutes les raiſons contre la loi ſalique furent opiniâtrement ſoutenues par le duc de Bourgogne, oncle de la princeſſe, fille de Hutin, & par pluſieurs princeſſes du ſang. Louis Hutin avait deux frères, qui en peu de temps lui ſuccédèrent, comme on ſait, l'un après l'autre; l'aîné, Philippe-le-long, & Charles-le-bel, le cadet. Charles alors, ne croyant pas qu'il touchait à la couronne, combattit la loi ſalique, par jalouſie contre ſon frère. Diſputes ſur cette loi.

Philippe-le-long ne manqua pas de faire déclarer, dans une aſſemblée de quelques barons, de prélats & de bourgeois de Paris, que les filles devaient être exclues de la couronne de France. Mais ſi le parti oppoſé avait prévalu, on eût bientôt fait une loi fondamentale toute contraire.

Philippe-le-long, qui n'eſt guère connu que pour avoir interdit l'entrée du parlement aux évêques, étant mort après un règne fort court, ne laiſſa encore que des filles. La loi ſalique fut confirmée alors une ſeconde fois. Charles-le-bel, qui s'y était oppoſé, prit inconteſtablement la couronne, & exclut les filles de ſon frère.

Digitized by Google

Charles-le-bel, en mourant, laissa encore le même procès à décider. Sa femme était grosse. Il fallait un régent au royaume. Edouard III prétendit la régence en qualité de petit-fils de Philippe-le-bel par sa mère, & Philippe de Valois s'en saisit en qualité de premier prince du sang. Cette régence lui fut solennellement déférée; & la reine douairière ayant acouché d'une fille, il prit la couronne du consentement de la nation. La loi salique, qui exclut les filles du trône, était donc dans les cœurs; elle était fondamentale par une ancienne convention universelle. Il n'y en a point d'autre. Les hommes les font & les abolissent. Qui peut douter que, si jamais il ne restait du sang de la maison de France qu'une princesse digne de régner, la nation ne pût & ne dût lui décerner la couronne?

Non-seulement les filles étaient exclues, mais le représentant d'une fille l'était aussi: on prétendait que le roi Edouard ne pouvait avoir par sa mère un droit que sa mère n'avait pas. Une raison plus forte encore faisait préférer un prince du sang à un étranger, à un prince né dans une nation naturellement ennemie de la France. Les peuples donnèrent alors à Philippe de Valois le nom de fortuné. Il put y joindre quelques temps celui de victorieux & de juste; car le comte de Flandre, son vassal, ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince; & ayant tout pacifié, il dit au comte de Flandre: « Ne vous attirez plus tant de révolte par » une mauvaise conduite ».

Philippe de Valois fortuné de nom.

Digitized by Google

On pouvait le nommer fortuné encore, lorſqu'il reçut dans Amiens l'hommage ſolennel que lui vint rendre Edouard III. Mais bientôt cet hommage fut ſuivi de la guerre. Edouard diſputa la couronne à celui dont il s'était déclaré le vaſſal.

Un braſſeur de bière de la ville de Gand fut le grand moteur de cette guerre fameuſe, & celui qui détermina Edouard à prendre le titre de roi de France. Ce braſſeur, nommé Jacques d'Artevelt, était un de ces citoyens que les ſouverains doivent perdre ou ménager. Le prodigieux crédit qu'il avait le rendit néceſſaire à Edouard; mais il ne voulut employer ce crédit, en faveur du roi anglais, qu'à condition qu'Edouard prendrait le titre de roi de France, afin de rendre les deux rois irréconciliables. Le roi d'Angleterre & le braſſeur ſignèrent le traité à Gand, long-temps après avoir commencé les hoſtilités contre la France. L'empereur Louis de Bavière ſe ligua avec le roi d'Angleterre avec plus d'appareil que le braſſeur, mais avec moins d'utilité pour Edouard.

Edouard III vicaire de l'empire.

Remarquez avec une grande attention le préjugé qui régna ſi long temps dans la république allemande, revêtue du titre d'empire romain. Cet empereur Louis, qui poſſédait ſeulement la Bavière, inveſtit le roi Edouard III, dans Cologne, de la dignité de vicaire de l'Empire, en préſence de preſque tous les princes & de tous les chevaliers allemands & anglais. Là il prononce que le roi de France eſt déloyal & perfide; qu'il a forfait la protection de l'Empire, déclarant

1338.

Digitized by Google

tacitement par cet acte Philippe de Valois & Edouard ſes vaſſaux.

L'Anglais s'aperçut bientôt que le titre de vicaire était auſſi vain par lui-même que celui d'empereur, quand l'Allemagne ne le ſecondait pas ; & il conçut un tel dégoût pour l'anarchie allemande que depuis, lorſqu'on lui offrit l'Empire, il ne daigna pas l'accepter.

Anglais vainqueurs.

Cette guerre commença par montrer quelle ſupériorité la nation anglaiſe pouvait un jour avoir ſur mer. Il fallait d'abord qu'Edouard III tentât de débarquer en France avec une grande armée, & que Philippe l'en empêchât. L'un & l'autre équipèrent en très-peu de temps chacun une flotte de plus de cent vaiſſeaux. Ces navires n'étaient que de groſſes barques. Edouard n'était pas, comme le roi de France, aſſez riche pour les conſtruire à ſes dépens ; des cent vaiſſeaux anglais, vingt lui appartenaient, le reſte lui était fourni par toutes les villes maritimes d'Angleterre. Le pays était ſi peu riche en eſpèces que le prince de Galles n'avait que vingt ſchellings par jour pour ſa paye. L'évêque de Derham, un des amiraux de la flotte, n'en avait que ſix, & les barons quatre. Les plus pauvres vainquirent les plus riches, comme il arrive preſque toujours. Les batailles navales étaient alors plus meurtrières qu'aujourd'hui ; on ne ſe ſervait pas du canon qui fait tant de bruit ; mais on tuait beaucoup plus de monde. Les vaiſſeaux s'abordaient par la proue ; on abaiſſait de part & d'autre des ponts

Digitized by Google

levis, & on ſe battait comme en terre ferme. Les amiraux de Philippe de Valois perdirent ſoixante-dix vaiſſeaux, & près de vingt mille combattans. Ce fut-là le prélude de la gloire d'Edouard, & du célèbre Prince noir, ſon fils, qui gagnèrent en perſonne cette bataille mémorable. 1340.

Je vous épargne ici les détails des guerres qui ſe reſſemblent preſque toutes; mais inſiſtant toujours ſur ce qui caractériſe les mœurs du temps, j'obſerverai qu'Edouard défia Philippe de Valois à un combat ſingulier. Le roi de France le refuſa, diſant qu'un ſouverain ne s'abaiſſait pas à ſe battre contre ſon vaſſal. Duel propoſé.

Cependant un nouvel évènement ſemblait renverſer la loi ſalique. La Bretagne, fief de France, venait d'être adjugée par la cour des pairs à Charles de Blois, qui avait épouſé la fille du dernier duc; & le comte de Monfort, oncle de ce duc, avait été exclu. Les lois & les intérêts étaient autant de contradictions. Le roi de France, qui ſemblait devoir ſoutenir la loi ſalique dans la cauſe du comte de Monfort, héritier mâle de la Bretagne, prenait le parti de Charles de Blois, qui tirait ſon droit des femmes; & le roi d'Angleterre, qui devait maintenir le droit des femmes dans Charles de Blois, ſe déclarait pour le comte de Montfort. 1341.

La guerre recommence à cette ocaſion entre la France & l'Angleterre. On ſurprend d'abord Montfort dans Nantes, & on l'amène priſonnier à Paris dans la tour du Louvre. Sa femme, fille du comte de Flandre,

Digitized by Google

était une de ces héroïnes singulières qui ont paru rarement dans le monde, & sur lesquelles on a, sans doute, imaginé les fables des Amazones. Elle se montra, l'épée à la main, le casque en tête, aux troupes de son mari, portant son fils entre ses bras. Elle soutint le siége de Hennebon, fit des sorties, combattit sur la brèche, & enfin, à l'aide de la flotte anglaise qui vint à son secours, elle fit lever le siége.

Août 1346. Cependant la faction anglaise & le parti français se battirent long temps en Guienne, en Bretagne, en Normandie. Enfin, près de la rivière de Somme, se donne cette sanglante bataille de Créci entre Edouard & Philippe de Valois. Edouard avait auprès de lui son fils le prince de Galle, qu'on nommait le prince noir, à cause de sa cuirasse brune & de l'aigrette noire de son casque. Ce jeune prince eut presque tout l'honneur de cette journée. Plusieurs historiens ont attribué la défaite des Français à quelques petites pièces de canon dont les Anglais étaient munis. Il y avait dix ou douze années que l'artillerie commençait à être en usage.

Invention de la poudre. Cette invention des Chinois fut-elle apportée en Europe par les Arabes qui trafiquaient sur les mers des indes? Il n'y a pas d'apparence. C'est un bénédictin allemand, nommé Berthold Schwartz, qui trouva ce secret fatal. Il y avait long-temps qu'on y touchait. Un autre bénédictin anglais, Roger Bacon, avait long-temps auparavant parlé de grandes explosions que le salpêtre enfermé pouvait produire. Mais pourquoi le roi de France n'avait-il pas de canon dans son armée,

Digitized by Google

aussi bien que le roi d'Angleterre ? & si l'Anglais eut cette supériorité, pourquoi tous nos historiens rejettent-ils la perte de la bataille sur les arbalétriers génois que Philippe avait à sa solde ? La pluie mouilla, dit-on, la corde de leurs arcs ; mais cette pluie ne mouilla pas moins les cordes des Anglais. Ce que les historiens auraient peut-être mieux fait d'observer, c'est qu'un roi de France, qui avait des archers de Gênes, au lieu de discipliner sa nation, & qui n'avait point de canon quand son ennemi en avait, ne méritait pas de vaincre.

Se servit-on d'artillerie à Créci ?

Il est bien étrange que cet usage de la poudre ayant dû changer absolument l'art de la guerre, on ne voie point l'époque de ce changement. Une nation qui aurait su se procurer une bonne artillerie était sûre de l'emporter sur toutes les autres. C'était de tous les arts le plus funeste, mais celui qu'il fallait le plus perfectionner. Cependant jusqu'au temps de Charles VIII il reste dans son enfance ; tant les anciens usages prévalent ; tant la lenteur arrête l'industrie humaine. On ne se servit d'artillerie aux siéges des places que sous le roi de France Charles V ; & les lances firent toujours le sort de la bataille dans presque toutes les actions, jusqu'aux derniers temps de Henri IV.

On prétend qu'à la journée de Créci, les Anglais n'avaient que deux mille cinq cents hommes de gendarmerie, & quarante mille fantassins, & que les Français avaient quarante mille fantassins & environ vingt mille gendarmes. Ceux qui diminuent la perte des Français, disent qu'elle ne monta qu'à vingt mille

Digitized by Google

hommes. Le comte de Blois, qui était l'une des causes apparentes de la guerre, y fut tué ; & le lendemain les troupes des communes du royaume furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais deux cent dix années.

Duel de rois encore proposé.

On dit que pendant ce siége, Philippe de Valois, ne pouvant attaquer les lignes des assiégeans, & désespéré de n'être que le témoin de ses pertes, proposa au roi Edouard de vider cette grande querelle par un combat de six contre six. Edouard, ne voulant pas remettre à un combat incertain la prise certaine de Calais, refusa ce duel, comme Philippe de Valois l'avait d'abord refusé. Jamais les princes n'ont terminé eux seuls leurs différens ; c'est toujours le sang des nations qui a coulé.

Six habitans de Calais se dévouent à la mort, mais ils n'ont rien à craindre.

Ce qu'on a le plus remarqué dans ce fameux siége qui donna à l'Angleterre la clef de la France, & ce qui était peut-être le moins mémorable, c'est qu'Edouard exigea, par la capitulation, que six bourgeois vinssent lui demander pardon à moitié nus, & la corde au cou. C'était ainsi qu'on en usait avec des sujets rebelles. Edouard était intéressé à faire sentir qu'il se regardait comme roi de France. Des historiens & des poètes se sont efforcés de célébrer les six bourgeois qui vinrent demander pardon, comme des Codrus qui se devouaient pour la patrie ; mais il est faux qu'Edouard demandât ces pauvres gens pour les faire pendre. La capitulation portait « que six » bourgeois, pieds nus & tête nue, viendraient hart

Digitized by Google

» au col lui apporter les clefs de la ville, & que » d'iceux le roi d'Angleterre & de France en ferait à » ſa volonté ».

Certainement Edouard n'avait nul deſſein de faire ſerrer la corde que les ſix Calaiſiens avaient au cou, puiſqu'il fit préſent à chacun de ſix écus d'or & d'une robe. Celui qui avait ſi généreuſement nourri toutes les bouches inutiles chaſſées de Calais par le commandant Jean de Vienne, celui qui pardonna ſi généreuſement au traître Aimeri de Pavie, nommé par lui gouverneur de Calais, convaincu d'avoir vendu la place aux Français; celui qui étant venu lui-même battre les Français venus pour la prendre, au lieu de faire trancher la tête à Charni & à Ribaumont, coupables d'avoir fait ce marché pendant une trève, leur donna à ſouper après les avoir pris de ſa main, & leur fit les plus nobles préſens; enfin, celui qui traita avec tant de grandeur & de politeſſe ſon malheureux captif le roi de France, Jean, n'était pas un barbare. L'idée de réparer les déſaſtres de la France par la grandeur d'ame de ſix habitans de Calais, & de mettre au théâtre d'aſſez mauvaiſes raiſons en aſſez mauvais vers en faveur de la loi ſalique, eſt d'un énorme ridicule.

Edouard III généreux ne fait point pendre de braves gens.

Cette guerre, qui ſe faiſait à la fois en Guienne, en Bretagne, en Normandie, en Picardie, épuiſait la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Ce n'était pourtant pas alors le temps de ſe détruire pour l'intérêt de l'ambition. Il eût fallu ſe réunir contre un fléau d'une autre eſpèce. Une peſte mortelle, qui avait

Peſte générale.

Digitized by Google

1347 & 1348. fait le tour du monde, & qui avait dépeuplé l'Asie & l'Afrique, vint alors ravager l'Europe, & particulièrement la France & l'Angleterre.

Elle enleva, dit-on, la quatrième partie des hommes. C'est une des causes qui ont fait que dans nos climats le genre-humain ne s'est point multiplié dans la proportion où l'on croit qu'il devrait l'être.

Mézerai a dit après d'autres que cette peste vint de la Chine, & qu'il était sorti de la terre une exhalaison enflammée en globes de feu, laquelle en crevant répandit son infection sur l'hémisphère. C'est donner une origine trop fabuleuse à un malheur trop certain. Premièrement, on ne voit pas que jamais un tel météore ait donné la peste; secondement, les annales chinoises ne parlent d'aucune maladie contagieuse que vers l'an 1504. La peste, proprement dite, est une maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique, comme la petite vérole à l'Arabie, & comme le venin qui empoisonne la source de la vie est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal. Cette peste du quatorzième siècle était semblable à celles qui dépeuplèrent la terre sous Justinien & du temps d'Hippocrate. C'était dans la violence de ce fléau qu'Edouard & Philippe avaient combattu pour régner sur des mourans.

Après l'enchaînement de tant de calamités, après que les élémens & les fureurs des hommes ont ainsi conspiré pour désoler la terre, on s'étonne que l'Eu-

Digitized by Google

rope soit aujourd'hui si florissante. La seule ressource du genre-humain était dans des villes que les grands souverains méprisaient. Le commerce & l'industrie de ces villes a réparé sourdement le mal que les princes faisaient avec tant de fracas. L'Angleterre, sous Edouard III, se dédommagea avec usure des trésors que lui coûtèrent les entreprises de son monarque : elle vendit ses laines ; Bruges les mit en œuvre. Les Flamands s'exerçaient aux manufactures ; les villes anséatiques formaient une république utile au monde ; & les arts se soutenaient toujours dans les villes libres & commerçantes d'Italie. Ces arts ne demandent qu'à s'étendre & à croître ; & après les grands orages, ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin.

Philippe de Valois mourut dans ces circonstances, bien éloigné de porter au tombeau le beau titre de *fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, donna le Dauphiné au roi de France, & se fit dominicain à Paris. 1350. Philippe de Valois acquiert le Dauphiné. 1349.

Cette province s'appelait Dauphiné, parce qu'un de ses souverains avait mis un dauphin dans ses armoiries. Elle faisait partie du royaume d'Arles, domaine de l'Empire. Le roi de France devenait par cette acquisition feudataire de l'empereur Charles IV. Il est certain que les empereurs ont toujours réclamé leurs droits sur cette province jusqu'à Maximilien I. Les publicistes allemands prétendent encore qu'elle

Digitized by Google

doit être une mouvance de l'empire. Les ſouverains du Dauphiné penſent autrement. Rien n'eſt plus vain que ces recherches, il vaudrait autant faire valoir les droits des empereurs ſur l'Égypte, parce qu'Auguſte en était le maître.

Philippe de Valois ajouta encore à ſon domaine le Rouſſillon & la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, de la maiſon d'Aragon, qui lui donna ces provinces en nantiſſement; provinces que Charles VIII rendit depuis ſans être rembourſé. Il acquit auſſi Montpellier, qui eſt demeuré à la France. Il eſt ſurprenant que dans un règne ſi malheureux, il ait pu acheter ces provinces, & payer encore beaucoup pour le Dauphiné. L'impôt du ſel, qu'on appela ſa *loi ſalique*, le hauſſement des tailles, les infidélités ſur les monnaies, le mirent en état de faire ces acquiſitions. L'état fut augmenté, mais il fut appauvri; & ſi ce roi eut d'abord le nom de fortuné, le peuple ne put jamais prétendre à ce titre. Mais ſous Jean, ſon fils, on regretta encore le temps de Philippe de Valois.

Introduction de l'appel comme d'abus, faible imitation des lois anglaiſes.

Ce qu'il y eut de plus intéreſſant pour les peuples ſous ce règne, fut l'appel comme d'abus que le parlement introduiſit peu à peu par les ſoins de l'avocat général, Pierres Cugnières. Le clergé s'en plaignit hautement, & le roi ſe contenta de conniver à cet uſage, & de ne pas s'oppoſer à un remède qui ſoutenait ſon autorité & les lois de l'état. Cet appel comme d'abus, interjeté aux parlemens du royaume, eſt une plainte contre les ſentences ou injuſtes ou in-

Digitized by Google

compétentes que peuvent rendre les tribunaux ecclésiastiques, une dénonciation des entreprises qui ruinent la juridiction royale, une opposition aux bulles de Rome qui peuvent être contraires aux droits du roi & du royaume (*).

Ce remède, ou plutôt ce palliatif, n'était qu'une faible imitation de la fameuse loi *Præmunire*, publiée sous Edouard III par le parlement d'Angleterre; loi par laquelle quiconque portait à des cours ecclésiastiques des causes dont la connaissance appartenait aux tribunaux royaux, était mis en prison. Les Anglais, dans tout ce qui concerne les libertés de l'état, ont donné plus d'une fois l'exemple.

(*) Voyez l'article ABUS, dans les Questions sur l'Encyclopédie.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVI.

De la France sous le roi Jean. Célèbre tenue des états-généraux. Bataille de Poitiers. Captivité de Jean. Ruine de la France. Chevalerie, &c.

1350. Assassinats en cour. LE règne de Jean est encore plus malheureux que celui de Philippe. Jean, qu'on a surnommé le bon,

1354. commence par faire assassiner son connétable, le comte d'Eu. Quelque temps après, le roi de Navarre, son cousin & son gendre, fait assassiner le nouveau connétable, dom la Cerda, prince de la maison d'Espagne. Ce roi de Navarre, Charles, petit-fils de Louis Hutin, & roi de Navarre par sa mère, prince du sang du côté de son père, fut, ainsi que le roi Jean, un des fléaux de la France, & mérita bien le nom de Charles-le-mauvais.

1355. Le roi, ayant été forcé de lui pardonner en plein parlement, vient l'arrêter lui-même pour de moindres crimes, & sans aucune forme de procès fait trancher la tête à quatre seigneurs de ses amis. Des exécutions si cruelles étaient la suite d'un gouvernement faible. Il produisait des cabales, & ces cabales attiraient des vengeances atroces que suivait le repentir.

Fausse monnaie. Jean, dès le commencement de son règne, avait augmenté l'altération de la monnaie, déjà altérée du temps de son père, & avait menacé de mort les officiers chargés de ce secret. Cet abus était l'effet & la

Digitized by Google

preuve d'un temps très-malheureux. Les calamités & les abus produisent enfin les lois. La France fut quelque temps gouvernée comme l'Angleterre. Les rois convoquaient les états-généraux substitués aux anciens parlemens de la nation. Ces états-généraux étaient entièrement semblables aux parlemens anglais, composés des nobles, des évêques, & des députés des villes; & ce qu'on appelait le nouveau parlement sédentaire à Paris, était à-peu-près ce que la cour du banc du roi était à Londres. Le chancelier était le second officier de la couronne dans les deux états; il portait en Angleterre la parole pour le roi dans les états-généraux d'Angleterre, & avait inspection sur la cour du banc. Il en était de même en France; & ce qui achève de montrer qu'on se conduisait alors à Paris & à Londres sur les mêmes principes, c'est que les états-généraux de 1355 proposèrent, & firent signer au roi Jean de France presque les mêmes règlemens, presque la même charte qu'avait signée Jean d'Angleterre. Les subsides, la nature des subsides, leur durée, le prix des espèces, tout fut réglé par l'assemblée. Le roi s'engagea à ne plus forcer les sujets de fournir des vivres à sa maison, à ne se servir de leurs voitures & de leurs lits qu'en payant, à ne jamais changer la monnaie, &c.

Ces états-généraux de 1355, les plus mémorables qu'on ait jamais tenus, sont ceux dont nos histoires parlent le moins. Daniel dit seulement qu'ils furent tenus dans la salle du nouveau parlement; il devait ajouter que le parlement, qui n'était point alors per-

Etats-généraux mémorables.

Digitized by Google

pétuel, n'eut point entrée dans cette grande assemblée. En effet, le prévôt des marchands de Paris, comme député né de la première ville du royaume, porta la parole au nom du tiers-état. Mais un point essentiel de l'histoire, qu'on a passé sous silence, c'est que les états imposèrent un subside d'environ cent quatre-vingt-dix mille marcs d'argent, pour payer trente mille gendarmes; ce sont dix millions quatre cent mille livres d'aujourd'hui : ces trente mille gendarmes composaient au moins une armée de quatre-vingt mille hommes, à laquelle on devait joindre les communes du royaume; & au bout de l'année on devait établir encore un nouveau subside pour l'entretien de la même armée. Enfin, ce qu'il faut observer, c'est que cette espèce de grande charte ne fut qu'un règlement passager, au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle. Cela prouve que le caractère des Anglais est plus constant & plus ferme que celui des Français.

Bataille de Poitiers. Septemb. 1356.

Mais le prince noir, avec une armée redoutable, quoique petite, s'avançait jusqu'à Poitiers, & ravageait ces terres qui étaient autrefois du domaine de sa maison. Le roi Jean accourut à la tête de près de soixante mille hommes. Personne n'ignore qu'il pouvait, en temporisant, prendre toute l'armée anglaise par famine.

Si le prince noir avait fait une grande faute de s'être engagé si avant, le roi Jean en fit une plus grande de l'attaquer. Cette bataille de Maupertuis ou de Poitiers ressembla beaucoup à celle que Philippe de

Digitized by Google

de Valois avait perdue. Il y eut de l'ordre dans la petite armée du Prince noir ; il n'y eut que de la bravoure chez les Français ; mais la bravoure des Anglais & des Gascons qui servaient sous le prince de Galles l'emporta. Il n'est point dit qu'on eût fait usage du canon dans aucune des deux armées. Ce silence peut faire douter qu'on s'en soit servi à Créci ; ou bien il fait voir que l'artillerie ayant fait peu d'effet dans la bataille de Créci, on en avait discontinué l'usage, ou il montre combien les hommes négligeaient des avantages nouveaux pour les coutumes anciennes ; ou enfin il accuse la négligence des historiens contemporains. Les principaux chevaliers de France périrent ; & cela prouve que l'armure n'était pas alors si pesante & si complète qu'autrefois ; le reste s'enfuit. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier avec un de ses fils. C'est une particularité digne d'attention que ce monarque se rendit à un de ses sujets qu'il avait banni, & qui servait chez ses ennemis. La même chose arriva depuis à François I. Le Prince noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux, & ensuite à Londres. On sait avec quelle politesse, avec quel respect il traita le roi captif, & comme il augmenta sa gloire par sa modestie. Il entra dans Londres sur un petit cheval noir, marchant à la gauche de son prisonnier monté sur un cheval remarquable par sa beauté & par son harnois ; nouvelle manière d'augmenter la pompe du triomphe. Jean prisonnier.

La prison du roi fut dans Paris le signal d'une guerre civile. Chacun pense alors à se faire un parti. On ne

Digitized by Google

voit que faction ſous prétexte de réforme. Charles, dauphin de France, qui fut depuis le ſage roi Charles V, n'eſt déclaré régent du royaume que pour le voir preſque révolté contre lui.

Paris commençait à être une ville redoutable; il y avait cinquante mille hommes capables de porter les armes. On invente alors l'uſage des chaînes dans les rues, & on les fait ſervir de retranchement contre les ſéditieux. Le dauphin Charles eſt obligé de rappeler le roi de Navarre, que le roi ſon père avait fait empriſonner. C'était déchaîner ſon ennemi. Le roi de Navarre arrive à Paris pour attiſer le feu de la diſcorde. Marcel, prévôt des marchands de Paris, entre au Louvre, ſuivi des ſéditieux. Il fait maſſacrer Robert de Clermont, maréchal de France, & le maréchal de Champagne, aux yeux du dauphin. Cependant les payſans s'attroupent de tous côtés; &, dans cette confuſion, ils ſe jettent ſur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils les traitent comme des eſclaves révoltés, qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs & trop farouches. Ils ſe vengent, par mille ſupplices, de leur baſſeſſe & de leurs misères. Ils portent leur fureur juſqu'à faire rôtir un ſeigneur dans ſon château, & à contraindre ſa femme & ſes filles de manger la chair de leur époux & de leur père.

Royaume bouleverſé.

1357.

Dans ces convulſions de l'état, Charles de Navarre aſpire à la couronne. Le dauphin & lui ſe font une guerre, qui ne finit que par une paix ſimulée. La France eſt ainſi bouleverſée pendant quatre ans, de-

Digitized by Google

puis la bataille de Poitiers. Comment Edouard & le prince de Galles ne profitaient-ils pas de leur victoire & des malheurs des vaincus? Il semble que les Anglais redoutassent la grandeur de leurs maîtres; ils leur fournissaient peu de secours; & Edouard traitait de la rançon de son prisonnier, tandis que le Prince noir acceptait une trêve.

Edouard III donne la paix, non par dévotion. 1360.

Il paraît que de tous côtes on faisait des fautes. Mais on ne peut comprendre comment tous nos historiens ont eu la simplicité d'assurer que le roi Edouard III, étant venu pour recueillir le fruit des deux victoires de Créci & de Poitiers, s'étant avancé jusqu'à quelques lieues de Paris, fut saisi tout-à-coup d'une si sainte frayeur, à cause d'une grande pluie, qu'il se jeta à genoux, & qu'il fit vœu à la sainte Vierge d'accorder la paix. Rarement la pluie a décidé de la volonté des vainqueurs & du destin des états; & si Edouard III fit un vœu à la sainte Vierge, ce vœu était assez avantageux pour lui. Il exige pour la rançon du roi de France, le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois, le Rouergue, & tout ce qu'il a pris autour de Calais, le tout en souveraineté, sans hommage. Je m'étonne qu'il ne demandât pas la Normandie & l'Anjou, son ancien patrimoine. Il voulut encore trois millions d'écus d'or.

Edouard cédait par ce traité à Jean le titre de roi de France, & ses droits sur la Normandie, la Touraine & l'Anjou. Il est vrai que les anciens domaines du roi d'Angleterre en France étaient beaucoup plus

Digitized by Google

considérables que ce qu'on donnait à Edouard par cette paix ; cependant ce qu'on cédait était un quart de la France. Jean sortit enfin de la tour de Londres après quatre ans, en donnant en ôtage son frère & deux de ses fils. Une des plus grandes difficultés était de payer la rançon. Il fallait donner comptant six cent mille écus d'or pour le premier payement. La France s'épuisa, & ne put fournir la somme. On fut obligé de rappeler les juifs, & de leur vendre le droit de vivre & de commercer. Le roi même fut réduit à payer ce qu'il achetait pour sa maison en une monnaie de cuir, qui avait au milieu un petit clou d'argent. Sa pauvreté & ses malheurs le privèrent de toute autorité, & le royaume de toute police.

Les soldats licenciés, & les payſans devenus guerriers, s'attroupèrent par-tout, mais principalement par-delà la Loire. Un de leurs chefs se fit nommer l'ami de DIEU, & l'ennemi de tout le monde. Un nommé Jean de Gouge, bourgeois de Sens, se fit reconnaître roi par ces brigands, & fit presque autant de mal par ses ravages, que le véritable roi en avait produit par ses malheurs. Enfin ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le roi, dans cette désolation générale, alla renouveler dans Avignon, où étaient les papes, les anciens projets des croisades.

Jean, ne pouvant payer, retourne à Londres, & meurt.

Un roi de Chypre était venu solliciter cette entreprise contre les Turcs, répandus déjà dans l'Europe. Apparemment le roi Jean ne songeait qu'à quitter sa patrie; mais au lieu d'aller faire ce voyage chimérique contre les Turcs, n'ayant pas de quoi

Digitized by Google

payer le reſte de ſa rançon aux Anglais, il retourna ſe mettre en otage à Londres, à la place de ſon frère & de ſes enfans. Il y mourut, & ſa rançon ne fut pas payée. On diſait, pour comble d'humiliation, qu'il n'était retourné en Angleterre que pour y voir une femme dont il était amoureux à l'âge de cinquante-ſix ans.

La Bretagne, qui avait été la cauſe de cette guerre, fut abandonnée à ſon ſort. Le comte de Blois & le comte de Montfort ſe diſputèrent cette province. Montfort, ſorti de la priſon de Paris, & Blois, ſorti de celle de Londres, décidèrent la querelle près d'Avray, en bataille rangée. Les Anglais prévalurent 1364.
encore. Le comte de Blois fut tué.

Ces temps de groſſièreté, de ſéditions, de rapines & de meurtres, furent cependant le temps le plus brillant de la chevalerie. Elle ſervait de contre-poids à la férocité générale des mœurs; nous en traiterons à part. L'honneur, la généroſité, jointes à la galanterie, étaient ſes principes. Le plus célèbre fait-d'armes, dans la chevalerie, eſt le combat de trente Bretons contre vingt Anglais, ſix Bretons & quatre Allemands, quand la comteſſe de Blois, au nom de ſon mari, & la veuve de Montfort, au nom de ſon fils, ſe faiſaient la guerre en Bretagne. Le point 1351.
d'honneur fut le ſujet de ce combat, car il fut réſolu dans une conférence tenue pour la paix. Au lieu de traiter, on ſe brava; & Beaumanoir, qui était à la tête des Bretons pour la comteſſe de Blois, dit qu'il fallait combattre pour ſavoir qui avait la plus belle

Chevalerie en honneur dans ces temps horribles.

Digitized by Google

amie. On combattit en champ clos. Il n'y eut que cinq chevaliers de tués, un seul du côté des Bretons, & quatre du côté des Anglais. Tous ces faits-d'armes ne servaient à rien, & ne remédiaient pas sur-tout à l'indiscipline des armées, à une administration presque toute sauvage. Si les Paul-Emile & les Scipion avaient combattu en champ clos pour savoir qui avait la plus belle amie, les Romains n'auraient pas été les vainqueurs & les législateurs des nations.

Edouard, après ses victoires & ses conquêtes, ne fit plus que des tournois. Amoureux d'une femme indigne de sa tendresse, il lui sacrifia ses intérêts & sa gloire, & perdit enfin tout le fruit de ses travaux en France. Il n'était plus occupé que de jeux, de tournois, des cérémonies de son ordre de la Jarretière; la grande table ronde, établie par lui à Vindsor, à laquelle se rendaient tous les chevaliers de l'Europe, fut le modèle sur lequel les romanciers imaginèrent toutes les histoires des chevaliers de la table ronde, dont ils attribuèrent l'institution fabuleuse au roi Artus. Enfin Edouard III survécut à son bonheur & à sa gloire, & mourut entre les bras d'Alix Perse, sa maîtresse, qui lui ferma les yeux en volant ses pierreries, & en lui arrachant la bague qu'il portait au doigt. On ne sait qui mourut le plus misérablement, ou du vainqueur ou du vaincu.

La table ronde.

1377.

Cependant, après la mort de Jean de France, Charles V, son fils, justement surnommé le sage, réparait les ruines de son pays par la patience & par les négociations. Nous verrons comment il chassa les

Digitized by Google

Anglais de presque toute la France. Mais tandis qu'il se préparait à cette grande entreprise, le Prince noir, vers l'an 1366, ajoutait une nouvelle gloire à celle de Créci & de Poitiers. Jamais les Anglais ne firent des actions plus mémorables & plus inutiles.

CHAPITRE LXXVII.

Du Prince noir ; du roi de Castille, dom Pèdre-le-cruel, & du connétable du Guesclin.

La Castille était presque aussi désolée que la France. Pierre ou dom Pèdre, qu'on nomme le cruel, y régnait. On nous le représente comme un tigre altéré de sang humain, & qui sentait de la joie à le répandre. Un tel caractère est bien rarement dans la nature. Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire ; mais personne ne répand le sang pour son plaisir.

Pierre rendu cruel par des rebelles cruels.

Il monta sur le trône de Castille, étant encore mineur, & dans des circonstances fâcheuses. Son père, Alfonse XI, avait eu sept bâtards de sa maîtresse, Eléonore de Guisman. Ces sept bâtards, puissamment établis, bravaient l'autorité de dom Pèdre ; & leur mère, encore plus puissante qu'eux, insultait à la mère du roi. La Castille était partagée entre le parti de la reine-mère & celui d'Eléonore. A peine le roi eut-il

Digitized by Google

atteint l'âge de vingt-un ans, qu'il lui fallut soutenir contre la faction des bâtards une guerre civile. Il combattit, fut vainqueur, & accorda la mort d'Eléonore à la vengeance de sa mère. On peut le nommer jusque-là courageux & trop sévère. Il épouse Blanche de Bourbon; & la première nouvelle qu'il apprend de sa femme, quand elle est arrivée à Valladolid, c'est qu'elle est amoureuse du grand-maître de Saint-Jacques, l'un de ces mêmes bâtards qui lui avaient fait la guerre. Je sais que de telles intrigues sont rarement prouvées, qu'un roi sage doit plutôt les ignorer que s'en venger; mais enfin le roi fut excusable, puisqu'il y a encore une famille en Espagne qui se vante d'être issue de ce commerce; c'est celle des Henrique.

1351.

Sa femme coupable.

Blanche de Bourbon eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards ennemis de son mari. Faut-il après cela s'étonner que le roi la laissât dans un château, & se consolât dans d'autres amours?

Dom Pèdre eut à la fois à combattre & les Aragonois & ses frères rebelles. Il fut encore vainqueur, & rendit sa victoire inhumaine. Il ne pardonna guère. Ses proches, qui avaient pris parti contre lui, furent immolés à ses ressentimens. Enfin ce grand-maître de Saint-Jacques fut tué par ses ordres. C'est ce qui lui mérita le nom de cruel, tandis que Jean, roi de France, qui avait assassiné son connétable & quatre seigneurs de Normandie, était nommé Jean le bon.

Dans ces troubles, la femme de dom Pèdre mou-

Digitized by Google

rut. Elle avait été coupable, il fallut bien qu'on dît qu'elle mourut empoisonnée. Mais, encore une fois, on ne doit point intenter cette accusation de poison sans preuve.

Du Guesclin à la tête des brigands.

C'était, sans doute, l'intérêt des ennemis de dom Pèdre de répandre dans l'Europe qu'il avait empoisonné sa femme. Henri de Transtamare, l'un de ces sept bâtards, qui avait d'ailleurs son frère & sa mère à venger, & sur-tout ses intérêts à soutenir, profita de la conjoncture. La France était infestée par des brigands réunis, nommés Malandrins; ils faisaient tout le mal qu'Edouard n'avait pu faire. Henri de Transtamare négocia avec le roi de France, Charles V, pour délivrer la France de ces brigands, & les avoir à son service. L'Aragonois, toujours ennemi du Castillan, promit de livrer passage. Bertrand du Guesclin, chevalier d'une grande réputation, qui ne cherchait qu'à se signaler & à s'enrichir par les armes, engagea les Malandrins à le reconnaître pour chef, & à le suivre en Castille. On a regardé cette entreprise de Bertrand du Guesclin comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle, contre un roi cruel, mais légitime.

On sait qu'en passant près d'Avignon, du Guesclin, manquant d'argent pour payer ses troupes, rançonna le pape & sa cour. Cette extorsion était nécessaire; mais je n'ose prononcer le nom qu'on lui donnerait, si elle n'eût pas été faite à la tête

Digitized by Google

d'une troupe qui pouvait passer pour une armée.

1366. Du Guesclin, un bâtard & une armée de voleurs contre Pierre.

Le bâtard Henri, secondé de ces troupes grossies dans leur marche, & appuyé de l'Aragon, commença par se faire déclarer roi dans Burgos. Dom Pèdre, attaqué ainsi par les Français, eut recours au Prince noir, leur vainqueur. Ce prince était souverain de la Guienne; le roi son père la lui avait cédée pour prix de ses actions héroïques. Il devait voir d'un œil jaloux le succès des armes françaises en Espagne, & prendre, par intérêt & par honneur, le parti le plus juste. Il marcha en Espagne avec ses Gascons & quelques Anglais. Bientôt, sur les bords de l'Ebre, & près du village de Navarette, dom Pèdre & le Prince noir d'un côté, de l'autre Henri de Transtamare & du Guesclin, donnèrent la sanglante bataille qu'on nomme de Navarette. Elle fut plus glorieuse au Prince noir que celle de Créci & de Poitiers, parce quelle fut plus disputée. Sa victoire fut complète; il prit Bertrand du Guesclin & le maréchal d'Andrehen, qui ne se rendirent qu'à lui. Henri de Transtamare fut obligé de fuir en Aragon, & le Prince noir rétablit dom Pèdre sur le trône. Ce roi traita plusieurs rebelles avec une cruauté que les lois de tous les états autorisent du nom de justice. Dom Pèdre usait dans toute son étendue du malheureux droit de se venger. Le

1368. Prince noir, qui avait eu la gloire de le rétablir, eut encore celle d'arrêter le cours de ses cruautés. Il est, après Alfred, celui de tous les héros que l'Angleterre a le plus en vénération.

Quand celui qui soutenait dom Pèdre se fut re-

Digitized by Google

tiré, & que Bertrand du Guesclin se fut racheté, alors le bâtard Transtamare réveilla le parti des mécontens, & Bertrand du Guesclin, que le roi Charles V employait secrètement, leva de nouvelles troupes.

Le bâtard tue son frère, roi légitime.

Transtamare avait pour lui l'Aragon, les révoltés de Castille, & les secours de la France. Dom Pèdre avait la meilleure partie des Castillans, le Portugal, & enfin les musulmans d'Espagne : ce nouveau secours le rendit plus odieux, & le défendit mal. Transtamare & du Guesclin, n'ayant plus à combattre le génie & l'ascendant du Prince noir, vainquirent enfin dom Pèdre auprès de Tolède. Retiré & assiégé dans un château, après sa défaite, il est pris, en voulant s'échapper, par un gentilhomme français qu'on appelait le Bègue de Vilaines. Conduit dans la tente de ce chevalier, le premier objet qu'il y aperçoit est le comte de Transtamare. On dit que, transporté de fureur, il se jeta, quoique désarmé, sur son frère ; ce qui est vrai, c'est que ce frère lui arracha la vie d'un coup de poignard. 1368.

Ainsi périt dom Pèdre, à l'âge de trente-quatre ans, & avec lui s'éteignit la race de Castille. Son ennemi, son frère, son assassin parvint à la couronne sans autre droit que celui du meurtre : c'est de lui que sont descendus les rois de Castille, qui ont régné en Espagne jusqu'à Jeanne qui fit passer ce sceptre dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Philippe le beau, père de charles-Quint.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

De la France & de l'Angleterre du temps du roi Charles V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre, Richard II, fils du Prince noir, détrôné.

LA dextérité de Charles V sauvait la France du naufrage. La nécessité d'affaiblir les vainqueurs, Edouard III & le Prince noir, lui tint lieu de justice. Il profita de la vieillesse du père & de la maladie du fils attaqué de l'hydropisie. Il sut d'abord semer la division entre ce prince souverain de Guienne & ses vassaux, éluder les traités, refuser le reste du payement de la rançon de son père, sur des prétextes plausibles; s'attacher le nouveau roi de Castille, & même ce roi de Navarre, Charles, surnommé le mauvais, qui avait tant de terres en France; susciter le nouveau roi d'Ecosse, Robert Stuart, contre les Anglais; remettre l'ordre dans les finances, faire contribuer les peuples sans murmures, & réussir enfin, sans sortir de son cabinet, autant que le roi Edouard qui avait passé la mer, & gagné des batailles.

Politique du roi Charles V.

Quand il vit toutes les machines que sa politique arrangeait bien affermies, il fit une de ces démarches audacieuses, qui pourraient passer pour des témérités en politique, si les mesures bien prises & l'évènement

Digitized by Google

ne les juſtifiaient. Il envoie un chevalier & un juge de 1369.
Toulouſe citer le Prince noir à comparaître devant lui dans la cour des pairs, & à venir rendre compte de ſa conduite. C'était agir en juge ſouverain avec le vainqueur de ſon père & de ſon grand-père, qui poſſédait la Guienne & les lieux circonvoiſins en ſouveraineté abſolue, par le droit de conquête & par un traité ſolennel. Non-ſeulement on le cite comme un ſujet, mais on fait rendre un arrêt du parlement de Paris, par lequel on confiſque la Guienne & tout 1370.
ce qui appartient en France à la maiſon d'Angleterre. L'uſage était de déclarer la guerre par un héraut d'armes, & on envoie à Londres un valet de pied faire cette cérémonie. Edouard n'était donc plus à craindre.

La valeur & l'habileté de Bertrand du Gueſclin, devenu connétable de France, & ſur-tout le bon ordre que Charles V avait mis à tout, ennoblirent l'irrégularité de ces procédés; & firent voir que dans les affaires publiques, où eſt le profit, là eſt la gloire, comme diſait Louis XI.

Le Prince noir mourant ne pouvait plus paraître en campagne. Son père ne put lui envoyer que de faibles ſecours. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. Bertrand du Gueſclin, ſans remporter de ces grandes victoires, telles que celles de Créci & de Poitiers, fit une campagne entièrement ſemblable à celle qui, dans les derniers temps, a fait paſſer le vicomte de Turenne pour le plus grand général de l'Europe. Il tomba dans

Digitized by Google

le Maine & dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes après les autres, & prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou, la Saintonge, sous l'obéissance de la France. Les villes se rendaient les unes par la force, les autres par l'intrigue. Les saisons combattaient encore pour Charles V. Une flotte formidable, équipée en Angleterre, fut toujours repoussée par les vents contraires. Des trèves adroitement ménagées préparèrent encore de nouveaux succès.

1378. Puissance du roi Charles V.

Charles qui, vingt ans auparavant, n'avait pas eu de quoi entretenir une garde pour sa personne, eut à la fois cinq armées & une flotte. Ses vaisseaux portèrent la guerre jusqu'en Angleterre, dont on ravagea les côtes, tandis qu'après la mort d'Edouard III l'Angleterre ne prenait aucunes mesures pour se venger. Il ne restait aux Anglais que la ville de Bordeaux, celle de Calais & quelques fortereſſes.

1380.

Ce fut alors que la France perdit Bertrand du Guesclin. On sait quels honneurs son roi rendit à sa mémoire. Il fut, je crois, le premier dont on fit l'oraison funèbre, & le premier qu'on enterra dans l'église destinée aux tombeaux des rois de France. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. Quatre princes du sang le suivaient. Ses chevaux, selon la coutume du temps, furent présentés dans l'église à l'évêque qui officiait, & qui les bénit en leur imposant les mains. Ces détails sont peu importans, ils font connaître l'esprit de chevalerie. L'attention que s'attiraient les grands chevaliers, célèbres par leurs faits-

Cérémonie singulière.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible] Charles [illegible]

[illegible] mourir d'un [illegible]

[illegible] il y avait plus de [illegible]

[illegible] de quarante-quatre [illegible]

[illegible] nature des alimens [illegible]

[illegible] d'un certain temps [illegible]

[illegible] qui n'a pu donner [illegible]

[illegible] dans le corps, [illegible]

[illegible] mais il n'est point [illegible]

[illegible] vulgaire croit [illegible]

[illegible] Charles V [illegible]

[illegible]

s

a

ui

vait 1399.

nent Richard II déposé juridiquement.

griefs

qu'il a

était le

ndamna

comme

s la tour,

royauté,

il se recon-

t, puisqu'il

lennellement

Digitized by Google

malheureuſe expédition de Naples dont j'ai parlé.

Après la mort d'Edouard III, vainqueur de la France, & après celle de Charles V, ſon reſtaurateur, on vit bien que la ſupériorité d'une nation ne dépend que de ceux qui la conduiſent.

Le fils du Prince noir, Richard II, ſuccéda à ſon grand-père Edouard III, à l'âge d'onze ans; & quelque temps après, Charles VI fut roi de France, à l'âge de douze. Ces deux minorités ne furent pas heureuſes, mais l'Angleterre fut d'abord la plus à plaindre.

On a vu quel eſprit de vertige & de fureur avait ſaiſi en France les habitans de la campagne, du temps du roi Jean, & comme ils vengèrent leur aviliſſement & leur misère ſur tout ce qu'ils rencontrèrent de gentilshommes, qui en effet etaient leurs oppreſſeurs.

1381. Guerre des pauvres contre les riches.

La même furie ſaiſit les Anglais. On vit renouveler la guerre que Rome eut autrefois contre les eſclaves. Un couvreur de tuiles & un prêtre firent autant de mal à l'Angleterre, que les querelles des rois & les parlemens peuvent en faire. Ils aſſemblent le peuple de trois provinces, & leur perſuadent aiſément que les riches avaient joui aſſez long-temps de la terre, & qu'il eſt temps que les pauvres ſe vengent. Ils les mènent droit à Londres, pillent une partie de la ville, & font couper la tête à l'archevêque de Cantorbéry & au grand tréſorier du royaume. Il eſt vrai que cette fureur finit par la mort des chefs & par la diſperſion des révoltés; mais de telles tempêtes, aſſez communes en Europe, font voir ſous quel malheureux gouvernement on vivait alors. On était encore loin du véritable

Digitized by Google

table but de la politique, qui consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'état.

On peut dire qu'alors les Anglais ne savaient pas jusqu'où devaient s'étendre les prérogatives des rois & l'autorité des parlemens. Richard II, à l'âge de dix-huit ans, voulut être despotique, & les Anglais trop libres. Bientôt il y eut une guerre civile. Presque toujours dans les autres états les guerres civiles sont fatales aux conjurés; mais en Angleterre elles le sont aux rois. Richard, après avoir disputé dix ans son autorité contre ses sujets, fut enfin abandonné de son propre parti. Son cousin le duc de Lancastre, petit-fils d'Edouard III, exilé depuis long-temps du royaume, y revint seulement avec trois vaisseaux. Il n'avait pas besoin d'un plus grand secours; la nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie & une pension pour subsister.

Un parlement lui fait son procès, comme il l'avait fait à Edouard II. Les accusations juridiquement portées contre lui ont été conservées: un des griefs est qu'il a emprunté de l'argent sans payer, qu'il a entretenu des espions, & qu'il avait dit qu'il était le maître des biens de ses sujets. On le condamna comme ennemi de la liberté naturelle, & comme coupable de trahison. Richard, enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. 1399. Richard II déposé juridiquement.

Ainsi le même siècle vit déposer solennellement

Digitized by Google

Quatre souverains jugés & condamnés.

deux rois d'Angleterre, Edouard II & Richard II, l'empereur Venceslas & le pape Jean XXIII, tous quatre jugés & condamnés avec les formalités juridiques.

Le parlement d'Angleterre, ayant enfermé son roi, décerna que si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès-lors Richard II serait digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats
1400. allèrent assassiner le roi dans sa prison. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à un des meurtriers; il en tua quatre avant de succomber. Le duc de Lancastre régna cependant sous le nom de Henri IV. L'Angleterre ne fut ni tranquille, ni en état de rien entreprendre contre ses voisins; mais son fils Henri V contribua à la plus grande révolution qui fût arrivée en France depuis Charlemagne.

FIN DU TOME SECOND DE L'ESSAI SUR LES MŒURS.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE. XXV. *Des Normands, vers le neuvième siècle.* . . . . . page 5
CHAP. XXVI. *De l'Angleterre vers le neuvième siècle. Alfred-le-grand.* 13
CHAP. XXVII. *De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.* . . 17
CHAP. XXVIII. *Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.* 26
CHAP. XXIX. *De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècles.* 30
CHAP. XXX. *De l'Italie; des papes; du divorce de Lothaire, roi de Lorraine; & des autres affaires de l'église, aux huitième & neuvième siècles.* 37
CHAP. XXXI. *De Photius, & du schisme entre l'orient & l'occident.* 43
CHAP. XXXII. *État de l'empire d'occident, à la fin du neuvième siècle.* 51
CHAP. XXXIII. *Des Fiefs & de l'Empire.* . 54
CHAP. XXXIV. *D'Othon-le-grand, au dixième siècle.* 57

Digitized by Google

CHAP. XXXV. *De la Papauté, au dixième siècle, avant qu'Othon-le-grand se rendît maître de Rome.* 60

CHAP. XXXVI. *Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.* 65

CHAP. XXXVII. *Des empereurs Othon II & III, & de Rome.* 70

CHAP. XXXVIII. *De la France, vers le temps de Hugues-Capet.* 76

CHAP. XXXIX. *État de la France, aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi Robert.* 83

CHAP. XL. *Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.* 89

CHAP. XLI. *De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.* 99

CHAP. XLII. *Conquête de l'Angleterre, par Guillaume, duc de Normandie.* 104

CHAP. XLIII. *De l'état de l'Europe, aux dixième & onzième siècles.* 113

CHAP. XLIV. *De l'Espagne & des Mahométans de ce royaume, jusqu'au commencement du douzième siècle.* 119

CHAP. XLV. *De la religion & de la superstition, aux dixième & onzième siècles.* 127

CHAP. XLVI. *De l'Empire, de l'Italie, de l'empereur Henri IV & de Grégoire VII. De Rome & de l'Empire, dans le onzième siècle. De la domi-*

Digitized by Google

nation de la comteſſe Mathilde. De la fin malheureuſe de l'empereur Henri IV, & du pape Grégoire VII. 140

CHAP. XLVII. *De l'empereur Henri V & de Rome, juſqu'à Frédéric I.* 158

CHAP. XLVIII. *De Frédéric Barberouſſe. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite des guerres de la liberté italique contre la puiſſance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre-humain.* . . . 164

CHAP. XLIX. *De l'empereur Henri VI, & de Rome.* 173

CHAP. L. *État de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième ſiècle, juſqu'au règne de ſaint Louis, de Jean-ſans-terre & de Henri III. Grand changement dans l'adminiſtration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape Innocent III joue les rois de France & d'Angleterre.* 177

CHAP. LI. *D'Othon IV & de Philippe-Auguſte, au treizième ſiècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, juſqu'à la mort de Louis VIII, père de ſaint Louis. Puiſſance ſingulière de la cour de Rome : pénitence plus ſingulière de Louis VIII, &c.* 194

CHAP. LII. *De l'empereur Frédéric II ; de ſes que-*

Digitized by Google

relles avec les papes, & de l'empire allemand. Des accusations contre Frédéric II. Du livre de Tribus Impostoribus. *Du concile général de Lyon, &c.* 204

CHAP. LIII. *De l'Orient, au temps des Croisades, & de l'état de la Palestine.* 217

CHAP. LIV. *De la première Croisade, jusqu'à la prise de Jérusalem.* 224

CHAP. LV. *Croisades depuis la prise de Jérusalem. Louis-le-jeune prend la croix. Saint Bernard, qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on est battu. Saladin prend Jérusalem, ses exploits, sa conduite. Quel fut le divorce de Louis VII, dit-le jeune, &c.* 238

CHAP. LVI. *De Saladin.* 247

CHAP. LVII. *Les croisés envahissent Constantinople. Malheurs de cette ville & des empereurs grecs. Croisade en Égypte. Aventure singulière de saint François d'Assise. Disgraces des chrétiens.* . 257

CHAP. LVIII. *De saint Louis. Son gouvernement, sa croisade, nombre de ses vaisseaux, ses dépenses, sa vertu, son imprudence, ses malheurs.* . 270

CHAP. LIX. *Suite de la prise de Constantinople par les croisés. Ce qu'était alors l'empire nommé grec.* 282

CHAP. LX. *De l'Orient & de Gengis-kan.* . . 286

CHAP. LXI. *De Charles d'Anjou, roi des deux Siciles. De Manfreddo, ou Mainfroi, de Conradin, & des vêpres siciliennes.* 303

Digitized by Google

CHAP. LXII. *De la Croisade contre les Languedociens.* 314
CHAP. LXIII. *État de l'Europe, au treizième siècle.* 326
CHAP. LXIV. *De l'Espagne, aux douzième & treizième siècles.* 333
CHAP. LXV. *Du roi de France Philippe-le-bel, & de Boniface VIII.* 346
CHAP. LXVI. *Du supplice des Templiers, & de l'extinction de cet ordre.* 358
CHAP. LXVII. *De la Suisse & de sa révolution, au commencement du quatorzième siècle.* . . . 365
CHAP. LXVIII. *Suite de l'état où étaient l'empire, l'Italie & la papauté, au quatorzième siècle.* 370
CHAP. LXIX. *De Jeanne, reine de Naples.* . . 380
CHAP. LXX. *De l'empereur Charles IV. De la bulle d'or. Du retour du saint-siége d'Avignon à Rome. De sainte Catherine de Sienne, &c.* 386
CHAP. LXXI. *Grand schisme d'occident.* . . . 394
CHAP. LXXII. *Concile de Constance.* 403
CHAP. LXXIII. *De Jean Hus & de Jérôme de Prague.* 410
CHAP. LXXIV. *De l'état de l'Europe, vers le temps du concile de Constance. De l'Italie.* . . . 418
CHAP. LXXV. *De la France & de l'Angleterre, du temps de Philippe de Valois; d'Edouard II & d'Edouard III. Déposition du roi Edouard II par le parlement. Edouard III vainqueur de la France. Examen de la loi salique. De l'artillerie, &c.* 426

Digitized by Google

CHAP. LXXVI. *De la France sous le roi Jean. Célèbre tenue des états-généraux. Bataille de Poitiers. Captivité de Jean. Ruine de la France. Chevalerie, &c.* 446

CHAP. LXXVII. *Du Prince noir, du roi de Castille, dom Pèdre-le-cruel; & du connétable du Guesclin.* 455

CHAP. LXXVIII. *De la France & de l'Angleterre, du temps du roi Charles V. Comment ce prince habile dépouille les Anglais de leurs conquêtes. Son gouvernement. Le roi d'Angleterre, Richard II, fils du Prince noir, détrôné.* . . . 460

Fin de la Table.

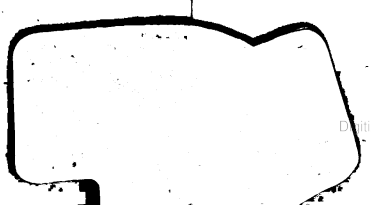
TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 21 MAY 1975 OF OXFORD LIBRARY

14153612

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google